

ACADEMIE DES SCIENCES D'ALBANIE
SECTION DES SCIENCES SOCIALES

S T U D I A
A L B A N I C A

XXXIV^e Année

2001

TIRANA

STUDIAALBANICA

CONSEIL DE REDACTION

Rédacteur en chef: Seit MANSAKU

Adjoint: Kristaq PRIFTI

Secrétaire de rédaction: Lefter NASI

Membres: Jorgo BULO, Shaban DEMIRAJ, Muzafer KORKUTI,

Ana LALAJ, Afërdita ONUZI

Rédacteur: Drane KOÇI

Académie des Sciences d'Albanie, 2002.

Tous droits réservés.

Adresse: Académie des Sciences d'Albanie
Section des Sciences Sociales, Tirana - Albanie

Edi SHUKRIU

LE ROYAUME DARDAN

Le royaume dardan sortit sur la scène historique au IV^e siècle avant notre ère et devint l'un des facteurs politiques et militaires les plus importants dans l'Europe du Sud-Est au cours des III^e – I^{er} siècles avant notre ère. L'Etat dardan, pendant longtemps défia la domination romaine. Sous le pouvoir de l'empire romain la Dardanie tomba en l'an 44 et elle fut jointe à la province de la Moesia Superior. L'indépendance de jadis, qui créa l'identité dardane, et la résistance constante ont fait qu'en 279 de notre ère soit créée une unité administrativo-politique romaine à part: la province de la Dardanie.

Le territoire

La Dardanie s'étendait sur le territoire de la Kosovë actuelle et de la Macédoine nord-ouest, de la Serbie méridionale et sur une partie du Sandjak. À la deuxième moitié du III^e siècle avant notre ère, dans le cadre du royaume entra aussi la Péonie et la ville à importance géostratégique de Bilazora (aujourd'hui Velesi). La Kosovë, y compris le territoire de Shkup, constituait l'espace central de ce royaume.

La Dardanie avait une position géographique et géostratégique favorable, ce qui a facilité l'établissement des liens de communication avec les aires voisines et celles plus lointaines. Son territoire, étant traversé par les vallées des courants d'eau de Vardar, de Drin, de Moravë, de Iber et de Sitnicë, constituait un carrefour des passages balkaniques importants menant vers l'Égée, l'Adriatique et la Mère Noire.

L'apparition sur scène du puissant Royaume dardan au IV^e siècle avant notre ère a été rendue possible par le fleurissement de la vie dans ces aires depuis les temps préhistoriques, grâce à la composition géomorphologique multiforme et les richesses naturelles de la Dardanie (or, argent, champs fertiles, forêts, pâturages), ainsi qu'à son climat favorable (continental et méditerranéen).

La population et la culture

En Dardanie vivaient plusieurs tribus, mais des sources écrites demeurèrent connues seulement les tribus des Dardans, les Galabres, les

Daunes et les Thunates¹. Sans doute, la tribu des Dardans, à la suite de la consolidation et du renforcement de l'aristocratie tribale, au VI^e-IV^e av. n. ère, à la phase pré-urbaine, assumait le rôle dirigeant sur les communautés tribales en donnant le nom au royaume. Au V^e av. n. ère ces tribus habitaient dans l'espace entre les fleuves Axios (Vardar), Drilon (Dri), Margus (Morava) et Timakus (Timok).

L'étymologie du nom dardan, respectivement de la Dardanie, est liée à la glosse indo-européenne *dardh -a*, albanais: *dardha* (la poire) et signifie le pays des poires. Les anciennes villes dardanes connaissent aussi l'évolution phonétique de l'albanais, comme *Naissus-Niš*, *Scupi-Shkup*, ou les noms des montagnes et des fleuves en Dardanie, comme *Scardus mons* (Mali i Sharrit), *Drinus* (Dri) etc.

Les Dardans appartiennent à l'ethnie illyrienne, créée par l'entrecroisement du *substrat* néolithique autochtone et de l'*adstrat* énéolithique indo-européen. Leur formation se réalisa durant les processus intégrants qui se produisirent au long de l'époque du bronze et au début de l'époque du fer.

À l'époque du fer les Dardans ont une culture formée, avec des caractéristiques de l'aire dardane et des traits communs avec la culture illyrienne. Les habitations sont établies sur des collines géostratégiques, toujours en collaboration entre elles, avec une longévité d'habitation qui s'appuyait sur des sources économiques stables et une sécurité sociale. Ils sont entourés de levées de terre, renforcés de haies ou de levées de pierres sèches. Ces habitations sont connues aujourd'hui sous les noms, *gradina*, *gadisha* et *gradisha* (albanais: *gardh*), tandis que celles habitées même à la basse antiquité, sont connus sous les toponymes *gjtet* (ville) et *kala* (citadelle)². Le fait que dans ces habitations il y eut une continuité d'habitation du VIII^e siècle jusqu'au IV^e av. n. ère et qu'il n'y eût de traces d'incendie et de destruction, montre que dans ces habitations il n'y avait eu aucune intervention ni occupation des territoires dardans.

Jusqu'au IV^e siècle av. n. ère l'enterrement était fait dans des nécropoles tumulaires selon l'ancienne tradition illyrienne, tandis que seulement dans les phases anciennes de l'époque apparaît l'enterrement en urnes comme c'est le cas de la culture de Bërnicië (XI^e-IX^e). Dans les tumulus

¹ Herod., *Historiae IV* p. 49

² À Kosova l'on a fait des fouilles dans les demeures établies sur des collines à Gadime e Epër, Hisar et Kosterc de Suhareka, Velet, Bardh të Badh (Bellaçec), Cernicë, Duboc, Pidiq, Kulina chez Teneshdolli, Novobërdë etc. et sont relevés plus de 130 autres.

se présentent deux rites d'enterrement: l'inhumation et l'incinération³.

Les liens dardans avec le sud développé sont très anciens (p. ex. les importations mycéniennes à Gllarevë-Kosovë), tandis que, durant l'époque du fer, ils se consolident sensiblement. Dès le VII^e av. n. ère il existe des liens de commerce même à travers la Chalcidique comme il est témoigné par la présence des amphores de Hios, des récipients aux inscriptions archaïques grecques et des monnaies de Thassos⁴.

Durant les troubles préhistoriques, à la fin de l'époque du bronze, les Dardans s'affrontèrent aussi au processus des migrations. Ainsi, ensemble avec d'autres tribus illyriennes, en Apulie (de l'Italie) s'établirent la tribu des Dardes et celle des Daunes, tandis qu'en Calabre les Galabres, d'où reçut le nom le pays aussi⁵.

Selon les légendes l'on pense qu'il y a un lien entre les Dardans européens et ceux de Troie. Une expression de ces liens c'est la légende de Dardan, le fondateur de Troie, selon laquelle, Dardan s'appelait le fils de Ilir, lui-même fils du cyclope Polyphème et de Gaia, comme c'étaient Enkeleu, Autari, Medi Taulanti et Penebi et les filles Partha, Daortha, Dasara et d'autres⁶ noms de tribus illyriennes présents.

La Dardanie pré-urbaine

Les bases de la naissance de l'Etat dardan s'observent dans la protohistoire dardane durant les VI^e - IV^e siècles, à la phase pré-urbaine. Cette phase est caractérisée par la consolidation de l'aristocratie tribale et l'accumulation du pouvoir de sa part, créant ainsi la base de la future couche de propriétaires d'esclaves. A cette période, à part la couche paysanne qui s'occupait d'agriculture ou d'élevage, fut formée et consolidée la couche des marchands et des artisans, qui conditionna les différenciations sociales postérieures. Les traces de ces distinctions se rencontrent dans les tombes centrales des tumulus, par la présence des objets de luxe dans les tombes, et dans la réalisation des bâtiments variés.

Grâce aux liens avec le sud développé, durant les VI^e-V^e av. n. ère, les marchands apportèrent dans les territoires dardans plusieurs objets de luxe pour satisfaire aux besoins de l'aristocratie dardane toujours grandissante. Parmi eux l'on distingue *Vrapuesja e Prizrenit* (Musé

³ On a fouillé les tumulus à Shirokë, Dibiçak, Romajë, Rogovë, Porodime, Perçevë, Llashticë etc.

⁴ E. Shukriu, *Dardania paraurbane*, Dukagjini, Pejë 1996, p. 99.

⁵ F. Papazoglu, *Srednjbalkanska plemena u predrimsko doba*, Centar za Balkanoloska Ispitivanja, Sarajevo, 1969, p. 103.

⁶ App., *Historiae Romana* 4, Illyrike 2.

britannique), les vases en images noires de Banja de Peja, l'image du bouc façonné en bronze de Prizreni (le Musée de Vranja), la poignée du miroir en forme de jeune homme, le boucle d'or en forme de chaloupe et le collier d'or en forme de vase (au Musée de la Kosovë)⁷.

La productivité des artisans dardans s'intensifia vers la moitié du V^e av. n. ère et fut conditionnée par les besoins internes si bien que par la baisse des importations, dû à l'affaiblissement des liens avec le sud développé. La perfection des maîtres dardans de cette période est témoignée par les bracelets en argent ayant la symbolique illyrienne du culte du serpent, découverts à Bajë de Peja. Les produits dardans devinrent connus même en dehors des territoires dardans, c'est pourquoi, des siècles plus tard, Pline écrit: *Même Les hommes portent en haut de leur avant-bras (des cercles d'or), qui venaient de la Dardanie et pour cette raison s'appelaient dardans*⁸. Dans cette période parmi les armes travaillées par les artisans dardans la plus connues devint l'épée *mahaira* – une épée arquée, dont l'origine de l'aire illyro-dardane⁹. Durant les VI^e-IV^e siècles apparaissent aussi les premiers artisans potiers, qui modelaient les récipients à couperet selon les modèles hellènes, c'est pourquoi parmi les produits de céramique l'on trouve aussi des *skifosë*, des *kilikë*, des *kantarë*, des *hidria*, des *lekirë*, des amphores etc.

Les habitations de cette phase se trouvent encore sur des collines, tout comme à la phase préliminaire, mais déjà elles contiennent des éléments architectoniques plus modernes, comme les fondements en pierre mais sans matériel de liaison, les briques ellipsoïdes, les soubassements en piliers de bois etc. Cette phase est caractérisée aussi par l'élargissement des habitations aux versants des collines, si bien que par la tendance de leur établissement aux flancs des collines ou dans des plaines, ce qui se réalise à la phase suivante, par la création des centres urbains.

Les nécropoles des VI^e-IV^e siècles continuent d'être du type tumulaire et, étant une partie de l'ancienne tradition illyrienne et une expression de l'organisation tribale, elles reflètent le lien étroit avec le culte du soleil, l'un des plus préférés des cultes dardans (Shirokë, Dibiçak, Romajë, Rogovë, Porodime, Përçevë, Llashticë etc.). Les objets symboles, le serpent et le soleil, firent de Dardanie un point de rencontre entre le culte du soleil, une caractéristique des Illyriens du nord, et le culte du serpent, qui dominait chez les Illyriens du sud.

⁷ E. Shukriu, *op. cit.*, T. LIII.

⁸ Plin., *Naturalis Historia* XXXIII 3, 12.

⁹ M. Parović-Pesikan, *Grčka mahaira I problem krivih maceva*, Godisnjak Centra za Balkanološka Ispitivanja 18, Sarajevo 1982, 42.

L'État dardan

Le développement proto-urbain de la Dardanie au cours des VI^e - IV^e siècles avant notre ère eut pour conséquence la désintégration de l'organisation tribale, des différences sociales plus profondes, la création des centres urbains et la formation de l'État, avec une population plus déterminée, un territoire compact, ayant à la tête de l'armée et du système politique le roi.

L'existence de l'État dardan est témoinée très tôt par le chercheur J. G. Droysen, lequel, appuyé sur les auteurs antiques, est le premier à donner aux Dardans la place méritée et situe le royaume dardan au milieu des trois communautés politiques illyriennes différentes, ensemble avec celui des Taulant et des Illyriens¹⁰.

Avant lui D. Zippel, traitant de l'histoire des Illyriens, appelle le Royaume dardan un État illyrien tribal, ensemble avec celui des Enkelej, des Taulant et des Ardian¹¹. La théorie sur l'État tribal des Dardans a été soutenue ensuite par C. Schutt, M. Holleaux, C. Patsch, M. Fluss, D. Mustilli, A. Gitti, F. Papazoglu etc.¹².

Le principal argument à ne pas reconnaître la Dardanie comme un État à proprement parler, c'est l'absence des centres urbains dardans, étant l'une des préconditions de la création étatique. Bien que les sources antiques écrites ne soient pas nombreuses et que l'on n'ait pas encore découvert de sites appartenant à l'époque de l'existence du Royaume dardan (mi-IV^e siècle

¹⁰ J.G. Droysen, *Das dardanische Fürstentum, Kleine Schriften zur alten Geschichte I*, 1983, 87 et suivant. Une opinion pareille est partagée par les chercheurs contemporains: S. Islami, S. Anamali, M. Korkuti, F. Prendi, *Les Illyriens*, Académie des Sciences de la RPS d'Albanie, Tirana 1985, p. 173-192; E. Shukriu, *Aspekte të historisë politike të Mbretërisë së Dardanisë*, Bulletin i Fakultetit Filozofik XXIV, Prishtina 1996, 19-24.

¹¹ D. Zippel, *Die römische Herrschaft in "Illyrien bis auf Augustus*, Leipzig, 1877.

¹² C. Schutt, *Untersuchungen zur Geschichte der alten Illyreir*, Breslau 1920; M. Holleaux, Rome, *La Grèce et les monarchies hellénistiques*, Paris 1921; "Les Romains en Illyrie", *Etudes d'épigraphie et d'histoire grecque*, Tom. IV, Paris 1952 p. 81; *Les Romains en Illyrie*, Cambridge, Ancient History VII, 1928, ch. XXVI, p. 822-857; C. Patsch, *Die Herzegowina einst und jetzt*, Wienne 1928; M. Fluss, *Reat Eneyeloped Suppl. V, op. cit., Illyrioi*; D. Mustilli, *La conquista romana della sponda orientale adriatica*, Napoli 1941; A. Gitti, *Ricerche della storia illirica, sulle origini e i caratteri della monarchia de agrone*, Historia 2, 1935; *La politica dei re Illiri e la Grecia*, Milano 1936, p. 7-14; E. Papazoglu, *Iliriska i Dardanska kraljevina*, "Iliri e Albanci", Srpska Akademija Nauka i Umetnosti, XXXIX, Beograd, 1988, p. 162.

-I^{er} siècle av. n. ère) les données directes ou indirectes, parlent en faveur de l'existence des centres urbains dardans, donc de l'Etat.

L'histoire politique

L'histoire politique de l'Etat dardan n'est pas connue depuis ses débuts, c'est pourquoi l'on peut en parler à partir de l'an 344/3 avant n. ère, lorsque la Dardanie est entrée dans la sphère des intérêts de la Macédoine et de l'intérêt des écrivains antiques sur elle. La cause en est devenue l'occupation dardane de la Péonie. Craignant le danger de l'Etat dardan, Philippe II entreprit une campagne militaire et finit par occuper la partie méridionale du royaume (344-3430). Cette perte n'affaiblit pas la Dardanie, tout au contraire, après la mort de Philippe II (336 avant notre ère) l'Etat dardan s'est consolidé, en devenant ainsi un danger permanent pour la Macédoine.

Les fréquents combats dardano-macédoniens pendant la période hellénique ont fait que les sources antiques présentent les Dardans uniquement comme *gens semper infestissima Macedoniae*¹³, influençant de la sorte même les chercheurs succédant à voir les Dardans sous le même angle. L'étude des données de sources antiques et de celles archéologiques concernant les Dardans, amène à la conclusion que les Dardans avaient une organisation étatique ayant à sa tête le roi, la Maison royale, respectivement les amis du roi, un trône héréditaire, une armée, une activité diplomatique et des alliances avec d'autres Etats etc.¹⁴

Au cours des III^e-I^{er} siècles avant notre ère l'Etat dardan avait une organisation politique plus stable et était la plus importante force politique de l'époque dans les Balkans centraux¹⁵. Sa sortie sur la scène politique et historique était précédée par une consolidation interne du royaume, qui a duré plus d'un demi-siècle, respectivement depuis la dernière information sur les Dardans en 337 avant notre ère et jusqu'en 279 avant notre ère, date de surgissement de l'intérêt des auteurs antiques.

Les années 337-279 avant notre ère sont caractérisées par l'accentuation des différences sociales, par le développement urbain, le renforcement interne du royaume et l'extension du territoire dardan, surtout vers le Nord-Est, dans le territoire tribal, ce qui est aussi témoigné par le manque d'intérêt de la part des auteurs antiques sur eux. Seulement en l'an 284 avant notre ère la Dardanie est mentionnée comme un pays ayant offert

¹³ Liv., *Ad urbe condita*, XL 57, p. 6.

¹⁴ E. Shukriu, *Aspekte të historisë politike të mbretërisë së Dardanisë*, Buletin i Fakultetit Filozofik XXIV, Prishtinë 1996, p. 19-25.

¹⁵ F. Papazoglu, *op. cit.*, p. 3.

un gîte à Arsiton, fils du roi Péon Audoléonte, après être dupé par Lysimaque pendant la cérémonie traditionnelle de son couronnement roi sur le fleuve d'Astibo. Cette information témoigne d'une part qu'à cette époque-là les territoires de la Péonie septentrionale n'étaient pas encore compris dans l'Etat dardan et, d'autre part, elle parle des intérêts dardans dans ces sens.

La force de la Dardanie au début du III^e siècle était si grande que le roi dardan offrit au roi de la Macédoine Ptolémée Chérauni une aide de 20 000 soldats, pour lutter contre l'invasion des Gaules (279 avant notre ère)¹⁶. Le roi macédonien refusa cette aide orgueilleusement, bien que, comme l'avoue exagérément l'auteur antique Diodore, les Gaules furent partis avec une force de 150 mille fantassins et 10 milles chevaliers.

Le roi dardan après avoir appris le refus de l'aide dardane, s'est adressé à la délégation, revenue de la Macédoine, avec les mots suivants: "Le fameux royaume de Macédoine sera ruiné prochainement à cause de la demande de ce jeune homme vert"¹⁷. Et en réalité tout se passe vite. Les Gaules, lesquels passèrent même à travers la Dardanie, arrivèrent à la Delphes et au-delà ils détruisirent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux. De retour les Gaules passèrent par la Dardanie et selon les sources, ils y furent anéantis complètement en signe de vengeance par les cruautés vécues¹⁸.

Vers la moitié du III^e siècle avant notre ère la Dardanie et l'Etat illyrien d'Agron avaient été les seuls à connaître une montée dans les Balkans et lorsqu'en Epire a été renversé la monarchie en 234 avant notre ère, les Epirotes se rallièrent à la coalition républicaine romane, anti-macédonienne. La Macédoine de Démètre II était saisie par des luttes socio-politiques et menacée par la ligne étrole et achéenne, réunies contre elle, intervenant contre l'Acarnanie, qui se trouvait sous la protection de la Macédoine. En même temps les Dardans attaquèrent puissamment la Macédoine par le nord. Bien que S. Islami ne soit pas certain s'il s'agit d'action *indépendante ou bien concertée*¹⁹ le fait que les Dardans nouèrent une alliance avec les Étoles et les Achéens et que l'assaut était vigoureux parlent en faveur d'actions concertées entre les Dardans et leurs alliés, donc d'actions étatiques planifiées.

C'est dans le cadre des actions organisées qu'il faut voir même les pressions de la Dardanie sur le puissant Etat illyrien, lequel avait fait alliance

¹⁶ Une telle offre du roi dardan (*dardanus rex*) témoigne qu'il s'agit d'une organisation politique et militaire avec en tête le roi.

¹⁷ *Inst. Epitoma historiarum Philippicarum XXIV 9*, p. 11.

¹⁸ Diodori, *Excerpt. Hoeschel*, p. 495-497.

¹⁹ S. Islami, *Shteti ilir, vendi dhe roli i tij në botën mesdhetare*, Studime ilire", Prishtinë, 1978, p. 64.

avec le voisin méridional de la Dardanie, la Macédoine. Dans ce cadre il faut considérer le passage des tribus illyriennes du côté des Dardans²⁰, lesquelles appartenaient au début à l'état illyrien, un effort dardan celui-ci pour affaiblir l'Etat illyrien voisin et en l'exposant au danger, élargir et consolider l'Etat dardan à sa frontière occidentale. C'est justement pour cette raison que la reine illyrienne Teuta fut obligée de signer en 230 av. n. ère un cessez-le-feu avec les Epirotes et se concentrer sur la défense de la frontière avec les Dardans.

Pendant le règne du roi Longar, après la campagne de 219 av. n. ère²¹, les Dardans expulsèrent les Macédoniens de la Péonie, libérèrent la Bilazora, une ville importante du point de vue stratégique et régnèrent sur la plus grande partie de la Péonie. Le rôle important dardan est témoigné au mieux par la glorification de la victoire de Philippe V sur les Dardans, lors de l'occupation de la ville dardane Cynthia, au sud-est de la Dardanie. C'est ce qu'indique l'épithaphe de l'acropole de Lindos, où il est écrit: *Le roi de la Macédoine Philippe (fils) du roi Démètre de la victoire sur les Dardans (et les Mèdes) à Athènes de Lindi*²²

En 209 av. n. ère le roi de la Macédoine envahit de nouveau la Bilazora. Les Dardans en alliance avec Aérope, souverain de la région sud-est illyrienne, s'élancèrent sur la Macédoine, envahirent Orestide jusqu'aux plaines de l'Argos (territoire de Costure en Grèce), et emportèrent 20.000 captifs. Ainsi les Dardans forcèrent Philippe à interrompre les combats contre les Romains et défendre son royaume²³. Les opérations défensives et les attaques du Royaume dardan contre la Macédoine se sont poursuivies même après la mort de Philippe V.

Cependant, les relations avec l'Etat illyrien ont été réalisées suivant les intérêts politiques. En 231 av. n. ère, les Illyriens qui se trouvaient au nord-est de l'Etat Illyrien ont passé au côté des Dardans en affaiblissant ainsi l'Etat illyrien de Teuta et le forçant à lâcher leurs positions dans la ville épirote Phoinikê. Par la suite les Dardans collaborèrent avec l'Etat illyrien et avec d'autres alliés contre les Macédoniens, en particulier vers 211 av. n. ère et plus tard, en participant à la I^{re} et II^e Guerre macédonienne²⁴

²⁰ Polyb., *Historiae II*, 6.5 et 6.

²¹ Une partie de Péonie fut englobée en Dardanie aux années 239-229.

²² F. Papazoglu, *op. cit.* p. 117.

²³ Polyb., *op. cit.*, XXVII 33, 1; Inst., *op. cit.*, XXIX 4, 5.

²⁴ C'est dans le cadre des relations postérieures entre Etats qu'il faut voir aussi le mariage dynastique d'Etude, la fille du roi dardan Monuni, avec le roi illyrien Genci: Polyb. XXIX 13, 5; Liv., *op. cit.* XLIV 30, p. 4.

L'alliance dardano-romaine

L'incompatibilité des intérêts et les combats contre les Macédoniens eurent pour conséquence l'alliance entre les Dardans et les Romains, respectivement la création de l'alliance antimacédonienne. Le soutien que le Royaume dardan demandait des Romains concernant sa politique contre les dangers venant de l'Etat macédonien était une clairvoyance politique.

L'alliance antimacédonienne, conclue au printemps de 200 av. n. ère, était établie entre les Romains, les Illyriens, les Dardans et les Atamans. Au nom des Dardans l'accord de l'alliance fut signé par Bato, le fils du roi Longar. De cette manière les Dardans s'engagèrent dans la Deuxième Guerre romaine-macédonienne. Dans cette guerre, selon l'accord, les Dardans et les Illyriens attaquèrent la Macédoine au nord, les Romains à l'ouest, à travers la voie Egnatia, tandis que les Étoliens au sud. Sous la pression dardane, Philippe V fut obligé de disloquer des forces militaires en Macédoine, dirigées par son fils, Persé. De cette manière furent ouvertes les voies aux Dardans pour pénétrer vers le sud.

En été 197 av. n. ère, après la grande bataille de Kinoskéfala, les Dardans envahirent les territoires septentrionaux de la Macédoine, ainsi Philippe V fut-il obligé d'envoyer contre les Dardans une grande force militaire de 6.000 fantassins et 500 chevaliers. Les Dardans furent vaincus à Stobi. Philippe V planifia la destruction des Dardans. Dans ce but il envoya une délégation chez les Bastarnes²⁵ pour conclure l'accord de la destruction totale de l'Etat dardan. Le plan prévoyait qu'après l'extermination des Dardans, les Bastarnes s'établiraient en Dardanie. De cette manière la Macédoine pourrait atteindre deux buts: se libérer une fois pour toutes du danger dardan et envoyer les Bastarnes dans la guette contre Rome en Italie²⁶. Le plan échoua dû à l'hésitation des Bastarnes et à la mort de Philippe. Pourtant environ 30.000 Bastarnes, avec femmes et enfants, partirent vers la Dardanie en 179 av. n. ère.

Non seulement en raison des dangers venant des attaques bastarnes mais en raison aussi des dangers venant des plans exterminateurs de la Macédoine, qui se poursuivirent même après la mort de Philippe V, une délégation du Royaume dardan fut obligée d'aller à Rome en 177 av. n. ère accuser le roi de la Macédoine, Persée, devant le sénat romain. La délégation

²⁵ Les territoires bastarnes se trouvaient au nord du Danube.

²⁶ Liv., XL 57, 5-9, double avantage: cela mènerait d'une part, à l'anéantissement des Dardans, toujours ennemis furieux de la Macédoine..., tandis que de l'autre, on pourrait envoyer les Bastarnes en Italie pour la détruire après avoir laissé en Dardanie leurs enfants et leurs femmes.

dardane au sénat fut appuyée aussi par la délégation de Thessalie²⁷. La Commission du sénat vérifia qu'en Dardanie l'on faisait la guerre et elle en accusa Persée, mais elle n'entreprit aucune mesure pour l'empêcher. Conscients du danger, en l'an 176 av. n. ère, les Dardans réunirent leurs forces et expulsèrent les Bastarnes de la Dardanie.

En 168 av. n. ère la Macédoine tomba définitivement sous le protectorat romain, une chute à laquelle contribua sensiblement le Royaume dardan aussi. Durant toute l'histoire de l'existence de l'Etat de la Macédoine, le Royaume dardan exerça une pression, paralysa les forces militaires macédoniennes, les força à se retirer des opérations militaires en Grèce Centrale et à Péloponnèse et influa sur l'affaiblissement et la chute de l'État puissant de la Macédoine.

Bellum Dardanicum

L'alliance dardano-romaine fonctionna jusqu'au temps où les Romains créèrent la province romaine de la Macédoine et qu'ils acquirent la sécurité sur les territoires méridionaux des Balkans. Les Romains, les nouveaux voisins méridionaux, ne donnèrent pas aux Dardans les parties méridionales du royaume, respectivement les territoires en Péonie que les Dardans considéraient siens et pour lesquels ils avaient longtemps lutté contre la Macédoine. Les Romains donnèrent en propriété au roi illyrien, Pleurat le Lychnide (Ohride) et le Parthos, tandis qu'au roi dardan, Bato, et aux Dardans ils donnèrent seulement le droit de faire le commerce du sel (*salis commercium*). Ce droit leur fut accordé en 168 av. n. ère. Emile Paul, qui donna la concession aux Dardans du commerce du sel, ordonna Méride III de la Macédoine de faire apporter le sel à Stobi et en fixa lui-même le prix. C'est là une raison de plus pour que les Dardans se retirent de la coalition et commencent une politique indépendante.

La révolte des Dardans se transforma en conflit permanent avec les Romains. Même les autres alliés étaient mécontents de la politique et du comportement des Romains dans les Balkans, ainsi en Dardanie arriva-t-il une délégation des Étoles pour demander de l'aide dans la lutte contre les Romains²⁸. Cependant, le roi dardan, Monuni, noua une alliance avec l'État Illyrien. Cette alliance fut renforcée par le lien de mariage de la fille du roi dardan, Teuta, avec le roi illyrien Genci²⁹.

Dans les nouvelles circonstances politiques où la divergence des intérêts avec les Romains prit un essor, les Dardans commencèrent à appuyer

²⁷ Polyb., XXV 6.

²⁸ App., *Illyrica*, 187.

²⁹ Polyb., XXIX 13, 5; Liviu, XLIV 30, 4.

les Macédoniens. Ainsi ils offrirent refuge à Alexandre (fils de Persée) après sa défaite en Macédoine dans la lutte contre les Romains (en 148 av. n. ère) ainsi qu'à Andronixè, parce que celui-ci se souleva contre la domination romaine en Macédoine.

Cependant que les Dardans se consolidaient contre le nouvel ennemi et continuaient de faire des alliances avec les voisins, les Scordisques, qui vivaient au-delà de Danube, profitèrent de la situation pour piller et terroriser une partie des habitants de la Dardanie durant les années 110-109. Les Romains, avec en tête Minuci Rufi, vainquirent les forces scordisques au nom de leurs intérêts.

Dans leurs combats contre les Romains, les Dardans se réunirent à d'autres Illyriens, bien que la principale coopération des Dardans à ce temps-là fût avec les Mèdes, leur voisin méridional et avec les anciens amis des Dardans. L'alliance dardane avec les Mèdes s'appuyait sur des actions communes contre la province romaine de la Macédoine et contre l'interdiction de la pénétration des légions romaines du sud vers le nord. Ces actions coïncidèrent avec les événements à Pont. Ainsi, les Dardans avec les Mèdes et les Scordisques, encouragés par Mithridate³⁰, roi de Pont en 85 av. n. ère, pénétrèrent à l'intérieur de la Grèce jusqu'à Delphes. Ils furent expulsés de la province romaine de la Grèce par le consul romain, Lucius Cornelius Scipio, qui par la suite fit alliance avec les Dardans et les Mèdes, car ceux-ci, comme le disent les sources, l'achetèrent avec une *quantité d'or pillé dans les temples*³¹.

La puissance du royaume de Dardanie demeura constante et ne fut vaincue ni après les combats entrepris contre lui par les consuls romains tels que Vulson (l'an 97 avant notre ère), Sylla (pendant l'été de l'an 85 avant notre ère)³² et son légat Hartentsz (été de l'an 85 avant notre ère), ni Apie Claudi (l'an 77/6 avant notre ère). Justement dans ce but, en automne de l'an 75 avant notre ère, de grandes forces romaines furent parties de Dyrrhachium pour vaincre la résistance dardane. Les terribles combats, reconnus dans l'histoire antique sous le nom de *Bellum dardanicum* furent dirigés par le consul romain Gaï Scribon Curion. Celui-ci partit contre les Dardans avec cinq légions romaines, au même nombre de 30 000 soldats que, deux ans plus tard, il dirigea vers le Moyen Orient, en lutte contre les grandes forces de Mithridate, afin de vaincre le puissant État de Pont³³.

L'opération contre le royaume dardan fut si dangereuse qu'une

³⁰ Dionis Cassii, fr. 101 2..

³¹ App. 11,5 I 11,5.

³² Ppianus, *Mithridateios*, 55.

³³ Frontin, *Stratagemata*, IV, 42.

légion romaine refusa de partir de Dyrrhachium vers la Dardanie et notamment cette peur des soldats romains qui s'élançèrent sur la Dardanie, témoigne de la force militaire dardane de cette époque³⁴. Dans les terribles combats avec les quatre légions romaines les Dardans subirent une défaite. Après la victoire sur les Dardans, devant Curion s'ouvrit le chemin des invasions vers le nord et ainsi il devint le premier chef militaire romain qui pénétra jusqu'au Danube. Le succès fut tellement grand qu'en l'an 72 avant notre ère Curion fêta le triomphe de ses victoires heureuses³⁵.

Bien que les Dardans subissent la plus sévère punition après *Bellum dardanicum*, le royaume dardane ne fut pas vaincu. Quatre siècles plus tard la cruauté inhumaine de Curion contre les Dardans fut comparée à celle de l'empereur romain Valentinien contre ses soldats, tandis qu'en ce qui concerne la résistance et la révolte dardane contre les envahisseurs romains il fut écrit ce qui suit: La férocité dardane, semblable à la *hydre de Lerne*, fut ressuscitée à plusieurs reprises³⁶.

Depuis l'an 75 avant notre ère les Dardans en rapport avec l'empire romain avaient un statut juridique *foedus iniquum*, qui garantissait aux peuples vaincus la liberté formelle. Envers cette position, le royaume de la Dardanie s'opposa aux invasions romaines pendant plus d'un siècle. La résistance dardane est bien témoignée par le fait de la destruction de l'armée du proconsul Gaï Antoine Hybrida, collaborateur de Cicéron dans le Consulat, qui commanda les légions romaines dans les Balkans et qui fut entré en Dardanie pour piller. La victoire dardane fit écho même dans le Sénat romain et Hybrida fut condamné d'avoir *profané l'honneur de l'arme romaine et céda à l'ennemi le butin et les fastes guerriers (fasces)*.

A part les guerres contre les Romains, les Dardans employèrent également d'autres méthodes pour obtenir des succès, y comprise même la corruption de l'ennemi avec de l'argent et des cadeaux. Ainsi un tel témoignage vient de l'accusation faite au Sénat romain par Cicéron contre le proconsul Calpurn Pizoni, accusé pour *avoir vendu la paix aux Thessaliens et aux Dardans contre d'importantes sommes d'argent, pour leur avoir laissé la Macédoine afin de la piller et de la détruire*³⁷.

Bien que dans la seconde moitié du 1^{er} siècle avant notre ère les Dardans poursuivirent leur résistance contre les Romains, eux, pour pouvoir

³⁴ Les soldats de la légion insurgée furent forcés de sortir déboutonnés et désarmés, furent mis à couper de la paille et leur enleva le drapeau et supprima le nom, ensuite ils furent distribués dans les autres légions; Front, IV, 42.

³⁵ Rufus Festus, *Breviarum gestarum populi romani* III, VIII.

³⁶ Amm., *Res gestae*, XXIX 5, 22.

³⁷ Cic., *Pro P. Sestio* 43, 93.

tirer profit, ils s'encadrèrent même dans les combats romains urbains. Ainsi en l'an 48 avant notre ère, les cavaliers dardans s'engagèrent comme mercenaires, ensuite ils furent mobilisés par la force ou recrutés sur des bases d'amitié dans l'armée de Pompée, dans sa lutte contre César³⁸.

En l'an 38 avant notre ère le triumvir Marc Antoine, voyant le danger constant venant de l'État dardan, envoya l'armée romaine pour combattre de nouveau en Dardanie, ce qui montre que la Dardanie n'était pas encore vaincue entièrement. En tant que partie de l'Illyricum, immédiatement après la guerre de Mésie (l'an 28 avant notre ère), le sort de la Dardanie commença à être lié aussi aux régions les plus septentrionales, pour devenir une partie de la nouvelle province de la Haute Mésie (*Moesia Superior*), fondée en l'an 44 de notre ère.

L'identité étatique et ethnique formée au temps du royaume dardan firent monter en importance la résistance dardane contre l'occupation romaine et cette identité eut pour résultat la création en l'an 279 de notre ère de la province romaine autonome de Dardanie.

L'organisation de l'État dardan

Les événements politiques, surtout ceux commençant depuis le 3^e siècle avant notre ère, montrent que l'État dardan représentait une force politique sérieuse, qui agissait avec préméditation, toujours en accord avec le cadre politique de l'époque et avec des visées claires pour affaiblir ses adversaires et renforcer ses propres positions en rapport avec les autres États. Sa politique s'appuya sur des pactes et alliances politiques et militaires réalisés dans les conditions d'une organisation étatique.

Les traces du relâchement de l'organisation tribale chez les Dardans se voient dès la fin du 5^e siècle avant notre ère. En faveur de cela témoigne le rasage de la 2^e Terrasse sur le Gradin de la Haute Gadima, comme un besoin d'expansion et de fonctionnement d'un lieu d'habitation accidenté. Pour réaliser le nivellement d'une grande surface accidentée il a fallu sans doute du temps et un nombre très important d'ouvriers, organisés et commandés par un appareil para étatique.

Sur les changements radicaux dans la société dardane à partir du milieu du 4^e siècle avant notre ère, à la différence de la phase pré-urbaine (6^e~ 4^e siècles avant notre ère), témoignent la préservation de la tradition de l'enterrement dans des tumulus et les lieux d'habitation du type de gradins, autant de caractéristiques du stade tribal et des fédérations tribales.

Le royaume dardan est sorti du milieu du 4^e siècle avant notre ère comme une structure étatique ayant un pouvoir central, avec sa propre armée

³⁸ Caes., *De bello civili* III 4, 6

et des relations avec d'autres États, tandis que le niveau de sa vie économique comprenait aussi la circulation des monnaies, comme moyen d'échanges. Ce sont là autant de raisons pour lesquelles les auteurs antiques appelèrent ces habitants des Balkans centraux et leur pays par le terme géographique et politique définitionnel de Dardans et de Dardanie³⁹.

Le territoire de l'État dardan était compact. Il comprenait le cours du Drini i Bardhë, de Ibër avec Sandjak, le cours de Morava méridionale, y compris Nishi, tandis qu'au sud il s'étendait jusqu'à Korabi et à Bilazora (Velesi), qui était une ville du royaume dardan, mais qui plus tard fut occupée par les Macédoniens. Comme en témoignent les sources antiques, les fleuves et rivières reconnus provenant de Dardanie étaient Margu (Morava), Pingu, Timaku, qui prenait sa source à Rodopi, Oesku à Hëmi, Uti, Asami, Axi, Driloni etc.⁴⁰.

A la tête de l'État dardan il y avait le roi (*basileus, rex*). Bien qu'en l'absence de sources antiques l'on ne connaisse pas les noms de tous les rois dardans pour certains d'entre eux il y a des informations. D'après Justin il est connu *dardanus rex* (l'an 279 avant notre ère)⁴¹, ensuite le roi Longar (seconde moitié du 3^e siècle avant notre ère) et son fils Bato, ainsi que le roi Monun (2^e~ 1^{er} siècles avant notre ère).

La position du roi dardan comme porteur des plus hautes fonctions étatiques est démontrée par les ordres donnés pour désigner les délégations, par les ordres donnés à l'armée et par la désignation des chefs militaires, par sa présidence personnelle des négociations ou bien par l'intermédiaire des représentants royaux, par la déclaration de la guerre et par la conclusion de la paix et tant d'autres. Tenant compte des fonctions susmentionnées du roi dardan, l'on peut supposer qu'entre les mains du roi fut concentré aussi la fonction du pouvoir législatif. Le trône royal en Dardanie était héréditaire. Ceci est témoigné même par les sources écrites dans le cas du roi dardan Longari et de son fils Bato.

L'État dardan fonctionnait à travers un système militaire, à la tête duquel se trouvait le roi. Comme un témoignage significatif en a servi l'offre du roi dardan faite au roi macédonien Ptolémée pour mettre à sa disposition 20 mille soldats dardans contre le danger celtique en l'an 279 avant notre ère. Cette donnée témoigne des actions politiques et militaires planifiées des rois dardans, il n'y a pas eu que des interventions à caractère de rapine, comme certains historiographes ont déjà qualifié les campagnes dardanes.

Les forces militaires étaient organisées en phalanges et elles avaient

³⁹ Strab., *op. cit.*, VII c. 313, c. 316.

⁴⁰ Plin., *op. cit.*, III, 26 29.

⁴¹ *Ibid.*, XXIV 4, 11.

8 000 soldats chacune⁴². Chaque soldat avait sa place fixe dans la phalange laquelle agissait comme un ensemble. En guerre on allait avec des drapeaux. Les Dardans, comme l'avouent les auteurs antiques, faisaient usage de maîtrise militaire comme c'était le cas du partage de l'armée en deux lorsque les Dardans se réunirent dans une ville pour se protéger contre les attaques des Bastarnes⁴³.

L'armée dardane était composée de la cavalerie et de l'infanterie. La majorité de l'armée était constituée par l'infanterie armée d'armes lourdes⁴⁴. Celle-ci agissait en rangs denses et de façon organisée, en attaquant et en se retirant de façon disciplinée, sans relâche des rangs de combat, ni abandon des morts et des blessés sur le champ de bataille.

La meilleure description illustrant la façon d'agir de l'armée dardane est offerte par l'auteur antique Tite-Live, lequel parle de la bataille livrée entre l'armée dardane et celle de Philippe de Macédoine, sous le commandement d'Athénagoras: *...les Dardans tournèrent les drapeaux et se rangèrent en lignes régulières face à l'ennemi... Il y a eu peu de tués, plus de blessés, mais aucun ne tomba dans les mains de l'ennemi, car ce fut dans des cas rares qu'ils sortaient de leur rang, ils combattaient ou se retiraient tous ensemble serrés*⁴⁵.

L'armée dardane était composée de soldats professionnels. Ceci est témoigné par le fait que les Étoliens engagèrent les Dardans comme mercenaires dans la lutte contre les romains en l'an 190 avant notre ère. Les mercenaires cavaliers dardans participèrent aussi dans les guerres civiles romaines, comme ce fut leur participation dans la guerre des triumvirs de l'an 48 avant notre ère⁴⁶, lorsqu'ils se rangèrent du côté de Pompée contre César. La mobilisation des mercenaires dardans dans des armées étrangères est un témoignage en plus parlant en faveur de l'organisation de l'armée dardane et de sa tradition. La présence de 20 000 soldats dardans au service du roi macédonien en l'an 279 avant notre ère ainsi que le nombre de 20 000 soldats prisonniers de guerre, amenés en Dardanie de Macédoine (l'an 209 avant notre ère), de même que le fait que le roi de la Macédoine Démétrius II participa à la guerre contre les Dardans et qu'il est même mort lors d'une bataille contre eux, sont autant de témoignages parlant de la grande puissance militaire de l'État dardan au cours des 4^e~ 1^{er} siècles avant notre ère. L'épithaphe du roi de Macédoine Philippe V dans l'acropole de Lindos,

⁴² Veget, *Epit. r. mil.* II, 1, 2.

⁴³ Livius, *op. cit.* XXV 25, 3; XL 4, 7-10; XLI 19, 7.

⁴⁴ Livius, XXX 43, 1.

⁴⁵ *Ibid.*, XXXL 43, 1.

⁴⁶ Caes., *Belli civilis* III 4, 6.

faite après la victoire sur les Dardans témoigne de même de la puissance dardane (l'an 212 avant notre ère). Ici il est compris également l'accord tacite, de l'an 184 avant notre ère, du roi de Macédoine Philippe V avec les Bastarnes, pour faire disparaître de la terre la population dardane ainsi que la chasse des Bastarnes par ses propres forces en l'an 176 avant notre ère.

La puissance de l'armée dardane est témoignée surtout par la campagne de G. S. Curion avec 30 000 soldats, partis pour vaincre l'armée et l'État dardan et le refus d'une légion romaine, sur cinq pareilles, de partir contre la Dardanie en l'an 75 avant notre ère⁴⁷.

L'État dardan était très actif en politique étrangère et joua un rôle important dans développement des courants du monde antique. D'abord il tint des rapports amicaux avec ses voisins, surtout avec les Péons et les Mèdes. Lorsque les Macédoniens voulurent noyer par la ruse Ariston, le fils du roi Péon Audoléon (l'an 284 avant notre ère), lors de son couronnement roi sur l'Astibo, Ariston trouva refuge dans le royaume dardan. En Dardanie, plus tard, trouva également refuge Alexandre, lequel dirigea la lutte anti-romaine en Macédoine, en tant que fils du roi Persée (l'an 148 avant notre ère).

La politique étrangère se développa à travers des formes complexes de relations entre États, envoi et échange de délégués, pourparlers confidentiels, chantages contre l'adversaire etc. La première délégation dardane, connue par les sources écrites, est celle envoyée par le roi dardan auprès du roi de la Macédoine, Ptolémée, en l'an 279 avant notre ère⁴⁸. Bato, le fils du roi Longar, présida la délégation dardane qui s'entretint avec Publie Sulpicie Galba en l'an 200 avant notre ère sur l'alliance avec les Romains contre la Macédoine. L'entente pour une alliance avec les Romains, où furent inclus aussi les Étoliens, fut arrivée, en tout cas, après l'échange au préalable des délégations avec les Atamans et l'État illyrien, en conséquence avec le roi Skerdilaïdi. Une délégation dardane se rendit à Rome en l'an 177 avant notre ère et accusa devant le Sénat romain le roi Persée de Macédoine pour les plans macédoniens d'extermination contre la Dardanie. Elle y fut soutenue par la délégation de la Thessalie⁴⁹.

La Dardanie tint des liens particuliers avec l'État illyrien et les États voisins, en rapport avec ses intérêts étatiques et les circonstances historiques. Dans ce cadre la Dardanie participa dans les conflits inter-étatiques et noua des alliances diverses. Elle fit partie de l'alliance anti-macédonienne à partir de l'an 211 avant notre ère et, plus tard de celle anti-romaine. Afin de

⁴⁷ E. Shukriu, *op. cit.*, 23.

⁴⁸ Diod., *Excerpt. Hoeschel.* 495-497.

⁴⁹ Polyb., *Historiae* XXV 6.

s'assurer la neutralité et la coopération elle fit même des mariages dynastiques, tel le mariage de la princesse dardane Teuta, fille de Monuni, avec le roi de l'État illyrien Genci⁵⁰. Tout comme les autres États de la Méditerranée, l'État dardan aussi poursuivit une politique expansionniste. Il s'étendit sur les territoires tribaux (4^e siècle avant notre ère), atteignit la Péonie au temps du roi Longar (l'an 239 avant notre ère) et s'empara des territoires du nord-est de l'État illyrien durant la domination de Teuta (l'an 231 avant notre ère). La Dardanie entreprit aussi des campagnes visant la création de la zone de sécurité au sud, ne laissant jamais tranquille l'État macédonien, notamment à partir de l'an 229 avant notre ère sous le règne du roi Longar. En 229 avant notre ère les Dardans se précipitèrent sur la Macédoine et retinrent pour un certain temps Orestide jusqu'au champs d'Argée (territoire de Kosturi), en amenant en Dardanie quelque 20 000 prisonniers de guerre, tandis qu'au début du mois de juillet de l'an 199 avant notre ère, ensemble avec les Illyriens, ils pénétrèrent de nouveau en profondeur dans les territoires de la Macédoine.

Dans sa politique l'État dardan usa aussi bien les pots-de-vin que le chantage contre ses adversaires. Ainsi, en l'an 84 avant notre ère, les Dardans, après avoir donné un pot-de-vin au consul romain Lucie K. Scipion, conclurent même un accord avec lui, dont fut accusé aussi le proconsul romain Calpurn Pisoni, par Cicéron : *Il vendit la paix aux Thessaliens et aux Dardans contre d'importantes sommes d'argent et ensuite, pour leur permettre de parvenir jusqu'à l'argent, il leur laissa la Macédoine pour la ravager et la piller (57 – 55 avant notre ère)*⁵¹.

La structure sociale

Vers le milieu du 4^e siècle avant notre ère la Dardanie était composée d'une société à traits de servage, bien qu'il n'y ait pas encore des études suffisantes pour l'appeler une société de servage développée, comme s'appelait l'État illyrien de cette époque-là. Ceci parle d'un développement plus lent de l'État dardan par rapport à celui de l'État illyrien, toujours en tenant compte de ses circonstances historiques et de sa position géographique par rapport aux États de la Méditerranée. A la tête de la société différenciée dardane il y avait le roi. Autour de lui il y avait la haute couche *des amis du roi*. Ceux-ci, comme le confirment les sources écrites, participaient même dans des délégations que le roi envoyait à l'étranger.

Le large spectre de la société dardane était composé de la couche des paysans libres, des artisans, des commerçants, des esclaves (*douilis*). Plus

⁵⁰ Ibid., XXIX 13, 5; Liv. XLIV 30, 4.

⁵¹ Cic. Pro Sest. 43, 93.

tard apparurent aussi les soldats payés. Ils apparaissent parmi les Étoliens, tandis qu'une partie des mercenaires dardans s'unit à l'armée de Pompée dans la bataille de Pharsala (en l'an 48 avant notre ère)⁵².

La plus importante couche était constituée par la paysannerie libre laquelle s'occupait d'agriculture et d'élevage, tandis qu'en cas de dangers ou d'attaques elle s'incorporait dans l'armée. La plus basse couche étaient les esclaves, semblables aux prospélats des Ardiens ou les Hélotés de Sparte⁵³. Athénée, dans le 38^e livre de l'œuvre de Agatharides "Evropaikon" écrit : *Les Dardans ont tellement d'esclaves que quelqu'un en avait mille ... alors que d'autres encore plus. En temps de paix chacun d'eux cultivait la terre, en temps de guerre l'on faisait partie de l'armée, sous le commandement de son propre maître*⁵⁴.

La présence des esclaves, ce qui autrement sous-entend le paysan dépendant ou captif, témoigne sans hésitation en faveur de leur dépendance de leurs propres maîtres, respectivement de la couche dominante et en même temps en faveur de l'existence de la paysannerie libre en Dardanie.

Une catégorie à part était constituée par les prisonniers de guerre que, selon les sources antiques, les Dardans amenaient avec eux et au lieu de les tuer les employaient comme ouvriers agricoles. Ainsi, rien que pendant une campagne les Dardans emportèrent de Macédoine 20 000 prisonniers de guerre⁵⁵. Bien que ce chiffre soit considéré comme exagéré, le fait qu'ils sont des prisonniers de guerre et qu'ils n'ont pas été tués comme dans d'autres cas similaires, parle en faveur de leur utilisation par la société et l'Etat dardans. La présence du nombre important des esclaves travaillant pour leurs despotes, des prisonniers de guerre en Dardanie, en est encore un témoignage parlant de l'existence d'un appareil éventuel de surveillance, respectivement de la structure étatique dardane.

Le développement économique

La richesse des terrains et la position géographique favorable du royaume dardan rendirent possible son développement économique. L'agriculture et l'élevage occupaient une place à part dans l'économie dardane. Leurs produits devinrent célèbres dans le monde antique et certains d'entre eux sont cultivés même de nos jours, tels que le fromage de Sharri (*caesus dardanicus*), le chien de Sharri, le vignoble, le vin etc. En plus de cela, l'écrivain romain Varron mentionne en Dardanie le nombre important

⁵² Caes. *De bello civili* III 4, 6.

⁵³ Agathard. Fr. 17

⁵⁴ Athenaios, *Deipnosoplistai* VI 103, 272d.

⁵⁵ Iust, *op. cit.* XXIX 4, 5.

de buffles et de bufflonnes, que l'on élève encore aujourd'hui à Dukagjini. Selon Varron un nombre important de buffles ...existe...encore aujourd'hui en Dardanie...⁵⁶

Au cours des 4^e~ 1^{er} siècles avant notre ère, en plus du développement de l'agriculture et de l'élevage, il y a eu une intensification du travail dans les mines, la métallurgie, l'artisanat et dans le commerce. Ceci est une poursuite des activités développées en Dardanie au cours des 6^e~ 4^e siècles avant notre ère, lesquelles se transformèrent, par exemple, d'un artisanat indigène limité en un artisanat multiforme, avec des maîtres armuriers, des potiers, des constructeurs etc.

Les produits artisanaux tels que les bijoux dardans en or, devinrent un produit préféré même au-delà des territoires dardans⁵⁷. La Dardanie demeura célèbre, grâce à l'approche hostile des auteurs antiques, même dans une sphère ordinaire de l'économie antique: celle du pillage.

La circulation des monnaies en Dardanie commence dès le 5^e siècle avant notre ère (les monnaies de Tassos) et leur présence témoigne de la création des surproduits d'agriculture et d'élevage, ou de quelqu'autre branche développée de l'artisanat dans l'économie dardane. Cette circulation s'intensifia au 4^e siècle avant notre ère avec la circulation des monnaies de la ville de Damastion, une ville qui frappa des monnaies propres à elle jusqu'à l'an 320 avant notre ère⁵⁸. Durant la période urbaine en Dardanie l'on trouvait en circulation même des monnaies d'Apollonia, de Dyrrhachium, d'Istria, d'Alexandre, de Philippe III, d'Athènes, de Pellaginia, les statères de Thèbes et les tétradrachmes argentés de la Péonie.

Les monnaies de Dyrrhachium et d'Apollonia furent en circulation dense pendant les 3^e~ 1^{er} siècles avant notre ère, ce qui parle en faveur de l'importance de ces deux villes pendant cette période ainsi que des liens de la Dardanie avec les autres contrées illyriennes.

Le développement économique, la richesse de la Dardanie en argent et sa proximité avec les centres gréco-macédoniens et illyriens laissent à supposer que les Dardans aient forgé des monnaies et qu'ils ont utilisé l'écriture⁵⁹. Il y a des possibilités qu'en Dardanie l'on ait forgé même des types plus anciens d'imitations des monnaies "barbares".

⁵⁶ M. T. Varronis, *De re rustica* II, 1.

⁵⁷ Plinius, *op. cit.*, XXXIII 3, 12.

⁵⁸ J. M. F. May, *The coinage of Damastion and the lesser coinages of the Illyro-Paenonian region*, London 1939, 120.

⁵⁹ F. Papazoglu, *Srednje balkanska*, 398.

Le développement urbain

Les récentes études en territoire de Dardanie montrent qu'à partir du milieu du 4^e siècle avant notre ère, les lieux d'habitation du type de gradins, caractéristique du stade tribal et des fédérations tribales, furent remplacés par des centres urbains. Les changements dans la structure économique et sociale firent que ces villes devinssent porteuses du nouvel ordre de servage, transmis même dans les villages.

Les villes se développèrent à partir des centres pré-urbains, près des mines ou sur le plateau, dans les carrefours commerciaux. Damastion fut l'une des villes anciennes, construite près des mines d'argent (5^e siècle avant notre ère). A Damastion s'installèrent des Hellènes venus de l'île d'Egine et de la ville de Menda, chassés par les Athéniens en l'an 432/431 avant notre ère⁶⁰.

Les autres centres urbains sont marqués par Strabon comme des villes anciennes⁶¹, formées bien plus avant que son époque. L'on devrait y compter les villes comme Scupi, Naïssi, Ulpiana préromane, Novoberda etc. La ville de Sintia au nord de la Pellagonie était un centre tout aussi important, par où les Dardans passaient en Macédoine⁶². Cette ville d'importance stratégique fut occupée par Philippe V en l'an 212 avant notre ère et au nom de la grande victoire il l'a consacra à Athéna de Lindos⁶³.

L'autre auteur antique, Tite-Live, lui aussi mentionne l'existence des villes en Dardanie, qu'il marque par *urbs*⁶⁴. Dans *une ville dardane*, écrit-il, probablement dans la Serbie méridionale à Vranja, se réunit l'armée dardane d'où elle chassa les Bastarnes en l'an 176 avant notre ère⁶⁵. L'une des villes fut aussi Bilasora, laquelle en tant que point stratégique important, fut souvent envahie par les Macédoniens, mais reprise aussi par les Dardans, comme cela eut lieu même en l'an 219 avant notre ère. Les occupations romaines de la Macédoine firent que Bilasora devint définitivement le point frontalier entre la Dardanie et la province romaine de la Macédoine.

Ptolémée, auteur du 2^e siècle, mentionne aussi quatre villes anciennes et importantes de la Dardanie : Naissos, Arribantion, Ulpianon et Scupi⁶⁶.

⁶⁰ *Ibid.*, *Ilirska i Dardanska kraljevina*, Iliri i Albanci, SANU, Beograd 1989, 43.

⁶¹ Strabonos, *Geographica* VII 1, 5.

⁶² Livius, *op. cit.*,

⁶³ F. Papazoglu, *Srednjobalkanska ...*, 188.

⁶⁴ Livius, *op. cit.*, XXV 25, 3; XL 4, 7-10; XLI 19, 7.

⁶⁵ *Ibid.*, XLI 19, 7-10.

⁶⁶ Ptol., *Geographia ...* II, I 9, 4.

La naissance des villes en Dardanie est étroitement liée au développement des centres pré-urbains dardans des 6^e~ 4^e siècles avant notre ère et en fut le résultat des processus internes à la société dardane, ce qui mena à la création des villes. Ce développement doit être vu aussi en rapport avec les influences des villes illyriennes et des villes-colonies, avec lesquelles il y eut des liens et des échanges continus.

En ce qui concerne la ville dardane il n'y a pas de données suffisantes, mais en tout cas l'on ne nie pas l'existence de reliques de l'organisation tribale, ce qui est même aujourd'hui la cause de la négation de l'existence de l'Etat dardan, malgré le fait que ces reliques se trouvent également chez d'autres peuples. La concentration sur les découvertes des 4^e~ 1^{er} siècles avant notre ère dans Scupi antique, ainsi que la découverte des villes dardanes préromaines pourraient jeter de la lumière sur cette période déficiente encore en recherches sur le plan archéologique. En Kosovë, sur le territoire central dardan, ne sont pas encore découvertes les villes de cette période. Quelques témoignages ont été retrouvés dans la localité de Vélétni, près de Prishtina et à Novoberde, villes de mines et situées sur de hautes collines. Étant donné que dans les lieux d'habitation pré-urbains découverts sur des collines il n'y a plus de continuum de vie à partir du milieu du 4^e siècle avant notre ère, ni en Kosovë ni dans la large circonscription de Scupi⁶⁷, et tenant toujours compte des nouvelles circonstances économiques et de la force de l'Etat dardan, il semble qu'il faut chercher les villes dardanes préromaines sur des plateaux.

La culture et la religion

La culture dardane des 4^e~ 1^{er} siècles avant notre ère n'est pas connue sur toutes ses dimensions, ceci à cause la non-découverte des lieux d'habitation ni des tumulus de cette période, mis à part les quelque peu de localités dans la région de Scupi. Un manque pareil a contraint les différents chercheurs à se créer des préjugés sur l'état arriéré en Dardanie aussi bien sur le plan de l'urbanisation que sur celui de l'organisation étatique. Sans y avoir fait des recherches au préalable il a été créé l'opinion que les gradins préhistoriques furent habités jusqu'à l'époque des occupations romaines, alors que la poterie faite avec le percuteur fut déterminée comme étant plus tardive et comme une conséquence de l'influence celte. Ainsi l'ancienneté dardane commence au premier siècle au lieu du 4^e avant notre ère, lorsqu'elle commence en réalité.

Le développement historique de l'Etat dardan témoigne d'un développement général, y compris celui urbain. Sur les gradins

⁶⁷ E. Shukriu, *Aspekte të historisë...*, 107; I. Miculicic, *Skopje so okolnité tvrdini*, Zkopje 1982, 32.

préhistoriques la vie disparut au milieu du 4^e siècle avant notre ère, c'est pourquoi l'on n'y trouve pas d'objet de la période préhellène, l'on n'y a pas trouvé ni les fameux bijoux en or dont parle Strabon, ni les armes de fabrication illyro-dardane (sauf l'objet de Shiroka). Tout cela témoigne que les centres urbains se trouvaient sur le plateau, mais l'on n'en a pas encore fait des recherches. De même l'on n'a pas de connaissances sur les nécropoles. Les informations que l'on en dispose parviennent de découvertes fortuites.

Les objets hellènes découverts en territoires septentrionaux de la Dardanie (p. ex. Baja e Kurshumlise) et en Macédoine actuelle témoignent de la séparation de l'Etat dardane et de sa culture des courants du monde hellène. Parmi les rares centres d'habitation de cette époque-là étudié c'est l'oppidum de Kersheвица près de Vranja, une ville fortifiée dardane fortement influencée par l'hellénisme au 4^e siècle avant notre ère.

En Kosovë jusqu'à présent l'on a découvert par hasard seulement quelques tombes à Novoberde, dont l'inventaire comprend des objets typiques hellènes comme la céramique hellène, des récipients en métal et des terres cuites (dont l'une de Cybèle), l'application avec la tête de Gorgone et des anses métalliques avec des ornements de vignes, alors que dans le tumulus de Romaja l'on a découvert des tombes des 3^e- 2^e siècles avant notre ère, des récipients hellènes importés et des récipients du type de Mégare. Sur l'un des récipients du type de Mégare il y a l'inscription SOTIONOS, produit de Dyrrhachium, ce qui parle des liens de la Dardanie avec la côte illyrienne. De la localité située sur un plateau de l'ancien village de Zotaj près de Ferizaj vient un lacrymatoire en céramique et des fragments de *skifosa* des 4^e- 3^e siècles avant notre ère, alors que dans le village de Gjinoc de Prizreni par hasard l'on a découvert une paire de boucles d'oreilles. D'une localité inconnue sont aussi la boucle d'oreille en forme de barque et le pendentif en forme de vase, tous deux en or, et ils se trouvent dans le Musée de Kosovë.

En tout cas, sur l'aspect de la culture l'on peut mentionner la tradition musicale pendant l'existence du royaume. Okarina, un instrument à vent de l'époque néolithique, découvert dans la localité de Tjerrtorja, à Prishtina, est l'un des plus anciens instruments découverts dans les Balkans et pourquoi pas en Europe. Une telle tradition de création et d'utilisation des instruments à vents se poursuit en Dardanie, s'enrichissant aussi en instruments à cordes. Cette tradition est témoignée par l'instrumentiste dardane à Athènes au 5^e siècle avant notre ère, comme personnage de l'auteur comique grec, Aristophane, dans son œuvre *Les Guêpes*. En écrivant sur la tradition musicale chez les Dardans, l'écrivain antique Strabon dit : *...ils ne laissent pas de côté la musique, tout au contraire, ils utilisent*

*toujours des flûtes et des cordes*⁶⁸.

La tradition musicale dardane fut témoignée plus tard par la créativité musicale de Saint Nikette, reconnu sous le nom de Nikette de Remessiane, où il fut évêque de l'an 366 jusqu'en 414 de notre ère. Entre autres, Saint Nikette dardan créa l'hymne reconnu *Te Deum laudamus*.

Le monde spirituel et religieux dardan aux 4^e-1^{er} siècles avant notre ère subit des transformations visibles. Alors que le culte du Soleil et du Serpent furent des particularités des phases pré-urbaines dardanes, dans la phase urbaine il y eut le syncrétisme des cultes et ils prirent des formes anthropomorphes. A l'instar du modèle du royaume, qui avait le pouvoir sur terre, l'on créa le royaume céleste, respectivement il y eut la pose des fondements du polythéisme dardan.

Dans le Panthéon dardan, à côté des autres divinités illyriennes, une place importante est prise par Déa de la Dardanie et la divinité Andin⁶⁹. Bien que leurs noms ne soient connus que par les monuments épigraphiques du temps de la domination romaine, la force morale que les Dardans retrouvèrent en ces divinités au cours des siècles firent qu'elles fussent présentes et très respectées. Elles se tiennent à côté du plus tardif panthéon hellène, romain, ainsi qu'à côté des dieux de l'Orient.

La Déa dardane, étroitement liée au culte du soleil, comme cela paraît par le symbole polysémique du soleil sur le côté latéral du monument votif de Smyrne, devint la personnification de ce culte dardan. La Déa de la Dardanie fut respectée même par les étrangers.

La Déa dardane fut devenue la personnification et la protectrice de la Dardanie, comme en témoignent les deux monuments découverts dans la ville antique de Romula Marva de la province de Dacie (Rresha en Roumanie), où deux Dardans de plein droit de citoyenneté devinrent décurions (3^e siècle de notre ère). Ceci est témoigné aussi par la statue découverte à Médiane (près de Nish), laquelle est identifiée avec Déa⁷⁰. La statue de la période de la domination romaine qui a des éléments à caractère autochtone⁷¹, avec des symboles significatifs, porte dans la main gauche le veau, dans la droite le marsupium, tandis qu'aux pieds sont présentés sur

⁶⁸ Strab., *op. cit.*, VII 7.

⁶⁹ E. Shukriu, *Dea e Dardanisë dhe mozaiku i Orfeut*. Séminaire International sur la langue, la littérature et la culture albanaise, Prishtinë 1984, nr. 14, 15-21; *Dea dardane dhe monumentet e tjera nga Smira; Dea dardane, ikonografia, simbolet dhe funksionet*, Prishtinë 2000, à l'imprimerie.

⁷⁰ A. Jovanovic, *Prilog proucavanju skulptura sa Medijane*, Niski Zbornik 1980, p. 53.

⁷¹ Ch. Picard, *Observations archéologiques en Yougoslavie*, Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions, Paris 1953, p. 93-94.

relief la hache bilame et le sanglier.

* * *

L'organisation et la force du royaume dardane au cours des 4^e- 1^{er} siècles avant notre ère est témoigné par la préservation de l'indépendance dardane jusqu'au début de la domination de l'empereur August. L'indépendance séculaire, le développement économique, social et culturel dardane créèrent l'entité et la conscience ethnique qui fut préservée même sous la domination romaine, parvenant ainsi jusqu'au moyen âge.

Neritan CEKA

"DARK AGE" ET LES PRINCIPAUX FACTEURS DE LA FORMATION DES ANCIENS ALBANAIS.

Dans ce communiqué j'essaierai de donner un tableau de la genèse des Albanais, un peu différent de celui traditionnel, lequel a encadré ce processus dans les siècles obscurs du moyen âge (VII^e-X^e) en rendant plus facile l'explication linéaire de la continuité illyro-albanaise, mais prêtant à la fois à des théories parmi les plus fantaisistes sur l'origine des Albanais.

Premièrement, les débuts de la genèse des Albanais sur la base de l'ethnie illyrienne doivent être cherchés dans la Basse Antiquité, donc quelques siècles avant qu'on ne l'ait accepté en général. A mon avis deux ont été les facteurs qui ont fomenté ce processus: la désintégration de l'empire romain et de sa civilisation globalisante et de l'autre part, le christianisme qui offrit des modèles simples de la création des communautés après la chute des structures lourdes de la domination romaine.

Il n'y a pas de doute que la société illyrienne de la Basse Antiquité était une société rurale. L'abandon des villes où selon la tradition antique se réunissaient des éléments cosmopolites de la société romaine comme des vétérans, des commerçants, des employés impériaux etc. affaiblit graduellement les traits unificateurs de la civilisation romaine. Soudain, de dessous la couche luisante de cette civilisation, se dévoilèrent les formes des anciennes cultures locales. Elles avaient subsisté, presque inchangées, dans une léthargie silencieuse de quelques centaines d'années, ayant pour base la communauté rurale, isolée et dédaignée par la communauté urbaine de l'empire.

L'époque des empereurs illyriens venus des contrées rurales au moyen d'un long service militaire, avec une éducation restreinte et un latin vulgaire parlé grossièrement, a définitivement brisé le concept des valeurs traditionnelles de l'origine et de la culture latine. Toute une couche de provinciaux, et ensuite de barbares, se précipitèrent dans l'administration locale, rendant toujours plus difficile la communication correcte au moyen de la langue et des institutions latines.

La corruption de l'administration romaine et l'absence de la cohésion politique furent compensées par la création des communautés religieuses chrétiennes, qui furent légalisées par l'Édit de Milan par Constantin. Les communautés chrétiennes étaient en premier lieu des communautés paysannes consolidées, donc illettrés, auxquelles l'église s'adressait en langue maternelle. Des siècles de suite la bible était prêchée en grec et en

latin, mais son explication pouvait devenir compréhensible seulement en langues locales. Cela explique le fait pourquoi la terminologie ecclésiastique de l'albanais vient directement du latin d'une période avant qu'il n'advînt la scission entre l'église catholique et orthodoxe [(*peshkop* (évêque) de *episcopus*; *ungjill* (évangile) de *evangelium*; *meshë* (messe) de *missa*; *shenjt* (saint) de *sanctus*; *kryq* (croix) de *crux* etc.].

La consolidation des communautés chrétiennes se fit aussi sous la pression des attaques barbares, qui frappèrent pour la première fois l'Illyrie côtière durant la deuxième moitié du IV^e siècle. Les Goths et ensuite les Avars et les Slaves étaient païens. Par conséquent, la guerre contre eux était aussi une guerre de survivance ethnique et religieuse, particulièrement dans les conditions où les Slaves avaient comme stratégie l'extermination des habitants autochtones et l'installation sur leurs terres de leurs propres communautés païennes (*zadruga*).

La création des communautés chrétiennes et la résistance contre les invasions exterminatrices slaves furent les deux principaux facteurs qui poussèrent à la création de la nationalité des Albanais durant la Basse Antiquité.

Le christianisme fut tôt embrassé dans les provinces romaines habitées par les Illyriens, comme il le témoigne le martyr des chrétiens dès les I^{er}-II^e siècles, tels que Ibasius à Apollonia, Terinius à Bouthrote et Astius à Dyrrhachion. Celui-ci est mentionné avoir été évêque même, ce qui témoigne aussi d'une ancienne organisation de l'église.

Pourtant, les témoignages archéologiques du christianisme apparaissent sur le territoire de notre pays seulement en commençant du III^e siècle surtout dans les formules des inscriptions funéraires. Les constructions monumentales, surtout les basiliques, n'apparaissent qu'après la moitié du V^e siècle, lors de l'organisation ecclésiastique territoriale conformément à celle provinciale aussi, réalisée par Théodose (395) et ses successeurs, était consolidée. Les deux Epires et la Prévalis furent mis à la dépendance du vicariat de Thessalonique.

En l'an 535 l'empereur Justinien fonda l'épiscopat de Justiniana Prima en donnant à son évêque les droits sur l'église de la Dardanie, des deux Dacies, de la Haute Moésie, de la Pannonie et de la Prévalis. Dix ans plus tard il proclama l'archevêque Justiniana Prima comme lieutenant général du trône papal romain, orientant ainsi l'église de la partie orientale des Balkans vers Rome. C'est ici, semble-t-il, que se trouve aussi la base de la création de l'ultérieure frontière religieuse entre le catholicisme et l'orthodoxie dans les Balkans Occidentaux, qui passerait à peu près par la frontière entre Prévalis et la Nouvelle Epire, laquelle demeura sous la dépendance de Thessalonique.

La conversion de la population illyrienne en chrétiens concorda aussi avec les deux plus grandes vagues des invasions barbares sur leurs

contrées dans les Balkans Occidentaux.

L'invasion des Goths, qui dura environ un siècle et demi, depuis la bataille près de Constantinople en 378 et jusqu'au rétablissement de la domination byzantine en Dalmatie en 536, n'a pas laissé de traces archéologiques particulières, sinon les fortifications qui furent élevées à la hâte pour protéger la richesse et la vie de la population locale.

Nous pouvons dire que le même caractère eurent aussi les invasions slaves des années 536, 548, 551-552, qui visèrent le pillage des biens des habitants, la terreur sur eux mais non l'installation des populations slaves. Après chaque incursion les foules slaves guidées par les Avars, se retiraient chargées de leur butin, ne laissant derrière que des ruines et des cadavres. Procope nous a donné une description de l'invasion de l'an 548 lorsque "... une armée de *sclavus*, en traversant le fleuve d'Istres, fit de terribles dévastations dans toute l'Illyrie, jusqu'à Epidamne en tuant et en réduisant à l'esclavage tous ceux qui sortaient devant eux, sans tenir compte du sexe ou de l'âge et en leur pillant les biens". La description est la même concernant les années 551-552 aussi, quand Procope parle de "... une grande foule de *sclavus* qui déboucha sur l'Illyrie et y commit des atrocités inouïes... en restant à l'intérieur des frontières de l'empire pour longtemps ils remplirent les rues de tas de cadavres, firent des prisonniers et réduisirent à l'esclavage un grand nombre d'hommes et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent..."

Les traces de ces invasions se trouvent dans une grande partie des habitations de cette période, dont le témoignage le plus clair est la mise au feu de la cathédrale de Byllis lors de l'invasion de l'an 548.

Le même caractère passager, mais profondément destructif, eurent aussi les invasions après la mort de Justinien (568) aux années 582 et 586. Selon la chronique de Monemvasie: "Durant une autre incursion, Khagan envahit toute l'Hellade, l'Ancienne Epire, l'Attique, l'Eubée. Ceux qui envahirent Péloponnèse par les armes et expulsèrent la population de l'ancienne race grecque, s'y installèrent eux-mêmes". Les foules slaves arrivèrent jusqu'au bord de la mer Ionienne, où ils occupèrent et détruisirent la forteresse d'Onchesme, comme le témoignent les données archéologiques. La céramique primitive slave fabriquée à main, trouvée dans les ruines des monuments de Saranda, mais à Bouthrote aussi, montrent que les Slaves s'installèrent provisoirement dans ces deux centres. La correspondance entre le pape Grégoire et les évêques du synode de l'Ancienne Epire en 595 témoigne de ce que les autochtones avaient de nouveau repris le contrôle sur les villes de cette région.

Des traces de la présence slave sont constatées aussi à Byllis, où les barbares de l'invasion de l'année 582 ou 586, ayant remis au feu les églises, construisirent à leur intérieur des cabanes. Pourtant les habitations slaves en Ancienne et Nouvelle Epire étaient provisoires et ne furent pas transformées en centres fortifiés. Byllis lui-même fut de nouveau fortifié après la

destruction par les Slaves, mais il perdit pour toujours la splendeur et le rôle économique d'autrefois.

D'autres vagues de Slaves déferlèrent à l'époque même à travers la vallée de Drin, en arrivant à Lissos et en envahissant la ville. Là aussi ils s'installèrent provisoirement, comme le témoignent deux lettres du pape Grégoire des années 599-600, où l'on parle de *sclavorum gens* (population slave) dans la ville. À cette présence est lié aussi quelque rare objet slave dans l'ensemble des objets de la culture albanaise de la nécropole haute médiévale de la ville, ce qui témoigne qu'ils ne se mêlèrent pas à la population autochtone.

Le christianisme devint durant ces invasions un facteur important de résistance pour la population autochtone, laquelle était identifiée de la part des immigrés non seulement par la langue mais aussi par la confession. D'une lettre du pape Grégoire nous apprenons qu'en 597 l'évêque de Lissos avait émigré provisoirement à Schilace de l'Italie du Sud, cependant que les évêques de Dyrrhachion, Skodra et de Dioclée restaient dans leurs villes, certes inoccupées.

Aux années 614-615 les Avars et les Slaves occupèrent Naisse, se frayant le chemin vers Dardanie, cependant que la population de la ville trouva refuge à Thessalonique, comme il est témoigné dans "Miracula Sancti Demetri".

Aux années suivantes les Slaves pénétrèrent de nouveau à Dardanie et arrivèrent jusqu'à Prévalis. Seulement que déjà la situation avait changé. Sous la domination de l'empereur Héraclès (610-641) l'État byzantin se consolida grâce aux victoires sur les Perses, mais aussi grâce à la défaite définitive des Avars devant Constantinople en 626. L'empereur commençait à donner le droit aux différentes tribus slaves de s'installer de manière pacifique dans les terres des Balkans. Cet établissement était favorisé aussi par l'application du système des thèmes, selon lequel on servait dans l'armée impériale en échange de lopins de terres agricoles. Cela fit que des tribus slaves entières soient établies dans des régions reculées du territoire byzantin, surtout dans les zones dépeuplées par les invasions ou bien dans les zones montagneuses reculées et inhabitées, tout en reconnaissant l'autorité de l'empereur et en le servant en cas de guerre.

Dans les territoires des deux Epires et de Privalis, qui étaient sous la dépendance de Dyrrhachion, il fut créé un état de symbiose entre les autochtones d'origine illyrienne et romaine et les colons militaires slaves, où chaque ethnie habitait dans une contrée à part sans se mêler à l'autre. Par conséquent prit fin l'invasion violente des tribus slaves, mais d'autre part, les Slaves s'établirent pour la première fois dans les terres des deux Epires. Le témoignage le plus net de cette symbiose est la toponymie slave conservée à côté de celle autochtone illyrienne – albanaise depuis le haut moyen âge. Elle ne reflète pas les directions de l'invasion des Slaves, selon

l'interprétation de certains chercheurs, mais la politique des dominateurs byzantins de Dyrrhachion concernant leur établissement. Près de Dyrrhachion, dans une vaste aire, la toponymie slave manque presque absolument, parce que les autorités byzantines veillèrent à ce que cet élément ethnique suspect fût aussi loin que possible de la principale forteresse byzantine de l'Adriatique. Les toponymes slaves manquent aussi dans les plaines et les vallées les plus fertiles, où la population illyrienne se trouvait depuis longtemps. Il est intéressant l'établissement dans la haute vallée de Shkumbin où la toponymie slave se trouve dans la région de Mokra, aux terres arides et jadis reboisées, mais elle manque à la rive gauche du fleuve, dans la région la plus fertile et aux pâturages riches de Bërzhesta. De telles distinctions claires se rencontrent aussi à Skrapar, Gramsh, Kolonjë, Përmet, Librazhd, etc. Ce dualisme prouve que la plus grande partie de la toponymie albanaise vient justement des VII^e et VIII^e siècles, en témoignant aussi d'une ancienne formation de la langue albanaise. De l'autre part il est important le fait que la toponymie ecclésiastique se rencontre seulement en langue albanaise et elle manque absolument en langue slave. Cela s'explique par le fait que les Slaves, à la différence des Albanais, étaient à cette époque encore païens. Elle démontre aussi que le village albanaise de l'époque était souvent formé autour d'une église, étant le résultat de la création des communautés chrétiennes. De cette période provient la plus grande partie des noms des villages albanaise des zones montagneuses et accidentées, en particulier ceux portant des noms de saints.

C'est de cette manière qu'on se fait un tableau tout à fait différent de celui de l'historien allemand Stadtmüller, qui supposait que le peuple albanaise avait été formé sur la base d'une population d'origine illyrienne survécue dans une zone isolée dans la région de Mati. L'épicentre de la formation de la nationalité albanaise a été sans doute la plaine littorale et ensuite le terrain accidenté et montagneux avec son chef-lieu Dyrrhachion, ainsi que les forteresses qui étaient sous sa dépendance comme: Kruja, Lezha, Shkodra, Vlora et plus tard Berat. Au sud ce rôle fut joué par Nicopole et Bouthrote, autour desquels a été formé le groupe albanaise méridional, celui des Çam.

L'établissement d'une stabilité relative n'apporta pas la renaissance des villes. Au contraire, le système des thèmes favorisa la création d'une économie naturelle, où toute famille produisait et consommait elle-même les moyens nécessaires à la vie. Dans ces conditions, la cité du type antique, appuyée sur la division et la spécialisation du travail, l'économie monétaire et la hiérarchie sociale, fut condamnée à l'abandon. Ce phénomène fut favorisé aussi par le détachement de la contrée des deux Epires de la capitale de l'empire, le Constantinople, où la concentration de l'aristocratie et de l'administration, les commandements pour les ravitaillements de l'armée, les relations commerciales avec l'Orient, soutinrent la vie économique et la circulation monétaire. Ce furent les raisons pour lesquelles la plus grande

partie des centres urbains de la Basse Antiquité furent abandonnés durant les premières décennies du VII^e siècle, cédant la place à une société profondément rurale, menant une vie réduite au minimum de la commodité et des besoins de vivre.

L'interruption de la vie urbaine fit perdre le caractère cosmopolite de la société provinciale, hérité de l'empire romain. La prédominance de la campagne voudrait dire prédominance de l'élément ethnique autochtone illyrien, qui avait survécu avec sa langue et ses traditions dans la couche mince du vernis de la civilisation provinciale romaine. La référence de la campagne n'était plus la ville, comme elle eut été durant l'antiquité, à cause de la dépendance économique, monétaire et politique. Des centres de gravité devinrent les églises, les monastères et les sièges épiscopaux, autour desquels eurent été créées dès la Basse Antiquité des communautés de niveaux différents, basés sur la communion spirituelle mais aussi sur la langue populaire au moyen de laquelle était expliqué le dogme chrétien. C'est notamment ce mécanisme qui favorisa le cours du processus de la création d'un nouveau peuple des anciens Illyriens, bien que la forme naturelle de l'économie ait dû empêcher un tel procès de cohésion. Les colons slaves qui conservèrent la religion païenne, au contraire furent soumis à un processus défavorable. Leurs *zadruga*, isolées dans les zones les plus pauvres au milieu de la population autochtone et défavorisée par le pouvoir politique, furent atrophiés durant les premiers siècles du Moyen Âge. Une partie fut assimilée ou éliminée par les autochtones lesquels reconquirent les terres de leurs ancêtres en conservant sans préjugés les toponymes slaves. Le souvenir de cet affrontement qui se déroula surtout au sujet des pâtures alpines et des vallées qui menaient vers elles, est gardé dans la chanson épique de Muji et Halili. Les Albanais et les *Shkie* (Slaves) cohabitent rarement aux deux côtés des alpages, ayant même des mariages (Halil épouse Tanusha, la fille du *Krajl* - le roi des Slaves). La contrée du déroulement des événements de ces chants épiques est le littoral dalmate dont le centre sont les Nouveaux Kotors (Herzeg Novi ?). C'est notamment sur ce littoral qu'il est témoigné une ancienne culture médiévale du VII^e-VIII^e siècles, avec des traits très semblables à celle de la culture albanaise de la Forteresse de Dalmace et qui peut être considérée comme une phase précédente à celle-ci. Même la toponymie *Dalmace* pourrait être un souvenir de cette contrée d'où une partie des Dalmates émigra au VIII^e siècle vers la vallée moyenne de Drini en emportant les chansons épiques aussi).

C'est des noms des tribus slaves de ces établissements du VII^e siècle, semble-t-il, que provient le nom moyenâgeux de la terre ferme en face de Corcyre avec son chef-lieu Saranda, Vagenetia (de *vaiunites*) ainsi que le nom Dragobia (de *dragubites*). Ce fut un établissement des tribus primitives slaves groupées en *zadruga*, mais sans une organisation politique centralisée. Elles s'installaient en général dans des régions pauvres ou laissées désertes

par les guerres ou les maladies, appelées par les Byzantins *Sklavenia* (de *sclavenus*-Slave). Le souvenir d'une *sklavenia* est maintenu dans le nom d'une région de l'Albanie du Sud-Est, une zone montagneuse isolée entre Kolonja et Përmeti, remplie de toponymes slaves, mais dont on ne se souvient avoir parlé d'autre langue que l'albanais. Dans la généalogie de la famille féodale albanaise des Muzaka, écrite en 1510 par Gjon Muzaka, l'on parle d'une autre enclave slave dans la région reculée de Opari. Selon lui, le prince Andrea Muzaka (1280-1319) "avait la possession et le gouvernement de la région de Opari, habitée par les Slaves, y compris les villages de Festaci, Becaj, Mazrekë, Lavdari, Mariani et Ceriasceli, tous habités par des Albanais".

L'empereur byzantin Constantin Porfirogenete (913-959) nous a transmis le souvenir de l'établissement des Slaves en Dalmatie durant la domination de l'empereur Héraclès (610-641). Les Croates furent établis en onze *zhupana*, suivant le modèle de l'organisation des autochtones Illyriens en *civitas*. Les Slaves établis au Monténégro s'adoptèrent eux-mêmes le nom des Illyriens autochtones *Dioclétiani* (de *Dokleates*) tout en se mélangeant à eux. Dans les villes littorales de Dalmatie fut conservée la population romanisée, qui continua d'être appelée latine, un nom qui plus tard prit le sens des catholiques.

L'autorité byzantine s'étendait même dans les zones reculées du pays, surtout dans les vallées des fleuves Shkumbin et Drin, où manquent absolument les toponymes slaves. Plus qu'un effort pour créer un lien terrestre avec les métropoles byzantines de Thessalonique et de Constantinople, le contrôle des anciennes voies romaines à travers les fleuves était lié à l'intérêt pour les métaux, en particulier au Nord-est de la Dardanie. C'est ce qui explique même l'absence des toponymes slaves au long des voies naturelles dans la vallée de Drin, de Mat et de Shkumbin, qui menaient à l'Est. D'autre part, la présence constante de la population autochtone au long des ces voies, était due au contrôle des voies de transport des métaux, des zones métallifères de la Dardanie à travers la vallée de Drin et de Mat (appelée aussi "Ruga e Arbërit"- la Voie des Albanais). Les témoignages de l'ancienne culture des *Albanais* nous mènent plus loin, jusqu'à la proximité de la zone métallifère de Mitrovica.

Les sources historiques et les données archéologiques, en particulier les monnaies des empereurs byzantins Héraclès et Constantin II (641-668), trouvées dans les châteaux de Shkodra et de Aulona, témoignent que toute la province de la Nouvelle Epire avec son centre Dyrrhachion et une partie de Prévalis passé à la dépendance de Dyrrhachion, ne furent pas occupés par les Slaves. On n'occupait non plus une partie de l'Ancienne Epire avec chef-lieu Nicopole et notamment Bouthrote et Hadrianopole, comme il est témoigné dans une lettre du pape Honore de 625, laquelle s'adressait aux évêques de ces villes de l'Ancienne Epire.

Dyrrhachion était le principal centre des territoires de l'empire byzantin lesquels ne furent jamais occupés par les Slaves dans les provinces au bord de l'Adriatique. Les liens avec Constantinople, qui se maintenaient à travers la mer, n'étaient que politiques, comme le témoigne l'absence des monnaies byzantines durant de longues périodes. Pourtant l'admission de l'autorité de l'empereur se fait remarquer par la participation de l'évêque de Dyrrhachion, Seste, au concile ecclésiastique de Constantinople en 591-592 et des évêques Nicéphore de Dyrrhachion et Athanase de Nicopole au concile de Nicée de 787. Selon la tradition Dyrrhachion était à la dépendance de l'église de Rome, mais la visite des évêques dans la capitale de l'empire byzantin témoignait que durant les VII^e-VIII^e siècles ils avaient acquis une autorité politique aussi concernant la mobilisation de la population autochtone chrétienne dans la lutte contre les Slaves barbares. Ainsi l'évêque Nicéphore signa dans les actes du concile de Nicée en tant que "évêque de la Province de Durrës, région de l'Illyrique" (*episcopus Dyrrachinensis provinciae, Illyricensum regionis*). En effet durant la domination de l'empereur Constantin V (741-775) on fit un effort pour attirer les provinces occidentales à la dépendance ecclésiastique de Constantinople, cela étant lié aussi à la lutte contre les icônes (*iconoclastie*), mais Dyrrhachion demeura lié à Rome, tolérant si bien les iconolâtres que les iconoclastes, comme le témoigne une lettre du moine Théodore Studites envoyée à l'évêque de Dyrrhachion, Antoine, au début du IX^e siècle.

De l'intégrité des provinces occidentales aux alentours de Dyrrhachion à l'époque de la carence de sources écrites, laquelle commence tout de suite après la mort de l'empereur Justinien nous témoignent les données archéologiques. Un tableau clair concernant la chronologie de cette période nous est fourni par les monnaies byzantines trouvées en Albanie.

Concernant l'époque de la domination du successeur de Justinien, Justinien II (567-578), il y a encore une circulation considérable des monnaies byzantines ainsi qu'une étendue d'elles depuis Shkodra, Lezha, Dibra, Pogradeci, Vlora et jusqu'à des centres de la circonscription de Saranda.

Durant la domination de Thibert II Constantine (578-582) les monnaies byzantines diminuent sensiblement, mais leur étendue est encore de Shkodër à Butrint.

Shkodër et Butrint demeurent les limites de l'étendue, bien que trop rare (en tout 15 pièces trouvées dans toute l'Albanie) des monnaies byzantines même à l'époque de l'empereur Maurice Thibert (582-602) et Phokas (602-610).

Durant le règne de l'empereur Héraclès (610-641) la quantité des monnaies trouvées est à moitié réduite, mais l'étendue en est de Shkodra à Vlora.

Concernant le temps de l'empereur Constance II (641-668) nous

n'avons que trois monnaies, dont l'une de Shkodra. Après, les monnaies byzantines manquent presque un siècle pour réapparaître avec l'empereur Constantin V (751-775), qui fit des efforts pour mettre les évêques des provinces occidentales sous le contrôle de Constantinople. Quoiqu'il en soit ce manque n'est pas lié à la sortie de la province de Dyrrhachion du contrôle du pouvoir byzantin ni à quelque occupation qui aurait échappé aux chroniques, parce que nous savons qu'aux années 691-692 l'évêque Sesine avait représenté Dyrrhachion au concile de Nicée. Plus qu'aux événements historiques et qu'aux changements politiques, l'absence des monnaies est liée à une nouvelle mode de vie, qui succéda à la chute de l'ancien système de la production dans les territoires de l'empire byzantin, et même en Europe occidentale après le VI^e siècle.

Les données ci-dessus témoignent qu'à la période historique obscure de l'Empire Byzantin, lorsqu'il tombe très peu de lumière au côté occidental, presque isolée, il y a eu une continuité du pouvoir byzantin dans les contrées albanaises actuelles. Plus important encore est le fait de la continuité ecclésiastique, qui est liée à la résistance des anciennes communautés chrétiennes, en opposition avec les païens slaves. Ces derniers acceptèrent le christianisme seulement après la moitié du IX^e siècle, lorsque les Bulgares se convertirent en chrétiens à la décision de leur tsar Boris, tandis que les autres Slaves embrassèrent cette confession par l'activité de Cyrille et de Méthode.

Le silence des sources historiques sur ce qui se passait à la partie occidentale des Balkans reflète plutôt une période relativement calme et sans événements dans ces contrées aux VII^e et IX^e siècles et non pas une interruption politique ou ethnique.

La culture archéologique de Koman est presque la seule qui est témoignée durant les VII^e et XI^e siècles dans les contrées habitées aujourd'hui par les Albanais. Il n'y a que peu de témoignages obscurs des nécropoles slaves dans les zones montagneuses reculées de Gramsh et Kolonjë, justement là l'on trouve des toponymes slaves. Celle-ci 'est aussi une autre preuve pour comprendre que ce qui est appelée "période obscure" n'a pas été une période de l'expansion slave et du rétrécissement albanais, comme il est généralement accepté.

Dès le début du IX^e siècle, au temps de l'empereur Nicéphore (802-811) recommença la réorganisation du pouvoir byzantin aux bords des mers Adriatique et Ion, créant les thèmes de Céphalonie, de Dyrrhachion et plus tard de Nicopole. Une monnaie de cet empereur a été trouvée à Shalës (Saranda) tandis qu'une inscription de l'empereur Léon V (813-815) de Ulqin témoigne du contrôle à travers le littoral de Dyrrhachion au Nord. L'augmentation sensible du nombre des monnaies byzantines sur tout le territoire de l'Albanie au temps de l'empereur Théophile (829-842) caractérise la première moitié du IX^e siècle comme une période de stabilité politique et économique. Ce fut aussi l'époque de la consolidation des

positions de la population albanaise dans les contrées occidentales de l'Empire Byzantin. En habitant dans les zones les plus fertiles cette population put accroître vite en nombre et dominer sur la population slave. En raison de la grande distance de Constantinople et de la difficulté de la communication, la population albanaise constituait une source humaine fraîche si bien pour la population de Dyrrhachion et des villes à sa circonscription que pour leur armée et leur administration. La présence des nécropoles albanaise dans les forteresses près de Dyrrhachion, comme Lezhë et Krujë, témoignaient que leurs garnisons étaient constituées seulement de la population autochtone albanaise. Ce même phénomène se produisit à Nicopole aussi, confinée de population slave jusqu'à Péloponnèse, mais elle avait eu toujours le soutien de la population albanaise dans la vallée de Thiamis.

La population d'origine slave était au contraire petite en nombre et isolée dans des zones reculées et pauvres. Sa plus grande partie serait assimilée durant les IX^e-XI^e siècles, en raison de la rupture des relations avec le tronc slave et des liens de mariage avec les Albanais après la conversion des Slaves en chrétiens dès le IX^e siècle. Seulement la macro-toponymie, les noms des villages, des montagnes et des fleuves, témoignerait de cette survivance difficile des immigrés des steppes de l'Est, parce que les habitants albanais des anciens villages slaves dénommèrent en albanais la micro-toponymie: les noms des champs, des plaines, des torrents et des sources.

Autrement se présentait la situation dans le thème de Dalmatie, créée deux siècles après l'échec de la domination byzantine dans un territoire où les Slavo-Croates étaient bien organisés et christianisés par les missionnaires du pape. Au début il y avait une distinction entre la population des villes, composée surtout de Dalmatiens latinisés, et la population slavo-croate installée sur le territoire villageois. Avec le temps, la population slave peupla les villes côtières aussi, en y devenant prédécesseur à la population croate d'aujourd'hui.

La population albanaise était entièrement formée lors de la dernière invasion slave, celle bulgare, à la deuxième moitié du IX^e siècle. Les îles slaves autour de Vlorë, Ballsh, Berat et autour de la plaine de Korçë furent assimilés à la mer albanaise laissant dans la mémoire seulement les toponymes (Novoselë, Cerkovinë, Visokë, Drenovë, Berat, Vodice, Goricë, Bulgarec etc.) C'est de cette période-là qui viennent aussi certains toponymes slave chrétiens comme Zvezd, Cerkovin, etc.

Avec l'éloignement des Bulgares prit fin la période des grandes invasions des peuples qui avaient mis en danger six siècles de suite l'existence des Illyriens-Albanais à la partie occidentale des Balkans. En conséquence de ces invasions, les successeurs des Illyriens, les Albanais, ne peuplaient que la cinquième de l'ancien territoire illyrien. Cependant, d'autres peuples aussi étaient rétrécies ou avaient disparu. On avait balayé de

la carte les Thraces renommés. A l'appel des peuples étaient absents les Pannonien, les Moisiens, les Baissés, les Celtes balkaniques, alors que les Daces avaient résisté à l'orage des invasions comme un peuple romanisé. C'est la raison pour laquelle la survivance des Illyriens dans la partie la plus enviable des Balkans, là où les voies menaient vers les richesses de l'Occident a constitué une énigme. Même ceux qui sont convaincus que les Albanais descendent des Illyriens, à cause des arguments historiques, linguistiques et archéologiques, ont cru que la survivance fut réalisée à cause du recul et du repli dans les montagnes des restes des tribus illyriennes. Les données historiques et archéologiques que nous venons d'exposer ci-dessus témoignent du contraire. Sur un territoire qui englobe les contrées méridionales illyriennes, de Tivar à Nicopole, le pouvoir byzantin fut maintenu durant tout le Haut Moyen Âge, indépendamment de l'entier démembrement terrestre de cette contrée de Constantinople aux VII^e - VIII^e siècles. Cette résistance est due à l'alliance politico-religieuse entre l'administration byzantine établie à Dyrrhachion et les Illyriens-Albanais établis sur toute la contrée en son arrière-terre. Il n'y a pas de doute que Durrës moyenâgeux était le cœur qui fournit en énergie non seulement l'organisation de la résistance de la population autochtone contre l'élimination et l'assimilation par les Slaves, mais aussi la genèse des traits communs de la population albanaise comme héritière directe des Illyriens.

BIBLIOGRAPHIE

- ANAMALI, S., *Mbi kulturën e hershme mesjetare shqiptare*, "Studime Historike", 1969, 2.
- ANAMALI, S., *Nga ilirët tek arbërit* "Kuvendi i Studimeve Ilire", II, 1974.
- ANAMALI, S., *Ilirët dhe shqiptarët*, "Iliria", 1990, 1.
- ANAMALI, S., SPAHIU, H., *Varreza arbërore e Krujës*, "Iliria", IX - X, 1979-1980.
- BUDA, A., *Etnogjeneza e popullit shqiptar në dritën e historisë*, "Iliria", 1982, 2.
- CEKA, H., *Të cilës kohë janë varret e Komanit*, "Buletin i Institutit të Shkencave", Seria Shkencat Shoqërore, 1949, 2.
- CEKA, H., *Mbishkrimet bizantine të unazave të Komanit dhe datimi i tyre*, "Studime Historike", 1965, 4.
- CEKA, N., *Ilirët*, Tiranë, 2001.
- ÇABEJ, E., *Disa probleme themelore të historisë së gjuhës shqipe* "Konferenca e Parë e Studimeve Albanologjike", Tiranë, 1965.
- MEKSI, A., *Të dhëna për historinë e hershme mesjetare të Shqipërisë*, "Iliria", 1989, 1.
- MUÇAJ, S., *Dy monumente të antikitetit të vonë në Bylis*, "Iliria", 1986, 1.
- PRENDI, F., *Një varrezëe kulturës arbërore në Lezhë*, "Iliria", IX-X, 1979 -

1980.

SPAHIU, H., *Shurdhahu, një qytet mesjetar i hershëm shqiptar (Sarda)*, "Studime Historike", 1973, 1.

SPAHIU, H., *Varreza arbërore e Kalasë së Dalmacës*, "Iliria", IX-X, 1979-1980.

SPAHIU, H., *Monedha bizantine të shek. V-XII të zbuluara në territorin e Shqipërisë*, "Iliria", IX-X, 1979-1980.

ËILKES, J., *The Illyrians*, Oxford, 1992.

Kristaq PRIFTI

LA PUBLICATION ET LA DIFFUSION EN EUROPE DE L'ŒUVRE DE PASHKO VASA "LA VÉRITÉ SUR L'ALBANIE ET LES ALBANAIS"

Des fonds des actes diplomatiques de la Ligue Albanaise de Prizreni (1878-1881), composés de centaines de mémorandums, de protestations et de pétitions, envoyés au Congrès de Berlin, aux Grandes Puissances et à la Sublime Porte, fait partie aussi l'ouvrage de Pashko Vasa "*E vërteta për Shqipërinë dhe shqiptarët*" ("*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*").

Ayant fait des investigations dans les documents des archives d'Istanbul nous avons abouti à la conclusion que le livre de Pashko Vasa a été publié pour la première fois au début de 1879 ou au moins avant l'avril de cette année. Il est évident que dans les circonstances de la censure sévère du régime du sultan Abdyl Hamid II, un tel ouvrage ne pouvait pas être publié sans l'approbation de la Sublime Porte, d'autant moins légalement et sous le nom de l'auteur. Alors que sa publication et sa diffusion en Europe, comme la documentation ottomane que nous avons consultée dans les Archives des Affaires Étrangères à Istanbul le témoigne, ont été faites sous l'initiative et l'engagement direct du gouvernement turc et notamment du Ministère des Affaires Étrangères de l'Empire Ottoman.

Cet engagement du gouvernement ottoman, lequel, comme on le sait, s'opposait alors à toute revendication des Albanais pour la reconnaissance de leur nation et leur niait leurs droits nationaux élémentaires, s'explique par les circonstances historiques dans lesquelles a été publié l'ouvrage de Pashko Vasa "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*". Il a été livré à l'opinion publique dans une des périodes les plus compliquées de l'histoire de la nation albanaise: durant les années de la Crise de l'Est de 1878-1881, lorsqu'en conséquence de la guerre russo-turque de 1877-1878 et des décisions du Congrès de Berlin (13 juin – 13 juillet 1878, après l'annexion des territoires du nord-est et du nord de l'Albanie par la Serbie et le Monténégro et les nouvelles menaces à ses frontières septentrionales de la part du Monténégro, il naît un autre grand danger: l'annexion des contrées de l'Albanie du Sud par la Grèce et le morcellement définitif du pays. Face à la catastrophe qui menaçait, les Albanais, sous la direction des idéologues et des militants renommés de la Renaissance, réunis autour de leur organisation politico-militaire nationale, la Ligue de Prizreni (1878-1881), ont combattu quatre années de suite par les armes et par les moyens diplomatiques pour la sauvegarde de l'intégrité territoriale de l'Albanie, qui était l'un des devoirs les plus pressants et les plus impératifs dont l'accomplissement assurerait le salut de la nation albanaise.

La Sublime Porte non plus n'était indifférente à la question du morcellement des territoires albanais, partie de l'Empire Ottoman. La défense de l'intégrité territoriale de l'Albanie était un point de contact, une question d'intérêt commun, si bien pour le Mouvement National Albanais que pour l'Empire Ottoman. C'est de cet intérêt de la Sublime Porte pour l'inviolabilité des territoires de l'Albanie dans le cadre de l'Empire Ottoman qu'ont profité Abdyl Frashëri, Pashko Vasa et la Ligue de Prizreni, en mettant à profit des possibilités offertes par Istanbul pour faire de la propagande sur la question albanaise en Europe.

Cette propagande se rendait nécessaire aussi parce qu'à la politique du morcellement de l'Albanie, adoptée par les Grandes Puissances et les Etats voisins, venait en aide une abondante littérature historique et publicitaire, publiée dans les pays des Balkans et de l'Europe, dans laquelle la vérité sur la nation albanaise était déformée et où l'on faisait des efforts pour présenter les Albanais devant l'opinion publique et surtout devant les milieux officiels européens comme un peuple sans histoire, sauvage, morcelé, sans conscience ni aspirations nationales.

Par la publication de son œuvre Pashko Vasa a donné une contribution particulière à la contestation de cette politique de morcellement vis-à-vis de l'Albanie et de la propagande mise à son service, laquelle niait l'existence de la nation albanaise. Il a rédigé son œuvre justement pour faire connaître à l'opinion européenne la vérité sur la question albanaise. "Aujourd'hui – écrivait-il dans cet ouvrage, - que les passions sont attisées, les hommes essayent de donner une réponse, je ne dis pas à la science qui demeure impassible devant les intérêts et les aspirations des diverses nationalités, mais à l'opinion publique qui se trompe et qui appuie des questions erronées¹.

L'idée principale qui parcourt l'œuvre de Pashko Vasa est celle de faire connaître aux Grandes Puissances et à l'opinion publique européenne la nation albanaise comme une nation tout à fait différente de ses voisins grecs et slaves et parmi les plus anciennes dans les Balkans et en Europe. L'affirmation de la nation albanaise au niveau international, l'une des toutes premières revendications de tous les actes du Mouvement National Albanais de la période de la Ligue de Prizren, était forcément liée au droit des Albanais sur les territoires où ils vivaient, au respect de leur inviolabilité et de leur intégrité, ainsi qu'au droit incontestable et légitime des Albanais de posséder ces territoires en tant que leurs maîtres.

Ces questions sont traitées par Pashko Vasa non seulement avec la passion du patriote, mais aussi avec la compétence du savant éminent, qui

¹ P. Vasa, *La vérité sur l'Albanie et les Albanais*, Paris, 1879, p. 54.

avait réussi à pénétrer si bien dans l'histoire ancienne et récente de la nation albanaise que dans l'expérience des mouvements nationaux et des révolutions des pays de l'Europe qu'il connaissait si bien. Ses idées sur la nation albanaise, son rôle dans l'histoire des Balkans et de l'Europe et la place qui lui revenait dans la famille des pays européens, appuyées sur des arguments historiques, ethniques, linguistiques, géographiques et économiques, étaient justes et répondaient à la réalité albanaise. La référence de Pashko Vasa au passé historique et notamment aux thèses sur l'origine pélasgique et illyrienne des Albanais, tellement propagées dans la science européenne de l'époque, était faite, si bien pour argumenter leur ancienneté dans les Balkans et en Europe, que pour mettre ces témoignages d'ancienneté au service des tâches de l'époque, posées devant le mouvement albanaise, afin de justifier devant l'opinion européenne l'être autochtones des Albanais sur les territoires où ils habitaient depuis des siècles, leur droit incontestable sur eux, leur inviolabilité et leur intégrité.

Comme en Europe dominait l'opinion que les Albanais partagés entre trois confessions ne pouvaient pas constituer une nation unique, Pashko Vasa, tout comme les autres représentants de la Renaissance, en proposant à la large opinion publique et scientifique européenne sa conception sur les Albanais en tant qu'une nation unie, soulignait, dans son ouvrage, que cette unité ne pouvait pas être mise en question par cette division en trois confessions: musulmane à laquelle appartenaient 2/3 de la population du pays, orthodoxe et catholique.

Il se fait remarquer parmi cette génération d'illuminés éminents, qui ont placé la Renaissance Nationale Albanaise sur la plate-forme la plus progressiste de l'époque, en se basant sur le principe de la nationalité, laquelle réunissait le peuple sans distinction de religion. Son idée connue, "*La religion de l'Albanais c'est son sentiment national*", est devenue la devise non seulement pour l'activité de la Ligue de Prizreni, mais aussi pour tout le mouvement national de la période de la Renaissance. Cette notion du sentiment national comme la religion de l'Albanais, était sans doute une notion politique qui s'opposait à la discorde religieuse et qui visait l'union des Albanais indépendamment de leur appartenance religieuse.

En s'opposant à la conception médiévale, qui identifiait la nationalité à la confession, laquelle dominait non seulement dans l'empire théocratique ottoman mais dans les pays de l'Europe aussi, l'idéologue de la Renaissance se tenait au point de vue que la nationalité et la confession ne sont pas la même chose, qu'elles représentent deux catégories sociales différentes ne pouvant pas remplacer l'une l'autre. Faire de la propagande que les musulmans de l'Albanie sont des Turcs et que les orthodoxes sont des Grecs, parce que les premiers croient à l'islam et les seconds sont de confession orthodoxe, raisonnait Pashko Vasa, c'est-à-dire placer la foi en ce qui concerne le principe de la nationalité et remplacer la race avec le dogme,

le rite avec la patrie est tout à fait inacceptable². "Les confessions, - continuait-il, ne peuvent aucunement remplacer la race, ni nuire au principe de nationalité qui demeure une et indivisible pour tous les Albanais"³. Ce ne sont ni l'islamisme ni la chrétienté, jugeait Pashko Vasa, qui forment les peuples, les nations, mais ce sont la langue, les us et coutumes et les autres caractéristiques qui différencient les nationalités l'une de l'autre⁴.

Puisque l'œuvre "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*" s'adressait à l'opinion européenne et avait pour but, comme son auteur s'exprime, de lui faire connaître, par une étude historique critique et scientifique, la question albanaise, Pashko Vasa n'y a pas posé les revendications les plus radicales du Mouvement National Albanais et de la Ligue de Prizreni, lesquelles mèneraient à la transformation radicale des rapports de l'Albanie avec l'empire Ottoman, à son autonomie et à son indépendance ensuite. En tant que diplomate éminent, Pashko Vasa a apprécié justement les circonstances de l'époque, surtout celles internationales, aboutissant à la conclusion que son ouvrage pourrait être publié, et même en rendant un service précieux à la nation seulement s'il ne dépassait pas les limites fixées par la Sublime Porte.

Ainsi, bien que conscient que l'avenir de l'Albanie serait garanti pleinement par la formation d'un État autonome et par la proclamation ensuite de son indépendance, Pashko Vasa s'est limité de poser dans son œuvre seulement la revendication pour l'union du peuple albanais et de ses territoires, qui pourrait être satisfaite en unifiant toutes les contrées albanaises autour d'un seul vilayet. C'est sur cette revendication qu'il termine son ouvrage "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*". "Il nous semble qu'il est dans l'intérêt de tous, un intérêt principal, - écrivait-il, - que l'Albanie soit réunie dans un seul vilayet, sous une organisation simple, compacte et solide, en attribuant une large part à l'élément autochtone dans l'administration publique, pour faire commencer, sous le sceptre de sa Majesté le Sultan, un souffle d'union, de bonne entente et de fraternisation pour toutes les confessions et religions..."⁵. Il prévoyait que ce vilayet albanais serait gouverné par les lois qui assureraient l'égalité pour tous les citoyens. Il croyait que la satisfaction de cette revendication ouvrirait la voie au développement économique et culturel du pays, qu'on pourrait assurer par des réformes démocratiques radicales, appliquées en industrie, en agriculture, en élevage, dans le domaine de la culture, de l'enseignement etc.⁶

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.* p. 56

⁵ *Ibid.* p. 98-99.

⁶ *Ibid.*

A cette occasion Pashko Vasa a formulé aussi sa conception sur les territoires albanais et l'Albanie comme la patrie des Albanais, une conception qu'il fondait sur le principe de l'époque concernant la nationalité, reconnu par toutes les révolutions européennes et celles des pays des Balkans. Il se basait sur des données historiques, ethniques et économiques détaillées et il mettait l'accent particulièrement sur la langue albanaise comme le trait commun et le plus important de la nation albanaise. Il connaissait pour Albanie les territoires inclus dans les sandjaks des quatre vilayets: Shkodra, Kosova, Monastir et Ioannina, comptant sur ces territoires une population de 1 800 000 à 2 000 000 d'âmes, ce qui répondait aux statistiques officielles de l'époque⁷.

Si Pashko Vasa dans son ouvrage sur le programme d'autonomie de la Ligue de Prizreni seulement la revendication concernant la réunion des territoires albanais dans un seul vilayet, qu'il a défendue de toutes ses énergies, il l'a fait aussi à cause d'autres circonstances. Il y a eu aussi l'influence du fait qu'il avait publié son ouvrage légalement, sous son nom, à Istanbul et à Paris, en plus en un temps où il était fonctionnaire de l'empire ottoman. Toute revendication pour la constitution d'un Etat autonome ou indépendant albanais et pour détacher l'Albanie de l'empire ottoman non seulement serait rejetée par la Sublime Porte mais rendrait impossible la publication de l'ouvrage à Istanbul et serait accompagnée de la poursuite et de la persécution de son auteur.

Entre-temps, Pashko Vasa, tout comme les autres idéologues de la Renaissance, considérait la revendication pour l'union des territoires albanais en un seul vilayet comme une mesure limitée et temporaire pour pouvoir passer à des circonstances plus favorables et transformer ce vilayet uni en une province autonome, en une unité étatique autonome. Ce comportement était dicté aussi par les circonstances internationales compliquées, à un moment où le morcellement des territoires albanais en quatre vilayets (décidé par l'Empire Ottoman) nourrissait les convoitises d'occupation des Etats voisins, qui commençaient à être réalisées en partie durant la période de la Crise de l'Est de 1878-1881. Dans ces conditions, Pashko Vasa et les autres idéologues de la Renaissance pensaient que l'union de l'Albanie en un seul vilayet emmènerait à la reconnaissance de ses territoires comme territoires nationaux albanais et les garantirait contre le morcellement, devenant une barrière face aux visées d'occupation des monarchies voisines.

En plus, comme l'union de l'Albanie autour d'un seul vilayet la préserverait contre le morcellement, Pashko Vasa, tout comme Abdyl Frashëri et les autres dirigeants du mouvement national des années de la

⁷ *Ibid.* p. 69-72.

Ligue Albanaise de Prizreni, espéraient que cette revendication serait acceptable même pour la Sublime Porte, laquelle était de même intéressée à éviter le morcellement de l'Albanie, partie de l'Empire ottoman.

C'est de cette circonstance qu'a profité Pashko Vasa pour publier de manière légale à Istanbul et pour diffuser en Europe son ouvrage *"La vérité sur l'Albanie et les Albanais"*. Cet ouvrage, ainsi que beaucoup d'autres écrits de Pashko Vasa, est rédigé en français. La première publication en français, comme affirme à juste titre Vehbi Bala, doit être celle qui a paru à Constantinople en 1879, intitulée "Études sur l'Albanie et les Albanais"⁸ imprimée dans l'imprimerie du journal "La Turquie". Le contenu de cette publication est identique à celui qui paraîtrait à Paris. Le titre et le nombre de pages seulement sont différents: imprimée en format plus petit, la publication d'Istanbul avait 113 pages, alors que celle de Paris en avait 103.

La correspondance du Ministre des Affaires Étrangères de l'empire ottoman, Karathéodore Pacha, avec les ambassades de l'empire à Paris, à Berlin et à Londres que nous avons trouvée dans les archives d'Istanbul durant nos enquêtes de 1970, jette de la lumière sur la publication de Pashko Vasa en langues étrangères.

Un télégramme que l'ambassadeur turc à Paris, Shefqet Pacha, envoyait au Ministre des Affaires Étrangères, Karathéodore Pacha, le 27 avril 1879, laisse entendre que la variante française de l'ouvrage, paru à Paris, n'a pas été publiée par l'auteur mais sous la demande directe du gouvernement d'Istanbul. C'était justement Shefqet Pacha, l'ambassadeur turc à Paris qui, le premier, a posé devant la Sublime Porte l'avantage de la publication de l'ouvrage de Pashko Vasa en langues européennes et de sa diffusion en Europe. Voulant attirer l'attention du gouvernement, il soulignait, particulièrement, que dans la brochure de Pashko Vasa, il était clairement défini, avec des arguments historiques, la distinction entre les Albanais et les Hellènes. Il considérait très avantageuse la diffusion de cet ouvrage en Europe, surtout dans les circonstances où l'on attendait la discussion, de la part de la Sublime Porte et des Grandes Puissances (1879-1880), signataires du Traité de Berlin, de la question des frontières avec la Grèce. Publié en français, en anglais et en allemand, en 2000 exemplaires pour chacune des langues, l'ouvrage de Pashko Vasa, soulignait-il, servirait à présenter et faire connaître à l'opinion des personnalités politiques et des journalistes la situation des Albanais et de leurs territoires. Shefqet Pacha s'engageait à s'occuper lui-même de la traduction de l'ouvrage dans les autres langues à Paris, de même que de sa diffusion en Europe⁹.

⁸ Voir: V. Bala, *Pashko Vasa*, Tirana, 1979.

⁹ *DIŞ İŞLERİ BALKANLIĞI ARŞIV MÜDÜRLÜĞÜ*, Istanbul (Par la suite:

Intéressé surtout à garantir l'inviolabilité des frontières du Sud de l'Albanie, le Gouvernement d'Istanbul a approuvé la proposition de Shefqet Pacha et a accepté que les ambassades turques soient engagées à diffuser l'ouvrage de Pashko Vasa en Europe. Le 28 avril, un jour seulement après avoir reçu le télégramme de Shefqet Pacha, le Ministre de l'Extérieur, Karathéodore Pacha a ordonné l'Ambassade ottomane à Paris de publier et de diffuser en France la brochure de Pashko Vasa à un tirage de 2000 exemplaires et d'en envoyer un à l'Ambassade à Londres et à Berlin¹⁰.

A Paris, le livre doit avoir été publié au début de 1879, sous le titre le plus connu dans le monde scientifique: "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*", annoté d'un "Aperçu historique et critique". Ce n'était pas par hasard que le livre était accompagné de la note suivante sur son auteur: "Fonctionnaire chrétien de l'État". L'introduction de la variante turque de la brochure fait comprendre que Pashko Vasa était alors conseiller du vilayet de Edirne¹¹.

Le même 28 avril, Karathéodore Pacha, par un télégramme spécial, a donné l'ordre à l'ambassadeur turc à Berlin, Sadullah Bey, de traduire immédiatement en allemand la brochure de Vasa Efendi sur l'Albanie. "Sa diffusion en Allemagne – disait-on dans ce télégramme, – sera, dans les présentes circonstances, très utile pour éclaircir l'opinion publique"¹².

Selon les informations de Sadullah Bey, la brochure de Pashko Vasa été publiée en allemand, sur l'ordre du Ministère des Affaires Étrangères, en 2000 exemplaires au début du mois mai 1879, traduit par Julina Springer. A la différence de la variante française, l'édition allemande, imprimée à Berline, porte un titre simple "L'Albanie et les Albanais"¹³, lequel a été considéré adéquat même pour les éditions anglaise et turque et par la suite arabe et italienne. Le 4 juin l'ambassadeur turc à Berlin Sadullah Bey a envoyé au Ministre de l'Extérieur, Karathéodore Pacha, trois exemplaires de l'ouvrage de Pashko Vasa, publié en allemand, le mettant au courant à cette occasion qu'il en avait envoyé une quantité même à Vienne. Sous son attention, le livre a été diffusé dans les milieux diplomatiques, politiques et parlementaires à Berlin. Tandis que l'éditeur a été chargé de propager l'ouvrage dans les principautés allemandes, en Autriche - Hongrie,

D.I.B.A.M., Istanbul), S.P. ALBANIE, C 335/D8, une télégramme du 27 avril 1879, Paris.

¹⁰ *Ibid.* Istanbul, le 28 avril 1879.

¹¹ Vasa Efendi, *Arnavutluk ve Arnavutlar*, Istanbul, 1297(1880), p. 3

¹² D.I.B.A.M., ISTANBUL, S. P. ALBANIE, C 335/D.8, Istanbul, le 28 avril 1879.

¹³ *Ibid.*, Berline, le 7 mai 1879.

en Russie et dans d'autres pays. Les journaux les plus connus ont publié à cette occasion des articles spéciaux sur l'ouvrage¹⁴.

C'est également en mai 1879 que "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*" a été publiée en anglais, en 2000 exemplaires¹⁵. Comme la variante anglaise de l'ouvrage est absente dans nos bibliothèques, il nous est difficile d'en donner d'autres détails.

Parmi les premières éditions de l'ouvrage de Pashko Vasa fait partie aussi celle en turc ancien. En turc l'ouvrage a été imprimé par une "Société Scientifique Albanaise", qui a dû être la "Société d'Istanbul des Lettres Albanaises". Il a été publié avec la permission du Conseil de l'Enseignement auprès du Gouvernement de l'Empire, une traduction de la première variante en français que Pashko Vasa avait publiée à Istanbul. Le traducteur a signé sous les initiales A. D. Selon les données du turcologue et bibliographe bien connu Zyber Bakiu, le traducteur de cet ouvrage en turc ancien a été l'intellectuel Ali Danish Prishtina¹⁶.

L'ouvrage de Pashko Vasa "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*" a été publié aussi en arabe, à Beyrouth, en 1894, en italien en 1916, à Corigliano Calabria sous le même titre "*L'Albania et gli Albanesi*" traduit par Milo Shini. Comme la première variante publiée en albanais est connue celle de 1935, traduite et munie d'annotations nécessaires par Mehdi Frashëri. La plus récente édition en albanais est celle du Prof. Nesti Havjari, de 1987, incorporée dans le recueil "*L'œuvre Littéraire*" de Pashko Vasa.

L'ouvrage "*La vérité sur l'Albanie et les Albanais*" est parmi les plus répandus des écrits du fonds de la littérature politique de la Renaissance en Europe. C'est de là que vient la contribution particulière de l'œuvre et de son auteur aussi, apportée à la propagation et à la défense de la question albanaise sur le plan international dans les années de la Crise de l'Est de 1878-1881.

¹⁴ *Ibid.*, Berline, le 4 juin 1879

¹⁵ *Ibid.*, Londres, le 28 avril 1878.

¹⁶ Vasa Efendi, *Arnavutluk ve Arnavutlar*, Istanbul, 1287(1880).

Xhelal GJEÇOVI

**LES FORCES POLITIQUES DURANT LES ANNEES DE
L'OCCUPATION FASCISTE ET LEUR ATTITUDE VIS-A-VIS DE
LA LUTTE DE LA LIBERATION NATIONALE**

Avec l'occupation fasciste se fit sentir plus que jamais le besoin d'une organisation patriotique, qui conduirait à l'échelle nationale la lutte du peuple albanais pour la libération nationale. Cette tâche primordiale ne pouvait pas être accomplie par cette partie des fonctionnaires du régime zogist, laquelle, bien que n'ayant pas suivi Zog hors du pays mais étant restée en Albanie, s'est très vite intégrée au régime de l'occupation en pénétrant même à ses structures. Cette charge ne pouvait être assumée ni par les adversaires de Zogu, groupés en émigration dans l'organisation Balli Kombëtar, qui, quand ils retournèrent dans leur patrie, après le 7 avril 1939, firent la même chose. Ni dans cette situation difficile au pays ne manquèrent les patriotes de tous les côtés qui s'opposèrent dès le début à l'occupant étranger et à l'administration traîtresse. Voire, en raison de leur attitude antifasciste, nombre de personnalités politiques furent emprisonnées et déportées dans les prisons et les camps de concentration fascistes. Leur attitude attira sans doute l'attention de l'opinion publique albanaise, mais leurs actions avaient plutôt un caractère spontané et individuel. Le pays avait besoin d'une résistance active et organisée, d'un état-major qui conduirait la résistance massive dans les quatre coins du pays. De ce point de vue les patriotes démocrates, les nationalistes de différents courants se montrèrent indolents et impuissants. Les zogistes qui adoptèrent une attitude antifasciste furent rares. Pourtant, ils ne manquaient pas de capital politique parce que ni Zog n'avait approuvé l'occupation fasciste du 7 avril 1939, ni n'avait abdiqué sa couronne royale. Il demeurait en exil comme un simple citoyen en Angleterre, donc, dans l'un des principaux pays de la Coalition Antifasciste. Le mérite de la résistance armée contre l'armée italienne à Durrës le 7 avril de l'année 1939 revenait aussi à certains zogistes avec en tête Abaz Kupi¹.

La nonchalance des nationalistes et des zogistes donna la possibilité aux communistes albanais de combler le vide créé dans la scène politique du

¹ *Arkivi Qendror i Shtetit* (par la suite: *AQSH*) Le fonds 40. Le procès verbal de la Première Conférence de la Libération Nationale, en septembre 1942.

pays. Les communistes, organisés dans des groupes clandestins rivaux, étaient à la tête de la résistance antifasciste, mais leur puissance était encore faible, parce qu'ils continuaient d'être en discordance. Voire, au mouvement communiste s'ajouta un autre groupe communiste aussi, le groupe des "Të Rinjtë" (Les Jeunes), qui se détacha en tant que fraction du groupe de Korça. Entre les groupes il y avait des mésententes et des divergences sérieuses concernant des questions idéologiques, tactiques et organisationnelles. Cette situation les empêchait d'élaborer une unique ligne politique commune et de se mettre en tête du Mouvement pour la Libération Nationale.

En été 1941, à la suite de l'agression de l'Allemagne hitlérienne contre l'Union Soviétique, l'activité des groupes communistes connut une nouvelle impulsion². Avec l'entrée de l'Union Soviétique en guerre s'élargit le front de la lutte antifasciste mondiale et cela fit augmenter davantage les espoirs pour la destruction du bloc fasciste - nazi et, dans ce cadre, pour la libération rapide de l'Albanie aussi. Dans la situation créée, les groupes augmentèrent les efforts pour donner fin aux désaccords. Ils conclurent l'accord de la convocation d'une réunion des représentants des principaux groupes communistes pour la fondation d'un seul parti communiste. La réunion eut lieu de 8 à 14 novembre 1941. Les groupes de Korça, de Shkodra et des Jeunes furent représentés chacun par cinq personnes. La réunion prit la décision de la fusion des groupes communistes et de la fondation du Parti Communiste de l'Albanie. De la réunion sortit une Résolution³, dans laquelle s'exposaient les tâches programmatiques du PCA. De manière sommaire la Résolution prévoyait comme tâche principale l'union et la mobilisation des masses populaires dans la lutte contre l'occupant fasciste pour gagner la liberté et pour rétablir l'indépendance nationale de l'Albanie, la collaboration avec toutes les forces démocratiques et patriotiques dans le pays et, au plan international, une amitié et une collaboration combative avec les pays de la Coalition Antifasciste Mondiale et, en premier lieu avec les pays voisins dans les Balkans.

Le Parti Communiste, qui venait d'être créé, s'efforça de rendre évident à l'opinion publique que la place primordiale dans son programme était attribuée à l'organisation de l'insurrection armée, laquelle commencerait par la formation des détachements partisans pour aboutir ensuite à la création des grandes unités et de l'armée régulière de la libération nationale. Le Parti Communiste avait lors de sa fondation un retard dans ce domaine. Les groupes communistes avaient donné la primauté aux protestations des masses populaires sur les places publiques, cependant que certains

² *Historia e Shqipërisë*, vol. III, Tirana, 1984, p. 498.

³ *Dokumente kryesore të PPSH*, vol. I, Tirana, 1971, p. 26.

commandants patriotes comme Myslim Peza, Haxhi Lleshi, Muharrem Bajraktari, Mustafa Xhani et des zogist comme Abaz Kupi et Xhelal Herri avaient formé des détachements armés, qui, quoique n'ayant pas accompli d'actions armées jusqu'à ce temps-là, par les mouvements et les incursions qu'ils entreprenaient dans les villages, lançaient un défi ouvert à l'occupant.

Mais ce retard fut vite comblé. Vers la fin de l'année 1941 et le début de 1942 dans les principales villes furent créées les unités de guérilla⁴, en tant qu'unités armées, composées de 5 à 10 personnes. Ils agissaient en illégalité et réalisaient des actions importantes, en attaquant l'ennemi au dépourvu. Dans les villes les unités de guérilla sabotaient l'activité de l'occupant, assaillaient ses dépôts, enlevaient des armes et d'autres matériaux nécessaires à la guerre, tuaient des espions et des collaborateurs du fascisme etc. Tandis que dans les villages les unités de guérilla attaquaient les postes des carabiniers fascistes retiraient les dixièmes pillées et les rendaient aux villageois, coupaient les fils de connexion etc.

La participation des forces dans la guerre et les premiers martyrs tombés lors des affrontements avec l'ennemi, firent que le Parti Communiste gagnât le soutien des masses populaires. Il gagna d'abord l'affection de la jeunesse patriotique, mais de beaucoup de patriotes démocrates non communistes également. Dans ce processus le Parti Communiste s'allia aussi à des commandants de détachements armés jusqu'à ce qu'il eût formé lui-même ses premiers détachements partisans et il gagna à sa cause certains commandants patriotes connus.

A l'augmentation de l'autorité et de l'influence du Parti Communiste dans le pays contribuèrent certaines circonstances. Premièrement, c'était l'organisation ferme pour que le Parti Communiste, qui venait d'être créé, soit affirmé comme une force politique sérieuse. Il eut dès le début le caractère d'un parti militant, ayant une organisation et une discipline sévère, qui ne resta pas au niveau des paroles et des promesses, mais se jeta tout de suite en action, en guerre.

Deuxièmement, le PCA put gagner vite du terrain grâce au programme politique qu'il proclama. Il ne se présenta pas devant le peuple avec un programme marxiste et communiste, ne mis pas à l'ordre du jour la révolution socialiste ni l'établissement de la dictature du prolétariat, d'autant moins l'étatisation des moyens de production ou la lutte contre les institutions religieuses. Il déploya dès le début le drapeau du nationalisme et de la démocratie, le triomphe de la liberté et de l'indépendance de la patrie, le respect envers la propriété et la confession. Son programme était quant à son contenu un programme national et démocratique.

⁴ *Historia e Luftës Antifashiste Nacionalçlirimtare të popullit shqiptar*, I, Tiranë, 1984, p. 281.

Troisièmement, sur l'affirmation du PCA en un temps rapide comme force patriotique apte à diriger la lutte de libération nationale ont influé aussi ses partenaires, les nationalistes libéraux et les dirigeants zogistes, parce qu'ils se montrèrent apathiques, sans initiative et non prêts à prendre part dans la guerre armée contre l'occupant. Les cercles nationalistes et monarchistes plus hésitaient à accomplir des actions armées contre l'occupant, plus ils perdaient du terrain auprès de l'opinion publique, d'autant plus accroissait le prestige du Parti Communiste et de ses autres alliés.

Vers la fin de 1941 le Mouvement de la résistance connut de nouveaux développements dans tout le pays. Par conséquent, la Rome officielle se mit en mouvement. Ciano en personne vint à Tirana en vue de s'entretenir avec le Lieutenant, avec les hauts fonctionnaires de la hiérarchie fasciste et avec les hommes politiques albanais qui se mirent au service de l'Italie. Le premier pas important qu'entreprirent Ciano et Iakomon avec le consentement de Mussolini pour atténuer la crise politique dans le pays, fut la décision concernant le changement du Gouvernement albanais présidé par Shefqet Vërlaci. Après plus d'un mois de consultations, ils décidèrent de remplacer Vërlaci par Mustafa Merlikë Kruja. Concernant ce choix Ciano écrit dans son journal: "Iakomon propose le changement du gouvernement albanais, le remplacement de Vërlaci par Kruja. Et Mussolini a donné son consentement. Maintenant nous allons voir comment se dérouleront les événements"⁵.

Le changement du gouvernement fut déclaré le 4 novembre 1941. La place du chef du gouvernement fantoche a été confiée de la part des Italiens à Mustafa Kruja: "La première base du programme du gouvernement est d'assurer à la nation albanaise sa place dans le nouvel ordre européen et au sein de la communauté impériale de Rome, la collaboration de l'Etat albanais avec l'Etat italien sous un seul roi. Nous sommes profondément convaincus qu'en dehors de cette union il n'y a pas de vie pour la nation albanaise"⁶.

Ayant pris le pouvoir, Merlika orienta son premier coup avant tout contre le Mouvement de la Libération Nationale. Dans ce cadre il s'efforça de désunir le front de la résistance, en détachant les forces patriotiques non communistes du front commun de la libération nationale qui était en train de se former. En application de cette tactique M. Kruja fit des concessions: il fit ralentir l'inscription obligatoire dans le parti fasciste albanais, il promit de corriger les fautes du gouvernement précédent et laissa sous-entendre que même l'occupation était provisoire, dictée par les circonstances de la guerre.

⁵ *Historia e Luftës...*, Tirana, p. 213.

⁶ Le journal "Tomorri", 11 décembre 1941.

L'occupant fasciste italien s'efforça de donner une couleur nationaliste à certaines actions du gouvernement de Kruja. A part la carte de la Kosovë, dont l'occupant essaya de profiter afin de gagner l'affection des Albanais, créant chez eux des illusions, Mussolini donnait des instructions à son Lieutenant à Tirana de promettre aux Albanais "plus d'autonomie". Dans ce cadre fut prise la décision de supprimer le sous-secrétaire des affaires albanaises auprès du Ministère des Affaires Etrangères de l'Italie, parce que cela avait donné l'impression que l'Albanie était en train de se transformer et d'être traitée comme une colonie. L'occupant décida aussi d'enlever du drapeau albanais les haches du Licteur et l'emblème de Savoie, considérant ces indices aussi comme "la cause de la colère et de la révolte des patriotes albanais". En faveur des visées ci-dessus fut également le changement du nom du Parti Fasciste Albanais, en lui ajoutant le mot "national". Mais ces mesures, au fond démagogiques, qu'entreprit l'occupant, n'apaisèrent pas la colère du peuple ni n'empêchèrent l'élargissement du Mouvement de la Libération Nationale.

Durant le printemps et l'été 1942 furent créés les premiers détachements partisans⁷. A part le détachement de Peza qui opérait comme un détachement partisan depuis le mois d'août 1941⁸, à cette période dans différentes régions du pays fut créé un certain nombre de détachements partisans, comme les détachements de Kurveleshi, de Gora, de Skrapari, de Shkodra, de Mokra, de Devolli et de Dibra. En juillet et en août furent formés aussi les détachements de Mati et de Çermenika.

La création des détachements partisans marqua le passage de la lutte armée à une phase nouvelle. Les combats avec l'ennemi devinrent plus âpres. Les détachements épurent des régions entières telles que: Kurvelesh, Gorë, Skrapar, Opar, Skrapar, une partie de la région de Mati, de Dibra, etc.⁹

En plus des actions armées, les détachements partisans déployaient d'autres activités également. Ils aidaient les paysans à satisfaire leurs besoins, à soulager les douleurs qu'ils éprouvaient, à vaincre les plaies sociales comme la conciliation des vendettas etc. Dans les zones libres ils assuraient l'ordre et le calme, défendaient la population des pillards et des malfaiteurs. Ainsi le peuple subvenait à leurs besoins en leur fournissant des aliments, de l'argent, des vêtements, des médicaments etc. Avec les moyens financiers donnés par le peuple fut créé même le Fonds de la Guerre de la Libération Nationale.

En ce même temps les unités de guérilla dans tout le pays commirent

⁷ *Historia e Shipërisë ...*, Tirana, p. 511.

⁸ *Historia e Luftës ...*, Tirana, p. 195.

⁹ *Ibid.*, p. 512.

un nombre d'actions importantes, lesquelles semèrent de la panique dans les rangs de l'ennemi¹⁰. Ainsi, la nuit du 24 juillet 1942 elles coupèrent à la même heure les poteaux et les lignes téléphoniques, en interrompant la communication interurbaine dans tout le pays. Tandis qu'à Tirana ces unités incendièrent le central électrique, pillèrent les archives du Ministère des Affaires Intérieures, dynamitèrent les dépôts de Génie Militaire et avec audace ils détruisirent la base de l'aviation. A Korçë fut mis le feu au bâtiment où siégeait le parti Fasciste. A Shkodër fut attaquée et ouverte la prison dont s'évadèrent les prisonniers politiques. A Vlorë l'on fit exploser les dépôts militaires italiens. Ces actions des unités de guérillas furent accompagnées de nombreux actes d'héroïsme des renommés militants antifascistes. Ainsi le 5 mai 1942 dans la capitale se déroula durant des heures une véritable bataille dans laquelle demeura tué héroïquement Qemal Stafa, secrétaire politique de la jeunesse communiste. Une bataille pareille, qui fit trembler la ville, se déroula à Shkodër au mois de juillet. Les trois étudiants, Perlat Rexhepi, Branko Kadia et Jordan Misja luttèrent et tombèrent vaillamment dans un combat inégal avec les sections de poursuite de la police fasciste. Une résistance héroïque fut faite à Korçë avant l'exécution par Midhi Kostani et Kiço Greço, cependant que Vojo Kushi avec ses camarades Sadik Stavaleci et Xhroxhi Martini écrivirent une épopée sans égal à Tirana.

Les actes d'héroïsme, qui se suivaient, augmentèrent le prestige du Mouvement de la Libération Nationale et la confiance du peuple dans la lutte commencée. Mais en même temps ils rendaient impérieuse l'union de toutes les forces antifascistes albanaises sans distinction pour lutter contre l'occupant fasciste italien. L'initiative, pour atteindre cet objectif, a été prise par le Parti Communiste. Sur son initiative, le 16 septembre 1942 fut convoquée à Peza la Conférence Nationale de la Libération Nationale. A la conférence participèrent 18 délégués, qui représentaient les principaux courants nationalistes¹¹ dans le pays, et quelques-uns comme auditeurs. Les forces qui participèrent à la réunion furent représentées par leurs principales figures. Le Parti Communiste était représenté par E. Hoxha, R. Çitaku, Y. Dishnica, M. Gjinishi et K. Tashko. La Jeunesse Antifasciste était représentée par N. Spiru, tandis que la Femme Antifasciste était représentée par N. Xhuglini. Représentants du courant Zogiste étaient A. Kupi et Nd. Çoba. Les nationalistes des autres courants étaient représentés par M. Peza, H. Lleshi, M. Xhani (Baba Faja), R. Jarani, I. Petrela. La Jeunesse

¹⁰*Ibid.*, p. 510-511.

¹¹ *AQSH*, Le fonds 14, le Procès verbal de la Première Conférence de la Libération Nationale, en septembre 1942.

Nationaliste était représentée par H. Begeja. Avec une telle représentation, vaste et pluraliste, la conférence avait la pleine légitimité de décider sur les questions qui préoccupaient l'opinion publique albanaise et qui étaient liées à l'avenir du pays. À la conférence furent invités à participer aussi des représentants du courant nationaliste de M. Frashëri, mais ils n'acceptèrent pas, bien qu'à la fin de la réunion soient arrivés S. Muço et A. Çami, qui prirent connaissance des décisions et de la Résolution approuvée par les délégués.

Le problème essentiel qui fut analysé dans la conférence c'était l'union du peuple¹² sans distinction dans un front unique contre l'occupant. Tous les délégués sans exception s'exprimèrent pro l'union. Durant les discussions absolument libres fut éclaircie la question comment serait réalisée cette union. Premièrement, elle devait être réalisée par la lutte contre l'occupant. Deuxièmement, elle serait obtenue sans distinction de classe ni de conviction politique.

La principale décision que prit la Conférence était la création du Front¹³ Antifasciste de la Libération Nationale comme organisation commune, au-dessus les partis, dont feraient partie toutes les forces antifascistes du pays, tous les patriotes, indépendamment de l'appartenance sociale, des distinctions confessionnelles, de l'origine régionale et des convictions politiques. Au Front de la Libération Nationale l'on assignait trois tâches importantes: premièrement, mobiliser le peuple albanaise dans la lutte contre l'occupant fasciste pour regagner l'indépendance nationale; deuxièmement, diriger les conseils de la libération nationale qui seraient formés¹⁴ comme des organes de guerre dans les zones occupées et comme des organes de pouvoir dans les zones libérées; troisièmement, rallier l'Albanie et sa lutte antifasciste à la Coalition anglo-soviéto-américaine.

La Conférence fit bien comprendre que la guerre serait longue, elle aurait un caractère national libérateur et elle se développerait dans le cadre de la Coalition Antifasciste Mondiale. Balli, qui s'engageait à organiser et à diriger cette guerre, préparerait le peuple pour l'insurrection générale armée laquelle se développerait avec des unités de guérilla et des détachements. De cette guerre émanerait l'État-major et se créerait l'Armée de la Libération Nationale du peuple albanaise.

Dans la Conférence furent discutées aussi deux autres questions importantes: premièrement, la question du régime politique¹⁵ qu'adopterait

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, Le fonds 40, dos. 2, la Résolution de la Conférence de Peza.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, le Fonds 14, le Procès-verbal de la Première Conférence de la

l'Albanie après la guerre. Tous les délégués furent du même avis que le nouveau régime en Albanie serait un régime démocratique. C'est pour cette raison qu'on y posa la question de Zogu aussi. On aboutit à la conclusion que cette question serait laissée en main au peuple lui-même afin d'en décider. Même Abaz Kupi, qui représentait dans la conférence les Zogistè, a déclaré: "Je demande l'Albanie d'abord et non pas Zog. Si le peuple l'aime qu'il en décide"¹⁶. A la fin l'on conclut l'accord que le caractère démocratique du régime, réclamé par tous les délégués, soit exprimé par les mots lutter "pour l'Albanie libre, indivisible, indépendante et démocratique". La forme du régime serait établie par le peuple lui-même après la guerre. Le pays serait gouverné durant la guerre par les conseils de la libération nationale, lesquels serviraient en même temps comme organes du nouveau pouvoir et comme organes de l'union et de la mobilisation du peuple en guerre.

Deuxièmement, dans la conférence fut débattue aussi la question de la Kosovè¹⁷. Enfin, l'on conclut qu'elle serait résolue sur la base du droit à l'autodétermination des peuples, sanctionné dans la Charte de Atlantique, et que ce droit les Kosovarè et les Albanais des autres contrées de la Yougoslavie le gagneraient en se levant en lutte contre le fascisme, côte à côte avec leurs frères en Albanie et avec les autres peuples. Dans ce but le Mouvement de la Libération Nationale de l'Albanie donnerait l'aide requise pour que les Kosovarè soient organisés en lutte et pour que durant ce processus ils créent leur conseil de la libération nationale.

Les questions discutées et décidées dans la conférence trouvèrent leur reflet dans la Résolution¹⁸ adoptée unanimement par les délégués. La Résolution constituait la plate-forme de la Lutte Antifasciste pour la Libération Nationale du peuple albanais. A la fin la Conférence élut le Conseil Général de la Libération Nationale composé de sept membres. Comme président du Conseil de la Libération Nationale fut élu K. Qafmolla, et comme secrétaire M. Gjinishi. Le Conseil Général s'adressa avec un appel au peuple albanais, par lequel on communiquant que les délégués des trois courants nationalistes albanais se rencontrèrent avec les délégués du Parti Communiste et déclarèrent leur volonté pour une lutte commune, ils déclarèrent l'union nationale en un front commun. Ensuite le Conseil Général faisait appel au peuple albanais de s'emparer des armes et de se rallier aux volontiers de la liberté et aux détachements partisans pour la libération du pays.

Libération Nationale.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*, Le Fonds 40, dos. 2.

Les décisions de la Conférence de Peza eurent de l'importance et une influence immédiate dans le pays. Il accrut le nombre des combattants et des détachements partisans. Jusqu'à la fin de 1942 dans le pays l'on comptait 25 détachements partisans avec environ 2000 combattants. En plus d'elles, dans les régions libérées furent organisés les détachements territoriaux des villages en tant que sections d'autodéfense et auxiliaires des détachements partisans.

À côté de l'augmentation des rangs partisans l'on intensifia le travail pour l'établissement des conseils de libération nationale. Jusqu'à la fin de 1942 dans les districts de Gjirokaštër, de Vlorë, de Korçë et de Berat il n'y avait presque pas de village sans conseil de la libération nationale. Dans les districts d'Elbasan, de Tiranë et de Durrës la plupart des villages avaient également leurs conseils. Seulement dans les districts de Shkodër et de Dibër il y avait cinq villages avec des conseils de libération nationale, en raison des obstacles apportés par les chefs des clans, par les notables et par le clergé mis au service du fascisme. En octobre 1942 fut institué le premier conseil de la libération nationale dans la ville de Durrës.

Les développements de la Conférence de Peza attirèrent l'attention des milieux nationalistes du pays. Leurs représentants les plus renommés, surtout des intellectuels bourgeois antizogistes, formèrent vers la fin de l'année 1942 une organisation clandestine nommée Balli Kombëtar. A sa tête fut mis M. Frashëri (L. Skëndo), un intellectuel connu et avec un passé patriotique.

Balli Kombëtar ne naquit pas comme un parti politique au sens propre du mot. Ceux qui formèrent Balli Kombëtar visaient transformer leur organisation en un front politique, dont feraient partie des nationalistes de différentes couleurs, indépendamment de leur points de vue politiques, il suffirait qu'ils fussent démocrates anticommunistes, antifascistes et antizogistes. Dans le *Décalogue*¹⁹ son programme politique, Balli Kombëtar se posait trois tâches fondamentales: le rétablissement de l'indépendance nationale de l'Albanie, l'instauration d'un régime démocratique après la libération du pays et le rattachement de la Kosovë à l'Albanie. En créant Balli Kombëtar ses dirigeants visaient remplacer le Front de la Libération Nationale créé à Pezë par un front composé seulement des forces nationalistes sans la participation du Parti Communiste, voire opposé à lui.

Les forces nationalistes qui participèrent à la nouvelle organisation partageaient le même avis concernant le but stratégique: l'écartement des communistes du Mouvement de la Libération Nationale et par la suite de toute la vie politique albanaise. Concernant l'aspect tactique, dans

¹⁹ "Balli Kombëtar", 1^{er} février 1991, p. 1.

l'organisation de Balli s'esquissèrent dès le début deux attitudes²⁰ différentes, voire contradictoires. Une partie pensait que le rôle du Parti Communiste pourrait être éliminé de la scène politique albanaise seulement si les nationalistes développaient une lutte libératrice plus dynamique que les communistes. Selon eux, seulement ainsi ils gagneraient le capital politique nécessaire à faire affaiblir le soutien que s'était assuré le Parti Communiste par sa plate-forme de la libération nationale. A ce bras appartenaient entre autres Safet Butka, Hysni Lepenica et Abaz Ermenji, qui avaient organisé les premiers détachements de Balli à Kolonjë, à Vlorë et à Skrapar. L'autre bras, au contraire, insistait sur ce que Balli Kombëtar ne s'engageait pas tout de suite dans la lutte armée contre l'occupant, mais qu'il épargnât les forces pour donner le coup final aux communistes, après que ceux-ci seraient affaiblis à cause de l'affrontement avec les armées de l'occupant. Dans ce bras faisaient partie surtout des membres de l'ancienne garde des nationalistes antizogistes comme Ali Këlcyra, Bahri Omari, Qazim Koculi, Faik Quku, Kol Tromara etc., qui étaient pour l'attente, jugeant qu'il n'était pas encore venu le moment de lutter avec des armes contre l'occupant.

La direction de Balli Kombëtar tomba dès le début dans les mains des partisans qui étaient pour l'attente, présidés par Mithat Frashëri. L'influence des points de vue de Mithat Frashëri sur la plate-forme qu'avait approuvée la direction de Balli Kombëtar a été évidente.

Le programme de Balli Kombëtar ne cachait pas l'esprit anticommuniste qui constituait l'orientation et la préoccupation principale de cette organisation, cependant que dans le programme on ne parlait pas de l'organisation de la lutte armée contre l'occupant comme la voie à assurer l'indépendance de l'Albanie. Par une telle orientation les dirigeants de "Balli Komëtar" visaient à ne pas aggraver les relations avec l'occupant ni avec le gouvernement collaborationniste de Tirana, de manière à en profiter pour faire relever librement leur organisation. Dans de telles circonstances, Balli Kombëtar réussit à établir et répandre avec rapidité et sans aucune difficulté ses formes d'organisation, en créant dans nombre de régions les détachements armés de Balli, lesquels resteraient dans l'attente de l'évolution de la situation.

Face à ces développements, le Front de la Libération Nationale trouva nécessaire d'éclaircir encore une fois la position, le rôle et la mission qu'il s'était assumé en vue de l'union de tous les Albanais dans la lutte contre l'occupant. Dans un tract lancé le 10 juillet 1943²¹, le lendemain de la

²⁰ K. Frashëri, *Lufta antifashiste Nacionalçlirimtare Shqiptare dhe vendi që zë ajo në Historinë e Shqipërisë.*, "Alternativa SD", 19 décembre 1992.

²¹ AQSH, Le fonds 252/2, dos. 806, p. 9.

réunion du Conseil Général et signé au nom de la Présidence de ce Conseil par Baba Faja Martaneshi, Abaz Kupi, Myslym Peza, Enver Hoxha, Sejfulla Malëshova, Ymer Dishnica, Haxhi Lleshi et Mustafa Gjinishi et au nom de l'Etat-major de l'Armée de la Libération Nationale par Spiro Moisiu, on soulignait encore une fois le caractère du front de la libération Nationale, ainsi que la nature et le but de sa lutte. Le Front, - y était-il dit, est une organisation à laquelle prennent part tous les patriotes honnêtes. Ses portes sont ouvertes à tous ceux qui veulent lutter contre l'ennemi. Le Front lutte pour la libération de l'Albanie du joug fasciste et pour une Albanie indépendante, démocratique et populaire. Dans le tract il était également souligné que cette organisation garantissait l'inviolabilité de la propriété privée et de l'initiative privée en industrie et en économie, et qu'elle n'effectuerait pas de changements radicaux dans la vie sociale, ni dans l'organisation du travail. A la fin le Conseil Général s'exprimait de manière explicite qu'après la libération du pays, le peuple, par suffrage libre, élirait le régime qu'il aimait.

Cette plate-forme réaliste et démocratique du Front devint la base de l'union, de l'organisation et de la mobilisation du peuple dans la Lutte de la Libération Nationale. A cette lutte se rallièrent sans distinction de classe également de larges couches sociales, des patriotes de toutes les régions, de toutes les orientations et de toutes les confessions. La composition plurielle du Front fut reflétée même dans ses organismes dirigeants. Ainsi, parmi les 8 membres élus dans le Conseil Général de la Libération Nationale, sorti de la Conférence de Peza, 5 étaient des nationalistes des différents courants, tandis que seulement 3 étaient membres du Parti Communiste. Tandis que parmi les 16 membres de la Présidence du Conseil Général élue dans la Deuxième Conférence de la Libération Nationale, 11 personnes étaient des nationalistes non communistes, comme M. Peza, H. Lleshi, Baba Faja Martaneshi, O. Nishani, A. Kupi, F. Ekmeçiu, O. Plumbi, K. Boshnjaku, H. Stërmilli, Monseigneur Pais Vodica et P. Pepo, etc. La même composition avaient les chaînes des conseils de la libération nationale à la base aussi. Haxhi Lleshi, commandant de l'état-major du district de Dibra, en parlant dans la Deuxième Conférence de la Libération Nationale concernant les forces qui prenaient part au Mouvement de Libération Nationale de Dibra, soulignait entre autres: "Dans nos départements à Dibër il y a des fils du peuple, des nationalistes, des fils des notables et des beys, des intellectuels et des artisans de toutes les confessions, il y a aussi des familles parmi les meilleures des maisons, c'est aussi le fils de Musa Kaloshi"²².

En marchant dans cette voie, dès que Balli Kombëtar fut créé, le

²² *Ibid.*, le fonds 14, dos. 21.

Front de Libération Nationale prit l'initiative de s'entretenir avec lui. Dans ce but furent envoyés trois membres du Conseil Général de la Libération Nationale pour prendre contact avec les représentants de Balli Kombëtar²³. Dans ce rendez-vous à Balli l'on proposa de s'associer au Front de la Libération Nationale. A cette occasion aux représentants de Balli l'on fit comprendre que cela ne sous-entendait pas la perte de l'individualité de leur organisation, laquelle prendrait part au Front de la Libération Nationale comme une organisation indépendante. Mais les représentants de Balli ne consentirent pas sous prétexte qu'ils ne reconnaissaient pas la Conférence de Peza ni ses organismes élus là, parce que dans ces organismes dominait le Parti Communiste.

Face à cette situation le Front de la Libération Nationale proposa à Balli Kombëtar de tenir une nouvelle Conférence Nationale avec la participation des deux organisations, aussi bien que des autres courants nationalistes, où l'on discuterait et l'on résoudrait la question de l'union nationale. Mais Balli n'accepta non plus cette proposition. En contre-proposition Balli avança la création d'une commission pour la coordination de l'activité à l'échelle nationale. Leur demande fut acceptée, mais cette commission demeura en lettre. A la suite des efforts pour réaliser l'union ou la coopération entre les deux organisations, le Front de la Libération Nationale proposa l'institution des commissions de la coordination des actions à la base. Cette proposition fut acceptée par les ballistë mais ces commissions aussi demeurèrent presque formelles. Les représentants ballistë dans la plupart des cas ne prenaient pas part dans les réunions ni n'envoyaient les forces pour accomplir les actions décidées. Cette attitude de Balli n'était pas fortuite. Elle émanait des concepts qu'avait Balli sur cette question. Balli Kombëtar, cependant qu'attaquait et accusait le PCA et le Front de la Libération Nationale comme des instruments des étrangers, du Russe, du Grec, en même temps il s'opposait à la lutte armée contre l'occupant et n'appuyait pas les actions des forces partisans. Un tel comportement de Balli est reflété même dans les documents de cette organisation. Ainsi dans la revue de la jeunesse nationaliste de Balli Kombëtar de Shkodra, dans le numéro du novembre 1942, entre autres l'on soulignait: "C'est une grande erreur de penser et de prétendre que nous accomplissons des actions guerrières contre l'ennemi en prenant le maquis, comme le font la Yougoslavie et les autres peuples occupés. Non, non, nous sommes une poignée d'Albanais et toute action guerrière de notre part n'aurait pour effet que notre perte causée de la partie qui nous a en main"²⁴.

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*, Le Fonds 270, dos. 74.

Plus loin, dans l'article il est dit: "Bref, nous ferons une résistance passive"²⁵. Tandis que dans l'appel de Balli Kombëtar du 1^{er} mars 1943 l'on dit: "Aujourd'hui il ne nous reste qu'une chose à faire, nous armer et attendre avec lucidité la fin de la guerre, attendre qu'on voit clairement, et ensuite agir contre n'importe qui aura voulu violer notre liberté et notre confiance"²⁶.

Mais, indépendamment des positions différentes concernant la question de la lutte armée contre l'occupant, se poursuivirent les efforts pour la bonne entente et la coopération. Ces efforts menèrent à la Réunion de Mukja. Le consentement de participer à cette réunion, où seraient discutés des problèmes importants qui préoccupaient le pays, montrait que les deux parties se considéraient l'une l'autre comme partenaires égaux et comme des organisations qui devaient s'entendre sur une question principale, comme c'était l'union des forces dans la lutte contre l'occupant.

Après un rendez-vous préalable organisé dans le village de Tapizë à Tirana le 29 juillet 1943, un jour après la chute de Mussolini, la réunion des représentants du Front de la Libération Nationale et de l'organisation de Balli Kombëtar eut lieu à Mukje, village de Kruja, du 1^{er} au 2 août 1943. Toutes les deux parties ont été représentées dans la réunion par un nombre égal de délégués et les délégations étaient composées de personnalités connues pour l'opinion publique albanaise. Le Front de la Libération Nationale se représenta par Ymer Dishnica, Koço Tashko, Mustafa Gjinishi, Vasil Nathanaili, Myslim Peza, Abaz Kupi, Omer Nishani, Medar Shtylla, Shefqet Beja, Sulo Bogdo. Parmi les délégués de Balli Kombëtar également il y avait des noms connus, comme Mithat Frashëri, Hasan Dosti, Thoma Orollogai, Ali Këlcyra, Skënder Muço, Koço Muka, Vasil Andoni, Faik Quku, Ramazan Jarani, Hysni Lepenica.

Dans la réunion ont été discutés beaucoup de problèmes et l'on conclut par une série de décisions. La décision la plus importante était celle qui nécessitait l'engagement des deux organisations dans la lutte contre l'occupant²⁷. Sa fixation dans le procès-verbal de la réunion marquait une victoire de la Lutte Antifasciste, si nous admettons que Balli tiendrait à son engagement exprimé ici et si nous faisons abstraction de l'attitude qu'il adopta après la réunion.

L'autre décision importante était la création du Comité du Salut²⁸ de l'Albanie en tant qu'organe qui dirigerait la guerre et qui, après la libération,

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*, Thirrja e Ballit Kombëtar, 1943.

²⁷ *Ibid.*, le fonds 14, dos. 21, doc. 8. Le procès-verbal de la Réunion de Mukja, 1^{er} août 1943.

²⁸ *Ibid.*, doc. 9, 10.

préparerait des élections libres dans le pays. Ce changement de l'attitude de Balli, le consentement de sa part d'engager ses forces dans la guerre, voire de créer même un organisme qui dirigerait cette guerre, pourrait être expliqué d'abord par la situation dans laquelle se trouvait Balli à ce moment-là, par les pressions qui lui étaient faites de l'intérieur pour changer de politique. Mais une influence sur ce changement de l'attitude de Balli auraient doivent avoir eu aussi les pressions anglaises pour se jeter en lutte, qui lui ont faites par l'intermédiaire de la mission militaire des services de transmission, présidée par le commandant Maclyne. Le changement de la position de Balli est lié aussi aux développements rapides que l'on constatait dans la situation internationale et aux questions qui surgissaient dans ce cadre. Les alliés avaient débarqué à ce moment-là en Sicile et quand se développait la réunion à Tapizë, arrivait la nouvelle de la chute de Mussolini. Ces événements pourraient conduire à l'éloignement rapide des Italiens de l'Albanie et à l'établissement d'un Etat albanais qui remplacerait les occupants. Face à cette alternative, Balli devait être préparé, avec une attitude antifasciste nette, de manière à réaliser ses visées.

Dès que devinrent connues les décisions de Mukja, la direction du PCA et du Front de la LN de l'Albanie réagit en les annulant²⁹. Cette attitude de la direction du PC provoqua des réactions différentes durant les années de la Guerre et après. Un certain nombre d'auteurs l'ont expliquée et l'ont justifié par le traitement qu'on fit à Mukja au problème de la Kosovë, ainsi que par les pressions de la direction yougoslave. Mais il nous semble plus juste le point de vue selon lequel le Parti Communiste et Enver Hoxha ont été inquiétés avant tout par la décision prise là pour la création du Comité du Salut de l'Albanie, lequel dirigerait la guerre et le pays jusqu'à la consolidation d'un gouvernement qui sortirait des élections libres et générales tout de suite après la libération. Ce comité serait composé de 12 membres, 6 membres de chacune des parties; parmi les 6 membres qu'enverrait le Front de la Libération Nationale, seulement 2 ou 3 seraient membres du PC, tandis que 3 ou 4 autres seraient des nationalistes de différents courants ou même des zogistes, qui également faisaient partie du Front de la Libération Nationale. Par conséquent, dans le Comité du Salut de l'Albanie, composé de 12 membres, le PC était en minorité et de cette position il risquait perdre tout ce qu'il avait réalisé jusqu'alors. Cela obligea la direction du PC d'intervenir et d'annuler l'accord.

Quant aux définitions et aux attitudes proclamées à Mukje concernant la Kosovë³⁰, elles n'entraînaient à ce moment-là aucune

²⁹ *Ibid.*, dos. 11, doc. 14, 16.

³⁰ *Ibid.*, dos. 21, doc. 8.

conséquence, elles ne changeaient rien dans son statut. Dans cet aspect elles avaient un aspect politique et propagandistique plutôt que concret et pratique. Cependant il existait d'autres grands intérêts qui étaient menacés directement par l'Accord de Mukja et ils étaient liés avant tout à la question de la direction de la guerre et du pouvoir qui était en train d'en sortir. En annulant l'Accord de Mukja, le PC démontrait qu'il était déterminé de ne pas partager le pouvoir avec aucune autre force politique.

En profitant de l'annulation faite à l'Accord de Mukja, Balli Kombëtar s'engagea tout de suite dans une large campagne d'attaques contre le PC. Mais, cependant que les communistes ont pris la responsabilité de la dénonciation de l'accord, les ballistë n'ont pas su profiter de la situation créée. Balli avait toutes les possibilités de s'engager bien qu'en retard dans la lutte et de cette manière s'affirmer comme une force politique patriotique et antifasciste. Mais il n'a pas su en profiter. Vite il devint évident que, bien que Balli se rendît à Mukje, il n'était pas sérieusement disposé à entrer dans la guerre armée contre l'occupant fasciste. C'est ce que montra tout le cours des événements après l'annulation de l'accord et surtout après la capitulation de l'Italie. Dans la nouvelle situation créée le Front de la Libération intervint rapidement, en instaurant le pouvoir des Conseils de la Libération Nationale dans la plus grande partie du pays. Parallèlement, les forces partisans réussirent à mettre en main une bonne partie des sections militaires italiennes, avec leurs armes, leurs munitions, leurs vêtements et leurs vivres. Face à ces développements les dirigeants ballistë décidèrent d'agir vite pour ne pas rester en arrière. Mais déjà il était tard. C'est que montra le massacre sur le détachement de Hysni Lepenica à Grehot de Gjirokastër le 14 septembre 1943. Ce cas fit comprendre que le gouvernement italien du maréchal Badoglio était décidé à s'acquitter de l'engagement qu'il avait pris devant la commande alliée de la Méditerranée, c'est pourquoi, il donna l'ordre à ses divisions qui se trouvaient en dehors de l'Italie, de se rendre aux forces partisans, parce qu'elles étaient membres de la même coalition antifasciste et non pas des forces qui ne prenaient pas part à cette coalition.

L'occupation fasciste allemande eut une influence profonde sur la conduite des forces politiques albanaises. La première manifestation de cette influence était la distanciation ultérieure du Front de la Libération Nationale des autres groupes qui agissaient dans le pays. Balli Kombëtar, le 7 octobre, décida d'interrompre toute action hostile contre les Allemands, bien qu'il n'y ait pas eu de telles actions de sa part. A l'ordre du chef de Balli obéirent presque toutes les unités armées de cette organisation. Tout comme durant l'occupation italienne, Balli Kombëtar espérait par une telle attitude réussir à éviter les représailles, et cela, selon les dirigeants de Balli, augmenterait leur crédibilité parmi le peuple. Une telle attitude, selon eux, encouragerait aussi les Allemands à leur fournir des armes dans leur confrontation inévitable avec les partisans. C'est dans cette phase que commença à être concrétisé la

coopération de Balli avec les Allemands. Un certain nombre de personnalités de Balli furent nommées dans des postes dirigeants dans l'administration fantoche créée par les Allemands comme des ministres, des préfets, etc. Tandis qu'en début de février 1944, les officiers britanniques communiquaient qu'il était trop difficile pour les partisans de livrer assaut aux Allemands, parce que souvent les unités allemandes étaient couvertes de Balli Kombëtar et parce que les forces de Balli, lesquelles luttèrent activement contre les partisans, étaient devenues déjà une partie intégrante des forces allemandes. Certains dirigeants de Balli Kombëtar s'opposèrent à cette attitude de leur organisation. Dans un pamphlet lancé le 21 novembre et écrit, paraît-il, par Skënder Muço, l'on soulignait que Balli était prêt à lutter si Londres le soutenait dans la confrontation avec les partisans. Après les pressions des représentants de la mission anglaise, enfin, à la moitié du novembre, Mithat Frashëri remit aux Britanniques un document signé de sa part où l'on disait que Balli Kombëtar désormais lutterait contre les Allemands. Mais ni cet accord ne fut respecté. Dès le novembre 1943, la règle générale de la conduite de Balli Kombëtar devint le collaborationnisme.

Cependant se creusa le fossé même dans les rangs du Front de la Libération Nationale. En octobre 1943 Abaz Kupa intensifia les actions, en retournant aux formes traditionnelles de la politique des dirigeants, selon lesquels on peut avoir de bonnes relations avec tout le monde. Bien qu'il ne permît pas l'instauration des conseils de la libération nationale dans sa zone, pourtant il envoyait des gens dans les réunions du Front de la Libération Nationale. En même temps il poursuivait ses efforts pour consolider la base du pouvoir dans la zone où il avait de l'influence, ainsi que les liens avec ses gens pour réussir à créer son Mouvement appelé la Légalité. Les discussions pour la création de la Légalité avaient commencé dès le mois de septembre. Par la suite il y eut une déclaration signée par les dirigeants du Nord, y compris Muharrem Bajraktari, Cen Elezi et Fiqiri Dine. Par cette déclaration l'on communiquait la création du parti de la Légalité³¹.

Le programme de la Légalité³², approuvé dans la conférence fondatrice, faisait appel pour lutter contre l'occupant, pour la libération de l'Albanie, pour la restauration à la nation albanaise de tous ses propres droits ethniques, pour le retour de Zogu et pour la création d'un royaume démocratique, pour la réalisation des réformes sociales importantes etc. Dans le programme l'on soulignait le rôle de Zogu pour faire sortir l'Albanie de l'anarchie et l'on rejetait la propagande allemande, selon laquelle Zogu

³¹ "Atdheu", nr. 6., le 15 janvier 1944, p. 4.

³² *Ibid.*

n'avait pas d'intérêt pour la Kosovë. La Légalité établit des liens avec les "bajraktarë" du Nord, avec Balli Kombëtar, avec le gouvernement collaborationniste et avec les Allemands. Le but de Abaz Kupa, le dirigeant de cette organisation, était la construction d'un mouvement nationaliste d'une base large, laquelle donnerait un certain rôle à Zogu dans l'Albanie ethnique et indépendante. Mais dans le Mouvement de la Légalité furent englobés aussi des individus compromis soit avec les Italiens soit avec les Allemands. En dépit des aspirations et des efforts faits, les rangs de la Légalité demeurèrent peu nombreux. La politique que commença à adopter Abaz Kupa allait à l'encontre de son attitude adoptée le 7 avril et à l'encontre du programme lui-même de la Légalité, publié dans le journal "Atdheu".

Paskal MILO

L'INCIDENT DU CANAL DE CORFOU (1945-1946)

L'incident du canal de Corfou n'a pas été un événement fortuit dans les relations albanaises – britanniques, mais une conséquence des développements de ces relations à l'issue et après la Deuxième Guerre Mondiale et du climat international qui s'est tendu après le début de l'année 1946 entre les Grandes Puissances, l'Union Soviétique d'une part et les Etats Unis et la Grande Bretagne de l'autre. A l'issue de la Guerre, la Bretagne a été obligée d'établir *de facto* des relations avec le Gouvernement Provisoire du Front National de Libération, créé à Berat en octobre 1944 où dominaient les communistes. Londres ne nourrissait aucune sympathie pour les communistes albanais. Ceux-ci non plus n'avaient aucune sympathie pour les gouvernements conservateurs et travaillistes britanniques. Dès le temps de la Guerre les missions militaires britanniques en Albanie ne jouissaient d'aucun soutien parmi les rangs des communistes et les leurs actions étaient à leurs yeux toujours douteuses. Cet esprit mutuel de méfiance s'est poursuivi même après la libération de l'Albanie de l'occupation nazie – fasciste, quand la Mission Militaire britannique, présidée par le général Hodgson, s'est rendue en Albanie au printemps 1945. Cette Mission n'a pas été accréditée auprès du Gouvernement Provisoire mais auprès de l'Etat-major Général, pour témoigner de sa nature apolitique et pour ne pas être interprétée comme une reconnaissance du nouveau régime établi à Tirana. Une telle action n'a pas été considérée de bon œil de la part d'Enver Hoxha, cependant que les Américains avaient envoyé une mission civile présidée par un diplomate de carrière, comme c'était Jeycobs. Pourtant la mission britannique a rempli toutes ses fonctions représentatives et diplomatiques nécessaires. Mais dans son activité ont dominé les méthodes conspiratrices et militaires du temps de la Guerre. Hodgson n'était pas diplomate et il ne cachait pas sa haine pour le communisme et les communistes, ce qui l'a amené à ne pas être très prudent et à entrer en liens ouverts avec l'opposition contre le communisme, particulièrement avec des éléments qui visaient et agissaient dans le but de renverser par la force le nouveau régime établi à Tirana. Cette imprudence et ce style militaire dans la direction de la Mission britannique présidée par Hodgson a été rapporté à ce temps-là à leurs centres par les diplomates américains et français qui se trouvaient à Tirana. Cette activité a emmené Enver Hoxha à approfondir ses doutes et à observer de près toute l'activité de la Mission britannique et à restreindre leurs déplacements, lui provoquant

ainsi de la nervosité et du mécontentement.

Indépendamment de ces comportements et de ces jugements réciproques, les relations albanaises - britanniques ont eu, jusqu'à la fin de 1945, un progrès plus ou moins modeste. On peut dire que ce progrès a été plutôt un résultat de la volonté commune des Grandes Puissances pour reconnaître le Gouvernement albanais. Cet acte a été fait le 10 novembre 1945, quand les représentants de l'Union Soviétique, de la Grande Bretagne et des USA ont fait la reconnaissance officiellement le Gouvernement Albanais¹. Cette reconnaissance était un bon soutien pour le développement ultérieur des relations entre l'Albanie et les Grandes Puissances, lesquelles ont commencé par l'établissement des missions diplomatiques officielles dans les pays respectifs. Le jour suivant le Gouvernement albanais a répondu à la note britannique concernant cette reconnaissance, en exprimant sa bonne volonté pour échanger des représentants diplomatiques². En décembre 1945 le Gouvernement albanais a accepté la proposition britannique concernant la nomination de Thomas Rapp, ex - consul général à Salonique, en tant que ministre du Gouvernement britannique à Tirana et a proposé en mars 1946 au poste de son ministre à Londres Vasil Konomi. Cependant, après les élections à l'Assemblée Constitutionnelle, le 2 décembre 1945 et après la proclamation de l'Albanie République Populaire, le 11 janvier 1946, le Parti Communiste et le Gouvernement, dominé par lui, ont rendu plus brutales leurs attitudes vis-à-vis des éléments adversaires, anticommunistes. Beaucoup d'entre eux, qui avaient eu aussi des liens avec les missions britanniques et américaines, ont été arrêtés et on a fait les préparations pour les faire comparaître devant le tribunal. D'autre part, le Gouvernement albanais n'a pas accepté de reconnaître les traités internationaux que l'Albanie avait signés avant la Deuxième Guerre Mondiale et il a refusé de donner son agrément aux deux diplomates britanniques. Au début de l'année 1946, au mois de février, le Premier ministre britannique, Churchill et au mois de mars son homologue soviétique, Staline, par leurs discours ardents ont commencé cette période qui a été connue en histoire sous le nom de la Guerre Froide. Les conséquences de cette guerre se sont fait sentir même en Albanie, où, après le cinquième Plénum du PCA en février 1946 ont été approfondies les réformes radicales au profil net du socialisme staliniste. En réponse à ce cours d'événements en Albanie, les USA et la Grande Bretagne ont bloqué l'approbation de la candidature de l'Albanie auprès du Conseil de la Sécurité pour adhérer à l'ONU. C'est encore en février 1946 que le

¹ Archives du Ministère des Affaires Etrangères de la République d'Albanie (par la suite: AMAE de la RA), l'année 1945, boîte (b.) nr. 1, dos. nr. 10, feuil. nr. 30.

² Ibid.

Département de l'Etat des USA a demandé à Foreign Office de retarder l'envoi du ministre Rapp en Albanie³. Le prétexte de ce retard a été fourni par le Gouvernement albanais lui-même, lequel n'a pas accepté de donner à Victor Smith, ex officier de la Mission Militaire britannique, l'agrément de faire partie de la nouvelle Mission Diplomatique Britannique à Tirana; il a renforcé sa surveillance sur les soldats britanniques et il a limité leurs mouvements à travers l'Albanie.

L'esprit antibritannique à Tirana a été d'autant plus renforcé par les procès politiques contre les adversaires du régime, où l'on n'a pas nié les liens secrets avec les membres de la Mission Militaire britannique. Ces actions ont provoqué de la nervosité à Londres, où la logique d'une diplomatie impériale ne pouvait pas accepter de déficit d'un pays et d'un gouvernement non encore reconnu même pas officiellement par la Grande Bretagne. S'étant consulté avec le Département de l'Etat, Foreign Office a ordonné à la fin du mois de mars le retrait de sa Mission de l'Albanie. Cette action a été faite le 16 avril 1946⁴. Il était tout naturel que Londres n'accepte pas accueillir, elle non plus, le représentant de l'Albanie en Grande Bretagne, Vasil Konomi⁵. Les pressions britanniques, à la fin, ont donné certains résultats. Le gouvernement albanais a accepté de donner son agrément à Smith; il a permis la poursuite des travaux pour trouver les tombes des soldats britanniques tués pendant la Deuxième Guerre Mondiale en Albanie et il a donné garantie concernant tous les droits et les immunités des diplomates britanniques qui serviraient en Albanie selon les conventions internationales⁶. Cette réponse a été jugée satisfaisante à Foreign Office et le 15 mai 1946 le ministre britannique à Belgrade a été recommandé de remettre au ministre albanais là même une note, par laquelle il s'informait sur l'envoi tôt du ministre Rapp⁷ à Tirana. Mais il n'est passé que quelques heures et un autre radiogramme de Foreign Office ordonnait le ministre britannique à Belgrade de ne pas remettre la première note et s'il l'avait remise, il devait la retirer⁸. Ce qui était passé serait appris un peu plus tard. Les militaires des deux parties, bon gré mal gré, avaient gâté ce qu'était en train de construire à grand peine la diplomatie.

* * *

³ Public Record Office (PRO), 1946, Foreign Office (Fo) 371/58474.

⁴ PRO, 1946, FO 371/58491.

⁵ PRO, 1946, FO 371/58492.

⁶ *Archives du Ministère des Affaires Etrangères de la République d'Albanie* (par la suite; AMAE de la RA), 1946, b. nr. 2, dos. nr. 25, feuil. nr. 10-11.

⁷ PRO, 1946, FO 371/58492.

⁸ *Ibid.*

Le 15 mai à 8 heures 30, deux navires militaires britanniques "Orion" et "Superb", en passant par le nord du Canal de Corfou ont été attaqués par les batteries des gardes côtières albanaises. La partie albanaise a expliqué l'incident avec la présence des vaisseaux britanniques dans les eaux territoriales albanaises. Les gardes côtières albanaises ont tiré en signe d'avertissement tout autour des navires britanniques et au moment où le pavillon britannique s'est hissé, celles-là ont cessé de tirer⁹. Selon la version officielle de Londres les vaisseaux britanniques faisaient tout bonnement un passage (innocent) dans le Canal de Corfou, à sa partie septentrionale, c'était une navigation normale, répétée et basée sur le droit international, bien qu'on acceptât qu'elle soit faite à l'intérieur des les eaux territoriales de l'Albanie¹⁰.

L'incident, considérant la manière dont les événements étaient déroulés, n'avait pas été préparé d'avance et il n'y a pas de données qui accusent aucune des deux parties. Mais cela ne veut pas dire que l'incident était un pur hasard et qu'il n'avait pas eu une cause. Il était un produit des circonstances qui se sont créées dans les relations albanaises – britanniques au printemps, 1946, de la méfiance et de doutes réciproques, des tensions accumulées et provoquées par les facteurs internationaux. Ce n'était pas sans raison que le commandant de la batterie côtière albanaise à Saranda et son équipe ne voyaient pas avec sympathie les passages des vaisseaux britanniques, d'autant moins de ceux grecs, près de la côte albanaise. La Londres officielle avait laissé ouverte la discussion sur les frontières de l'Albanie du Sud dès la Deuxième Guerre Mondiale. Cependant, dès le printemps de 1946, les provocations à la frontière albanaise- grecque et la rhétorique antialbanaise des cercles de la droite grecque, venus au pouvoir, avaient atteint à leur comble. Le régime communiste établi en Albanie n'a pas fait d'effort pour neutraliser les sympathies pro - grecques de la Grande Bretagne par une politique de rapprochement, au contraire, il les a nourris par l'absence de la maturité et de la maîtrise des sentiments antibritanniques, dû surtout à des motifs idéologiques. Cet esprit, appuyé à juste titre par une négative expérience historique britannique vis-à-vis de l'Albanie, a donné à l'atmosphère politique chargée de l'époque, le message erroné de la recherche et de la découverte des dangers et des ennemis partout et à tout instant. La batterie côtière albanaise à Saranda s'était trouvée bien des fois devant des démonstrations provocatrices des vaisseaux grecs de patrouille dans les eaux territoriales albanaises. Le matin du 15 mai elle a obéi à l'ordre militaire donné en principe par la commande supérieure pour défendre l'intégrité territoriale, sans nullement penser que ces 12 tirs entraîneraient un

⁹ AMAE de la RA, 1946, b. nr. 2, dos. nr. 25, feuil. .nr. 63.

¹⁰ PRO, 1946, FO 371/58492.

incident gros de conséquences pour les relations de l'Albanie avec la Grande Bretagne et pour la position internationale du pays.

Les Britanniques ont donné consciemment à l'incident une importance et des dimensions qui ne lui appartenaient pas. L'action diplomatique britannique concernant l'incident était un mélange de la fierté blessée de la marine britannique et d'une visée politique claire pour vaincre le gouvernement communiste albanais et pour isoler l'Albanie sur le plan international. Voire, la première réaction des soldats britanniques était plus avancée. L'état-major de la commande britannique de la Méditerranée tout de suite après l'incident s'est adressé par un télégramme codé et très secret, à l'Amiral du Bureau de Guerre (The War Office) à Londres. Il informait que, bien qu'il fût probable une réponse rapide des Albanais pour se justifier, l'on croyait que l'amiral Kinahan détruirait par bombardement ou débarquement les canons de la batterie côtière, avant son départ de Corfou le 21 mai. La commande britannique de la Méditerranée considérait l'incident comme "un bon moyen pour donner aux Albanais une leçon et pour démontrer que le drapeau britannique ne peut pas être offensé impunément...". D'ailleurs Kinahan était instruit pour élaborer le plus vite possible le plan de cette opération en n'excluant non plus la coopération avec des forces aériennes¹¹. L'amirauté a répondu le même jour en ordonnant l'interruption des actions proposées, cependant que Foreign Office visait s'adresser au Gouvernement albanais et lui demander des explications immédiates et publiques¹². L'Amirauté britannique s'était adressée aussi au Premier ministre Atlee. Celui-ci a été informé que l'on se préparait à punir les batteries côtières albanaises et que Foreign Office était d'avis d'attendre la réaction du Gouvernement albanais là-dessus avant d'agir. Enfin, l'on demandait à Atlee d'entreprendre une action dont la commande britannique de la Méditerranée en serait mise au courant ensuite.¹³ Un jour plus tard l'Amirauté recevait le message qu'il ne fallait faire "aucune action jusqu'à ce qu'on reçoive une réponse du Gouvernement albanais".¹⁴

Les hauts fonctionnaires de Foreign Office ont préparé la note verbale qui serait adressée au Gouvernement albanais. Au début l'on pensait envoyer la note à Tirana par l'intermédiaire de la Mission Militaire albanaise à Bari, mais, ayant appris qu'elle s'en était éloignée, il y avait peu de temps, l'on a décidé d'entrer en contact avec la Mission albanaise à Belgrade, présidée par Hysni Kapo. Le 18 mai l'Ambassade britannique à Belgrade a

¹¹ PRO, 1946, FO 371/58492.

¹² *Ibid.*

¹³ PRO, 1946, PREM 8/406.

¹⁴ PRO, 1946, FO 371/58492.

remis à la Mission albanaise la note verbale concernant l'incident du 15 mai. Après la version de Londres sur l'événement, Foreign Office rappelait non par hasard que l'incident avait dû se produire au moment où le Gouvernement britannique s'était préparé à donner une réponse favorable à la note du Gouvernement albanais du 22 avril concernant l'établissement des relations diplomatiques et l'envoi du ministre britannique T. Rapp à Tirana. Après l'événement du Canal de Corfou, disait-on plus bas dans la note, les procédés ultérieurs dans ce domaine seraient suspendus. Le Gouvernement britannique attendait *une justification rapide et publique* de la part du Gouvernement albanais concernant l'action violente des batteries albanaises, demandait une garantie que les personnes responsables seraient condamnées sévèrement et s'attendait à une réponse rapide de sa part¹⁵. Le jour suivant, le 15 mai, Tirana recommandait à Hysni Kapo à Belgrade de mettre au courant l'Ambassade britannique de ce que le Gouvernement albanais était en train de faire les enquêtes nécessaires sur l'incident et que, deux jours après, ils en auraient la réponse¹⁶.

Lorsqu'on était dans l'attente de la réponse du Gouvernement albanais, à Foreign Office avaient commencé les discussions sur la manière dont on agirait si Tirana ne se justifiait pas et ne donnerait pas une réponse satisfaisante. Hayter proposait trois alternatives: premièrement, poser la question devant le Conseil de la Sécurité de l'ONU pour témoigner que l'Albanie ne méritait pas l'adhésion dans cette Organisation; deuxièmement, contredire la demande albanaise pour obtenir en dédommagement une partie de la flotte italienne; troisièmement, se servir de l'incident pour appuyer les prétentions grecques à la partie albanaise du Canal de Corfou¹⁷. Un autre haut fonctionnaire de Foreign Office, Ward, s'exprimait: "nous ne pouvons pas attendre beaucoup du Conseil de Sécurité" et "nous pouvons faire de cet incident une occasion excellente pour la Délégation du Royaume Uni afin de justifier notre contestation que l'Albanie n'est pas un" Etat épris de paix" selon l'article 4 de la Charte, lorsque la demande albanaise sera présentée devant le Conseil de Sécurité de la part du Comité des experts pour les candidatures¹⁸. Fitzmaurice partageait le même avis que Ward pour ne pas déposer la question devant le Conseil de Sécurité "car si nous le faisons, nous semblerions un peu ridicules" et que "actuellement nous devons être intelligents pour ne pas faire de l'incident tant de capital, en argumentant

¹⁵ PRO, 1946, FO 371/58492.

¹⁶ AMAE de RA, 1946

¹⁷ PRO, 1946, FO 371/58492.

¹⁸ *Ibid.*

contre l'adhésion de l'Albanie à l'ONU"¹⁹. Le cours le plus juste au moment actuel, suggérait Fitzmaurice, est de faire une protestation sévère contre le Gouvernement albanais. Il est possible que l'incident ne soit pas reproduit, mais "nous devons toutefois avoir en considération le danger qu'il peut se reproduire". Seulement alors, termine Fitzmaurice, "nous serons sur un terrain très solide, en rapportant la question au Conseil de Sécurité et faisant d'elle la base d'un refus à l'acceptation de l'adhésion de l'Albanie à l'ONU"²⁰.

Le 21 mai le Gouvernement albanais a donné sa réponse. Au début la note albanaise donnait l'explication officielle des autorités albanaises sur l'incident. Selon elle, dans les eaux territoriales albanaises avaient navigué deux vaisseaux inconnus, dans la direction desquels, ayant donné le signal de s'éloigner, l'on a tiré. Seulement quand les navires ont hissé leur pavillon ils ont été identifiés comme des navires britanniques. Le Gouvernement albanais soulignait que, bien qu'il eût donné l'ordre à sa commande côtière d'agir selon les lois internationales contre tout navire étranger qui violerait les eaux territoriales albanaises, il n'aurait donné en aucune manière l'ordre de la frappe contre les navires de l'alliée, la Grande Bretagne, s'ils étaient identifiés et s'ils ne se trouvaient pas dans les eaux territoriales albanaises²¹. Cet événement, comme l'expliquait le Gouvernement albanais, était dû au fait que souvent la commande côtière albanaise s'était trouvée devant de telles situations provocantes incitées par les navires grecs. Dans la note verbale du 21 avril l'on mentionne quelques-uns de ces cas, dont les représentations des Etats étrangers aussi étaient informées, y compris la Mission américaine, pour que celle-ci en mette au courant le Gouvernement britannique également. Le Gouvernement albanais exprimait sa confiance que le Gouvernement britannique essaierait de comprendre les circonstances dans lesquelles l'événement avait dû se produire. A la demande britannique pour la condamnation sévère des personnes responsables pour l'incident, dans la note verbale albanaise l'on a donné une réponse dans un autre sens. Il y est dit: "Le Gouvernement Albanais ne manquerait et ne manquera pas de condamner sévèrement toutes les personnes responsables *pour la violation des lois internationales* (ma remarque – P. M.), qui sont à la base des relations solides entre les Etats pacifiques"²². A la fin de la note le Gouvernement albanais exprimait son espoir que l'événement de Saranda ne deviendrait pas un obstacle pour l'échange des représentants diplomatiques et

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ AMAE de RA, 1946, boît. nr. 2, dos. nr. 25, feuil. nr. 64.

²² *Ibid.*

pour le renforcement ultérieur de l'amitié entre les deux pays²³.

La note verbale du gouvernement albanais a été remise à l'Ambassade britannique à Belgrade le 21 mai. Le jour suivant, le chargé d'affaires, le Britannique Clutton a envoyé la note verbale à Foreign Office. Le 23 mai ont commencé les premiers jugements concernant la note albanaise. Hayter a qualifié la note albanaise non pas très satisfaisante, car le gouvernement ne se justifiait, ni ne promettait pas de condamner les responsables pour l'incident. Il considérait la question des eaux territoriales comme compliquée. Le passage des navires dans les eaux territoriales albanaises au moment de l'incident Hayter l'a considéré peu important, parce qu'il était impossible de passer à travers un détroit sans toucher aux eaux territoriales de quelqu'un²⁴. La note albanaise, commentait Hayter, prétend nier le passage par le Canal de Corfou sans la volonté du Gouvernement albanais. Il profitait du cas pour faire savoir que l'Amirauté était en train d'étudier combien important était pour les Britanniques du point de vue pratique le droit de passage à travers ce détroit, en ajoutant qu'il était utile de savoir aussi s'il y avait une base légale à la prétention albanaise pour ne pas permettre le passage, y incluse la frappe s'il était nécessaire²⁵.

Hayter a fait des suggestions. Dans le cas où le point de vue de l'Amirauté serait correct et les Albanais n'avaient pas le droit légal d'interdire le passage à travers le détroit, il suggérait au Gouvernement britannique de refaire la demande au Gouvernement albanais pour se justifier à propos de l'incident, pour condamner les coupables et pour donner la garantie qu'il n'y aurait plus d'intervention dans le droit du passage à travers le détroit. Hayter recommandait que "nous pouvons dire que dès que cette garantie sera prise, la question de l'établissement des relations diplomatiques pourra être reconsidérée"²⁶. Le diplomate britannique était de l'avis que la presse devait être mise au courant de l'insatisfaisante réponse albanaise et par l'intermédiaire du service albanais de BBC et des autres sources, il fallait transmettre le message que les actions illégales et irresponsables accomplies par les Albanais avaient des liens avec leurs prétentions pour adhérer à l'ONU, pour la prise d'une partie de la flotte italienne etc. Enfin Hayter donnait aussi le fait qu'on avait recommandé à l'Amirauté de donner l'ordre aux navires qui partaient de Corfou de passer par la partie sud du Canal non liée aux eaux territoriales albanaises²⁷.

²³ *Ibid.*

²⁴ PRO, 1946, FO 371/58492.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

Le 24 mai l'Amirauté répondait aux questions posées par Foreign Office, en se référant à la note verbale. Il cherchait qu'on insistât sur le droit du passage innocent (inoffensif) en accord avec le droit international que les Albanais niaient, semblait-il. L'Amirauté rassurait que les navires britanniques avaient le pavillon hissé au moment de la frappe et que les Albanais ne devaient en aucun cas tirer 12 fois à canon de gros calibre. Même s'ils avaient eu des raisons pour douter, une frappe avertissante à canon de petit calibre aurait été plus que suffisante²⁸. Ayant fait toutes les préparations nécessaires, le 29 mai Foreign Office recommandait à l'Ambassade britannique à Belgrade d'informer le Gouvernement albanais que sa réponse avait été insatisfaisante pour le Gouvernement britannique. De même l'on autorisait l'ambassade de remettre sa nouvelle note à la Légation albanaise à Belgrade. Le jour suivant le chargé d'affaires britannique à Belgrade a transmis à Hysni Kapo le message et la note originale de Foreign Office. Cette note qui se trouve dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères (MAE) et qui porte la date de 30 mai contient des changements non substantiels par rapport au texte de la note envoyée le jour précédent par Foreign Office. Elle était rédigée sur des tons un peu plus radoucis²⁹. Dans la nouvelle note britannique avaient pris place toutes les pensées et les suggestions données par Hayter et l'Amirauté, telles que le droit du passage inoffensif à travers les eaux territoriales d'un pays, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, la prétention que le Gouvernement albanais n'avait pas le droit d'intervenir dans la question du passage des navires à travers le Canal de Corfou et qu'il avait été mal informé concernant les circonstances de l'incident du 15 mai, que les navires britanniques avaient eu hissé le pavillon, que les actions provocatrices des navires grecs ne justifiaient pas la frappe contre les navires britanniques etc. La note se poursuivait sur le renouvellement de la demande "de condamner l'officier qui avait à faire avec la violation ouverte du droit international, d'avoir une justification de la part du Gouvernement albanais et une garantie... qu'il n'y aurait pas d'autre intervention dans le droit du passage à travers du Canal de Corfou"³⁰. La note terminait dur la phrase déjà connue que quand on aurait reçu les garanties nécessaires sur les questions ci-dessus, alors l'on pourrait examiner la question de l'établissement des relations diplomatiques³¹.

La note britannique arrivait à Tirana le 2 juin 1946. Le

²⁸ PRO, 1946, FO 371/58493.

²⁹ AMAE de la RA, 1946, boît. nr. 2, dos. nr. 25, feuil. nr. 74-76.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

Gouvernement albanais ne s'est pas pressé d'en donner la réponse. Il voulait gagner du temps, mais il ne voulait non plus cependant changer d'attitude concernant cette question. A Londres le retard a causé de la nervosité, ainsi a-t-on autorisé Clutton à Belgrade de transmettre à Tirana son souci en lui demandant une réponse rapide concernant cette question importante. Le 14 juin Hysni Kapo a transmis ce message à Tirana³². Le 19 juin le Gouvernement albanais donnait sa deuxième réponse. Elle était brève, catégorique et s'opposait à toutes les prétentions britanniques. Le Gouvernement albanais insistait que tout navire étranger qui entrait dans les eaux territoriales albanaises devait avoir la permission des autorités du pays et accomplir les formalités requises, que les circonstances dans lesquelles l'incident avait eu lieu, en dépit de la révision en détail des faits, demeuraient celles exposées dans la note du 21 mai etc. De nouveau à la fin de la note l'on disait que cette question ne deviendrait pas un obstacle à l'établissement des relations diplomatiques entre les deux pays³³. Les premières réactions à Foreign Office concernant la nouvelle note albanaise ont commencé dès le 20 juin. C'est encore Hayter qui a jugé la note insatisfaisante. "Puisqu'il est impossible, - écrivait-il, - de passer à travers le détroit de Corfou sans entrer dans les eaux territoriales albanaises, cela veut dire qu'aucun navire ne peut se servir du Canal sans obtenir d'abord la permission du gouvernement albanais, ce qui est sans doute une position non basée. La note albanaise ne contient aucune garantie sur la condamnation de l'officier responsable ni quelque justification". Ensuite Hayter exprimait son idée qu'il était le temps d'établir par une action locale les droits britanniques sur le Canal et que l'Amirauté devait faire ce qu'elle avait voulu faire bien avant, c'est-à-dire envoyer des navires dans le nord du Canal avec des instructions pour répondre à tout feu qui se dirigerait contre eux³⁴. Hayter revient encore une fois aux options du soutien pour les prétentions grecques pour la modification des frontières dans la région du Canal de Corfou mais il est contre la déposition de la question auprès du Tribunal International³⁵. Ward et Becket partagent le même avis. Il est à noter que Ward pour la première fois a avancé l'hypothèse du minage des eaux du Canal de Corfou de la part des Albanais et de leurs protecteurs pour tirer contre les navires britanniques³⁶.

Dans les dossiers de Foreign Office sur l'incident du 15 mai il y a

³² *Ibid.* feuil. 79080.

³³ *Ibid.*, feuil. nr. 81.

³⁴ PRO, 1946, FO 371/58493.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*

beaucoup de relations et d'analyses recommandées pour affronter les problèmes que cet événement avait entraînés. Ce qui attire l'attention c'est en particulier ces matériaux qui appuient la thèse britannique du "passage naïf" des vaisseaux militaires dans les eaux territoriales. De tels matériaux ont été adressés le 27 juin à Hayter par Synott de l'Amirauté, où l'on examine brièvement l'expérience britannique concernant cette question³⁷. Dès le début l'on affirme qu'il n'y a pas de principes connus du droit international qui permettent "le passage naïf" des vaisseaux dans les eaux territoriales. Le gouvernement britannique avait été toujours de l'avis que ce droit avait existé et qu'il en avait informé les autres gouvernements aussi lorsqu'ils avaient imposé des règles qui le niaient et fixaient des formalités telles que la communication du but du passage, comme c'était le cas du Dantzig en 1933 et de Chili en 1935. Le gouvernement britannique avait fait des efforts dans la Conférence de la Haye aussi, en 1930, de faire insérer un article qui connaisse le droit du "passage naïf". Mais ce fut un effort raté. En décembre de 1933 le Gouvernement britannique avait insisté encore de légitimer ce passage, en avançant la proposition que "lorsqu'un Etat a le droit d'interdire le passage à travers ces eaux territoriales pour des raisons de sécurité nationale", il est possible que ce droit "ne s'applique pas dans le cas où ces eaux territoriales seraient parties intégrante d'une voie maritime générale"³⁸. Même cette fois la prétention britannique a été rejetée.

Cette pratique exclusive était suggérée à Foreign Office pour s'en servir en sens inverse afin de rejeter la demande du Gouvernement albanais d'une permission préliminaire pour entrer dans les eaux territoriales. Comme il n'y avait pas de règles définies non plus en ce qui concerne cette question, autant que le Gouvernement britannique se tenait au point de vue que le droit du "passage inoffensif" existait, il fallait communiquer aux Albanais que les vaisseaux britanniques continueraient de se servir du Canal de Corfou³⁹. Ici même l'on recommandait que dans le cas où cet argument serait considéré très faible, alors l'on recourrait à l'autre argument selon lequel les eaux de Corfou faisaient partie d'une voie maritime internationale connue et qui n'était pas discutée par les autres Puissances⁴⁰. Pourtant à Foreign Office l'on avait le sentiment que les arguments qu'ils avaient en main n'étaient pas suffisants, ni convaincants, ainsi le 5 juillet 1946, Hayter s'adresse-t-il de nouveau à l'Amirauté avec la demande d'appuyer par d'autres arguments le passage des navires dans les eaux territoriales, partie du trafic maritime

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

international, soit-il même en signalant au préalable les autorités côtières de l'Etat concerné⁴¹.

Une semaine plus tard, le 12 juillet, l'Amirauté a répondu qu'un tel acte ne serait pas différent en ce qui concerne la procédure requise pour avertir par l'intermédiaire des canaux diplomatiques. Il suggérait de contredire absolument toute discussion concernant les procédures correctes⁴². L'Amirauté, la fierté et la puissance de l'Empire Britannique, ne voulait pas créer un précédent, qui pourrait menacer la liberté presque illimitée de la flotte britannique, non plus son prestige dans les mers et les océans du monde. D'autant moins la flotte impériale pourrait-elle accepter le défi d'un petit pays, pauvre et impuissant comme l'Albanie. Par conséquent, l'Amirauté proposait que, avec Foreign Office, transmettre au Premier ministre britannique une recommandation commune concernant la manière dont il fallait agir⁴³. Le projet de cette recommandation a été formulé par l'Amirauté le 18 juillet et le 22 juillet Foreign Office a donné son accord⁴⁴. Le 25 juillet l'Amirauté l'envoyait au Premier ministre Atlee pour le soumettre à son approbation. Dans la lettre l'on a brièvement décrit l'événement et les efforts pour la solution de la question par la voie diplomatique. Le Premier ministre britannique s'informait que l'attitude albanaise était insatisfaisante et "concernant le problème en question constitue un point de vue du droit international qui est tout à fait inacceptable et peut imposer des restrictions dans la navigation d'une nature que ce pays a contredit durant des générations de suite"⁴⁵. Avec la lettre explicative l'on a envoyé à Atlee un avant-projet de note, dans lequel Foreign Office proposait de l'adresser au Gouvernement albanais après l'avoir soumis à l'approbation du Premier ministre. Voire, l'approbation était demandée spécifiquement pour la dernière phrase où l'on disait que, si les batteries côtières albanaises ouvraient le feu sur toute sorte de navire britannique qui passait par le Canal de Corfou, la riposte serait de même par le feu. À Atlee l'on demandait aussi d'approuver dans les circonstances créées le passage des vaisseaux britanniques par la partie septentrionale du Canal de Corfou⁴⁶. Le 27 juillet le Premier ministre britannique a approuvé la suggestion commune de l'Amirauté et de Foreign Office⁴⁷. Le 30 juillet à Foreign Office l'on

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ PRO, 1946, PREM 8/406.

⁴⁶ *Ibid.*: PRO, 1946, FO 371/58493.

⁴⁷ PRO, 1946, FO 371/58493.

communiquait la réponse. La voie de l'envoi de la nouvelle note au Gouvernement albanais était déjà ouverte.

Le 1^{er} août Foreign Office envoyait la note à l'Ambassade britannique à Belgrade, alors que le jour suivant la note a été remise à la Légation albanaise là⁴⁸. La nouvelle note britannique répétait ce qui était discuté et décidé par Foreign Office, l'Amirauté et le Bureau du Premier ministre⁴⁹.

A la suite de l'envoi de la note, à Foreign Office a redémarré la discussion sur l'établissement des relations diplomatiques avec l'Albanie. L'atmosphère n'était pas favorable. Voire, quelques jours après l'envoi de la note, à la suite d'un rendez-vous avec le vice-ministre albanais de l'Extérieur, Clutton rapportait à Londres: "ma conviction est que les Albanais pensent que nous sommes tellement inquiets de savoir ce qui se passe en Albanie, tôt ou tard, nous accepterons de rétablir les relations diplomatiques indépendamment de leur comportement en ce qui concerne les deux croiseurs". Le chargé d'affaire britannique à Belgrade suggérait de faire des déclarations publiques, où l'on expliquerait clairement aux Albanais qu'ils surestimaient leur importance et que le rétablissement des relations diplomatiques dépendait de leur comportement⁵⁰. A la suite des discussions, le 7 août, Hayter, Fitzmaurice etc. ont abouti à la conclusion que le recommencement des négociations sur l'envoi d'un ministre britannique à Tirana devrait être remis à plus tard. Les raisons de cette décision étaient trois: premièrement, l'envoi d'un ministre à Tirana inquiéterait les Grecs à un moment où leurs prétentions contre l'Albanie étaient en discussion; deuxièmement, cette discussion se développait à un temps où "nous avons entrepris une attaque puissante contre l'Albanie en ce qui concerne sa demande d'adhérer Nations Unies"; troisièmement, il fallait attendre jusqu'au 1^{er} septembre, quand terminerait la Conférence de la Paix à Paris et la question de l'adhésion à l'ONU trouverait une solution⁵¹. En été 1946 l'Albanie se trouvait devant une pression combinée et préparée. Le Gouvernement albanais se sentait toujours plus menacé et exposé au danger de la politique britannique et grecque. Cette menace est devenue réelle non seulement pour le Gouvernement communiste, mais aussi pour l'indépendance et l'intégrité territoriale du pays. L'éloignement de la Mission britannique de Tirana, l'incident du 15 mai, le déclenchement de la guerre civile en Grèce et les prétentions grecques sur l'Albanie Méridionale, qui ont

⁴⁸ AMAE de RA, 1946, boît. nr. 2, dos. nr. 25, feuil. nr. 85.

⁴⁹ PRO, 1946, FO 371/58493.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*

été ouvertement manifestés dans la Conférence de la Paix à Paris étaient suffisants pour créer une atmosphère d'alarme devant le Gouvernement albanais.

Dans de telles circonstances la question de la défense contre une attaque combinée gréco-britannique en particulier par la mer, d'abord dans la région de Saranda, est devenue son principal but. En juin 1946 Enver Hoxha est allé faire une visite officielle à Belgrade, où, parmi les questions principales traitées avec Tito était aussi celle de la défense⁵². Cette visite a été attentivement suivie par l'Ambassade soviétique à Belgrade et à Tirana. Les deux sources rapportaient sur la visite de la délégation albanaise et sur les problèmes discutés là, y compris les questions de la défense. Parallèlement les observateurs occidentaux rapportaient de Belgrade que "toutes les énergies de Kremlin étaient concentrées sur la réorganisation militaire et que l'Albanie était en train de donner une île à la Russie (l'île de Sazan - P.M.) comme base militaire⁵³.

L'ambassadeur soviétique à Belgrade, Lavrentiev, le 2 juin 1946 communiquait à Moscou que, selon les paroles de Tito, celui-ci avait traité avec Enver Hoxha des problèmes militaires. Entre autres l'on avait parlé sur la nécessité de la création de la défense côtière, laquelle était particulièrement importante dans la région de Vlora. Tito, - écrivait Lavrentiev, espère que les armes pour réaliser ce but seraient livrées par l'Union Soviétique, sinon dans le cadre de la réalisation du contrat, en profitant du fonds trophée⁵⁴. Un jour plus tard Cuvahini informe plus largement sur cet entretien à Tirana avec Enver Hoxha. Tito, selon le rapport de l'ambassadeur russe, avait déclaré que l'Albanie devait avant tout s'occuper du renforcement de sa frontière méridionale avec la Grèce, et de son littoral. Il avait souligné que l'Albanie et la Yougoslavie n'avaient pas à ce moment-là la possibilité matérielle d'organiser la construction d'un type contemporain de défense.

Plus tard Tito a exprimé son idée que l'Albanie devait construire la défense tout au long de sa frontière littorale d'une telle manière qu'en cas de guerre cette défense provisoire puisse entraver dans une certaine mesure l'avancement des forces armées de l'ennemi. Tito met l'accent sur la nécessité du renforcement de la défense dans la région de Vlora et en particulier dans l'île de Sazani et dans la péninsule de Karaburuni, dans la région de Saranda comme la frontière directe avec le territoire grec (avec l'île de Corfou. Selon

⁵² Archiv Vneshnej Politiki Rosii (AVPR), 1946, F. 067, op. 14, d. 61.49.

⁵³ T. H. Anderson, *The United States, Great Britain and the Cold War 1944—1947*, University of Missouri Press Columbia and London, 1981, p. 135.

⁵⁴ AVPR, 1946, F. 067, op. 14, p. 104, d. 9.

lui, ces deux régions avaient une grande importance stratégique, car l'on possédait l'entrée et la sortie dans la mer Adriatique (détroit d'Otranto). Enfin Tito avait déclaré à Enver Hoxha que l'Etat-major Yougoslave donnerait une aide générale à l'armée albanaise dans l'organisation et la construction de sa capacité défensive. Concernant la question de la construction de la défense littorale, Tito avait promis d'envoyer dans un proche avenir non officiellement des spécialistes militaires yougoslaves⁵⁵.

On pense que les spécialistes yougoslaves seraient venus en Albanie en fin d'août ou en début de septembre. Justement à ce temps-là deux autres événements, qui en apparence n'ont rien à faire avec la question, attirent l'attention. Le premier, l'établissement de la liaison maritime civile entre les ports yougoslaves de l'Adriatique et le Port de Saranda au sud de l'Albanie, et deuxièmement, la signature du Traité du Commerce et de la Navigation entre les deux pays. Les sources anglaises de l'information avaient appris aussi qu'au mois de septembre les autorités albanaises avaient pris des autorités yougoslaves 500 mines, produits allemands du type GY, restés dans les ports yougoslaves dès le temps de la guerre⁵⁶.

Au début de l'automne 1946, les relations albano-britanniques étaient tendues. A Tirana la propagande antibritannique s'était accrue, cependant qu'à Londres on pensait mettre à l'épreuve le Gouvernement albanais encore une fois. Le 11 septembre 1946 Foreign Office s'est adressé à l'Amirauté et, en lui rappelant la note britannique envoyée au Gouvernement albanais le 2 août et particulièrement sa dernière phrase, il lui demandait de savoir si quelque navire militaire britannique était passé par le Canal de Corfou depuis ce temps-là et si oui, quel en avait été le résultat. La raison de cet intérêt s'expliquait par le fait que Foreign Office était en train d'examiner la possibilité de recommencer de faire des efforts pour envoyer un représentant à Tirana, mais au début, il fallait savoir si les Albanais avaient tiré leur leçon concernant le traitement des vaisseaux britanniques. C'est pourquoi, disait-on dans la communication de Foreign Office "*si dernièrement il n'y a pas eu de vaisseaux qui aient passé à travers le Canal de Corfou, nous aurions voulu que vous examiniez si quelqu'un d'eux puisse ou non se diriger vers là dans un très proche avenir pour tester*"⁵⁷

Ce document renferme une grande valeur pour chaque chercheur qui désire interpréter avec objectivité l'histoire des relations albano-britanniques et surtout le deuxième incident du Canal de Corfou. C'est un fait qui aurait pu apporter un jugement différent de celui du Tribunal International s'il était

⁵⁵ *Ibid.*, d. 6.

⁵⁶ PRO, 1946, FO 371/58495.

⁵⁷ PRO, 1946, FO 371/58493.

connu à ce temps-là. Ce document est un point de repère pour le traitement des événements qui vont arriver un peu plus tard dans le Canal de Corfou.

Ayant reçu le message de Foreign Office, l'Amirauté l'a transmis à la Commande britannique de la Méditerranée le 21 septembre 1946⁵⁸. Un jour plus tard de là arrivait la réponse qu'aucun navire n'y était passé mais "l'on vise que quand les croiseurs MAURITIUS, LEANDER et deux contre-torpilleurs s'éloignent de Corfou le 22 octobre, ils peuvent passer par le Canal Septentrional"⁵⁹

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*

Rolf KÖDDERITZSCH**ALBANISCH UND THRAKISCH**

In der Vergangenheit waren eine Reihe von Sprachwissenschaftlern und Historikern immer wieder für die thrak. Abkunft der Albaner eingetreten. Zu ihnen gehörten Bartholomäus Kopitar, August Friedrich Pott, Wilhelm Tomaschek, Max Vasmer, Sextil Pușcariu, Herman Hirt, Joshua Whatmough, Gustav Weigand, Hugo Schuchardt, Alexandru Rosetti, Dimiter Detschew, Günther Reichenkron, Henrik Barić. Für die illyrische Herkunft des Alb. waren Männer wie J. Thunmann, Johann Georg von Hahn, Gustav Meyer, Paul Kretschmer, Francesco Ribezzo, Giuliano Bonfante, Radoslav Katičić, Edgar Polomé und Eqrem Çabej eingetreten. Einige Gelehrte wie Norbert Jokl und Stefan Mladenov haben eine vermittelnde Position eingenommen und das Albanische als "thrakisch-illyrische" Sprache angesehen. Um den thrakischen Ursprung des Albanischen war es in den 70er und 80er Jahren des vergangenen Jahrhunderts relativ still geworden. Mit großer Vehemenz hatten in dieser Zeit albanische Gelehrte wie Shaban Demiraj, Mahir Domi, Seit Mansaku, Selim Islami oder Selami Pulaha die illyrische Herkunft des Albanischen und die 'Autochthonie' aller Albaner in ihren heutigen Wohnsitzen verteidigt. Die meisten Gelehrten außerhalb Albaniens verhielten sich in dieser Frage abwartend, wie die Äußerung von Günter Neumann aus dem Jahre 1975 zeigt: "Weder für das moderne Albanisch noch für das Messapisch in Unteritalien ist Verwandtschaft mit dem [Illyrischen] nachgewiesen"¹. Seit 1957 und in dem darauf folgenden Vierteljahrhundert versuchten der bulgarische Wissenschaftler Vladimir Georgiev und etwas später sein Schüler Ivan Duridanov in einer ganzen Reihe von Arbeiten den Nachweis zu führen, dass in antiker Zeit im Osten der Balkanhalbinsel zwei Sprachen gesprochen worden seien, südlich des Haemus Mons das Thrakische und nördlich davon das Dakomysische oder Dakische. Die heutigen Albaner sind Georgiev zufolge dakischer Abstammung; das Dakische dürfe als Substrat der rumänischen Sprache gelten, und die Dardanier seien ein mysischer Stamm mit einem späteren illyrischen Substrat gewesen. Die Reaktionen in der Fachwelt auf die Georgiev-Duridanovsche Theorie blieben in der Mehrzahl vorerst abwartend skeptisch. Als die zögernde Fachwelt langsam begann, sich entweder für die

¹ G. Neumann, Illyrische Sprache, nē: *Der Kleine Pauly: Lexikon der Antike*, völl. II (München: dtv, 1979), kol. 1369 v.

illyrische oder aber für die dako-mysische Herkunftshypothese zu erwärmen, erschien 1994 sozusagen "als Blitz aus heiterem Himmel" das Buch *Die Anfänge des albanischen Christentums* des deutschen Historikers Gottfried Schramm. Kurz danach erschien in einer rumänischen Zeitschrift noch ein Artikel des Polen Krzysztof Tomasz Witczak, der sich teilweise wie ein Resümee des Buches von Schramm liest. Beide Autoren vertreten die Meinung, dass die Albaner Nachkommen des thrakischen Stammes der Bessen seien und ihre Sprache eine direkte Fortsetzung des Bessischen. Bekanntlich waren die Bessen ein großer thrakischer Volksstamm im Rila- und Rhodopemassiv. Der Stammesname wurde später auf eine Reihe benachbarter Stämme ausgeweitet. Im 9. Jh. ist – nach Schramm – ein Teil der bereits im 4. Jh. christianisierten Bessen dem Druck der heidnischen Bulgaren gewichen und hat sich in dem *Arbanon* genannten Gebiet zwischen Mati und Shkumbini niedergelassen; von dort aus haben sich die Bessen bzw. Albaner über große Teile der westlichen Balkanhalbinsel ausgebreitet. Wenn die Hypothese von Schramm und Witczak richtig ist, dann muss es zahlreiche sprachliche Verbindungen zwischen dem Bessischen bzw. dem Thrakischen und dem Albanischen geben. Diese Verbindungen zwischen der thrakischen und der albanischen Sprache unter Einbeziehung auch der dakischen hier zu untersuchen und zu diskutieren ist das Ziel dieses Vortrages.

Leider stellen sich einem Vergleich dieser Sprachen eine ganze Reihe von Schwierigkeiten in den Weg.

Nach V. Georgiev und I. Duridanov war bildete der Haemus Mons in etwa die Grenze zwischen dem dakischen und dem thrakischen Sprachgebiet. Zu der Tatsache, dass Herodot (IV 93) und Strabo (VII 295) die in Moesia Inferior lebenden Geten ausdrücklich als Thraker bezeichnen² und dass Strabo (VII 305) behauptet, die Daker hätten dieselbe Sprache wie die Geten,³ meint Duridanov, bei dieser Frage seien die Nachrichten der antiken Autoren nicht maßgebend, da die letzteren keine richtige Vorstellung von der Verwandtschaft der Sprachen hätten und daher nicht imstande seien, die ihnen bekannten 'barbarischen' Sprachen der Balkanhalbinsel abzugrenzen.⁴ Man kann in diesem Zusammenhang darauf hinweisen, dass

² Herodot (fjalë për fjalë): $\Rightarrow * \infty \exists \Xi \vartheta \forall 4 \text{ B} \Delta \in \text{H} \langle \text{T} : \Xi \Phi \beta < 0 < \vartheta \Delta \forall \text{B} \text{ ; } \leq 4 \forall \leftrightarrow \vartheta \text{ ; } \cdot 6 \forall f * \Xi \Lambda 8 \phi 20 \Phi \forall < , 1 \Delta 0 \text{ ; } \cdot 6 \text{T} < f \bar{< } \vartheta , \text{H} \langle * \Delta 0 4 \vartheta \forall \vartheta \Xi 4 6 \forall \mathfrak{R} * 4 6 \forall 4 \vartheta \forall \vartheta \Xi 4$ (vgl.: Herodot, *Historiae*. Recognovit Carolus Hude. Editio tertia. Tomus I. Oxonii 1927); Strabo (fjalë për fjalë): $? \supseteq \vartheta \Xi \text{ ; } \cdot \langle \Lambda < \rightarrow + 8 8 0 < , \text{H} \vartheta \Xi \text{ ; } \text{H} \exists \Xi \vartheta \forall \text{H} 1 \Delta 6 \forall \text{H} \downarrow \text{B} , 8 \zeta ; \exists \forall < \Xi <$ (vgl.: Strabo, *The Geography of Strabo*. Ed. by Horace Leonard Jones. Vol. III. London/ Cambridge, Mass. 1954).

³ Fjalë për fjalë: $\text{@} : \acute{o} (8 \text{T} \vartheta \vartheta \Xi 4 * \zeta , \emptyset \Phi \mathfrak{R} < \Xi \supseteq) \forall 6 \Xi \mathfrak{R} \vartheta \Xi \wp \text{H} \exists \Xi \vartheta \forall 4 \text{H} .$

⁴ Duridanov 1985, f. 122.

wie G. Neumann sagt, "auch die seit der Antike, z. B. bei Strabon 7.295 C, behauptete engere Verbindung des Phrygischen zu<m> [...] Thrakischen,⁵ [...] sich nicht bestätigt"⁶ hat.

Das Dakische ist in Form einer kurzen Inschrift in lateinischer Schrift, von Personen-, Orts- und Stammesnamen, einigen Pflanzenbezeichnungen sowie einigen griechischen Glossen überliefert. Wie J. P. Mallory sagt, "some 20-25 Indo-European etymologies have been regarded as reasonably solid for Dacian place and personal names and botanical terms although in the absence of a secure semantic base, little certainty can attach to any of them".⁷ Vom Thrakischen sind einige kurze Inschriften in griechischer Schrift überliefert, die bisher noch nicht befriedigend gedeutet worden sind, eine Reihe von Glossen, Personen-, Orts- und Stammesnamen. Das Material des Dakischen und Thrakischen reicht immerhin aus, dass Georgiev und Duridanov die beiden Sprachen phonologisch und lexikalisch voneinander und gegenüber anderen indogermanischen Sprachen abgrenzen konnten.

Was das Bessische angeht, so muss Schramm zugeben, dass bisher "kein Zeugnis bessischer Literatur [...] ans Licht getreten" ist und dass nach Jordanes, "der wohl vom Balkengebirge kam und so besonders kompetent war", die Bessen sprachlich zu den Thrakern gehörten.⁸

Anders als die beiden "Restsprachen" Dakisch und Thrakisch ist das Albanische eine "Großkorpusprache".⁹ Während das thrakische und dakische Material aus der Zeit zwischen dem 6. vorchristlichen und dem 6. nachchristlichen Jh. stammt, wurde das älteste albanische Sprachdenkmal, die Taufformel des römisch-katholischen Erzbischofs von Durrës Paulus Angelus, im Jahre 1462 aufgezeichnet. Das Albanische ist also eine absolut-chronologisch junge Sprache. Da es aber, vergleicht man es mit dem rekonstruierten Protoindogermanischen, von dem es letztlich herkommt, zahlreiche Änderungen in Phonologie, Morphologie, Syntax und Lexikon erfahren hat, ist es auch eine relativ-chronologisch junge Sprache. Jede sprachliche Innovation führt nämlich dazu, dass etwas Altererbtes ersetzt wird. Sucht man z. B. für thrak. *anti* 'gegenüber' (< idg. **h₂ént-i*; vgl. aind.

⁵ Fjalë për fjalë: 6∇∇℞ ∇↔∅≅℞ *ζ≅≅ MΔβ(,H %Δ.:(,H ,∅Φ.:, 1Δ 64 < ∅4 ♣2<≅H.

⁶ G. Neumann, Phrygisch und Griechisch, *SbÖAW* 499, Wien 1988, f. 4.

⁷ *EIEC*, f. 146.

⁸ Schramm 1994, f. 88, 103 v

⁹ Për terminologjinë khs. M. Mayrhofer, Zur Gestaltung des etymologischen Wörterbuches einer "Großcorpus-Sprache", *SbÖAW* 368, Veröffentl. d. Komm. f. Ling. u. Kommunikationsforschung 11, Wien 1980, f. 16 v.

ánti 'nahe, gegenüber', griech. *antí* 'gegenüber, angesichts', lat. *ante* 'vor'), wie es in dem ON *Anti-sara* (etwa 'gegenüber dem Bach') belegt ist, die alb. Entsprechung, dann findet man *kundër*, eine Entlehnung aus lat. *contra*, bzw. eine Weiterbildung dazu: *kundrejt*, *përkundrejt*. Oder das alb. Äquivalent für thrak. *bebrus* 'Biber', das in dem thrak. StN *Bébrykes* vorliegt¹⁰, lautet *kastor* und ist eine relativ junge Entlehnung aus dem Lateinischen.

Trotz dieser großen Schwierigkeiten ist es dennoch möglich, das Albanische mit dem Thrakischen und Dakischen zu vergleichen, zumindest auf den Gebieten von Phonologie und Lexikon. Bei der Betrachtung der phonologischen Systeme ergibt sich folgendes:

In Dakischen und Albanischen sind die ursprünglichen idg. Mediae aspiratae mit den Mediae zusammengefallen und zu Mediae geworden; im Thrakischen hat jedoch wie im Armenischen und Germanischen eine Lautverschiebung stattgefunden, von der alle drei idg. Okklusivreihen betroffen waren; vgl. thrak. **rudas* 'rot' im GebirgsN *Rhodópë* (< ursprüngl. FIN, vgl. lit. FIN *Rūd-upė*, *Ru□d-upė*, lett. FIN *Rud-upe*, etwa 'Rotwasser'¹¹), thrak. PN *Taru-thin(n)as* (etwa 'Lanzenträger'; zu idg. **doru-* 'Holz, Speer', **ten-* 'spannen, dehnen'¹²).

Alle drei Sprachen gehören zur Gruppe der Satemsprachen. In den meisten Satemsprachen verlieren die Labiovelare ihre Labialität und fallen mit den Velaren zusammen wie im Thrakischen und Dakischen: Im Albanischen hat der Zusammenfall von labiovelaren und velaren Tektalen vor palatalem Vokal nicht stattgefunden: alb. *pjek* 'koche' < **pek^w-o*-gegenüber *sjell* 'bringe, drehe' < **k^wel-o*- und *karpë* 'Felsen, Klippe' < **korp^heh₂*; außerdem wird im Alb. **l* nach Labiovelar (**k^w*, **g^w*) oder **u* nicht zu *-li-*, sondern zu *-ul-*: alb. (*për*)*kul* 'biede, beuge' < **k^wl-io-*, **k^wl-no-*; *ujk*, 'Wolf' < protoalb. **(w)ulka-* < idg. **ulk^wos*.

In den Satemsprachen entwickeln sich die ursprünglichen idg. palatalen Tektale zu Frikativen. Im Thrak. ist idg. **k* > *s*, idg. **ĝ*, **ĝ^h* > *z*: der dak. ON *Bersovia* wie auch der trak. ON *Bersamae* enthalten das idg. Wort **b^herh₁ĝ-eh₂* 'Birke' (vgl. russ. *berëza*, lit. *bėrzas* m., ahd. *birihha*, 'Birke', ind. e vj. *bhūrjāh*, eine Art Birke); der thrak. Name eines Gebirgspasses *Succi* und der dak. ON *Syki-dava* haben dieselbe Herkunft wie die balt. Appellativa lit. *Šūkė* 'Scharte' und lett. 'Lücke, Scharte' (i.-e. **kuk-*, 'klaffen'). Im Alb. erscheint idg. **k* normalerweise als *th* und idg. **ĝ*, **ĝ^h* als *dh*, wobei es eine ganze Reihe von Ausnahmeregelungen gibt; vgl. alb. *thom* < idg.

¹⁰ Për etimologjinë khs. *IEW*, f. 136 v.

¹¹ Duridanov 1985, f. 41.

¹² Khs. *IEW*, f. 214 v., 1065 v.; *LIV*, f. 569 v.

**keh₁s-mi* (ved. *śās-* ‚Gebot‘, *śisánt-* ‚anweisend‘¹³), alb. *dhëmb* < idg. **ǵomb^hos* (vgl. griech. *Gómphos* ‚Zahn, Pflöck‘, aksl. *zobъ*, ‚Zahn‘, aind. *jambhá-* ‚Zahn, Hauer‘).

Es ist für eine ganze Reihe von idg. Sprachen bezeichnend, dass sie zwischen [s] und [r] ein [t] einschieben, z. B. bei der Wurzel idg. **sreu-* ‚fließen, strömen‘¹⁴; thrak. FIN *Strymōn*, thrak. ON *Strýmē*, poln. *strumień* ‚Bach‘, ahd. *stroum*, aengl. *strēam*, air. *srúaim* n. ‚Strom‘, lit. *sraumuō*, *-eñs* (dial. auch *straumuō*, *-eñs*) ‚Strömung, Strom‘, griech. *rheō* ma ‚Flut, Fluss, Strom‘, pannon. ON *Stravianae*¹⁵. Alb. *rrymë* ‚Strömung, Strom‘ geht auf ein protoalb. **srūmā* zurück¹⁶ und zeigt, dass das Alb. kein [t] zwischen [s] und [r] eingeschoben hat¹⁷. M. Huld verweist darauf, dass in idg. **ǵ^hesr-* (> alb. Sg. *dorë* ‚Hand‘, Pl. *duar*) sich ebenfalls kein epenthetisches [t] entwickelt hat¹⁸.

Man kann idg. Sprachen u. a. danach gliedern, wie in ihnen die Konsonantenverbindung "idg. **-t-t-/*-d-t-*" (in heterosyllabischer Position) behandelt wird.¹⁹ Bereits grundsprachlich hat sich diese Lautkombination zu */*tst/* entwickelt, wie schon Verner und Brugmann²⁰ gezeigt haben. Im Heth. ist */tst/* erhalten geblieben (vgl. altheth. <*e-iz-du*> [*ētstu*] ‚er soll essen‘²¹), in anderen Sprachen ist es zu *-ttt/*, *-tst/*, *-lst/*, *-lss/*, *-θθ/*, *-ðð/* geworden.

¹³ Khs. *LIV*, f. 282 v.

¹⁴ Khs. *IEW*, f. 1003; *LIV*, f. 535.

¹⁵ Khs. A. Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier*, vëll. 1 (Wien 1957), f. 323.

¹⁶ Khs. Orel, f. 392.

¹⁷ Një shembull i kundërt i përmendur shpesh është shq. *shtërpinj*, që s'është shembull i mirë për [t] si tingull kalimtar, siç pranojnë etimologë të sotëm si Eric P. Hamp (në *Kratylos* 5, 1960, f. 105), Martin E. Huld (f. 162 v., 67 v.), Shaban Demiraj (1996, f. 33 v.), Bardhyl Demiraj (f. 374) dhe Vladimir Orel (f. 130, 441 v.), me gjithë etimologjitë e tyre ndryshojnë shumë nga njëra-tjetra.

¹⁸ Khs. Huld, f. 164; B. Demiraj, f. 140.

¹⁹ Për çështjen e grupit të bashkëtingulloreve i.-e. *-tt-* në gjuhët shqipe dhe trake khs. R. Ködderitzsch, *Historische Phonologie des Albanischen: Probleme und Aufgaben*, në: *Aspekte der Albanologie: Akten des Kongresses "Stand und Aufgaben der Albanologie heute"*, 3.-5. Oktober 1988; Universität zu Köln, hrsg. von Walter Breu, Rolf Ködderitzsch, Hans Jürgen Sasse; Wiesbaden 1991, f. 121 v.

²⁰ K. Verner, Recension mbi J. F. Kräuter, *Zur lautverschiebung* (Straßburg 1877), *Anz. f. dt. Althertum und dt. Litteratur* 4, 1878, f. 341 v.; K. Brugmann, në: H. Osthoff/ K. Brugmann, *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, vëll. 3 (Leipzig 1880), f. 131 v.

²¹ Khs. M. Mayrhofer, në: *Indogermanische Grammatik*, begr. von Jerzy Kuryłowicz, vëll. 1 (Heidelberg 1986), f. 111 v.

Das Thrak. wird zu den Sprachen gerechnet, in denen idg. **-t-t/*-d-t-* durch *-st-* vertreten ist. Als Beispiel hierfür führt man den FIN *Néstos* an, den man etymologisch auf **ned-tos* zurückführt und mit aind. *nádati* 'tönt, brüllt, rauscht', *nadī* 'Fluss, Flut', air. *nes* 'Fluss' verbindet. Neben *Néstos* findet sich auch relativ häufig (z. B. bei Hesiod, Hesych, Livius) die Namenform *Néssos*, *Nessus*, was auf einen gerade vor sich gehenden Lautwandelprozess *-st- > -ss-* hinweisen könnte. Im Gall. z. B. alterniert *-ss-* mit *-tt-*, *-ðð-*, *-sd-*, *-ts-* usw. Auch das Brittanische zeigt Alternationen von *-ss-* mit *-st-* u.a.²². Im Alb. hat sich idg. **-t-t/*-d-t-* zu *-s(s)-* entwickelt, wie *besë* 'Treue, Ehrenwort' < **b^hid^h-teh₂* (vgl. griech. *peíthō* 'überrede, überzeuge', *pístis* 'Treue, Vertrauen'), gegisch *pasë* 'gehabt' < **pot-to-* (vgl. lat. *potuī* 'habe gekannt', *potēns* 'mächtig') zeigen. Im Alb. kann der Wandel von **-t-t/*-d-t-* zu *-s(s)-* nicht über **-st-* gelaufen sein, da die Lautfolge *st* in allen Erbwörtern und in den bis etwa zum Jahr 1000 entlehnten Wörtern zu *sht* gewandelt wurde²³, vgl. *është* 'ist' < voralb. **h₁en-h₁esti*; *mjeshtër* 'Meister' < lat. *magister*; *grusht* 'Faust' < ksl. *gr₂stb* 'Handvoll'. Im Dak. ist idg. **-t-t/*-d-t-* wie im Alb zu *s* geworden. Als Beispiel hierfür nennt Duridanov²⁴ den ON *Salsovia* (Stadt im Donaudelta, heute Mahmudia) < **Saldtouiiā*, Weiterbildung von idg. **sald-to-*, vgl. lat. *salsus* 'salzig'.

Eine Gemeinsamkeit zwischen dem Armen., Griech., Phryg. und Brygischen ist die Wiedergabe idg. Laryngale, wenn sie am Wortanfang vor Konsonant standen, durch prothetische Vokale; vgl. griech. *anēr*, arm. *ayr*, phryg. *anar* 'Mann' gegenüber aind. *nár-* 'Mann, Mensch', alb. *njeri* 'Mensch', kymr. *ner* 'Held' < idg. **h₂ner-*; bryg. FIN *Erígōn* (heute 'Crna Reka') < idg. **h₁reg^wōn* (zu **h₁reg^wos* n. 'Dunkelheit'²⁵). Wenn Duridanov mit seiner Etymologie für den thrak. FIN *Ergīnos*, *Erginos*, *Erginus*, *Erginas* (zu idg. **h₁reg^wos* n. 'Dunkelheit'; griech. *érebos* 'Unterwelt', arm. *erek*, *-oy* 'Abend', got. *riqis*, *-izis* n. 'Dunkel', aind. *rājah* n. 'Staub, Nebel, Dusterkeit, Schmutz') recht hat, bedeutet das, dass das Thrak. eine gemeinsame Isoglosse mit dem Arm., Griech., Phryg. und Bryg. hat.

Was die silbischen Nasale und Liquiden des Protoidg. betrifft, so zeigt das Thrak. dieselben Reflexe wie das Baltische und – berücksichtigt man die speziell slawischen Lautgesetze – wie das Slawische, mit anderen

²² Khs. D. Ellis Evans, *Gaulish Personal Names* (Oxford 1967), f. 410 v.; K. Jackson, *Language and History in Early Britain* (Edinburgh ³1971), f. 529 v., 708 v.

²³ Për ndryshimin *s > sh* khs. Eqrem Çabej, *Hyrje në historinë e gjuhës shqipe*, vëll. 2 (Tiranë 1976), f. 279 v.

²⁴ Duridanov 1985, f. 129; për etimologjinë khs. edhe *IEW*, f. 879.

²⁵ Për etimologjinë khs. *IEW*, f. 857.

Worten: protoidg. *l, *r, *m, *n erscheinen als *il, ir, (im), in* bzw. als *ul, ur, um, un*; vgl. ON *Silta* < idg. *kl-to- (auch in lit. *šil̃tas* 'warm, angenehm', kymr. *clyd* 'warm, wärmend'²⁶); *bólinthos* 'Wisent' < *b^hlh₁-en-to- mit -ol- in der griech. Wiedergabe für thrak. -ul-²⁷ (vgl. mnd. *Bulle* 'Stier', anord. *boli* 'Stier, Ochse', thrak. *Rumbo-* < *rmb^ho- (im ON *Rumbo-dona*; im weiteren zu lett. *rum̃ba* 'jede Erhöhung auf einer Fläche; Nabe, Radbüchse, Blütenknospe; Wasserfall, Stromschnelle', lit. FIN *Rumba*, ON *Rumbonys*²⁸). Im Alb. und Dak. wird idg. *r wie im Kelt. durch *ri* wiedergegeben, sieht man von einigen kontextbedingten Ausnahmen ab: alb. *dritë* 'Licht' < *drk-teh₂; dak. FIN *Krísos* (zur Theiß, heute 'Körös') < idg. *krsos 'schwarz' (einer der Quellflüsse des Körös heißt heute "Crişul Negru"). Idg. *n ist im Alb. und Dak. allem Anschein nach zu *a* geworden: alb. *mat* 'Ufer' < *mnt- (vgl. lat. *mōns, -tis* 'Berg'); dak. Pflanzename *diésema* 'Himmelbrand, Königskerze, Fackelkraut' < idg. *dies-eusmn²⁹.

Dass im Alb., Thrak. und Dak. idg. *[a] und *[o] in einem Laut zusammengefallen sind, ist deshalb nichts Besonderes, weil diese Erscheinung auch für das Messap., Germ., Balt., Slaw. und Heth. zutrifft, ganz zu schweigen vom Indoiran., wo *[a], *[e] und *[o] in [a] zusammengefallen sind.

Der thrak. Wortschatz zeigt, soweit er erhalten ist, keine auffälligen Übereinstimmungen mit dem albanischen Lexikon. Witczak weist hier auf ein bessisches Wort hin, das der Arzt Dioscurides, der im 1. Jh. lebte, überliefert hat: *asa* □ 'Huflattich'. Von diesem bessischen Wort glaubt Witczak nun, dass es in alb. *ashe* 'Stechpalme, Stecheiche' fortlebt. Er möchte sowohl bessisch *asa* □ als auch alb. *ashe*, sowie griech. *aktéa* 'Holunder', dak. *séba* 'Holunder', arm. *hac'i* 'Esche' auf ein protoidg. *c₂k• éw• mit der Bedeutung 'Holunder, Sambucus nigra' zurückführen. Dieser Ansatz ist allerdings problematisch. Wenn alb. *ari* 'Bär', älter *ar*, auf idg. *h₂rtkos (in älterer Notation *rkpos) zurückgeht und *dhe* 'Erde, Land' auf *d^hg^h• m (in älterer Notation *g^hdōm), dann lässt sich alb. *ashe* unmöglich auf das von Witczak vorgeschlagene Gebilde zurückführen. Außerdem gibt es im Alb. keine prothetischen Vokale laryngalen Ursprungs, wie alb. *njeri* 'Mensch' < idg. *h₂ner- lehrt.

²⁶ Khs. *IEW*, f. 551 v.

²⁷ Khs. Duridanov 1985, f. 10 v.; R. Katičić, *Ancient languages of the Balkans*, pjesa 1, The Hague/ Paris 1976, f. 138.

²⁸ Khs. E. Fraenkel, *Litauisches etymologisches Wörterbuch*, völl. 2 (Heidelberg 1965), f. 696.

²⁹ Khs. V. Georgiev, *Trakijiskijat ezik*, (Sofija 1957) f. 70; Detschew, f. 546v.

Dennoch gibt es eine besondere lexikalische Übereinstimmung zwischen dem Alb. und dem Thrak. Aus den thrak. PNN *Muka-bur*, *Muka-buris*, *Muka-boris*, die 'Mann des Geschlechtes' bedeuten, lässt sich ein thrak. Wort **buros* 'Mann' erschließen. Sowohl thrak. **buros* als auch alb. *burrë* lassen sich auf idg. **b^hurno-* zurückführen, wobei man beide Wörter mit mess. *býrion*, *baurla*, *báris* 'Wohnung, Haus', ahd. *būr* 'Haus, Käfig' und ahd. *gibūr* 'Nachbar, Bauer' etymologisch verbinden kann. Alle diese Wörter sind von der idg. Wurzel **b^heuh₂-* 'wachsen, entstehen, werden' abgeleitet. Der Name des Dakerkönigs *Byrebistas*, der ON *Burridava* und der StN *Bu□roi* enthalten ebenfalls ein Element *bur(r)o-*, das mit alb. *burrë* und thrak. **buro-* verglichen werden kann.³⁰

Zusammenfassend lässt sich sagen, dass schon diese kurze Untersuchung zeigt, dass von einer engeren Verwandtschaft zwischen dem Thrakischen und dem Albanischen nicht die Rede sein kann, geschweige denn von einem Filiationsverhältnis. Diese Tatsache ist G. Schramm sicher nicht verborgen geblieben. Ein möglicher Ausweg könnte der sein, dass das Bessische sich als dem Thrakischen ferner stehend erweisen lässt. Da dies bei der gegenwärtigen Überlieferungslage nicht möglich ist, versucht der Autor bei den Lesern seines Buches mit Sätzen wie den folgenden zumindest leise Zweifel am thrakischen Charakter des Bessischen zu wecken:

"Ein eindeutiger Beleg, dass nicht nur (wie bei Jordanes) Thraker als Bessen, sondern auch Bessen als Thraker bezeichnet wurden, ist mir nicht begegnet"; "Außerdem sollte man in Erwägung ziehen, dass Thraker [...] selber ans Übersetzen gingen: vielleicht, indem sie bessische Texte ihrem Regionalidiom anpassten"³¹. Man muss sich hier klarmachen, dass Übersetzungen kaum jemals zwischen nah verwandten Dialekten stattfinden, sondern zwischen sogenannten "Abstandssprachen" wie Griechisch und Albanisch³². Ich bin davon überzeugt, dass G. Schramm niemals wird beweisen können, dass das Bessische und das Thrakische im Verhältnis von "Abstandssprachen" zueinander stehen und dass das Albanische thrakischer Herkunft ist.

³⁰ Khs. R. Ködderitzsch, Thrak. **buros* 'Mann', *Archiv für bulgarische Philologie* 3 (= *Studia linguistica: Festschrift für I. Duridanov*), Sofia 1995, f. 81-84.

³¹ Schramm 1994, f. 104.

³² Për terminologjinë khs. H. Kloss, *Grundfragen der Ethnopolitik im 20. Jahrhundert* (Wien/ Stuttgart/ Bad Godesberg 1979), f. 74 v.; H. Kloss, *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800*, botimi i dytë (Düsseldorf 1978), f. 63 v.

BIBLIOGRAPHIE

- DEMIRAJ, Bardhyl. 1997: *Albanische Etymologien: Untersuchungen zum albanischen Erbwortschatz*. – Amsterdam/ Atlanta, GA, 1997.
- DEMIRAJ, Shaban. 1996: *Fonologjia historike e gjuhës shqipe*. – Tiranë: Toena, 1996.
- DETSCHEW, Dimiter. 1957: *Die thrakischen Sprachreste*. – Wien: Rohrer, 1957 (ÖAW, Schriften der Balkankomm., Ling. Abt., 14).
- DURIDANOV, Ivan. 1985: *Die Sprache der Thraker*. – Neuried: Hieronymus, 1985.
- DURIDANOV, Ivan. 1969: *Thrakisch-dakische Studien*. I. Teil: *Die thrakisch- und dakisch-baltischen Sprachbeziehungen*. Balke 13/2.
- EIEC = *Encyclopedia of Indo-European culture*. Ed. by J. P. MALLORY; D. Q. ADAMS. – London/ Chicago: Fitzroy Dearborn, 1997.
- HULD, Martin E. 1984: *Basic Albanian etymologies*. – Columbus, Ohio: Slavica Publishers.
- IEW = POKORNY, Julius: *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, völl. 1. Bern/ München: Francke, 1959.
- LIV = *Lexikon der indogermanischen Verben: die Wurzeln und ihre Primärstammbildungen*; unter Leitung von Helmut RIX und der Mitarb. vieler anderer bearb. von Martin KÜMMEL. – Wiesbaden: Reichert, 1998.
- OREL, Vladimir E. 1998: *Albanian etymological dictionary*. – Leiden/ Boston/ Köln: Brill.
- SCHRAMM, Gottfried. 1994: *Die Anfänge des albanischen Christentums: die frühe Bekehrung der Bessen und ihre langen Folgen*. – Freiburg i. Br.: Rombach.
- WITCZAK, Krzysztof Tomasz. 1995: Were the Bessans ancestors of the Albanians?: A new opinion on the ethnogenesis of the Albanian nation. - *Thraco-Dacica* 16, fl. 1-2, f. 309-312.

Jani THOMAI

LA PHRASEOLOGIE ET LA PHRASEOGRAPHIE

(Système des concepts et des termes)

1. Le problème

Il y a plus d'une moitié de siècle que la phraséologie, en tant qu'ensemble d'unités à structure lexico-syntaxique, équivalentes sémantiques et fonctionnelles des mots, à la fois dénominatives et expressives, faisant partie de la langue et du langage, a été acceptée par la linguistique de l'Est et de l'Ouest, d'abord comme une classe d'unités linguistiques et puis comme un domaine d'étude en linguistique. Actuellement on fait des analyses particulières pour cet ensemble d'unités lexico-sémantiques spécifiques et on en élabore des dictionnaires spéciaux, en plus de leur enregistrement dans les dictionnaires de langue et dans d'autres types de dictionnaires; cela veut dire que la question "est-ce que l'on doit reconnaître cet ensemble d'unités en tant que catégorie ou classe linguistique particulière et est-ce que l'on doit accepter une nouvelle branche d'étude pour lui en linguistique ?" ne se pose plus. Désormais la direction principale des études est de savoir comment mieux connaître ces unités, comment les identifier, comment découvrir leurs valeurs, comment les distinguer des unités linguistiques voisines et comment construire des corpus des plus complets et des plus scientifiques pour les dictionnaires phraséologiques. On peut dire que les dernières décennies il y a eu des avancées évidentes dans cette direction et la phraséologie s'est déjà cristallisée également comme une catégorie d'unités linguistiques spécifiques, et comme un domaine d'études. Ce qui prédomine dans la linguistique occidentale est l'idée d'enregistrer la phraséologie dans le dictionnaire à la base d'une théorie définie qui s'y applique et s'en déduit, tandis que dans la linguistique de l'Est ce qui prédomine c'est la continuation de la tradition des études particulières pour la phraséologie, qui précèdent l'élaboration des dictionnaires phraséologiques.

2. Des concepts et des termes

Comme dans tout domaine d'études, même en phraséologie il y a eu (et il y en a encore aujourd'hui, mais moins) des oscillations sur les concepts concernant cette catégorie linguistique et en particulier ses unités fondamentales, par conséquent sur les termes respectifs aussi.

Dans la littérature linguistique russe et de quelques pays de l'Est, même chez nous, c'est le terme *phraséologisme*¹ qui a été utilisé pour longtemps, par analogie aux unités de la série *néologisme*, *archaïsme*, *dialectalisme* etc., pour les unités linguistiques qui sont constituées de deux ou plus de mots signifiants (groupe de mots classique), au sens figuré ou idiomatique, figées historiquement par leur forme ou l'ordre des constituants, à sens unifié et aux fonctions syntaxiques équivalentes aux mots (*qiqra në hell* "gjeputura" = conter des balivernes), *i hurit e i litarit* "kriminal" (= de sac et de corde), *fut hundët* "ndërhyn" (= fourrer son nez dans (les affaires des autres)), *theu qafën* "iku" (= il a fichu le camp), *e solli kokën* "erdhi" (= il est venu), *fill e për pe* "hollësisht" (= en long et en large), *me krahë hapur* "bujarisht" (= à bras ouverts), *sa frëngu pulën* "shtrënjtë" (= payer à prix d'or) etc. Les limites de cette couche ont souvent été larges; elle comprend quelques groupes de mots dont un des constituants a un sens figuré ou ils ont une stabilité relative.; ces groupes de mots sont appelés des *unions phraséologiques*, du plus bas degré du processus idiomatique, un pas loin des groupes de mots libres (du type *bëj shëtije* (= faire une promenade) "shëtis" (= se promener)), *kartë postale* (= carte postale) "kartolinë etc.). Elle comprend également quelques structures opposées, c'est-à-dire des phrases à sens figuré (partiellement idiomatiques aussi), mais qui appartiennent au niveau folklorique, telles que les proverbes, les maximes, les devinettes, et même quelques unités littéraires figurées, non assimilées par le langage de la communauté linguistique.

Dans la littérature linguistique occidentale c'est le terme *idiome* qui a été largement utilisé, ce qui couvre un concept beaucoup plus restreint que celui dont nous venons de parler ci-dessus, c'est-à-dire il désigne vraiment des unités simples à structure ouverte, mais d'une grande compacité. Sous l'influence de la littérature linguistique de l'Est, le terme en question a couvert quelquefois chez nous un concept plus large.

Le terme phrasème a été utilisé par analogie aux unités de la série *phonème*, *morphème*, *lexème*, *catégorème* etc., principalement à l'Est et plus rarement à l'Ouest. Mais la série de termes a partout été encore plus longue.

Selon le dictionnaire de termes de la linguistique, rédigé par O.S.Ahmanova², l'anglais connaît également les termes *phrase* "expression, façon de dire, groupe de mots", *phraséologème*, comme en russe *frazéologema*, "l'unité phraséologique comme invariant, comme unité de la langue" (pg.53), - une définition essentielle qui souligne deux aspects : la

¹ Voir *Fjalor i termave të gjuhësisë*, Tirana, 1975, pg.71 : alb. *frazéologjizëm*, russ. *frazéologizm*, fr. *locution*, angl. *Phraseological unit*.

² O.S. Ahmanova, *Slovar lingvističeskikh terminov*, Moscow, 1969.

nature linguistique de cette unité (en tant que catégorie de la langue) et sa nature d'invariant, c'est-à-dire d'une unité catégorielle, abstraite de ses variantes possibles du langage. Dans ce dictionnaire la désignation *phraséologisme* s'identifie à la désignation *unité phraséologique*, accompagnée d'une série de désignations synonymiques, telles que *phrase automatisée*, *idiome*, *idiomatisme*, *expression idiomatique*, *groupe de mots idiomatisé*, *groupe de mots lexicalisé*, *groupe de mots indémontable*, *groupe de mots lié*, *groupe de mots stable*, *phraséogramme* etc., dont certains sont en réalité des segments d'une définition complète du concept que couvre cette désignation. Les termes anglais *phraseological unit*, *locution*, *phrase et formula* désignent le même concept. Cependant, quelques autres définitions mettent en évidence de traits particuliers de cette désignation. "Groupe de mots où l'indémontabilité de sens prédomine sur la démontabilité de structure de ses éléments constituants, par conséquent il fonctionne dans le contenu de la phrase en tant qu'équivalent d'une seule et unique phrase." Il paraît qu'il y a une plus grande unification terminologique concernant l'ensemble de ces unités dans la langue et le domaine de leur étude : en russe *frazeologia*, en anglais *phraseology*, en français *phraséologie*, etc. Dans ce cas nous nous sommes référés à un dictionnaire terminologique de la linguistique, parce qu'il comprend les termes les plus courants et les plus stables, tandis que dans des études de différents auteurs il y a également d'autres termes spécifiques.

Il semble que les termes *phrasème* et *phraséologème* couvrent respectivement les concepts ci-dessus cités, plus restreint ou plus large, mais ce qui compte c'est que cette catégorie linguistique est déjà reconnue.

Un terme, sémantiquement plus généralisant, qui a été utilisé dans la littérature linguistique occidentale, est *phrase*. Nous disons "sémantiquement plus généralisant", parce que le dérivé *phraséologie* a également désigné de la même façon les unités de syntaxe, les proverbes et les maximes, et même les énoncés ou les styles. Puisque le terme (*phrase*) a beaucoup été utilisé dans le domaine de la syntaxe, il peut être considéré comme marqué et convenable au concept que nous sommes en train d'examiner. Nous dirions la même chose également pour le terme *locution*, qui a un sens spécifique en grammaire, tandis que le terme *expression*, utilisé dans la linguistique anglaise, française, italienne etc. couvre un concept très large, qui comprend les concepts que désignent les termes *phrase* et *locution*.

Dans notre linguistique c'est le terme composé *unité phraséologique* qui a commencé à être préféré et utilisé (dans des études et des textes de l'enseignement) par analogie aux constituants de la série *unité phonétique*, *unité grammaticale*, *unité syntaxique*, *unité sémantique* etc., donc à la série d'unités linguistiques. L'unité linguistique est conçue comme un élément particulier identifié dans un certain niveau ou couche de la langue. Ainsi, les phonèmes sont des unités linguistiques du niveau phonémique, les

morphèmes du niveau morphémique et les phrases du niveau phrastique. Chaque unité linguistique est déterminée des rapports qu'elle a avec les autres unités linguistiques dans un système donné, selon la place occupée dans ce système³. Cette désignation en soi, en étant composée, est très analytique et explicative du point de vue sémantique. Elle nous montre qu'il s'agit de l'unité de base du domaine respectif, mais qu'elle ne peut pas être appelée une désignation directe, donc elle perd quelque chose de la spécificité de la désignation terminologique. Mais cette désignation n'est pas seulement reconnue par la linguistique albanaise; en anglais c'est le même terme qui a également été utilisé *phraseological unit*, en français *unité phraséologique* (en français ce terme est utilisé pour des expressions figées spécifiques à une langue)⁴ etc. La désignation *expression phraséologique* (angl. *Phraseological expression*, fr. *expression phraséologique* etc.) n'a pas pu s'étendre, se fixer et rester en usage à cause de la tautologie qu'elle contient. Le terme *phraséologie* aussi (angl. *Phraseology*, fr. *phraséologie* etc.) n'a pas été considéré comme convenable pour désigner l'unité phraséologique, parce qu'il désigne l'ensemble de ces unités dans la langue et le domaine de leur étude, donc il a une capacité distinctive faible.

Dernièrement, nous dirons que certains auteurs ont utilisé le terme *idiome*; en anglais (*idiom*) au sens général de chaque unité phraséologique, c'est-à-dire d'une expression, dont un ou plusieurs mots ont des liens syntaxiques, mais qui, par leur sens unifié, fonctionnent comme une seule unité lexicale⁵, tandis qu'en russe (*idioma*) et en albanais avec le sens d'un type d'unité phraséologique non motivée (*bëj pallë = faire chère lie, më ra bretku = en avoir bavé*). Ce terme a d'autres sens aussi, par exemple, de la langue en général (comme en espagnole) ou d'un parler restreint, écarté et figé; par conséquent il a été de plus en plus dépassé.

C'est ainsi qu'ont été créées les séries synonymiques des termes qui désignent l'unité fondamentale de la phraséologie (en angl. *phrase, phraseological unit, idiom, expression*⁶; en fr. *phrase, expression, locution, unité phraséologique, phrasème*⁷; en it. *frase, locuzione, espressione*⁸; en alb. *phrazeologjizëm, njësi frazeologjike, shprehje frazeologjike, frazemë, idiomë, lokucion* etc.) ou qui désignent l'ensemble de ces unités et le domaine d'étude (angl. *phraseology, expressions*; fr. *phraséologie*; it.

³ Voir également J. Dubois, *Dictionnaire de linguistique*, 1973, pg. 502.

⁴ *Idem*, pg. 379.

⁵ P. Matthews, *Concise Dictionary of Linguistics*, Oxford, 1997, pg. 169.

⁶ Longman Group UK, *Synonym Dictionary*, 1991, pg. 883.

⁷ Le Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 1966, pg. 5, pg. 179-180.

⁸ Giuseppe Pittàno, *Sinonimi e contrasti*, 1998, pg. 390.

fraseologia, frasario; alb. frazeologji).

C'est le moment d'ajouter qu'au III^e Congrès d'EURALEX à Budapest (BUDALEX, 1988) il a été proposé de connaître l'identité d'un domaine particulier d'étude et de publication, qui englobe la théorie et la pratique de l'élaboration des dictionnaires phraséologiques, sous le nom *fraseologie*, par analogie à la *lexicographie*. En général les dictionnaires phraséologiques proprement dits sont considérés comme un type particulier des dictionnaires syntagmatiques. A la différence des lexématiques, où la phraséologie peut se trouver sous les principaux mots constituants, mais qui est traitée, de toute façon, comme une matière supplémentaire, explicative ou illustrative des acceptions et des liens syntagmatiques des mots dont elle fait partie, dans les dictionnaires phraséologiques proprement dits la phraséologie est présentée comme la matière de base, à corpus structuré selon certains critères acceptés conformément au type de dictionnaire. De tels dictionnaires ont été élaborés pour le russe, le bulgare, le roumain, le grec, l'albanais etc., donc principalement pour les langues de l'Est, mais il y a aussi des dictionnaires des idiomes (principalement du type moyen ou petit) également pour l'anglais, l'allemand etc., tandis que les dictionnaires phraséologiques bilingues sont plus ordinaires. En principe la phraséologie occidentale n'a pas trouvé juste la séparation des phrasèmes des lexèmes, en considérant ceux-ci comme des structures réalisées selon les valeurs sémantiques et les capacités syntagmatiques des lexèmes.

Il nous reste à dire à fin de cette question que, à notre avis, les termes les plus exacts scientifiquement et les plus convenables au système terminologique seraient *unité phraséologique* ou *phrasème* pour l'unité, *phraséologie* pour l'ensemble des unités et le domaine d'étude, et *phraséographie* pour la théorie et la pratique de l'élaboration des dictionnaires phraséologiques. En ce qui concerne les concepts couverts par les termes cités ci-dessus, nous aurons l'occasion d'en parler un peu plus loin, quand nous parlerons de l'identité de cette unité linguistique et des frontières de la phraséologie linguistique. Pour être plus concret et pour s'en tenir à l'intention de cet exposé, nous nous limiterons à l'albanais et à la linguistique albanaise, où, acceptons-le comme un argument justificatif, l'étude de la phraséologie linguistique et l'élaboration des dictionnaires phraséologiques proprement dits ont du retard. La première monographie pour la phraséologie albanaise a été publiée en 1981 et le premier dictionnaire phraséologique national proprement dit a été publié en 1999 (il s'agit d'un vrai dictionnaire phraséologique général, non de petits dictionnaires régionaux ou de recueils d'expressions sans les prétentions d'un dictionnaire phraséologique explicatif national).

3. L'identité de l'unité phraséologique

La détermination de l'identité de l'unité phraséologique se pose

comme une question fondamentale également dans la phraséologie et la phraséographie albanaise, donc, en théorie et en pratique. Cela veut dire, premièrement, détection de l'unité phraséologique, parmi l'ensemble des variétés et des formes de son usage, en la distinguant des autres unités phraséologiques et, deuxièmement, vérification de toute la série de ses formes d'usage, qui la présente dans le discours comme une unité phraséologique. Pour arriver jusqu'à un tel point, on doit faire des observations et évaluations en de différentes directions : Reconnaître et accepter les principaux traits de l'unité phraséologique qui créent sa physionomie et que nous considérons comme pertinents; observer et déterminer les frontières initiales et finales de l'unité phraséologique en tant que structure, en distinguant les membres constructifs des membres facultatifs ou des éléments du microcontexte, en soulignant un élément linguistique catégoriel (qui se répète dans un type structurel de la phraséologie), tel que les prépositions (*me qen e me mace* = *prendre ses cliques et ses claques*), les conjonctions (*si kofini pas së vjeli* = *voler au secours de la victoire; ou inspecteur des travaux finis; ou arriver comme les carabiniers*), les verbes (*shkel e shko* = *à la va-vite; ou à la galopade*), les pronoms personnels objets (*i mbyll derën* = *causer la perte de quelqu'un*) etc.; vérifier l'unité sémantique et fonctionnelle et la couche de sens etc. Chacune de ces directions constitue une question à part, qui a été étudiée et demande des études plus approfondies. Nous les laisserons de côté pour le moment et nous parlerons des ressemblances et dissemblances des unités voisines; cela mettra en relief les traits fondamentaux de l'unité phraséologique.

* * *

L'identité et les frontières distinguent l'unité phraséologique, premièrement d'unités et structures voisines ou ressemblante. On peut utiliser la méthode par élimination et dans ce cas on peut connaître l'axe d'opposition phraséologie – non -phraséologie. La non-phraséologie englobe des unités et structures semblables à la phraséologie et d'autres qui n'ont rien de commun avec elle. On indique pour cela :⁹

a) Des groupes de mots dont un des constituants a un sens figuré et en même temps très limité dans une relation donnée concrète de mots, tels que : *jetë qeni* (= vie de chien), *sjellje kalamajsh* (= c'est de l'enfantillage), *uri ujku* (= faim de loup), *budalla me brirë* (= le dernier des imbéciles), *gënjeshër me bisht* (= mensonge gros comme une maison), *gjellë qensh* (=plat dégoûtant) etc. Ce constituant a, d'habitude, une fonction de complément et une valeur d'adjectif. Bien que de tels mots entrent dans des

⁹ Pour plus de détail, voir J. Thomai, *Fjalor frazeologjik i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1999, pg. 5-59.

rapports conditionnés et obligatoires, ils n'ont pas perdu leur indépendance, et le plus important c'est qu'ils n'ont pas dissous avec les autres membres en une seule unité sémantique, donc, ils gardent tous les traits du mot.

b) Des groupes de mots, d'habitude de type verbal, qui fonctionnent comme des périphrases des sens lexicaux unifiés et qui sont exprimés par des mots particuliers, tels que : *arrij fitoren* (=tirer du gain) – *fitoj* (=gagner), *dal në fotografi marr në fotografi* (=prendre en photo) – *fotografoj* (=photographier), *kam shpresë* (=avoir de l'espoir) – *shpresoj* (=espérer), *bëj pushim* (=prendre du repos) – *pushoj* (=se reposer), *bëj shëtitje* (=faire une promenade) – *shëtit* (se promener) etc. Dans les groupes de mots ci-dessus cités, chaque mot garde son indépendance, son sens lexical, ses propres formes, ses caractéristiques grammaticales, c'est-à-dire tous les traits du mot. Non seulement ils ne sont idiomatiques, mais ils n'ont même pas quelque transformation sémantique figuré. La structure de tels groupes de mots "périphrasant" englobe des verbes à sens lexical très général (*bëj* =faire, *marr* = prendre, *kam* = avoir, *vë* = mettre, etc.) et même les membres substantifs sont formés des verbes synonymes avec ces groupes de mots (*shëtitje* (= promenade) de *shëtit* (= se promener)). Dans le FGJSSH (DLAC = Dictionnaire de la Langue Albanaise Contemporaine) ces structures et d'autres du même type sont présentées comme des unités phraséologiques.

Il y a également d'autres phrasèmes¹⁰ qui ne doivent pas être considérés comme des unités phraséologiques.

Quand l'un des mots garde son sens indépendant (*këpucë me qafa* = chaussure lacée sur le cou-de pied, *çelës kopil* = passe-partout), qui peuvent entrer dans la classe des termes non-simples;

Des structures dont le mot à sens figuré ne sert que de caractérisant, qualifiant, limitant de ce que l'autre membre exprime (*bindje e thellë* = conviction profonde; *e thellë* (=profonde) caractérise *bindje* (=conviction));

Il en va de même pour les comparaisons stables, quand le membre comparant ne sert qu'à initier le sens de l'autre mot (*i zi si qymyri* = noir comme du jais) en le comparant avec un autre objet ayant un trait évident et permanent ou même un trait exprimé de façon figurée (*jetë si e qenit* = vie comme celle du chien), ou même quand la comparaison se fait avec une réalité abstraite (*e dua si shpirtin* = tenir à quelqu'un comme à la prunelle de ses yeux). Cependant dans de tels cas il peut y avoir des colorations ironiques et par conséquent tout le groupe de mots revêt un sens opposé à celui de l'énoncé, c'est pourquoi un sens entier figuré se crée et une structure

¹⁰ Dans cet exposé le terme **phrasème** a été utilisé à deux sens : « a. unité phraséologique » par analogie au **lexème** et b. « structure syntagmatique à sens unifié », tel qu'on le voit ci-dessus.

formelle-sémantique semblable à l'unité phraséologique se forme (*i drejtë si drapri* = droit comme la faucille, "arcqué; trompeur, déloyal; injuste").

c) Des groupes de mots formés par la répétition du même mot ou par des mots de la même racine dont le deuxième membre se distingue par tous ses traits comme une unité lexicale, tandis que fonctionnellement il se distingue comme un membre renforçant, tel que : *budalla i budallenjve* = bête come ses pieds, *trim mbi trima* = la fleur des preux, *keq e më keq* = de mal en pis, *plot e përplot* = à ras bords, *fatkeqi i fatkeqëve* = le dernier des malheureux etc. De tels groupes de mots peuvent être des prototypes (de structure, de modèle) des unités phraséologiques (tels que : *derr i derrit* = un beau fumier, *flas e përflas* "marr nëpër gojë" = faire des gorges chaudes de quelqu'un, *sot për sot* = au jour le jour etc.), cependant il manque encore l'unification sémantique, le caractère figuré, idiomatique et d'autres phénomènes phraséologiques.

c) Les proverbes et les maximes. Dans la littérature linguistique on fait la distinction entre les proverbes et les maximes. Proverbe s'appelle un énoncé structurellement organisé comme une phrase et avec une affirmation déjà finie, vraie, telle que : *s'ka tym pa zjarr* = il n'y a pas de fumée sans feu, *hekuri rrihet sa është i nxehtë* = il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, *ç'hedh në det e gjen në kripë* = faire boomerang, *ujku ujkun s'e ha* = les loups ne se mangent pas entre eux etc. Les proverbes classiques ont deux plans de contenu : un plan direct (qui se déduit de la signification directe des mots) et un plan figuré, qui appartient à l'ensemble et ne correspond pas à la signification de chaque mot. Ce deuxième plan approche le proverbe de l'unité phraséologique, mais la nature de la signification du proverbe diffère de celle de l'unité phraséologique : à sa base se trouve la pensée, le jugement de la structure - phrase du proverbe, tandis qu'à la base de la signification de l'unité phraséologique se trouve le concept, c'est pourquoi elle est de type lexical, comme est le cas pour le mot. Les maximes ont également une structure de phrase, mais d'un seul plan, ils ont une signification directe de l'énoncé, telle que : *mos i bëj tjetrit atë që s'do të ta bëjnë ty* = ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même, *gjuha ime - armiku im = ma langue - mon ennemi (ne pas savoir tenir sa langue)* etc., c'est pour cette raison qu'ils n'ont rien en commun avec l'unité phraséologique, s'ils ne sont pas encore passés en proverbe (tels que : *po shkove pas brumbullit, në pleh do të vesh* = si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous les deux; *djalli s'është aq i zi sa duket* = n'être pas si diable qu'on est noir etc.).

Ni les proverbes, ni les maximes ne peuvent être les prototypes des unités phraséologiques, cependant, surtout par les proverbes, par l'intermédiaire de la réduction ou de la fragmentation, on peut obtenir des unités phraséologiques (p.ex. *ujku qimen e ndërron, po zakonin e vjetër s'e harron* = (le loup change de poil, mais il n'oublie pas ses vieilles habitudes) - d'où : *ka ndërruar qimen* = il a changé de poil = il a pris meilleure

apparence). Bref, le caractère figuré et la stabilité de structure approchent les proverbes et quelques maximes de la phraséologie linguistique, mais ils se distinguent clairement d'elle, parce qu'ils ont une structure de phrase, donc ils ont, par conséquent, une signification et une fonction de phrase.

d) Les termes et les désignations non-simples ayant une signification directe et clairement motivée (*qendra e rëndesës* = le centre de gravité, *pesha atomike* = la masse atomique, *truri i vogël* = le cerveau postérieur, *poli i Veriut* = le Pôle Nord etc.) et un sens figuré, non directement motivé par le sens des membres (*Kashta e Kumtrit* = la Voie lactée, *ballë kazani* = la crème du distillat (premières gouttes de l'eau-de-vie pendant la distillation), *gjurmë mushke* = pas-d'âne "Plante herbacée et vivace dont le feuillage a la forme de la trace d'un pas d'âne" etc.). Même de telles désignations non simples se distinguent clairement de la phraséologie : elles se distinguent de leur re-signification entière de chacun des membres, tandis que le sens de l'unité phraséologique découle comme résultat de la transformation totale et non de la structure des membres (comparez *hap sytë* = ouvrir les yeux "faire attention" ou "s'étonner" et le groupe de mots libre *hap sytë* = ouvrir les yeux dans le sens physique). Nous allons développer plus en détail le phénomène des désignations non simples, même quand elles n'ont pas subi de transformation sémantique figurée : la bande blanchâtre d'étoiles n'a pas été désignée par un groupe de mots prêt du système général de la langue (*kashta e kumtrit* = voie lactée), parce qu'il n'y a pas de réalité qui s'appelle comme cela. La désignation est venue, d'abord, de l'usage du mot *kashtë* = paille (voie), à laquelle ressemble cette bande, et puis du déterminant *e kumtrit* = lactée concernant la fable de *Kumtri* qui a volé de la paille qui lui tomba pendant le trajet; donc, il semble qu'une charrette soit passée et que les étoiles en soient tombées. Donc, la désignation *Voie lactée* a été faite par la re-signification de chacun des membres et non de l'ensemble. La fonction nominative de tels termes est nette et, bien qu'ils soient figurés, l'expressivité fait défaut ou elle est très faible.

dh) Des expressions occasionnellement figurées ou "mots éphémères", tels que : *i zbres yjet në tokë* = vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, *furtunë në gotën e ujit* = beaucoup de bruit pour rien, et beaucoup d'autres expressions figurées de la littérature artistique. Non seulement ces expressions sont des prototypes des unités phraséologiques, mais souvent elles sont, elles-mêmes, des unités phraséologiques, sauf qu'elles sont encore "occasionnelles", "individuelles", "limitées", c'est-à-dire, si elles deviennent fréquentes et gagnent du terrain dans l'usage, elles sont des unités phraséologiques proprement dit.

e) Les syntagmes préposition + nom ou conjonction comparatifs + nom, tels que : *pas shpine* = par derrière, *nën rrogoz* = en cachette, *në tym* = à la légère, *si ari* = en or, *sa deti* = sur une grande échelle. A part leur structure d'un signifiant et d'un mot outil et à la différence du type classique

de la structure de l'unité phraséologique de deux signifiants au minimum, ces structures ont tous les autres traits des unités phraséologiques, c'est-à-dire, ils ont l'unité de sens, le caractère figuré, l'expressivité, la stabilité des liens etc. En les voyant dans des rapports étroits, formels et significatifs, avec les membres facultatifs (avec lesquels ils fonctionnent toujours et dévoilent leur signification), alors de tels syntagmes peuvent être inclus dans les dictionnaires phraséologiques. Il y a des auteurs même qui les appellent, sans distinction, unités phraséologiques.

ë) Des groupes de type grammatical (prépositionnel, conjonctif), qui constituent un ensemble structurel et sémantique, mais n'ont pas l'expressivité, remplissent des fonctions complémentaires dans la phrase et ont seulement un membre significatif, tels que : *në lidhje me* = à propos de, *në qoftë se* = si etc. Ceux-ci ne peuvent être inclus dans la phraséologie ni par la nature de leur signification, ni par leur fonction dans la phrase : ils s'approchent ou s'égalent à des moyens grammaticaux de la conjonction mais non au mot en tant qu'unité lexicale. Nous pouvons mentionner également d'autres syntagmes adverbiaux, tels que : *me vrap* = en courant, *më këmbë* = à pied, *që sot* = dès aujourd'hui, *për bukuri* = à merveille. Dans ce cas nous devons signaler encore une fois que le plan de la signification (direct ou figuré) et la cohésion avec le membre facultatif sont des critères pour distinguer quand il y a un syntagme grammatical et quand il y a un syntagme phraséologique. Comparons, par exemple, "*erdhi në kohë* = venir à temps" à "*flet në tym* = parler à la légère", ou "*e ka vënë (lulen) për bukuri* = il a mis la fleur comme embellissement (c'est-à-dire pour embellir)" à "*i bënte punët për bukuri* = il effectuait le travail à merveille" (c'est-à-dire très bien). Il y a des cas où le syntagme adverbial est venu de la réduction ou la fragmentation d'une unité phraséologique plus large; par exemple, "*deri në palcë* = plein le dos" est venu de "*i ka vajtur thika deri në palcë* = il en a plein le dos", mais, ensuite, par analogie idéographique, il s'utilise dans d'autres liens, par exemple : *e shfrytëzon deri në palcë* = exploiter quelqu'un jusqu'à la moelle, *i ka hyrë frika në palcë* = avoir froid dans le dos, *u lag deri në palcë* = mouillé jusqu'aux os etc.

f) Une catégorie douteuse est constituée par les "phrases phraséologisées" ou en général "la phraséologie syntaxique". Ces structures ont un sens figuré et expressif comme les unités phraséologiques, mais sur le plan linguistique, elles s'égalent à la phrase. Cependant il a déjà été accepté par plusieurs auteurs que certaines formes de phrases figées au sens figuré peuvent être incluses dans le corpus de la phraséologie (*t'i këputësh kokën* = beau, belle comme le jour, *s'i ka mbajtur qiririn* = il ne lui a pas tenu la chandelle, *shkoi përlesh e erdhi i qethur* = le mieux est l'ennemi du bien; *ku ha pula gurë* = au fin fond du monde). Dans ces structures il y a une grande gradation; à ce propos comparons : *për ta pirë në kupë* (très beau) = beau, belle comme le jour; *ashtu i do mushka drutë* = comme on fait son lit, on se

couche "il faut assumer les conséquences de ces actes", *njeri i bie gozhdës tjetri potkoit* = l'un tire à hue et l'autre à dia, *vajti përlesh e erdhi i qethur* "non seulement il n'a pas gagné mais en plus il a perdu" = *le mieux est l'ennemi du bien*; *punë, punë natë e ditë që të shohim pak dritë* = on ne peut voir le bout du tunnel qu'en travaillant jour et nuit, *feja e shqiptarit është shqiptaria* = la religion de l'albanais est l'Albanie. Dans ces dernières unités un fragment peut être une unité phraséologique (par exemple, *shoh dritë* = voir le bout du tunnel ou *nga theva këmbën që erdha* = pourquoi diable suis-je venu), mais l'ensemble, en tant que proposition ou phrase, ne peut pas être considéré comme tel. Seront considérés comme unités phraséologiques :

Les unités phraséologiques interjectives et modales (*Zot na ruaj!* = Dieu m'en garde!, *Perëndia më ndjefë!* = Dieu me pardonne!, *t'i biem shkurtë* = trançons là) qui sémantiquement et fonctionnellement sont égales aux interjections et aux mots auxiliaires (*ta pret mendja* = cela va sans dire), donc en tant que membre de phrase et non en tant que phrase à part;

Les unités phraséologiques verbales sous la forme des phrases interrogatives, exclamatives, impératives ou en tant que malédiction, vœu et salutation (*ta ndjefsha të mirën!* = tous mes vœux!, *të priftë e mbara!* = bonne chance!, *Zoti qoftë me ty!* = Dieu soit avec toi!).

L'identité de l'unité phraséologique est également liée à la question des frontières latérales de cette unité, comme nous venons de le dire ci-dessus. Ajoutons quelque chose à ce propos :

Les frontières de l'unité phraséologique se déterminent en distinguant également les éléments constructifs des éléments contextuels qui ont des liens évidents syntaxiques avec elle, et même quand ces deux-ci sont intercalés (interposés) entre les premiers éléments. Les éléments contextuels intercalés sont d'habitude des pronoms, mais aussi d'autres parties de discours et se distinguent parce qu'elles ne sont liées qu'à un membre de l'unité phraséologique (*e ka vënë punën në vijë* = l'affaire est dans le sac). Cela se voit que cet élément ne prend pas parti à la formation de la signification phraséologique. Structurellement c'est le pronom personnel complément (au début) qui, quand il est obligatoire, est considéré comme élément de la structure phraséologique. Ces éléments pronominaux expriment également des sens grammaticaux : du sujet ou de l'objet, du nombre ou du cas (*i hyj në pjesë* = avoir part aux bénéfices (c'est-à-dire à ses bénéfices), *u dal për zot* = prendre fait et cause pour (pour quelqu'un), *e preu në besë* = manquer à sa parole (envers quelqu'un) etc.); donc, l'élément pronominal se présente également comme un élément de la forme de l'unité phraséologique.

Même les mots outils (préposition, conjonction, particule) peuvent être des éléments de la structure phraséologique ou éléments de son contexte, sur le même plan que les éléments pronominaux cités ci-dessus

(comparons : *bën sikur i ka tundur djepin* = et il se comporte comme s'ils avaient gardé les cochons ensemble et *bën sikur s'ha dhëndri patë* = il fait le dégoûté; *erdhën me kuç e me maç* = le ban et l'arrière-ban est venu et *nuk shkohet me ku rafsha mos u vrafsha* = on ne peut pas toujours vivre en disant advienne que pourra. Les éléments déterminants, compléments etc., soit sous forme de phrase, peuvent être des prototypes des unités phraséologiques (e *dimë si buka që hamë* = ceci est clair comme deux et deux font quatre).

L'identité de l'unité phraséologique est liée aussi avec d'autres phénomènes du système phraséologique, tels que les éléments de la famille phraséologique, qui se créent, selon le système de dérivation, suite à la créativité de création de phrase. Tels sont :

Les unités phraséologiques nominatives qui dérivent du type verbal, dont le premier membre est un nom verbal suffixal (*dhënia llogari* = le compte rendu, de *jap llogari* = rendre des comptes) ou un nom verbal neutre (*të vënë dorë* = le fait de porter la main sur quelqu'un de *vë dorë* = porter la main sur quelqu'un);

Les unités phraséologiques adjectivales qui dérivent également du type verbal, dont le premier membre est un adjectif participe (*i bërë bishë* = devenu fou de rage de *bëhem bishë* = devenir fou de rage; *i thyer më dysh* = cassé en deux de *thyej më dysh* = casser en deux; *i dalë boje* = discrédité de *i ka dalë boja* = il s'est discrédité; dans quelque cas c'est seulement le type adjectival qui est en usage : *i rrahur me vaj e uthull* = ne pas être né de la dernière couvée, du point de vue systématique de *rrihem me vaj e me uthull* = ne pas être né de la dernière couvée; *i qepur me pe të bardhë* = cousu de fil blanc de *qep me pe të bardhë* = coudre de fil blanc);

Les unités phraséologiques adjectivales qui dérivent du type adjectival dont le premier membre est un adjectif participe à l'aide d'un préfixe (*i pavënë re* = inaperçu, invisible systématiquement de *i vënë re* = aperçu, visible);

Les unités phraséologiques adverbiales qui dérivent du type verbal dont le premier membre est un participe précédé d'une préposition (*pa lënë gjurmë* = sans laisser de trace de *lë gjurmë* = laisser des traces);

Les unités phraséologiques verbales qui dérivent aussi du type verbal dont le premier membre est un verbe impersonnel (*u bë lëmsh* = cela a été embrouillé et *e bëri lëmsh* = il a embrouillé les cartes); dans ce cas on pourrait également parler de formes de la même unité phraséologique, en ayant comme distinctif la voix, - active et impersonnelle-passive, mais il y a également d'autres changements de structure, qui doivent être évaluées pendant le traitement lexicographique, tels que le pronom personnel complément présent de type actif et non présent de type impersonnel-passif, l'échange des rapports internes syntaxiques dans la structure phraséologique, - des rapports passagers de type actif (et par conséquent le membre nominal est à l'accusatif) et des rapports intransitif de type impersonnel-passif (et par

conséquent le membre nominal et au nominatif), ce qui rend plus clair la comparaison de quelque chose avec elle (c'est-à-dire "diçka u bë lëmshe = quelque chose a été embrouillé").

A la différence de la famille de mots, la "famille" phraséologique n'est ni systématique (pour toutes ou pour la plupart des unités phraséologiques), ni complète (qu'il y ait un type verbal, nominal, adjectival etc. pour chaque unité phraséologique).

Plus bas nous donnerons deux tableaux synthétiques à propos des traits des unités phraséologiques et de leurs voisins. Dans le tableau A (voir page 16), il y a les traits distinctifs de l'unité phraséologique et les catégories morphologiques, syntaxiques, lexicales et sémantiques qui comptent pour la structuration des unités phraséologiques de l'albanais. Dans le tableau B (voir page 17), il y a les ressemblances et les dissemblances entre les unités phraséologiques et les unités limitrophes avec elles.

L'unité phraséologique a plus de ressemblances avec (voir le tableau B) I/3, II/6, 7, 8, III/9, IV/11, 13.

* * *

En ce qui concerne la phraséologie linguistique, il y a aussi d'autres grandes questions qui méritent des études et des exposés particuliers, comme les modèles et la modélisation en phraséologie et de là la typologie phraséologique; le classement structurel, sémantique et fonctionnel; la phraséologie – le discours – le standard linguistique etc. Cependant cette fois-ci nous nous arrêterons ici, tout simplement à cause des limites de l'exposé.

A. Traits distinctifs de l'unité phraséologique

I - Grammaticaux

1. Morphologiques

- la détermination des noms
- le nombre des noms et des verbes
- le mode des verbes
- les temps des verbes

III - Généraux

- la structure syntagmatique (groupe de mots)
- l'unité sémantique
- l'équivalence fonctionnelle (avec le mot)
- la stabilité
- le caractère figuré
- le caractère idiomatique
- le manque de la variabilité formelle
- le manque de modèle

II. Lexico - sémantique

1. Lexicaux

- les éléments de la structure
- les variantes synonymiques
- le pronom personnel complément
- les prépositions

2- *Syntaxique*

- la topique des membres
- les membres facultatifs
- les éléments du contexte
- les rapports syntagmatiques

2- *Sémantiques*

- le sens figuré
- le caractère idiomatique
- le mono-sémantisme
- l'homonymie

B. Les "voisins" des unités phraseologiques

I.1. Mots idiomatiques ou l'idiome à un mot : <i>gjepura = des balivernes</i>	II. 5. Les répétitions : <i>budalla i budallenjve = l'imbécile des imbéciles (le roi des imbéciles)</i>
2. Syntagmes grammaticaux : <i>për sa i përket = en ce qui concerne</i>	6. Phrase interjective ; <i>Zot na ruaj ! = Dieu m'en garde !</i>
3. Syntagme préposition + nom : <i>në tym = à la légère</i>	7. Périphrase : <i>kam shpresë (=avoir de l'espoir) – shpresoj (=espérer)</i>
4. Le groupe mot + mot figuré : <i>gënjeshtra me bisht = mensonge gros comme une maison</i>	8. Terme figuré : <i>Kashta e Kumtrit = Voie lactée</i>

+ équivalence sémantique
+ le caractère idiomatique

- la structure #
- le caractère figuré #

L'UNITÉ PHRASÉOLOGIQUE

+ la structure
+ le caractère figuré

- le caractère idiomatique

+ la structure
+ l'équivalence fonctionnelle

- le caractère idiomatique #
- le caractère figuré #

+ le caractère idiomatique

- la structure #
- l'équivalence fonctionnelle (mot # phrase)

<p>III. 9. Syntagme comparatif ou métaphorique : <i>shtyllë çeliku = poteau de fer, si bora në mal = comme la neige en montagne</i></p>	<p>IV. 11. Phrase figurée : <i>furtunë në gotën e ujit = beaucoup de bruit pour rien</i></p>
<p>10. Euphémisme : <i>sëmundja e tokës = le haut mal</i></p>	<p>12. Phrase littéraire : <i>i ka rënë bora në flokë = cheveux de neige</i></p>
	<p>13. Phraséologie syntaxique : <i>ku ha pula gurë = au fin fond du monde</i></p>

Aleksandre ZOTOS

FORMES ET NORMES DE LA PRECIOSITE DANS LA POESIE DE LASGUSH PORADECI (En hommage à Philippe Sellier)

L'intitulé de ma communication impose naturellement, et d'emblée, un point de sémantique, à commencer — ou plutôt recommencer ! — par le troisième des mots incertains, celui de préciosité.

Dans un sens historique et restrictif, il renvoie, pour un lettré français, à un mouvement socio-culturel, comme on dit aujourd'hui, qui se développa dès l'époque de Louis XIII et persista des années après, comme le prouve la comédie des *Précieuses ridicules*¹. Molière a visé là, en effet, ses bargetonesques traductions, et, plus largement, le snobisme du temps, l'éternelle manie de paraître "dans le vent". Il a moqué pareillement, des années plus tard, les faux-instruits et faux-raffinés d'une bourgeoisie en mal d'élévation sociale. En dépit de son enrichissement et de l'appauvrissement général de la petite et moyenne noblesse provinciale — voyez Georges Dandin, chez Molière encore, et le baron de Sigognac, chez Gautier — la classe bourgeoise ne laissait de sentir une infériorité autre que matérielle — voyez Monsieur Jourdain. Elle enviait ce "chic", cet air qui ne s'invente pas, cette patine, ce poli qui définissent l'élégance aristocratique. Le titre de Molière, du reste, confirme ce point de vue. Si toutes les précieuses étaient ridicules, l'épithète n'aurait pas lieu d'être. Sa présence nous avertit, en dernier ressort, qu'il est aussi des précieuses "non-ridicules", parfaitement respectables. La comédie des *Femmes savantes*, évoquée ci-dessus, vérifie la remarque : on peut considérer, en effet, que Chrysale, Vadius et Trissotin sont les premières cibles de l'auteur; Armande et Henriette, au contraire, sinon Philaminte, échappent à ses ironies, que seule mérite vraiment, du côté

¹ Antoine Adam (voir son étude «Baroque et Préciosité», dans *Revue des Sciences Humaines*, 1949, fascicule 55-56, p. 208), situe l'émergence du mot en 1654, date que confirme Robert Bray, grosso modo (voir l'article «Préciosité» dans le *Dictionnaire des Lettres françaises, XVIIème siècle*, Fayard, 1954). Par ailleurs, la première de la comédie de Molière eut lieu le 24 octobre 1658. Il va de soi, cependant, que le mot n'a pu qu'accompagner la chose, et non pas la susciter. Les «uranistes» et «jobelins» étaient déjà des Précieux, antérieurement à cette appellation. De fait, pour produire de risibles singeries, il fallait bien que la mode eût pris le temps de s'installer. Et précédèrent ces Précieux, enfin — n'y eût-il filiation expresse — les poètes Alexandrins de l'époque hellénistique, les Courtois du Moyen-Age, puis, à la Renaissance, les disciples de Pétrarque.

des femmes, l'impénitente Bélise. Le même Molière n'a-t-il pas pour Agnès, Angélique et les autres une sollicitude de Précieuse ? Les recensements de Roger Lathuillère, au début de sa thèse², objectera-t-on, font apparaître une prédominance de l'acception péjorative du mot "précieux". Ce fait n'autorise pas, à mon sens, à contester la portée du mouvement, et moins encore à le réduire à ses risibles excès. Car si ce mot est bien trouvé, s'il définit assez justement les intéressés, il émane non pas d'eux-mêmes, mais de ceux qui les jugent. Et juger, en ce siècle porté à la contradiction et à la dérision, c'est rarement louer, d'autant que les moqueurs provenaient eux aussi, en principe, des cercles mondains, ou en étaient frottés. Il est notoire, par ailleurs, que les avant-gardes ne sont jamais le fait des foules. Outre cela, les emplois avantageux du mot, d'après les relevés de Roger Lathuillère, s'appliquent tous à des esprits réellement supérieurs, reconnus tels dès leur époque, dont Mesdames de Sévigné et de La Fayette³. Nonobstant ces deux grands noms, enfin, le bilan de la préciosité est moins à chercher en des productions particulières que dans les traces qu'en conserve la littérature ordinaire, en un souci général d'élévation, de politesse ou de subtilité. Corneille en personne, réputé si grave, si austère, témoigne de cela dans la note qui suit.

Dès les délicats (mais aussi passionnés) bergers de l'*Astrée*, donc, se constitua une culture précieuse où primaient la bienséance, la distinction dans le ton et les manières, en réaction contre les mœurs sauvages des temps de folie guerrière et les licences de la paix revenue. Ces prétentions allaient de pair avec une exigence de profondeur et de rigueur intellectuelles, tant le Précieux considère que rien, dans l'ordre humain, n'est aussi simple que se l'imaginent les gens du commun, la masse des esprits... simples, autant dire simplistes : la bêtise n'est pas son fort, comme dit Monsieur Teste. Elitiste, il refuse les vulgarités, les rudesses de tous ordres, et se défend, le cas échéant, des légèretés et superficialités dont on l'accuse, car il n'est qu'apparemment ou provisoirement frivole, en ses fantaisies. Et la frivolité même, proteste Jean Cocteau, cache souvent une vertu d'élégance. Bref, l'étymologie, encore une fois, dément expressément les emplois malintentionnés de ceux-là même, peut-être, qui lancèrent le mot : le Précieux est celui qui entend donner du prix à tout ce qu'il touche ou fréquente, et d'abord à lui-même. Cela vaut, en priorité, pour les femmes, soucieuses qu'elles sont de s'affranchir des tutelles et paternités masculines qui les infantilisent, voire les chosifient. Ainsi la réforme artistique — essentiellement littéraire, en fait,

² La Préciosité, étude historique et linguistique, Genève, librairie Droz, 1966.

³ Lire, à ce propos (et vu le féminisme linguistique forcené des temps présents), la récente mise au point de Myriam Maître : Les Précieuses, Naissance des femmes de lettres en France au XVII^e siècle, Paris, Honoré Champion, 1999.

car on ne parle guère de musique ou peinture précieuse — s'alliait-elle à la contestation de certaines mœurs et mentalités.

Ce mouvement devait avoir des suites fécondes, au XIX^{ème} siècle surtout, et plus tard encore. Le renom d'un Giraudoux ne tient-il pas, d'abord, à sa prédilection pour les jolies de langage, pour les jeux brillants de l'humour et de l'intelligence, et à ses rôles féminins, plus relevés, plus subtils que les rôles masculins, jusque dans ses romans ? D'un autre point de vue, mais au regard encore de l'écriture, bien des prouesses oulipiennes, ou pré-oulipiennes, tels le poème-dessin, le lettrisme ou les gageures de Georges Pérec, se raccordent, au fond, à la tradition précieuse.

Pour Lasgush Poradeci, poète albanais, le discrédit souvent attaché à l'esprit précieux, en dépit de ses titres de noblesse, avait même un goût de soupe à la grimace. Car il ne faisait pas bon passer pour un poète efféminé, décadent, flirtant avec la contre-révolution à force de formalisme, d'esthétisme, d'idéalisme ou de mysticisme, dans l'Albanie stalinienne ! Par bonheur l'œuvre datait d'avant la guerre, elle ne risquait plus la destruction. Le seul dommage à déplorer, mais trop lourd encore, c'est le silence de quarante ans auquel se résolut le cygne de Pogradec.

Ici se fait jour, précisément, l'aspect majeur de la problématique inhérente à la présente étude : là où les détracteurs parlent de mièvrerie, de mignardise, de maniérisme, d'affectation, ne faut-il pas rétablir les droits (reconnus déjà à Baudelaire, à Gautier, au Stendhal du "happy few", à Laforgue, Mallarmé, Huysmans et compagnie), du luxe, du calme, de l'ordre, de la beauté, de la volupté, du rare (pierres précieuses), du bizarre, du raffiné, de cette envie d'"être original" à tout prix, comme le proclamait l'auteur des *Complaintes*, ou de "donner un sens plus pur aux mots de la tribus", comme le voulait la pape du symbolisme ésotérique, rééditant ainsi, en quelque sorte, la pointilleuse distinction entre mots "nobles" et mots "sales" ou mots "bas"⁴. Ne faut-il pas réhabiliter, dis-je, cette quête de poésie

⁴ Nul, curieusement, ne revendique le chant des mots de tous les jours, de tout le monde, des simples mots de bon aloi, pour en voler un à Maurice Genevoix. Cette croyance en la culpabilité des mots a suscité, chez les Précieux et Précieuses les plus enragés, la manie de la périphrase, poussée parfois jusqu'au tour amphigourique. Mais n'est-ce pas un peu le même procès que le classique Boileau fait aux farces de Molière, ou aux écrits burlesques, façon *Le Virgile travesti* ? Et quand, pour désigner les yeux, Corneille écrit «ces muets truchements», nous servant au surplus d'un bel oxymore (*Suréna*, I, 1, vers 51), ou quand il oppose Camille à Sabine (*Horace*, III, 4) non plus sur la fameuse question de savoir si une femme peut aimer son mari, mais, corollairement, qui d'une épouse ou d'une amante est plus fondée à redouter la guerre, cette faucheuse d'hommes, ne flatte-t-il pas le goût précieux ?

dans et par la surprise, comme le prônait Apollinaire, lui qui avait pour devise cette formule si typiquement précieuse, en sa forme lapidaire et dans sa visée même : j'émerveille ! Si le fécond génie de Picasso l'autorisait à dire "Je ne cherche pas, je trouve⁵.", combien d'ouvrages de l'esprit ne doit-on pas au souci de la recherche, au goût de l'exquis et du requis, du "cherché" ou "recherché", condition ordinaire du "trouvé", — entendre "bien trouvé" ?

Comment recevoir, enfin, les mots "forme" et "norme" ? Disons simplement qu'outre la vertu mnémotechnique de la paronomase et la consistance qu'elle confère au titre, ils renvoient aux modes et points d'application de l'esprit précieux, s'agissant des structures, de l'écriture, et de la thématique.

Ce par quoi Poradeci, sans le savoir, bien entendu, renouait de façon expresse avec l'esprit précieux, tient d'abord à cette aptitude qu'il a entre tous à saisir et suggérer ce que les Précieux français appelaient le "je ne sais quoi", notion⁶ que le philosophe Vladimir Jankélévitch associe, je crois, à celle du "presque rien". Le vers de Lasgush tisse comme un filet (de pêcheur de Pogradec, sans doute !) à même de capter les infimes et insensibles variations de lumière, les ombres ou les reflets les plus fugitifs; il décompose et montre comme au ralenti, ou comme en un fondu-enchaîné cinématographique, des mutations dont le résultat étonne, pour autant qu'elles s'opèrent en une série de glissements ténus et subtils. Or n'oublions pas que le mouvement précieux, en France, n'est qu'une cristallisation particulière de l'esprit baroque, en France, n'est qu'une cristallisation particulière de l'esprit baroque, j'entends celui des années Louis XIII. Le caractérise, notamment, une perception inquiète ou fascinée, selon les cas, parfois les deux à la fois, de ce phénomène que Montaigne appelait "le change" de la vie, de la nature humaine et, plus largement, "le branle" du monde. Il n'est rien de stable, ici-bas, et cela désespère souvent les consciences, les avertit que rien ne dure : la voix de l'Ecclésiaste, après celle d'Héraclite, le dit et le redit plus que jamais depuis les guerres de religion. Et cependant, il s'est trouvé des esprits pour tirer une consolation esthétique ou philosophique de cette loi du change perpétuel. Le même Montaigne, dans ses *Essais*, offre jusqu'à l'exemple d'une attitude double : mieux que personne, il a donné à sentir la précarité, autant dire la vanité des choses, les incohérences et inconséquences de nos comportements, le travail du temps, — en vertu de quoi, il invite à moins de fanatisme, à plus d'humilité, à

⁵ Phrase qui tomberait, se réduirait à une boutade sans conséquence, s'il était avéré qu'avant le moment de trouver, il a passé par des essais, sinon détruit des tableaux reniés, après achèvement.

⁶ Pour revenir à Corneille, j'aurai à parler ailleurs de cette confiance de Pauline à Sévère (*Polyeucte*, II, 2, vers 505) : «Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.»

plus de tolérance; mais on le voit passionné aussi par l'exploration de l'homme, des richesses intérieures de cet "être ondoyant et divers", qu'il cherche à connaître et enseigner au travers de sa propre personne.

Sans doute Lasgush fait-il moins de psychologie et plus de peinture que les Précieux français; par les ressources du symbole, toutefois, il ouvre lui aussi sur les ondolements de l'âme et du cœur. Et comment pouvait-il en être autrement dès lors que présidait à sa vision des choses ce lac dont il est né, littéralement, puisqu'il en a revêtu le nom, mais aussi qu'il n'a cessé de modeler en retour, à force d'écriture, de contemplation, de méditation. Or Dieu sait si l'élément liquide est constitutif, selon la terminologie bachelardienne, de la rêverie baroque, non sans se combiner instamment, tout comme chez Lasgush, au langage métaphorique de la navigation.

J'ai lâché deux mots - ceux de peinture et de symbole - qui viennent confirmer l'affinité de notre poète avec l'esprit précieux, même considéré en ses seules projections dans la France du XVII^{ème} siècle.

Il est vrai, je le répète, que les écrivains français de cette époque-là n'ont que médiocrement le souci du pittoresque. Il leur faut voir les choses en termes moraux, en figures allégoriques, comme si les artistes peintres étaient seuls habilités à en appeler à la vue, à solliciter la rétine, comme si les écrivains, eux, devaient se confiner en des représentations intellectuelles. On sait, en effet, à quel point la notion de spécificité des arts et des genres étaient ancrée, alors, dans les esprits. Mais à part cela, le roman précieux, par exemple, regorge de peintures — de fresques, notamment — ou de spectacles que la nature, bien souvent, semble avoir élaborés, composés elle-même en véritable artiste, les humains créateurs s'appliquant, au rebours, à rivaliser avec les prodigalités de la nature. Et ces spectacles, ces peintures, viennent régulièrement flatter les yeux sensibles et admiratifs, mais aussi intelligents, des personnages de la fiction. On observe cela aussi bien dans le *Polexandre*, où la préciosité pénètre l'épopée, que dans *Le Grand Cyrus* et la *Clélie*, où prévalent, dirai-je, ses délectations psychologiques et sentimentales.

Si donc il ne voit par les yeux, l'écrivain précieux voit par l'imagination, et selon des portées symboliques. La plastique et le pittoresque précieux n'allaient pleinement s'affirmer qu'avec l'impressionnisme. Or les tableaux et peintures de Lasgush Poradeci concilient assez, généralement, ces deux pôles de la préciosité artistique : le ravissement sensuel et le transport éthéré.

Passons au second mot : le symbole.

Pour autant qu'il suppose une manière détournée, allusive et très connotée d'exprimer ou d'évoquer un sentiment, une idée, un objet ou une quelconque créature, tout symbolisme, au fond, relève d'une préciosité. Les auteurs du Grand siècle, en France, ont certes peu usé de l'écriture symbolique ou symboliste proprement dite, mais ils ont chéri le détour des

comparaisons, métaphores et métonymies, des transpositions mythologiques et autres affabulations, au point de tomber, parfois, dans la devinette.

Reste à illustrer ces prolégomènes, et, du même coup, à nous en reposer un peu par le plaisir du texte. Écoutons la voix de Lasgush, accordons-nous quelques-uns de ses accords (*sic*), comme on s'offrirait un *mézé* de sa façon, corsé de son raki maison, en relisant à chaque fois l'original, pour ne nous priver de rien !

J'ouvre ce petit concert par la strophe initiale de la seconde version du poème "Poradeci", puisque, redisons-le, il a tiré son nom d'auteur de la ville et du lac auxquels est voué son destin de poète :

*Perëndim i vagëlluar mbi Liqerin pa kufir.
Po përhapet dal-nga-dale një pluhurë si një hije.
Nëpër Mal e nër Lëndina Shkrumb' i natës që po bije,
Dyke zbritur që nga qielli përmi fshat po bëhet fir...*

Le jour en son déclin du lac estompe les contours.
Une poussière se répand, comblant l'espace de son ombre.
Des monts aux plaines les cendres de la nuit qui tombe
Du haut des cieux, vont en se résorbant parmi le bourg...

Inutile de relever toutes les données de ce quatrain - stylistiques, rythmiques et sonores - qui déroulent une métamorphose assez lente par nature, il est vrai, mais dûment spécifiée comme telle, justement, de par une progression insensible, un mouvement continu, et qui, de surcroît, affecte des éléments impalpables, on ne peut plus légers. Aussi le syntagme "pa kufir" (sans bord) n'est-il pas à prendre au sens objectif de "illimité", tant cela jurerait avec la réalité géographique, mais selon l'idée de limite estompée, abolie par la pénombre. Cela, notons-le, ménage en somme une métamorphose seconde, graphique dira-t-on, incluse dans celle, plus large, du passage du jour à la nuit. Ainsi, de borné, de circonscrit par les montagnes qu'il est effectivement, comme l'indiquent bien ces vers de "Mëngjes" (Matin) :

*Si shpirt i zi në kraharuar,
U mbyll liqeri nënë male*

Âme sombre prise dans le corps,
Le lac s'est lové au creux des montagnes.

ce même lac dessine comme une mer, et cela à la faveur d'un simple

effet d'éclairage⁷.

Intéressante est aussi la fin du quatrain, où la suite du processus est décrite en ces termes :

*Ndaj fund' i ti e pasqyruar,
Po shuhet nata me-nga-dale.*

En son sein qui la reflète,
La nuit lentement se dissipe.

L'aube se dessine ainsi en un mouvement quasi symétrique de celui du couchant. L'impression du transitoire, mais aussi la lenteur de la transition, sont d'autant plus sensibles que l'ombre, avant de s'éteindre, est dédoublée et comme révélée par l'image qu'en réfléchit le miroir de l'eau. On reconnaît là une touche éminemment artiste, la fin de la nuit allant de pair, en une nuance rare, inédite, puisque paradoxale, avec une ultime projection de son empire.

Nous aurons à reparler de ces situations intermédiaires, de ces tremblements, de ces hésitations entre deux pôles qui affectent les visions picturales ou oniriques de Poradeci; arrêtons-nous seulement, dans l'immédiat, à ce "pasqyruar", à cette mise en abyme que crée la plongée-reflet du ciel et de la nuit dans les profondeurs du lac⁸.

En baroques qu'ils étaient à plus d'un égard, les Précieux du XVII^e siècle français brodaient volontiers sur le thème de l'eau, jouaient de toutes les virtualités symboliques de cet élément, surtout quand il se fait mer ou rivière. Aussi les familiers de Madame de Rambouillet n'auraient-ils pas moins apprécié, sans doute, ces deux autres vers du même poème :

*Po tretet tinëz yll' i dritës
Posi një sumbull prej sheqeri.*

L'étoile du berger discrètement s'efface
Comme fondrait un bout de sucre.

Le seul fait de le réitérer, alentit encore un peu le mouvement en cours, comme pour mieux le donner à voir. De plus, Poradeci reprend là un

⁷ On serait tenté de parler, ici, avec Michel Tournier, un autre Baroque et Précieux en son genre, d'une forme d'«inversion bénigne», puisque à un certain degré d'obscurité, la figure du fini se change en figure de l'infini, tout comme l'eau, passée telle température, devient de la glace, corps solide, et réciproquement.

⁸ Relevons encore cette finesse surajoutée : il est banal, simplement idiomatique, en albanais comme en français, de dire que la nuit s'efface ; mais en albanais, le verbe «shuaj» signifie plus instamment «éteindre», et dire de la nuit qu'elle s'éteint dans le sein de l'eau, c'est lui donner une présence concrète, solide, presque aussi vive que le feu.

sujet des plus chers aux Théophile de Viau, Saint-Amant, Tristan l'Hermite — celui de la naissance du jour — et avec quel raffinement, si l'on considère le choix du comparant, aussi inattendu dans sa taille que dans sa nature, dût-il évoquer un étoile lointaine : un carré de sucre se résorbant dans un verre d'eau, en voilà une délicate miniature !

Par deux fois, dans les textes lus, le poète a joué du reflet, selon le procédé de la mise en abyme. On a là un *topos* assez propre au baroque mais aussi d'une recherche digne des Précieux : tout comme le miroir du lac s'offre à la nuit, dans le dernier cité — "Mëngjes" (Matin) — l'amant offre celui de ses larmes à sa belle endormie, dans "Ç'dëgjoj me sy të trembur..." (incipit), dont on va entendre, ci-après, la strophe initiale. Ce procédé signale en soi un raffinement artiste, car c'est bien redoubler d'art que d'associer ainsi la peinture et la littérature. Et ce n'est pas tout. Le reflet nous avertit que l'art, foncièrement, se définit comme une imitation, mais décalée, déformante, qui propose une réalité retouchée, retraitée, soumise à l'*intervention* de l'artiste, selon le vœu de Henri Michaux, à cette nuance près que c'est la nature elle-même, ici, qui accomplit le geste reproducteur de l'artiste. De plus, si en dépit, ou plutôt en raison de ses flous, on regarde l'image reflétée non comme un brouillage mais comme l'effet provisoire ou achevé d'une décantation, elle est censée révéler le fond du modèle, en proposer un double épuré, quintessencié, partant débanalisé. Et cela, notons-le, résulte d'un... jeu, au sens, cette fois, de marge, d'écart entre le modèle en question et la représentation lâche, flottante — c'est le cas de le dire ! — qu'on en perçoit conjointement. Cette part d'approximation, enfin, rappelle que l'art émane d'une liberté, en même temps qu'il l'instaure, et conserve donc, jusqu'en ses projets les plus sérieux, une dimension ludique.

Telle est ce qu'on pourrait appeler la poétique du reflet dans la poésie de Poradeci et chez les Baroques précieux. Leurr tient honorable compagnie le Baudelaire de l'"Invitation au voyage", à qui ne plaisent les "ciels" que "mouillés" de la mer, "brouillés" à l'instar des yeux de l'aimée, lui dont le tableau de "La vie antérieure" ne montre les ciels que roulés de la houle, et les couleurs du couchant que "reflétés par [s]es yeux", selon cette vertu distinctive dont se prévaut la Beauté :

*Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !*

Dernière métaphore, enfin, le lac figure en somme la scène du monde, partant celle d'un théâtre où l'on voit représentés ces brusques revers de fortune — autre affinité avec les Baroques français — attachés à la condition humaine. Des pièces comme "Gjeniu e anijes" (Le génie du bateau), "Zemra e liqenit" (Le cœur du lac) offriraient en la matière d'opportunes illustrations, la paisible vision initiale accusant, par contraste, la violence inopinée de la tempête. Peu différent de ceux de Gomberville,

voici, en effet, le calme plat trompeur qui ouvre le second des poèmes susdits :

*Val' e urtë i shtrohet anës
Dal-nga-dal e fashe-fashe.*

La vague sagement épouse la rive
En lenteur et en douceur.

L'on touche là, du reste, à ce qui me paraît distinguer le plus éminemment le goût de Poradeci, ce qui rend au mieux sa façon d'éprouver, de cultiver le Beau. J'en verrais volontiers l'attribut majeur, en effet, dans cette lenteur que la bonace imprimait à l'instinct au flux de l'eau. Elle pare du moins les visions ou rêveries qu'il chérit le plus : lenteur du temps qui s'allonge ou qu'il allonge, lenteur des secrètes altérations qui affectent la nature en ses cycles multiples, lenteur majestueuse de toute grâce humaine. Il n'est que de rapprocher, en un bouquet royal, le quatrain final de "Mbarim vjeshte" (Fin d'automne), le tercet du premier volet de "Kroi i fshatit tonë" (La fontaine du village), le premier quatrain de "Ç'dëgjoj me sy të trembur..." (incipit), de "Kur në flakë..." (incipit), puis l'ouverture et le finale de "Ti po vjen që prej së largu" (incipit) :

*O ! sa hir që kishte shtërgu, aq fisnik me shtat të gjerë,
Kur bariste dal-nga-dale,— posi dhëndër me kurorë !..
E kur pranë-i vinte krilla, që shëndrij në kraharuar,
Me sy lart, me hap të matur — posi vash' e nusëruar !..*

Oh la grâce de la cigogne mâle, si noble en sa frêle apparence,
Quand elle allait tout doux-tel un marié sous sa couronne !..
Et quand à ses côtés cheminait sa compagne, la gorge étincelante,
Les yeux au loin, comptant ses pas-telle en ses noces une madone !..

*E si mbushin ujë, bubu ! ç'm'j-u ka hije
Ndaj kthehen prapë me hap nusërie :
Ndezur yll' i ballit si yll shenjtërie.*

Avec quelle grâce elles recueillent l'eau, comme leur sied le geste !
Puis on les voit qui s'en retournent du pas des épousées,
Le front piqué d'une étoile d'or, étoile de sainteté.

*Ç'dëgjoj me sy të trembur fytyra që m'u prish ?
Një këng' e llaftuar po vjen prej lartësish !
Ah ! zëri yt që zbriti prej botës së paane,
Po hedh posi me rruaza në qelq të një kambane...*

Qu'entends-je là, l'œil apeuré, la mine défaite ?
 Un chant d'alarme qui tombe des cieux.
 Oh ta voix descendue de la voûte infinie,
 Rubis qui danserait sous une cloche de cristal...

*Kur në flakë të qiririt zë mendohem net-për-net
 Dh' e ndjej shpirtin e kulluar nëpër dritën që më tret
 Prej skëterrës së pa mate më del bot' e ëndërruar,
 Vetëm ti, o im- e dashur net-për-net më rri larguar.*

Quand au feu de la bougie, la nuit durant, je reste à méditer,
 Et sans mon âme purifiée s'unir à sa lumière,
 Je vois se lever le monde rêvé des ténèbres sans fond.
 Toi seule, amour, en ces mêmes heures, demeures loin de moi.

*Ti po vjen që prej së largu magjiplote-e dal-nga-dal.
 Ti po vjen që prej së largu dyke shkitur mi lëndina.
 Nënë thembërzat e tua përgëzohet trëndëlina,
 Shtrihet luleja mitare e zëmbakut që t'u fal.*

*Të ma shkelësh hije-letë ! të ma shkelësh mes-për-mes !
 Të të shoh si më lëkundesh me sy fjetur e fatuar,
 Brënda lotëve të mia të të shoh të pasqyruar,
 E pastaj le të venitem, le të hesht, e le të vdes.*

Tu arrives de loin, lente et pleine de grâce.
 Tu arrives de loin, glissant de par les prés.
 Les mélilots frémissent au toucher de tes pas,
 Et le lys à peine éclos te voue sa blanche tendreté.

Tu fouleras, ombre-légère, tu fouleras ce corps étendu à tes pieds !
 Je te verrai passer, image dansante, bel œil épris d'un songe flatteur,
 Tu te verras toi-même au miroir offert de l'eau de mes pleurs,
 Et qu'ensuite, peu importe, je flétrisse et me taise et me meure.

J'allais oublier cet ultime bonheur, qui parachève on ne peut mieux
 et le bouquet et la démonstration :

*Po tashi :
 Dyke nisur udhëtimin mes-për-mes nër Shqipëri,
 Drini plak e i përallshmë po mburon prej Shëndaumi ...*

Et voici
 Qu'entamant sa route au beau travers du pays d'Arberie

Le Drin antique et légendaire sourd de terre à Saint-Naum⁹.

L'inclination précieuse de Lasgush Poradeci se reconnaît encore dans une donnée d'ordre plutôt éthique, ou philosophique, déjà présente, mais par incidence, dans les approches précédentes : l'attention qu'il témoigne toujours aux réalités ou phénomènes ambivalents, régis selon une dualité foncière, dont les composantes, simultanées ou successives, vont par couple, à commencer par celui qu'institue "Përçafimi" (Etreinte) entre les principes de vie et de mort. Chez lui, comme chez ses ancêtres français, l'écriture tend à résoudre ou accuser les antinomies, à rendre sensible la cohabitation d'éléments réputés inconciliables. Des poèmes tels que "Gjeniu i anijes" (Le génie du bateau) et "Vdekja e nositi" (La mort du pélican), pour m'en tenir à des morceaux d'anthologie, autorisent assez, je crois, ce point de vue. Par ailleurs, amour et beauté, tant ces thèmes sont solidaires, alternent l'un et l'autre la ferveur et le tourment. Dans les deux cas, confondus parfois, le cœur oscille entre l'exaltation et la chute, comme s'il entrapercevait un au-delà miraculeux, mais sans espoir d'y atteindre, d'étancher jamais la soif éveillée en lui, ou se désolait de sa précarité ou fugacité.

Pour revenir à l'esthétique, enfin, le poète albanais cultive de préférence, à l'instar des poètes français, le poème court¹⁰, conçu comme un luxueux bibelot, riche de ses plus fines ciselures¹¹. "Përçafimi", que je viens de citer, est du reste sous-titré du mot français "Rondel". A noter aussi sa prédilection pour le genre du blason. Je ne résiste pas, ici, au plaisir de lire intégralement celui qu'il a voué à la main de la femme rêvée, tant il est

⁹ La prosodie impose de lire à l'albanaise les deux noms propres («drine» et «naoum»). Par ailleurs, le contexte autorisait, s'il n'y incitait, à user du nom médiéval de l'Albanie : Arberie.

¹⁰ Observons cependant que ces formes courtes s'insèrent souvent dans des œuvres de longue haleine, à commencer par l'*Astrée*. Antoine Adam voit en Alcidiande, l'héroïne de Gomberville, une Précieuse : soit, mais cette Précieuse est domiciliée dans un autre roman fleuve — *Polexandre* — qui charrie en abondance des alluvions de toutes sortes. De plus, l'héroïque se définissant comme la recherche de la merveille, de l'exploit inouï, non-pareil, le gigantisme romanesque du même Gomberville ne pouvait que séduire le lectorat précieux, tout comme l'étalage des richesses les plus prodigieuses, les profusions du luxe le plus éblouissant.

¹¹ Petraq Kolevica, dans *Lasgushi më ka thënë...* (Lasgush me disait..., Tirana, éditions Toena, 1999), apporte sur ce chapitre un témoignage significatif : on croirait entendre Mallarmé soi-même là où son homologue albanais définit sa conception du poète et de la poésie, et commente, notamment, son idéal de (précieuse) précision horlogère.

exemplaire et d'heureuse venue :

Dora jote ledhatarja

*Dora jote ledhatarja është e zbehtë si qiri.
Dora jote ledhatarja lëshon dritën e dëborës.
Kur ta ndjeu magjinë-e pastër që të shtrydheshe prej dorës,
Shpirti im i frymëzuar rëgëtiu në llaftari.*

*Se me lëndë magjistare u pat bërë tul' i saj;
Tul' i saj u pat gatuar me vaj ere-e brumë dylli;
I dha hëna pah të ndezur, pluhur t'artë-i fali ylli,
E kështu m'u duk hirplote — haj! ô dor' e vashës, haj !*

*Në vështrim të dorës sate ç' pat, ô ! balli që m'u vdar ?
Ç' pat qëpall' e përlotuar q'i ra pika tatëpjetë ? —
Dor' e bryllt' e vashës sime, dor' e paqme, dor' e zbetë,
Vetëtiu me prush magjie e më bëri mendimtar.*

*Dora jote që më dhimset, dora jote që më çik;
Dora jote që më shtrihet sipër tëmblave gjumashe;
Dora jote; zemra jote që tu nda më pesë fashe...
Dh'u bë dorë të më ndalë ndaj dyshoj se mos i ik.
Ta main née à la caresse*

Ta main née à la caresse a le doux éclat des cierges.
Ta main née à la caresse a la brillance de la neige.
Sitôt qu'elle sentit son frôlement de fée,
Mon âme pénétrée manqua de défaillir.

Car sa chair est de celle, en effet, dont s'incarnent les fées,
Car d'une huile subtile et d'une fine pâte fut pétrie cette chair,
Ses rosetés lui voua la lune, l'étoile l'or de sa poussière,
Et m'apparaît la grâce pure - ô main, ô damoiselle !
Et mes yeux la couvant, quelle ombre voila ma face ?
Et pourquoi cette larme glissant de ma paupière ? —
Aile main de ma belle, main du calme, main d'opale,
Eclair entrevu du tison des mages dont le songe me hante,

Main qui inspire mon tourment, main qui rouvre la plaie,
Main qui flatte mes tempes et les met en sommeil,
Ta main : le cœur même en cinq attaches partagé,
Qui s'est fait main pour me saisir, et comment m'y dérober !

Ce poème ne se réduit nullement à une déclaration galante, comme l'atteste la seule valeur de "ledhatarja"; le mot dit plus, en effet, sous cette forme substantivée, que l'épithète descriptive "ledhatare" (caressante), ou que le doublet "ledhatuese" (flatteur, cajoleur): ainsi employé, ce déterminant devient véritablement épithète de nature, il définit l'essence même de la main, la donne comme une *émanation* de la Caresse, pour jouer d'une fausse étymologie, et non pas son instrument ! Et comme les vertus de cette main entrent dans les catégories du baroque ! Les vers du premier quatrain, en effet, ne se répètent pas, ils rendent compte d'une blancheur qui se nuance, qui varie, selon les heures et les regards, à moins que ces qualités diverses, dont le second quatrain poursuit l'inventaire, ne coexistent, ne s'additionnent, pour former une main véritablement sans-pareille, incomparable. La métaphore qui, à la fin, assimile les doigts à des attaches, réintroduit le rapport de l'un et du multiple, parallèlement au mouvement qui va de l'extérieur (la main), à l'intérieur (le cœur), tout en ménageant, en somme, une substitution : oh, les enfants supposés de nos vieux romans, oh les gémeaux, oh les sosies du Grand siècle de France !

Si les thèmes existentiels, si la sensibilité d'écorché vif, à peine voilée par la dignité aristocratique du dandy, qui sous-tendent la poésie de Poradeci, ne le défendent assez contre ceux qui le taxent d'esthétisme mignard et sentimental, je tirerai un dernier argument du sein du peuple. Car à l'exemple de Naim Frashëri, auquel il vouait une admiration particulière, il n'a fait, bien souvent, qu'emprunter au folklore, quitte à retravailler ce qu'il considèrerait comme un matériau brut. Pour associer les deux voix, je citerai ces vers de "Bukuria" (La beauté), dont quelque chant polyphonique a pu être la source¹² :

*Të keqen e këmbës sate !
Të iu bëfsha ati syri !
E leshravesi si tërtërë !
E qëpallës si gjilpërë,
Që në zemër më hyri !
Ç'pate që më vrave, ç'pate ?*

*Nga qepallatë jam qarë,
Po të vërtetën' e gjeta :
Vetullat më paskan vrarë,*

¹² Symbolique est la rencontre expresse des deux poètes sur un motif particulier, que le second l'ait repris du premier ou que l'un et l'autre l'aient recueilli de la tradition populaire ; les strophes de «Ti po vjen që prej së largu...» (Tu arrives de loin...) rapportées ci-dessus s'annonçaient en effet dans la dixième du présent poème de Naim.

Më vrau hargu, jo shigjeta !

Oh le galbe de la jambe !
 Oh l'empire des yeux !
 Oh le riche fil de ses tresses blondes !
 Oh la courbe des cils, dont la fine pointe
 M'entre dans le cœur !
 Ah pourquoi cette mort, de quelle colère ?

Mais à tort j'incrimine les cils,
 Je découvre mon erreur :
 Du sourcil partit le coup,
 Je le reçus de l'arc, et non point de la flèche !

Quelle digne Précieuse des meilleurs salons parisiens ne se fût pâmée à pareille pointe sur les pointes dont les cruelles percent les cœurs, sans devoir solliciter l'office de Cupidon ! Et inversement, placer notre Lasgush sous le regard des Précieux français du XVII^{ème} siècle et de temps ultérieurs, aura mis en plus grande évidence certaines de ses richesses. Je dis bien certaines, car il est sûr que l'angle d'approche ne conduisait pas à les recenser toutes. Ce que j'en ai montré, cependant, atteste déjà, à mon sens, qu'en léguant à son pays et à sa langue un ensemble de textes à peine plus volumineux que ceux de Migjeni¹³, Lasgush Poradeci a donné assez de gages pour entrer au Panthéon de la poésie mondiale, aux côtés de son frère de la ville du Nord.

¹³ Dans le livre de Petraq Kolevica cité plus haut (mêmes pages), Poradeci prône du reste une extrême économie de production : selon lui, tout poète digne de ce nom devrait s'en tenir à des «*Pauca meæ [Musæ]*». Il se plaît à noter — je le cite en substance — que le seul et unique recueil de Baudelaire pèse bien plus, dans l'histoire de la poésie, que les tartines d'un Lamartine. Son exigence de qualité et densité va si loin qu'il manque de tomber dans le parti-pris : il a l'air d'oublier, en effet, qu'assez vaine est la sélection par l'étouffement dans l'œuf, en quelque sorte, des poèmes que l'on saurait d'avance voués au rebut, le poète-cygne se constituant sciemment en «transparent glacier des vols qui n'ont pas fui», selon le symbole de Mallarmé ; plus naturel et plus fécond est le tri de tout ce qu'enfante le principe de Zola : «*Nulla dies sine linea*». Il est vrai que ce paradoxe est moins d'ignorance que de provocation : il exprime d'abord son allergie aux poètes-écrivains, qu'il distingue lui aussi, avant Roland Barthes, mais en d'autres termes, des poètes-écrivains. Nonobstant l'amitié qui les lie, il ose même classer le bon Asdreni dans la première catégorie, tant il se veut intrinsèque sur la question de l'Art ! Il en vient, cependant, en ces même propos, à encenser Homère.

Spiro SHKURTI

RECHERCHES DANS LA VIE ECONOMIQUE DE LA VILLE ALBANAISE DU MOYEN AGE

1. Le rôle de l'agriculture dans la vie de la ville.

Dans la vie économique de la ville du Moyen Âge l'agriculture a joué un rôle relativement important. Avec le temps, ce rôle pâlit quelque peu mais ne se perd jamais. Nos villes tout comme celles balkaniques et européennes, bien qu'ayant comme principale activité l'artisanat et le commerce, ne pouvaient pas vivre normalement sans exercer l'agriculture aussi ou de ses branches spécialisées d'elle. Toute la population des villes ne pouvait pas être engagée dans la production artisanale, le commerce ou dans d'autres travaux caractéristiques pour la ville. Une bonne partie d'elle était obligée de tirer une partie de ses biens matériels nécessaires pour vivre en cultivant la terre. Les villes avaient à leur juridiction, si bien avant qu'après l'occupation ottomane, des terres agricoles aussi, des vignes, des vergers, des forêts et des prairies. Le problème de la catégorie de la terre qu'elles cultivaient est un autre problème. Cela dépendait, dans une certaine mesure, de la présence ou non des terres abondantes et fertiles aux alentours de la ville, du climat et de certains facteurs sociaux. Il y a eu des villes telles que Drisht, Ulqin etc. qui n'avaient pas de terres suffisantes dans leurs proches périphéries et ainsi produisaient-elles des céréales qui ne satisfaisaient au besoin de consommation de la population que pour 6 mois ou moins; elles étaient obligées d'en importer de Shkodër et des autres environs de la campagne pour l'autre partie de l'année. Dans ces villes l'on cultivait plutôt la viticulture et l'oliveraie dont les produits satisfaisaient aux besoins de consommation des villes et étaient vendus dans les marchés intérieurs et extérieurs pour balancer les dépenses d'achat des céréales. Durrës avait développé avant l'occupation ottomane plutôt la viticulture et l'arboriculture, tandis que Lezhë, Shkodër et Drisht, parallèlement à ces deux branches cultivaient aussi le jardinage, lequel avait, comme il en résulte des documents, une large étendue dans toutes nos villes. Quoiqu'il en soit, la caractéristique de nos villes du Moyen Âge est qu'elles s'occupaient plutôt d'agriculture spécialisée comme la viticulture, l'oliveraie, l'arboriculture et le jardinage que d'agriculture des champs pour la production des céréales, laquelle a été limitée. Le territoire de deux miles des terres aux alentours de la ville, déterminé par les occupants ottomans pour être labouré par les citoyens, était trop limité pour y pratiquer une agriculture propre, et insuffisant pour satisfaire à leurs besoins en produits agricoles et d'élevage, surtout en céréales.

Sur la ville albanaise post-ottomane l'on a relativement beaucoup écrit. L'on a publié des monographies et des études particulières dans la presse scientifique¹. Dans les publications de jusqu'à présent les problèmes analysés sont multiples: les couches sociales de la population, les artisans et leur organisation, l'urbanisme et l'architecture, le genre et le nombre des artisanats dans les principales villes du pays et d'autres problèmes de nature pareille. Dans ces publications l'on a effleuré aussi des problèmes qui ont affaire à l'agriculture, mais d'une manière en quelque sorte tangente, autant que le sujet à examiner l'a permis. Concernant le rôle que l'agriculture a eu dans la vie de nos villes l'on a peu écrit et les problèmes qu'elle engrène sont demeurés encore voilés, surtout de la période avant l'occupation ottomane, dont la documentation est encore trop limitée et fragmentaire.

Pour pouvoir analyser le rôle de l'agriculture dans la vie de la ville albanaise avant l'occupation ottomane du pays, le document le plus complet est "*Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve të rrethit të Shkodrës*" (Le registre de la Cadastre et des Concessions du district de Shkodër), rédigé en 1416-1417. Nous allons analyser d'abord les données de ce registre concernant la ville de Shkodër, représentant le plus typique de la ville avant l'occupation ottomane, et ensuite les données se rapportent à ce problème durant la période après l'occupation du pays par les Ottomans.

2. L'agriculture à Shkodër et dans d'autres villes avant et après l'occupation ottomane.

"*Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve të rrethit të Shkodrës*", rédigé par le pouvoir vénitien dans les années 1416-1417 est la source la plus complète qui déploie devant le chercheur la vie économique, sociale et politique d'une des plus importantes villes du pays ainsi que ses alentours villageoises. Bien que dans le registre on parle de la ville de Shkodër et des villages qui dépendaient d'elle, la valeur de ce document important et unique jusqu'à présent, dépasse ces limites territoriales. Dans d'autres contrées aussi, où de tels enregistrements font défaut pour le moment, la situation économique et sociale a été sinon identique au moins très similaires. "En

¹ Il vaut mentionner certaines des monographies et études des plus importantes, où il y a des données sur le problème qu'on est en train d'analyser: Z. Shkodër, "*Esnafët shqiptarë*" (shek. XV-XX), Tirana, 1972; Z. Shkodër, "*Qyteti shqiptar gjatë Rilindjes Kombëtare*", Tiranë 1985; S. Pulaha, "*Popullsia shqiptare e Kosovës*", Tiranë, 1984; S. Pulaha, "*Pronësia feudale në tokat shqiptare*" (shek XV-XVI), Tiranë, 1988; S. Pulaha, "*Qyteti shqiptar nën regjimin feudal ushtarak osman gjatë shekujve XV-XVI*", publié dans la revue "Monumentet", 1/1984, p. 17-49; P. Thomo, "*Korça – Urbanistika dhe arkitektura*", Tiranë, 1988.

particulier dans les zones plates et côtières, "L'Albanie se distinguait très tôt comme l'un des principaux *kulturlandschaft* de la péninsule, caractérisée d'une différenciation sociale accentuée, plus ou moins commune à tous les Balkans", - a conclu prof. A. Buda².

Par la suite l'on s'arrêtera sur le rôle que l'agriculture a joué sur la vie économique de la ville du moyen âge avant l'occupation ottomane. Là-dessus nos chercheurs ont écrit même avant. I. Zamputi, dans l'introduction précédant la publication du Registre de la Cadastre et des Concessions pour le district de Shkodër, a touché aussi, tant que le sujet le lui a permis, aussi des problèmes qui sont liés à l'agriculture et à son niveau de développement³. K. Biçoku est parmi les premiers chercheurs qui a fait du *Registre de la Cadastre* un objet d'études à part. En examinant dans ce registre le problème de la propriété sur la terre et de la structure sociale du village aussi, il a abouti à des conclusions importantes⁴. Pourtant le problème n'est pas traité autant qu'il faut dans nos études, on dirait d'ailleurs qu'il est peu étudié et d'une manière fragmentaire. Comme on va essayer d'argumenter par la suite, dans la ville albanaise pré-ottomane l'agriculture a été une activité importante, partie intégrante de la vie économique générale. Cela était tout à fait naturel. Dans les conditions du Moyen âge, lorsque le niveau du développement des forces productrices était relativement bas, toute la main-d'œuvre ne pouvait pas être engagée dans la production artisanale ni dans le commerce, surtout quand il s'agissait d'une population relativement grande telle que celle de la ville de Shkodër et des autres villes côtières. Une partie de cette population, parallèlement aux autres activités, s'occupait d'agriculture pour s'assurer les produits alimentaires les plus nécessaires, d'autant plus que l'économie du pays était une économie typique féodale, où la circulation marchandise - argent, était encore limitée. Comme on va le constater par la suite, avec les revenus de l'agriculture vivaient de hauts fonctionnaires de l'administration: des militaires, des marchands, des artisans, des peintres etc. La plupart des familles de la ville devaient assurer de leurs propres forces les articles agricoles et de l'élevage de première main.

Shkodër était la ville la plus développée et la plus renommée dans la partie septentrionale des terres albanaises. Comme telle, elle était un centre

² A. Buda, *Vendi i shqiptarëve në historinë europiane të shekujve VIII-XVIII*, dans "Studime historike", 1/1967, p. 4.

³ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës në vitet 1416-1417*, Tiranë, 1977. Préparé pour la presse par Injac Zamputi (l'introduction qui précède le registre).

⁴ K. Biçoku, *Rreth pronësisë së tokës dhe strukturës shoqërore të fshatit shqiptar në zonën e Shkodrës në fillim të shek. XV*, dans "Studime historike", 4/1975, p. 135-147.

artisanal et commercial important. Le pouls de la vie urbaine y battait fort. Pourtant, ici comme partout ailleurs dans les villes balkaniques et européennes de l'époque, la vie économique de la ville ne pouvait pas être comprise sans l'agriculture, dont le rôle allait toujours affaiblissant avec le temps, mais sans jamais être tout à fait évitée.

Le *Registre de la Cadastre et des Concessions* a été rédigé par les représentants de la Seigneurie à d'autres fins, surtout fiscaux. Comme tel, il contient aussi un certain nombre de restrictions. - Dans le registre l'on a inscrit surtout les propriétés de la République de Saint Marc, créées en majeure partie comme résultat des expropriations faites à ses adversaires. Cela ne donne pas libre champ à une analyse complète, générale et approfondie de la question, car l'on n'y a pas enregistré les propriétés terriennes des citoyens, lesquels, comme propriétaires autonomes, n'avaient pas d'obligations envers le pouvoir central vénitien. Toutefois, dans le registre il y a des données directes ou indirectes qui permettent de créer un cadre plus complet de la vie économique de la ville, qui s'approche de la réalité.

a. Les terrains et les jardins

Shkodër, comme les autres villes, avait créé dès avant et renforçait toujours plus sa physionomie d'important centre urbain. Elle se composait de deux parties principales: le terrain de la ville, utilisé pour l'habitation et pour l'exercice des activités économiques (artisanat, commerce et jardinage) et les terres cultivables et les vignes qui se trouvaient dans la proche périphérie de la ville. Les deux composantes étaient également vitales pour l'existence de la ville. La division en zone habitée et zone économique dès le début du XV^e siècle, et peut-être plusieurs siècles avant, est un indice très significatif en ce qui concerne les anciennes traditions urbaines dans ce centre d'habitation. Les deux parties étaient bien distinctes l'une de l'autre et avaient des confins entre elles, créés par la main de l'homme (le mur entourant de la ville) ou par la nature (cours d'eau). A l'intérieur du périmètre de la ville l'on distingue la citadelle et la ville, alors que les terres cultivables, les forêts, les vignes etc., s'étendaient en dehors de son enceinte murale. "Et en réalité, - écrit un témoin 60 ans après la rédaction du registre, - cette cité, de par sa propre nature, tombe à pic des quatre côtés à l'exception de celui septentrional..."⁵ Il s'agit seulement de la citadelle, dans laquelle demeurait à ce temps-là la garnison militaire et l'administration. Il n'y aurait pas eu de maisons d'habitation au temps de l'enregistrement. A cette conclusion l'on aboutit aussi grâce à une autre donnée indirecte notée dans ce

⁵ M. Barleti, *Rrethimi i Shkodrës*, Tirana, 1982, p. 41.

registre. A Pjetër Moza l'on enlève deux maisons, que l'on donne à Vito Jonima en dédommagement des maisons expropriées à l'occasion de la construction de la fortification de la principale entrée de la citadelle⁶. Peut-être les maisons expropriées étaient-elles les dernières utilisées pour habiter à l'intérieur de la citadelle, car, il y avait bien du temps qu'en conséquence de l'augmentation de la population et de l'insuffisance de l'espace, la ville avait dépassé son enceinte murale. La citadelle et la ville étaient déjà deux membres du même corps, de Shkodër, mais le premier membre exerçait déjà seulement la fonction administrative et militaire. On y trouvait aussi les dépôts. Le registre contient des données suffisantes et convaincantes sur ce qui vient d'être dit ci-dessus. Dans bien des cas, à propos de ceux qui avaient loué des terres, l'on répète l'expression stéréotype: "Tous ceux qui ont loué des terres de la mairie à un prix dont ils sont tombés d'accord, doivent transférer et apporter les redevances à leurs propres frais dans la citadelle"⁷(souligné par l'auteur -S. Sh), ou: "Tous ceux qui ont pris de tels champs, sont obligés de payer et d'apporter les céréales dont ils sont tombés d'accord, dans la Citadelle de Shkodër, tout à leurs dépenses"⁸. En d'autres cas, concernant les personnes qui prennent des terres à la mairie, l'on note les mots "citoyens de Shkodër"⁹, sans mentionner dans ce cas la citadelle. La différenciation entre la citadelle et la ville est faite très clairement. Celle-là était une partie fortifiée de la ville. C'est pour cette raison que même M. Barleti l'appelle *forteresse* et non pas *ville*. Si la citadelle exerçait plutôt des fonctions militaires et administratives et beaucoup moins de fonctions économiques (dans la citadelle se trouvaient les dépôts des produits agricoles récoltés par les représentants de la Seigneurie) dans la ville c'était le contraire. Ici la fonction économique était très puissante, alors que les autres étaient très faibles. A son intérieur se développait toute l'activité économique de la communauté.

La séparation de la zone militaire – administrative de la zone habitée et de celle économique n'était pas une caractéristique seulement de Shkodër. A d'autres villes aussi comme à Durrës, à Lezhë, à Ulqin etc. l'on remarquait le même phénomène.

La ville de Shkodër s'étendait aux pieds septentrional et oriental de la colline sur laquelle s'élevait la citadelle. "Sa position est définie par la nature comme lieu d'habitation: au milieu d'un champ fertile s'élève une

⁶ V. Kamsi, *Fortifikimi i hyrjes kryesore të kështjellës së Shkodrës*, "Monumentet" 3, Tirana 1972, p. 163.

⁷ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, feuil.6/b.

⁸ *Ibid.*, feuil. 17/b.

⁹ *Ibid.*, feuil. 13/b.

colline isolée et sécurisée de trois côtés par les rivières, au bord d'un lac avec beaucoup de poissons, qui facilite les relations avec les autres régions intérieures du pays, et sur un fleuve qui permet la communication avec la mer"¹⁰. La ville s'étend sur une plaine ouverte, c'est pourquoi "elle se distingue pour ses champs fertiles et bien labourés... Du château l'on voit des laboureurs cultivant la terre, récoltant les céréales, l'on voit des moulins"¹¹. La ville était, au moins en partie, entourée de murs protecteurs dont la largeur était environ 1,80 m¹². Que ces murs ont existé depuis 1416-1417, il est attesté aussi par les données du registre. Certains terres et terrains des maisons à l'intérieur de la ville confinent avec ces murs entourants¹³. Pour entrer et sortir de la ville il y avait des portes, protégées jour et nuit par des gardes armées. Les terrains près des portes étaient propriété de la mairie et seuls les gardes étaient autorisés d'y habiter. Un tel terrain typique est celui situé à l'endroit appelé *Maja e Rodit* qui appartenait auparavant à Mojsi Vita. Dans le registre il en est dit: "sur cette terre il ne faut jamais faire de bâtiment, sauf pour les gardiens de nuit de la ville; cela parce que la terre en question se trouve à un endroit douteux"¹⁴. Un autre terrain d'habitation, qui se trouvait près de la porte de la ville, était réservé aux officiers pour habiter. Et ceci était fait "...pour assurer la plus grande garde de la ville"¹⁵. A l'intérieur de l'enceinte murale de la ville il y avait quelques quartiers dont le registre ne fait connaître que celui de Shën Jaku¹⁶.

A l'intérieur de la ville il y avait, paraît-il, une grande densité d'habitations. Il n'y aurait pas eu beaucoup de terrains libres pour construire. Les terrains de construction dans la ville, propriété de la mairie résultant de l'expropriation des adversaires de la Seigneurie, étaient donnés à une location annuelle en argent dont le prix dépendait de la superficie du terrain, de sa place et de sa qualité. *Le Registre de la Cadastre et des Concessions* énumère 22 terrains de maisons dont 16 étaient donnés à location annuelle¹⁷.

¹⁰ M. Šufraj, *Qytetet dhe kështjellat e Shqipërisë, veçanërisht në kohën e mesme* (traduction déposée auprès de l'Institut des Monuments de la Culture), 1976, p. 29.

¹¹ M. Barleti, *op. cit.* p. 41.

¹² V. Kamsi, *Shtirija e qytetit të Shkodrës në kohën e lashtë dhe të mesme* dans "Monumentet 11", Tirana, p. 120.

¹³ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, p. 2/a, 3/b, 8/b, 6/a, 6/b.

¹⁴ *Ibid.*, p. 2/b

¹⁵ *Ibid.*, p. 2/a.

¹⁶ *Ibid.*, p. 3/b.

¹⁷ Des 6 terrains de construction non donnés à location annuelle, 2 étaient

La caisse de la mairie en recevait chaque année 49 *perperë*, 80 *solda* et 5 *grosh*. Ces terrains étaient désignés par des termes vagues: "terre à construire", "terre vide", "une terre", "une maison" etc. qui définissent seulement le but de l'utilisation, sans permettre de calculer approximativement leur superficie.

Nous venons de parler ci-dessus des terrains d'habitation car ils ont eu un grand rôle économique. Comme on peut le constater dans le registre, les habitations construites sur ces terrains étaient entourées en général de murs, à l'intérieur desquels se trouvaient des jardins, des vergers, des constructions provisoires pour la conservation des produits agricoles et d'élevage. Que l'habitation et le jardin n'ont fait qu'un, cela se voit par les données du registre. Gjini Lubani a pris en concession "un lopin de terre à jardiner, avec les murs élevés d'une maison"¹⁸. Donc, le jardin et la maison se trouvaient au même endroit. Le habitation de Shkodër ne peut pas être imaginé sans de tels accessoires, ce qui témoigne en quelque sorte du caractère agraire de l'économie urbaine.

Les jardins généralement se trouvaient près des bâtiments, à l'intérieur de la cour. D'habitude on y cultivait les légumes de la saison, mais souvent même des vignes et des arbres fruitiers. La concession donnée à Pal Pamaljoti en est le témoignage: "...dans laquelle sont cultivés beaucoup d'arbres fruitiers et de vignes"¹⁹. Mais les jardins pouvaient se trouver quelque peu loin des bâtiments. On aboutit à cette conclusion quand on lit dans le registre que "ces terres se trouvent autour de *Mali i Shkodrës*"²⁰, où il y avait, semble-t-il, des conditions favorables, des terres légères et riches, si bien que de l'eau. Ici les jardins étaient groupés. Il y avait 27 jardins donnés à location annuelle, dont la mairie encaissait 2 *perperë* et 296 *solda*. Certes, ceux-ci n'étaient que les jardins de la mairie, mais il y a eu aussi des jardins appartenant aux citoyens de Shkodër. On arrive à cette conclusion si l'on examine les comptes de ces jardins, dont on mentionne plus de 30 propriétaires, habitants de Shkodër.

Dans d'autres villes aussi, dont on possède des données, les jardins se trouvaient à la même place, l'un près de l'autre. Dans une donnée concernant la ville de Durrës au XIV^e siècle l'on lit ceci aussi: "Entre la mer et cette prairie, là où se trouvent aujourd'hui les jardins s'étendaient (en

donnés à un commerçant de sel (l'un pour construire sa demeure et l'autre pour s'en servir de dépôt de sel), un a été restitué à l'exproprié, un autre a été réservé au garde de la ville et pour les deux derniers l'on n'a pas trouvé les locataires.

¹⁸ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, p. 132/b.

¹⁹ *Ibid.*, p. 5/a.

²⁰ *Ibid.*, p. 5/a.

1359- S. Shkurti.) les vignes de certains couvents et des citoyens"²¹. Le document ci-dessus fait bien comprendre que les jardins étaient groupés au même endroit et qu'ils étaient établis ici par les citoyens. Ces terrains ont été plantés d'abord de vignes, lesquelles ont été déracinées après leur cycle de développement. Ensuite les terrains-là ont été transformés en jardins pour les citoyens de Durrës. L'emploi du mot au pluriel (les jardins) laisse comprendre qu'il ne s'agit pas d'un ou de deux jardins, mais d'un nombre considérable de parcelles transformées en jardins, destinés peut-être à la plus grande part des familles citadines. A Lezhë aussi il y avait eu jusqu'en 1433, avant que le canal ne fût ouvert, beaucoup de jardins à l'intérieur des confins de la ville qu'on pensait détruire pour donner les terrains à ceux qui voulaient y bâtir des maisons²².

Un autre fait important attire l'attention quand on lit *le Registre de la Cadastre et des Concessions*. Les terrains à construire et les jardins étaient toujours donnés contre une redevance en espèces, contrairement aux champs et aux vignes, qui étaient livrés contre une redevance en nature. Cela montre qu'il y avait une plus grande demande de la part des citoyens pour les terrains de cette nature. En ce qui concerne ces sortes de terrains, plus rares et plus demandés, l'administration vénitienne cherchait des redevances plus sûres.

Une autre question importante concernant cette catégorie de terres est: qui louait ces terres ? Concernant ce problème le registre donne des réponses satisfaisantes. Parmi 16 locataires de terrains, on peut dire avec la plus grande certitude que 9 d'entre eux n'étaient pas citoyens de Shkodër, mais ils y étaient de service ou bien en vue d'exercer l'artisanat (officiers, gardes, militaires, artisans), alors que concernant les 7 autres il n'y a aucune information dans le registre. 22 sur 27 jardins à la possession de la mairie ont été pris à loyer par les immigrants dans la ville (soldats, artisans, traducteurs, officiers), cependant que pour les 5 autres jardins les données ne sont pas claires, ainsi, ne peut-on pas tirer des conclusions exactes et convaincantes. Dans la ville de Shkodër la location des terrains et des jardins de la part des immigrés est tout à fait naturelle. Les citoyens de Shkodër avaient leurs propres maisons avec leurs jardins et n'avaient pas besoin d'en prendre à location. Il aurait pu y en avoir, mais très rarement, quelque citoyen, qui, pour une raison ou pour une autre, aurait loué un terrain ou un jardin de la mairie. Donc, dans la plupart des cas, les terrains et les jardins ont été loués de la mairie par les immigrés en ville. Salariés de la Seigneurie, à la première phase ils ne pouvaient pas avoir des possessions dans la ville et ils

²¹ M. Šufly, *op. cit.*, p. 50.

²² L. Malltezi, *op. cit.*, p. 152.

pouvaient pourvoir à ce besoin en les louant. Ainsi ils augmentaient leurs revenus et assuraient une partie de leur nourriture à leurs familles. Le fait que de telles possessions étaient louées non seulement par des salariés des rangs inférieurs (hommes sous les armes, artisans, menuisiers, orfèvres, boulanger) mais aussi par des personnes des hautes couches tels que les officiers²³, les traducteurs de la cour²⁴, les clercs des rangs supérieurs²⁵ etc., montre que les jardins ont été nécessaires à la vie de la ville et presque tous les citoyens auraient possédé de telles exploitations auxiliaires. Concernant les maisons et les jardins privés autour, l'administration vénitienne n'a pas imposé de redevances en nature ni en argent. C'est là la raison pour laquelle on ne les a pas enregistrées.

Les potagers, les jardins et les vergers n'étaient pas labourés et ils étaient plantés par les propriétaires eux-mêmes. Dans le registre il n'y a pas de donnée qui fasse la moindre allusion que ces terres ont été labourées par des paysans venus des habitations voisines, comme nous allons le voir dans le cas des champs à location. Il se peut que les hautes couches de l'aristocratie de la ville (autochtones ou immigrés) aient engagé des citoyens ou des paysans pour les cultiver.

b. La culture des champs

La deuxième catégorie de terres, dont la mairie assurait des revenus importants, comprenait les terres cultivables, divisées en deux groupes: *les champs* et *les vignes*. La mairie possédait de telles terres même dans les villages de Shkodër, mais elles ne feront pas l'objet de notre étude. Nous analyserons ces champs et ces vignes-là qui se trouvaient à l'intérieur des confins de la ville qui à notre avis ont été cultivés par les citoyens de Shkodër.

Il faut noter ici que la ville tout comme les habitations paysannes avaient des confins bien délimités, qui la séparaient des villages. A l'intérieur de ces confins il y avait des terres cultivables, des vignes, des forêts, des prairies, donc tout ce qu'il fallait à un habitation au moyen âge pour mener une vie normale.

Les confins délimités de nos villes au moyen âge, à l'intérieur desquels se trouvaient toutes les catégories des terres que nous venons de citer, étaient une nécessité pour la vie normale de la ville. Beaucoup de plaintes de nos villes sont liées à la violation des anciens confins traditionnels. Les habitants de Shkodër écrivaient aux représentants de

²³ *Ibid.*, p. 123/a, 6/a.

²⁴ *Ibid.*, p. 132/b.

²⁵ *Ibid.*, p. 2/a, 3/a.

Venise: "Nous vous rappelons que nous avons nos confins, au-delà et au deçà du fleuve (Bunë), comme ils ont existé aux temps anciens et toujours..." et ils insistent que leur soient restitués "tous les terrains, les champs, avec tous leurs confins et leurs accessoires, qui se trouvent autour de Shkodër..., car tous ont été et sont toujours nos biens". Les habitants de Drisht, en 1466 se plaignaient de "leur avoir violé leurs anciens privilèges et de n'avoir pas respecté ni les confins de la ville ni de ses villages". Les habitants de Ulqin cherchaient en 1405 qu'on "leur respecte la juridiction sur les forêts et les eaux, en tant que propriété de la commune". C'est ce que désiraient les habitants de Durrës aussi en 1393, lorsqu'ils demandaient "une garantie de reconnaître comme leurs biens les prairies, les vignes, les champs, les jardins, les moulins etc. dont ils jouissaient jusqu'alors"²⁶.

Il y avait longtemps que la plus grande partie de ces terres était passée à utilisation individuelle, mais selon les données documentaires, il existait aussi des terres à utilisation collective. Il semble trop avancée l'idée que "l'existence de quelque forme de propriété publique de la communauté (par exemple la propriété sur les pâturages et les forêts) n'est pas appuyée par les données de la cadastre. Même sur les pâturages et les forêts s'était étendue la propriété privée"²⁷. En réalité la propriété commune sur certains types de terres était encore vivante au début et durant le XV^e siècle. L'existence de la propriété sur certains types de terres exploitées collectivement, ne peut pas être "un indice du retard dans le développement économique et social", comme l'affirme K. Biçoku.

Dans le registre il y a des données suffisantes qui ne laissent aucun doute concernant l'existence de la propriété de la commune, même dans la ville. Ainsi, dans la région de Mbishkodër, la mairie a réservé 36 champs sous la motivation: "pâturage pour les animaux des citoyens"²⁸. Près de la ville, au pied de la montagne de Shkodër, l'on a réservé une place pour la vente des céréales des citoyens²⁹. Également, à Mbishkodër l'on avait réservé de même 17 champs au pâturage, dont 10 étaient partiellement forêts, partiellement pâturages³⁰, ce qui veut dire que les citoyens faisaient une utilisation collective des forêts aussi. Mais ces propriétés ci-dessus étaient en

²⁶ L. Malltezi, *op. cit.*, p. 150, 152, 153, 161, 167.

²⁷ K. Biçoku, *Rreth pronësisë së tokës dhe strukturës shoqërore në fshatin shqiptar në zonën e Shkodrës në fillim të shekullit XV*, dans "Studime historike", Nr. 4, 1975, p. 141.

²⁸ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, p. 21/a, 22/b.

²⁹ *Ibid.*, p. 6/a, 132/b.

³⁰ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, p. 10/a.

possession de la mairie seulement, laquelle les donnait aux citoyens, certes sur la base d'une forte tradition héritée contre laquelle elle ne pouvait pas aller sans susciter le courroux des habitants de la ville. Mais, dans la ville il a dû y avoir d'autres propriétés à utilisation collective, qui, n'étant pas une propriété de la mairie, ne figurent pas sur le registre. Un autre indice amène à cette conclusion. Lorsqu'on note les confins des 10 champs de la mairie, moitié forêts moitié prairies, l'on dit qu'ils étaient limités d'un côté "des droits des citoyens de Shkodër"³¹. L'emploi du mot au pluriel fait comprendre qu'il s'agit de propriétés exploitées collectivement, par les citoyens de Shkodër.

Les données susmentionnées sont convaincantes non seulement pour témoigner que dans la ville il y avait des propriétés en exploitation collective de la communauté, mais aussi pour montrer que les citoyens s'occupaient non seulement d'agriculture mais d'élevage aussi. La mairie seulement avait laissé à la disposition des citoyens 53 labours (environ 14 *ha*)³², sans inclure ici les autres pâturages communs et privés des habitants de la ville. Bien que dans le registre l'on ne parle pas directement de l'élevage, la quantité relativement grande des pâturages laisse comprendre que lui aussi a été développé et que les citoyens s'occupaient aussi de l'élevage du bétail. Šufly informe que dans la ville, le long de la côte de l'Adriatique, les citoyens s'occupaient aussi de l'élevage et amenaient leur bétail des pâtures estivales aux pâtures hivernales³³. Les migrations saisonnières dont on parle ci-dessus étaient faites par des propriétaires ayant un nombre relativement important d'animaux. Cela fait comprendre que dans la ville il y avait de tels propriétaires de troupeaux qui sentaient le besoin de migrer à la recherche des pâtures selon les saisons de l'année.

Nous avons noté plus haut que les terres arables se divisaient en deux catégories, en *labours* et en *vignes*. Par le mot *labours* l'on comprenait à l'époque une certaine superficie de terre, où l'on cultivait des céréales. Selon leur position par rapport à la ville, les labours, possession de la mairie, peuvent être groupés en ceux qui se trouvaient dans la zone de Mbishkodër et ceux qui se trouvaient à Nënshkodër. Dans ces deux zones la mairie comptait 651 labours dont 392 soumis aux impôts. Ils étaient labourés par les citoyens de Shkodër. Cela est constaté lorsqu'on analyse attentivement les noms des locataires qui prennent de telles terres dans la zone de Mbishkodër et dans celle de Nënshkodër. On peut constater dans le registre qu'une partie de ces locataires sont habitants de la ville de Shkodër ou des Kazene

³¹ *Ibid.*, p. 11/a.

³² *Ibid.*, p. 21/a, 22/b, 10/a, 11/a.

³³ M. Šufly, *op. cit.*, p. 98.

(quartier de Shkodër). Mais ces habitants possédaient aussi leurs terres privées. Quelque part dans le registre il est écrit: "Du côté de Mbishkodër et de Nënshkodër il y a beaucoup de terres labourées appartenant à des personnes privées. Les propriétaires de ces terres sont obligés de payer à la Seigneurie la dixième"³⁴.

En réalité la mairie avait eu à l'intérieur des confins de la ville plus de possessions terriennes qu'il n'est noté dans le registre. Selon quelques notes du registre, il y aurait eu relativement beaucoup de terres pareilles encore libres (car il n'y aurait pas eu de locataires). Elles ne sont enregistrées que comme propriétés de la Seigneurie. Quelque part dans le registre on lit: "Dans le susdit Arrondissement de Raïko il y a, à part toutes les terres susmentionnées, environ 80 champs, quelques-uns cultivables et d'autres destinés au pâturage"³⁵. Ou bien: "Il y a une montagne auprès des vignes, appelée Bërdicë, avec une grande quantité de champs. Celui qui y sème doit payer à la Seigneurie la septième"³⁶. Il n'y a aucun doute que ces terres appartenaient à la mairie. Leur redevance en nature allait à la septième de toute la récolte, différemment de la terre privée où la redevance en nature atteignait la dixième de la récolte. Ces terres auraient dû être labourées par des habitants de la ville de Shkodër puisqu'elles avaient été données ou elles seraient données à location. Les paysans versaient dans la caisse centrale l'*obrok*, qui comprenait 4 *gros*h (unité d'argent) par maison, le *mod* et la dixième du millet. De cette obligation étaient exclues les maisons situées dans les propriétés des institutions religieuses, mais de telles notes sont trop rares dans le registre. D'ailleurs, de règle, les paysans qui s'installaient dans des propriétés cadastrées ou données en concessions, n'entraient pas en relation directe avec l'administration vénitienne, mais avec le propriétaire, qui encaissait la rente centrale et celle privée. Typique dans ce sens est la concession faite à Stefan Dona de Shkodër, où il est noté: "Au nommé Stefan Dona et à ces héritiers, nous permettons, par ces papiers, de prendre dans le district de Drisht 10 maisons ou familles et de les amener sur ces terres; et ces 10 familles n'auront aucune obligation de payer, mais les autres familles n'étant pas de Drisht ni de Shkodër peuvent amener autant qu'elles veulent et n'avoir aucune obligation de paiement"³⁷. Cette donnée montre que les personnes, qui prenaient en concession une quantité de terre relativement grande, ne la labouraient pas eux-mêmes, mais avec d'autres. Ce qui attire également l'attention c'est aussi le fait que le nombre des

³⁴ *Ibid.*, p. 28/b.

³⁵ *Ibid.*, p. 27/b, 28/a.

³⁶ *Ibid.*, p. 28/a.

³⁷ *Ibid.*, p. 166/a.

familles, qui pouvaient prendre en concession et labourer la terre, était limité à dix pour Drisht et Shkodër, donc pour les villes, tandis que le nombre des familles paysannes qui pourraient être amenées à travailler ces terres était illimité. Certes, ici il s'agissait de ces familles-là qui s'installaient définitivement pour vivre dans ces possessions et non pas de celles qui pourraient les labourer tout en vivant dans la ville. Les données ci-dessus et d'autres enregistrées dans ce document amènent à la conclusion que ces terres étaient labourées par des citoyens de Shkodër. Bërdicë par exemple, était tout près de la ville et les nombreuses terres, qui s'y trouvaient, pouvaient être louées plus facilement par les citoyens qui, juridiquement libres, pouvaient entrer plus facilement en relations directes en tant que locataires avec l'administration vénitienne que les paysans, lesquels, s'ils louaient ces terres, devaient s'y établir avec leur famille.

Entre les possessions de la mairie et celles de citoyens de Shkodër il y a eu une autre distinction non sans importance. Les locataires des possessions de la mairie devaient s'acquitter de leur redevance seulement en blé. De cette règle seulement 2 labours du côté de Nënshkodër étaient exclus, dont l'un était semé en orge et l'autre en avoine³⁸. La mairie demandait des habitants de la ville la dixième de leur récolte dans leurs labours, indépendamment du type des céréales. Il n'y a aucun doute que dans les labours de la mairie, aussi bien que dans ceux des citoyens, l'on cultivait d'autres céréales aussi, particulièrement du millet, qui à cette époque occupait une place relativement importante dans l'alimentation de la population, en particulier parmi la couche pauvre, mais la Seigneurie visait accumuler de ses possessions, à l'intérieur de périphérie de la ville, du blé comme la céréale la plus cherchée à Venise pour le pain. Le millet a été très répandu comme la céréale printanière. Dans tous les villages les laboureurs donnaient obligatoirement la dixième du millet aussi. Sont très rares les villages qui y font exception. Mais les champs des paysans confinaient directement les champs de la mairie, ayant ainsi les mêmes conditions climatiques et terriennes, ce qui laisse croire que là aussi l'on avait cultivé du millet.

Nous venons de remarquer plus haut que la mairie possédait dans la périphérie de la ville de Shkodër 651 labours dont 392 à loyer annuel. Elle en recevait un impôt annuel en nature de plus de 112 *modë* de blé, 5 *modë* de millet, 2 *karte* d'orge et la même quantité en avoine. Une partie des champs donnés à location était forêt et pâturage, une autre lande, tandis qu'à un certain nombre d'entre eux l'on n'avait pas pu trouver de locataire. Tels sont

³⁸ *Ibid.*, p. 27/b.

37 champs de Mbishkodër dont on n'a pas marqué les locataires³⁹.

Partant de notre calcul sur l'ensemble de la superficie *champ*, il en résulte que la mairie avait à sa possession à l'intérieur de la périphérie de la ville un peu plus de 160 *ha* de terre, dont 100 *ha* loués aux habitants de la ville de Shkodër. Mais il n'y avait pas que ces possessions labourées par eux. Les domaines de la mairie avaient à leurs confins environ 180 propriétés terriennes des habitants de Shkodër, ce qui veut dire qu'au moins une même quantité de familles avaient leurs terres pour la culture des céréales, sinon il serait insensé et inutile de leur réserver, en pleine ville, un endroit convenable pour des aires de battage (p. 10/a, 11/a).

Certes, la quantité des terres des habitants de la ville n'était pas et ne pouvait pas être la même, car la différenciation sociale était profonde. Certaines personnes telles que: Stefan Spani, Duka Mazi, Stefan Jonima, Pjero Kryeprifti etc., sont souvent mentionnés comme des propriétaires fonciers avoisinant des possessions de la mairie. Il y a beaucoup d'autres propriétaires qui ne sont mentionnés que deux ou trois fois, ce qui laisse comprendre qu'ils n'auraient pas possédé beaucoup de terres. Toutefois, ces données indirectes ne doivent pas être considérées comme absolues. Ce qui ne sont pas fréquemment cités comme limitrophes aux terres de la mairie étaient des propriétaires fonciers, cependant que ceux qui sont moins fréquemment cités doivent être considérés sous réserve, car parmi eux il aurait puy avoir des propriétaires fonciers mais leurs terres n'avoisinaient pas celles de la mairie. Il y aurait eu d'ailleurs d'autres habitants de villes possédant des terres mais dont le nom n'est absolument pas mentionné, car leurs possessions ont dû être loin de celles de la Seigneurie, c'est-à-dire non pas à ses confins.

A Shkodër, comme partout ailleurs dans les villes, à côté de la couche riche artisanale et commerciale, une place importante était occupée par les féodaux attachés à la terre, lesquels auraient dû être non seulement puissants du point de vue économique, mais considérables du point de vue numérique. Ils avaient leurs possessions à l'intérieur des confins de la ville, louaient des terres de la mairie dans sa proche périphérie et dans ses villages, administraient des villages entiers en tant que *propriétaires* etc. A ce qu'il paraît, une partie d'entre eux appartenait à la plus haute hiérarchie féodale de la ville. Sinon, l'on ne saurait pas expliquer le fait qu'à chaque fois qu'on cite six d'entre eux⁴⁰ dans le registre leurs noms sont précédés de "monsieur", les faisant se distinguer ainsi des autres habitants de la ville. Certes, les

³⁹ *Ibid.*, m p. 24/a, 25/a, 25/b, 26/a.

⁴⁰ Les six personnes que nous croyons appartenir à la haute hiérarchie féodale étaient: Stefan Spani, Flor Jonima, Pjetër Koja, Stefan Milotini, Marin Bonçi et Paul Kuirino.

propriétaires ne cultivaient pas eux-mêmes ces terres ou celles qu'ils bénéficiaient de la République de Saint Marc. Elles étaient labourées par les habitants de la ville ou par les paysans, sur lesquels pesait une exploitation féroce, laquelle dépassait de temps à autre toute limite et réduisait les laboureurs à un appauvrissement absolu, ce qui portait atteinte aux intérêts économiques et politiques de la Seigneurie.

Une bonne partie des notables de la ville de Shkodër, fidèles à la politique de l'occupant, bénéficiaient des terres dans les villages du district. Ainsi, Kalozorzi, qualifié comme citoyen de Shkodër, avait pris dans le village Gleros 40 champs contre une obligation de 12 *modë* de blé (une petite quantité pour la pratique fiscale vénitienne). De même, Viktor Jonima avait pris 20 champs, possédés auparavant par Gjinufa et Medoni, les notables des Kazene⁴¹. Les cas où les citoyens de Shkodër louaient des terres dans les villages étaient fréquents. Les notables de la ville recevaient de la Seigneurie comme propriétés des villages entiers aussi, d'ailleurs souvent le même individu possédait quelques villages. Ainsi, par exemple, Dobsej Bonçi était le propriétaire de trois villages (Guri Zi, Vladam, Barbarosh), alors que Marin Bonçi l'était de quatre villages (Turki, Gostoli, Musanthi, Pentar). Une analyse attentive de nombre des propriétaires et des notables des villages mène à conclure qu'environ 30 parmi eux vivaient en ville. A cette conclusion l'on aboutit par le fait que concernant une partie d'eux, dans le registre l'on a noté "citoyen de Shkodër" ou bien "notable de Shkodër". Mais il existe d'autres faits indirects certifiant qu'ils sont citoyens de Shkodër. Une partie d'eux avait acheté dans la ville ou possède comme sa propre propriété des maisons ou des jardins; ils possèdent aussi des vignes aux environs de la ville. Ainsi Thoma Skjavi, secrétaire pour le slave dans la cour, notable du village de Kalidron et de Kopenik; grâce à la fonction qu'il exerçait, il pouvait vivre seulement en ville tout comme Zuan Anglezi, militaire dans le château de Shkodër et possédaient le village de Gleros. Donc, une bonne partie des notables et des propriétaires des villages ne vivaient pas dans la campagne, mais ils l'administraient de la ville en assurant de l'agriculture une partie de leurs revenus.

L'administration vénitienne s'est efforcée de créer dans la ville de Shkodër une couche sociale qui soutiendrait sa politique. Pour y parvenir, elle a rapporté de Venise, ou des autres pays, des gens fidèles à elle, comme: des militaires, des fonctionnaires, des marchands etc., à qui elle créait de multiples facilités pour vivre et pour s'enrichir. Mais cette politique serait une demi-mesure si la République de Saint Marc ne réussissait pas à attirer les plus grands féodaux autochtones ou à appuyer la création d'une couche

⁴¹ *Ibid.*, p. 80/b, 81/a.

autochtone qui soutiendrait et défendrait les intérêts de la Seigneurie. Cette couche sociale devait être créée si bien dans la ville que dans la campagne. C'est pour cette raison qu'à beaucoup de citoyens de Shkodër l'on louait des vignes et des champs, plusieurs bénéfiques en villages etc. Tout était donné à une condition: rester fidèle à la politique de Venise. "Et cette concession qui est la nôtre ne soit valable qu'après l'approbation de notre possession ducale et autant que ledit et ses ayants droit tiennent à leur fidélité"⁴², note-t-on, en bas des contrats conclus entre les donateurs de Shkodër et les concessionnaires. En réalité dans la ville c'était créé une couche féodale qui avait étroitement lié ses intérêts à ceux de l'occupant. Parmi eux se faisait remarquer cette partie de la couche féodale laquelle assurait ses principaux revenus en louant la terre de la mairie⁴³ ou en étant propriétaires dans les villages.

La création de la couche féodale en général n'était pas ni pouvait être l'œuvre des occupants vénitiens. Il y avait des siècles qu'il s'était créée et renforcée économiquement et politiquement une couche féodale autochtone à toutes les échelles de la hiérarchie. L'occupant vénitien a trouvé cette couche déjà formée et complétée et il n'a fait que la différenciation dans son sein. Ils ont encouragé cette partie-là qui avait soutenu ou soutenait la politique de la Seigneurie et ils ont pris des mesures économiques et politiques contre cette partie qui a contredit la politique des occupants vénitiens. Dans ce cadre différenciateur ils ont exproprié 243,5 champs à l'intérieur des confins de la ville. Parmi eux il y a eu de gros propriétaires fonciers, comme: Mojsi Vita, exproprié de 112,5 labours (environ 28 *ha* de terre), Pejro Boçini de 37 labours, Pjero Moza 35 etc.

De gros propriétaires fonciers étaient aussi les institutions religieuses et les clercs, qui constituaient en même temps un appui idéologique pour l'occupant. Ainsi l'évêque de Shkodër, Joan Nigri, a pris en concession 100 labours à Siljet en versant à la caisse de la Seigneurie 500 *dukats* sans être obligé de donner la septième en nature ni d'autres redevances⁴⁴. Les autres institutions religieuses avaient des propriétés terriennes. Ainsi l'église de Saint Marc possédait des vignes et des terres de céréales. A ce qu'il paraît, les clercs de Shkodër appartenaient à une couche

⁴² *Ibid.*, p. 166/b.

⁴³ Quand on examine attentivement le Registre du Cadastre et des Concessions, l'on remarque qu'un nombre d'individus, citoyen de Shkodër, louaient de la mairie de grandes superficies de terres qu'ils ne cultivaient pas eux-mêmes. Ainsi, Kalozorzi de Shkodër a loué 40 champs, Zaneto Mezona 41, Desk Krajska 32, Dobsej Bonçi 26 etc. Le nombre des individus ayant loué des terres de la mairie à l'intérieur de la périphérie de la ville va à 31, tous des citoyens de Shkodër.

⁴⁴ *Regjistri i Kadastrës dhe i Koncesioneve për rrethin e Shkodrës*, p. 161/a.

qui plus qu'à la propagation de l'idéologie religieuse attachait de l'importance aux profits qu'elle tirait de l'exploitation des terres. Les noms des prêtres, voire des hauts rangs de la hiérarchie religieuse, sont souvent mentionnés dans le registre. Au moins 32 clercs possédaient ou avaient loué des terres de labour ou des vignes, cultivées par d'autres personnes, citoyens ou paysans, dépendant entièrement de l'institution religieuse ou de ses clercs propriétaires. Concernant ce problème dans le registre l'on dit: "Monsieur l'évêque peut envoyer construire des maisons sur cette terre où peuvent s'établir ces familles et ces maisons-là qui laboureront et cultiveront les terres de l'évêché et permettre que ces familles et ces maisons soient exclues de tout paiement en *dukat* et en *modë*, de la dixième, des honoraires et de toute autre obligation"⁴⁵. Cela veut dire que les institutions religieuses, tout comme les grands propriétaires féodaux assuraient leurs principaux revenus de l'exploitation de leurs terres et des terres qu'ils louaient ou dont ils bénéficiaient de l'occupant.

Ce n'étaient pas seulement les féodaux et les clercs qui possédaient des terres à l'intérieur des confins de la ville de Shkodër. Une partie des artisans et des marchands aussi possédaient des terres cultivables et des vignes. Dans le registre l'on cite des propriétaires de maison, de vignes, de jardins, de labours etc., 18 artisans et 2 marchands dont 7 ne possèdent pas de vignes ni de labours, donc ils ne s'occupent pas directement de l'agriculture, cependant que 13 d'autres possèdent des terres et des vignes. Parmi ceux qui possèdent des vignes, l'on cite des artisans tels que: 2 forgerons, 4 cordonniers, 2 boulangers, 1 maréchal-ferrant, 2 maçons, 1 peintre et 1 commerçant. Parmi les 9 métiers mentionnés dans le registre (orfèvre, boulanger, menuisier, forgeron, peintre, cordonnier, maréchal-ferrant, maçon et commerçant), 7 sont liés d'une manière ou d'une autre à l'agriculture. Cela montre que l'exercice de ces métiers ne pouvait pas leur assurer les revenus nécessaires pour vivre et ainsi ils s'occupaient parallèlement d'agriculture, comme une activité économique auxiliaire. A ce qu'il paraît, ces métiers, étant les plus ordinaires, n'avaient pas de marché pour leurs produits. Nous aboutissons à cette conclusion parce que d'autres artisans comme: des orfèvres, des menuisiers etc. qui assuraient de grands revenus, ne figurent pas dans le registre comme propriétaires de vignes et de terres labourées, bien que cela n'exclue pas tout à fait la possibilité qu'ils eussent possédé des terres ou des vignes.

Dans d'autres villes de l'époque aussi la culture des champs était l'activité des habitants citoyens. Pour faire augmenter le fonds de la terre labourée, ils défrichaient tout comme les paysans des terres vierges. Ces

⁴⁵ *Ibid.*, p. 161/b.

terres étaient partagées entre les citoyens. "Cela était fait sur la base de l'ancienne loi de Byzance qui ordonnait que les terres de la mairie, divisées en parcelles, fussent distribuées par tirage au sort. Nous trouvons ces lopins "cerati" à Durrës, en 1401, où le mandataire de Venise partage les terres acquises en 1000 lots"⁴⁶. Cette donnée mène à deux conclusions: premièrement les citoyens de Durrës, parallèlement aux autres activités, s'occupaient d'agriculture aussi, puisqu'on leur distribuait des lopins de terres à labourer. Deuxièmement, le nombre des familles utilisant des terres agricoles était relativement grand, tellement grand qu'à Durrës il montait à 1000. D'autres données aussi font comprendre que les citoyens s'occupaient même de la culture des champs. Au conte – capitaine de Shkodër l'on a donné 2000 *dukatë* pour venir en aide aux citoyens afin qu'ils achètent la semence de blé⁴⁷. Certes, le blé à semer était nécessaire à un citoyen qui s'occupe d'agriculture. Guliem d'Adam marque en 1332 que dans les périphéries des villes il y avait beaucoup de champs semés de céréales⁴⁸ ce qui montre indirectement que la culture des champs était une activité économique dans les villes aussi.

c. Les vignes, les vergers et les oliviers.

La viticulture aussi constituait un indice important concernant le rôle que l'agriculture a joué dans la ville. Shkodër a été parmi ces villes où cette branche spécialisée de l'agriculture avait pris une grande extension au moyen âge. De grands blocs de vignes avaient eu existé en trois lieux: "Vignes de Shkodër", à Bërdicë et dans l'endroit appelé "Mali përballë Shkodrës". Une bonne partie des citoyens de Shkodër possédaient des vignes, paraît-il, car beaucoup des noms d'entre eux sont mentionnés comme voisins aux vignes de la mairie. La viticulture était développée dans d'autres villes aussi comme à Durrës, à Ulqin, à Tivar, à Drisht etc.

Dans la ville albanaise du moyen âge la viticulture a été une activité massive des citoyens, tellement qu'on peut dire qu'ils étaient spécialisés dans cette branche. Les terres proches des villes, selon les témoignages du temps, étaient couvertes de vignes⁴⁹. Les habitants de Drisht avaient orienté leur économie surtout vers les produits des vignes dont ils assuraient, comme ils

⁴⁶ M. Šufly, *op. cit.*, p. 97.

⁴⁷ *Dokumente për historinë e Shqipërisë të shek. XV*, 1, Tirana, 1987, p. 145.

⁴⁸ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 359.

⁴⁹ *Dokumente për historinë e Shqipërisë të shek. XV*, Pjesa II (1499-1506), Tiranë, 1979, p. 238.

s'exprimaient en 1452, les principaux revenus⁵⁰. Il en était de même à Durrës. En 1423 ses habitants ont demandé à s'affranchir de l'obligation du "*mauvais dinar*" pour les vignes, parce que dans le cas où ils en étaient exclus, beaucoup d'entre eux auraient créé de nouvelles vignes et il y aurait d'ailleurs des personnes étrangères qui viendraient les cultiver⁵¹. La situation était la même dans les autres villes albanaises du temps. La Seigneurie assurait des vignes des revenus considérables tandis que les citoyens leur vie. "Tout comme le raisin constitue le principal revenu de votre chambre en ville, notaient les habitants de Drisht, les revenus du vin constituent la nourriture et principale base des citoyens eux-mêmes, pauvres ou riches soient-ils, car tous les revenus des autres produits, à l'exception des revenus du vin qu'ils vendent, sont consommés par eux-mêmes pour vivre. Ils en tirent de maigres revenus dont ils se servent pour payer à votre Seigneurie leurs redevances..."⁵².

Le développement de la viticulture dans les villes et aux alentours avait pour résultat la production d'une grande quantité de vin, dépassant les besoins de la population urbaine qui n'en produisait pas. C'est là la raison pour laquelle commence à s'aggraver "la guerre du vin", c. à. d. l'effort des producteurs pour éliminer le monopole sur sa vente. Cette guerre a été particulièrement âpre dans les villes côtières de l'Albanie: à Durrës, à Shkodër, à Drisht, à Ulqin. Les habitants de Drisht s'en exprimaient clairement: "Ce vin d'habitude se vendait à Shkodër sans aucun obstacle. Mais il y a plus d'un an qu'à Shkodër une nouvelle douane est apparue, et il est interdit de vendre le vin de l'autre, à l'exception du vin lequel plaît au locataire qui paye cette douane-là.... Ainsi, notre vin demeure invendu."⁵³. Les citoyens de Shkodër se lèvent contre l'injustice du conte – capitaine Pal Kuirini (1416-1417), qui, avec un autre, avait monopolisé le marché du vin. Ils avaient fermé tous les magasins de vin où l'on vendait jusqu'alors du vin au détail et avaient donné l'ordre que personne n'osât faire ce commerce⁵⁴. Les demandes de supprimer le monopole du vin, le droit de douane et les impôts sont souvent renouvelées aux XIV^e et au XV^e siècles, car c'est le plus grand souci des citoyens viticulteurs, empêchant non seulement la production du vin mais aussi l'augmentation de nouvelles vignes et le bon maintien de celles existantes. A ce qu'il paraît, les vignes dans certaines villes s'étaient tellement étendues que les statuts de quelques-unes

⁵⁰ L. Malltezi, *op. cit.*, p. 75, 96.

⁵¹ L. Malltezi, *op. cit.*, p. 113.

⁵² L. Malltezi, *op. cit.*, p. 117.

⁵³ L. Malltezi, *op. cit.*, p. 117.

⁵⁴ L. Malltezi, *op. cit.*, p. 184.

interdisaient l'ensemencement des vignes dans les terres à l'intérieur de la cité et exigeaient d'ailleurs l'arrachage des vignes de ceux qui n'étaient pas citoyens. C'est ce que les habitants de Drisht tout comme ceux de Ulqin demandent en 1444. En 1409 l'on a arraché à Kotorr toutes les vignes se trouvant à l'endroit appelé Zhupa Grbalj et en 1445 l'on interdisait par ordonnance l'ensemencement des nouvelles vignes, car elles avaient beaucoup augmenté et par conséquent les revenus avaient baissé⁵⁵.

Dans certaines de nos villes cette branche spécialisée de la ville était tellement développée que les viticulteurs constituaient une couche à part au sein de la population urbaine. E. Tchelebi écrit: "La population de Shkodër est composée de plusieurs classes: pêcheurs, intellectuels, marchands, matelots, soldats et *les laboureurs de vignes*⁵⁶. (Remarque de l'auteur – S. Sh.). La même stratification sociale doit avoir existé également dans les autres villes développées du temps.

Parallèlement aux champs des vignes, dans la ville albanaise du moyen âge existaient d'autres branches de l'agriculture spécialisée: l'arboriculture et l'olivieraie. Le citoyen du moyen âge a su s'adapter aux circonstances climatiques et terrestres et les mettre à son service pour pouvoir tirer de la terre le maximum de la production. Selon Šuflyaj et aux alentours la viticulture était très développée. Ce qui témoigne de ce développement c'est aussi un nombre d'arbres fruitiers dont les noms contiennent, en divers dialectes de l'italien, le nom de Durrës. Ainsi dans le dialecte toscan une variété de pêche s'appelait *duracina*; une variété de cerise à Venise est connue sous le nom de *durasega*⁵⁷, des appellations qui sans doute sont liées au fait que ces variétés ont été importées de Durrës. Les viticulteurs de Durrës étaient connus non seulement dans les zones limitrophes mais aussi dans celles outre mer. Quelqu'un d'eux a été d'une telle renommée qu'on l'a fait quitter Durrës pour le faire s'installer à Venise de manière à y exercer cette activité et à y propager l'expérience acquise⁵⁸.

L'olive également était une culture propagée dans les proches périphéries de quelques-unes de nos villes, où les conditions climatiques étaient favorables. La famille féodale des Engjëllorë à Drisht avait en sa possession entre autres 200 champs plantés d'olives⁵⁹. Il y avait beaucoup d'olivaies dans nos autres villes aussi comme: à Ulqin, à Shkodër, à Tivar, à Durrës, à Vlorë etc. L'huile satisfaisait non seulement aux besoins annuels de

⁵⁵ M. Šuflyaj, *op. cit.*, p. 98.

⁵⁶ E. Tchelebi, *op. cit.*, p. 160.

⁵⁷ M. Šuflyaj, *op. cit.*, p. 98.

⁵⁸ A. Ducellier, *op. cit.*, p. 122.

⁵⁹ I. Zamputi, *art. cit.*, p. 179.

consommation de la population urbaine, mais elle était vendue par les marchands dans les autres zones aussi, ou bien outre la mer. Tout comme sur la viticulture, sur la culture des olives aussi pesaient de lourds impôts douaniers imposés de temps à autre par la Seigneurie sur l'huile, ce qui suscitait le mécontentement constant des producteurs. Ainsi, en mai 1403, les citoyens de Drisht étaient mécontents car on leur avait imposé une taxe de 18 *gros* par charge, alors que précédemment elle avait été de 12 *gros*. L'augmentation de la taxe douanière a eu pour conséquence "une grande perte, car les marchands, à cause de cette aggravation douanière, ne venaient plus acheter de l'huile, comme auparavant"⁶⁰. Ces plaintes étaient fortes aussi à Shkodër, à Durrës, Ulqin etc. Certaines villes étaient spécialisées, paraît-il, dans la production de l'huile d'olive aussi. On peut en citer: Tivar, Ulqin, Drisht, Kaninë et autres. En général, les terres pour la culture des céréales y manquaient. Ainsi, les habitants de Drisht, ont demandé bien des fois aux seigneurs vénitiens de ne pas leur percevoir la dixième sur les céréales mais sur le vin et sur l'huile d'olive. Ils insistaient que c'était l'habitude du pays et qu'ils avaient orienté leur économie vers la production du vin et de l'huile⁶¹.

3. L'agriculture dans les villes après l'occupation ottomane.

L'occupation ottomane a amené de lourdes conséquences dans le développement économique et social du pays. Elle a rompu cette voie de progrès et de civilisation qui avait pris de l'essor avant l'occupation; elle a interrompu les liens traditionnels pluriséculaires avec les contrées développées d'outre mer et a conduit l'économie dans la voie du système féodal - militaire du type oriental, qui était plus arriéré et plus régressif. Les longues guerres de presque un siècle, les nombreuses campagnes destructives et les pillages, les mises au feu et les massacres massifs qui les accompagnées, ont trop appauvri l'économie rurale et urbaine. L'occupation du pays a entraîné l'émigration forcée de la population. De multiples vagues de population, du Nord au Sud, ont abandonné leurs propriétés et ont pris le chemin inconnu et difficile de l'outre mer. La campagne et la ville, dans la première étape de l'occupation ont été presque évacuées de leur population. Le développement économique a été non seulement arrêté mais a fait des pas en arrière.

Le coup le plus dur a été donné naturellement à la ville, sur laquelle le courroux et la fureur ottomane ont frappé plus fort. Des villes développées comme Drisht, Dejë, Shurdhah etc. ont été entièrement détruites et la vie éteinte, tandis que les autres grandes villes comme Shkodër, Krujë, Lezhë,

⁶⁰ L. Malltezi, *op. cit.* p. 75.

⁶¹ L. Malltezi, *op. cit.* p. 75.

Durrës, Vlorë, Gjirokastrë etc. ont été évacuées et réduites à l'état de village⁶². Le pouls de la vie urbaine y était affaibli et dans quelque'une d'elles (à Durrës par ex.) arrêté même. Il a fallu une période d'un siècle que nos villes les plus renommées reprennent leur vie et se mettent sur la voie du développement et du progrès.

A part la destruction des villes, l'occupation ottomane du pays a entraîné aussi la création des nouveaux centres urbains, la transformation de certains villages moyennement développés en centres urbains. Cette transformation des villages développés en villes a été faite surtout pour des besoins à caractère militaire et stratégique ou pour des raisons économiques, parce que une partie d'eux se trouvant au croisement des rues, par où passaient les caravanes des marchands ou des militaires. De nouvelles villes ont été créées dans tout le pays, mais ici, nous allons mentionner: Delvinë, Kavajë, Elbasan, Gjakovë, Peqin, Korçë, Prishtinë etc. Jusqu'au milieu du XV^e siècle Elbasan ne jouait pas quelque rôle économique ou administratif. On sait qu'en 1466 la ville a été construite par les Ottomans comme château puissant sur les ruines de l'ancienne ville de Valmi. Après sa création "à son intérieur ont été amenés beaucoup d'habitants sélectionnés parmi les villages et les villes environnantes"⁶³. Elle a été peuplée petit à petit en prenant ainsi les traits d'une ville. Les mêmes phénomènes sont rencontrés dans les autres centres d'habitation qui au début avaient été des villages mais transformés par la suite en villes. Ainsi, Kavajë, en 1431-1432, avait été un petit centre d'habitation de 18 familles. Peqin qui n'est mentionné ni comme centre de stationnement à la première moitié du XV^e, à la deuxième moitié du XVII^e était une ville développée "avec 400 belles et confortables maisons. A Varosh il y avait sept quartiers, quatre mosquées, deux auberges et deux cents magasins"⁶⁴. Prishtinë était, à la moitié du XIV^e siècle, "un petit village non entouré de murs"⁶⁵. En 1477 elle comptait 401 maisons et à la fin du XVI^e siècle elle est arrivée à 506 maisons⁶⁶. Delvinë, un village plus ou moins développé en 1520, est devenu 60 ans plus tard centre de sandjak, le plus important centre de l'Albanie du sud.

La création des nouveaux centres urbains est due au développement

⁶² S. Pulaha, *Qyteti shqiptar nën regjimin feudal ushtarak osman gjatë shekujve XV-XVI*, "Monumentet", 1, 1984, p. 17-18.

⁶³ *Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë*, II, Tirana, 1962, p. 345.

⁶⁴ *Burime të zgjedhura për historinë e Shqipërisë*, II, Tirana, 1962, p. 181-182.

⁶⁵ *Burime tregimtare bizantine për historinë e Shqipërisë*, Tirana, 1975, p.250

⁶⁶ S. Pulaha, *Popullsia shqiptare e Kosovës*, Tirana, 1983, p. 477.

des forces productrices dans des groupes de villages et dans des régions particulières. Les occupants, pour des besoins militaires, administratifs et économiques ont profité de ce développement de certains centres d'habitation de campagne pour les transformer en centres urbains, qui servaient aussi de marchés de vente pour les produits agricoles et d'élevage. C'est la taxe du marché imposée dans ces centres sur les produits de la terre et du bétail qui parle de cela. A la première phase de l'occupation cette taxe était trop petite dans nos villes, ce qui témoigne d'un faible développement des forces productrices non seulement dans la ville mais dans la campagne environnante aussi.

Nous venons de parler ci-dessus des nouvelles villes créées jusqu'au XVII^e siècle, parce que là le caractère agraire de l'économie y est conservé beaucoup plus puissant. Elles ont été créées sur la base des villages moyennement développés mais à partir de petits villages aussi. Le principal bloc de population y était celle villageoise, laquelle n'héritait pas de fortes traditions de la vie urbaine. C'était les villages qui remplirent et nourrirent de nouvelle population ces centres. Durant les deux premiers siècles de l'occupation ces villes, à l'exception de Prishtinë et Elbasan n'ont pas connu un développement puissant de l'artisanat et du marché. Leur économie était plutôt liée à la culture de la terre. Cela se fait bien remarquer dans les registres cadastraux ottomans. Dans ces centres tout comme dans les autres villages l'on donnait au précepteur la dixième des produits agricoles: du blé, du millet, du seigle, de l'avoine, de l'orge, du moût, des prunes, des lentilles etc. Certainement, l'on ne pouvait pas les produire tous à l'intérieur de la ville, dans les jardins et les potagers des citoyens, mais dans les champs qui se trouvaient aux alentours, dans les terres que labouraient les habitants de la ville, comme s'ils étaient paysans. A cette période l'économie de ces villes était entièrement liée à la culture des champs et à ses branches spécialisées, comme la viticulture, la culture des olives etc. Dans ces villes la majorité écrasante de la population était obligée d'assurer elle-même les produits nécessaires de l'élevage.

Pour mieux voir le rôle de l'agriculture dans la vie économique de ces villes, nous allons donner ci-dessous un tableau où sont notés les principaux produits agricoles et la moyenne pour chaque unité d'impôt. Le tableau a été dressé sur la base des registres cadastraux ottomans détaillés.

Tableau Nr. 1

Les revenus agricoles dans certaines villes récentes

Nr.	Nom de la ville	Année d'enregistrement	Produits agricoles	Produit total (par charge)	Moyenne par unité d'impôts
1.	Delvinë	1582	blé	500	2.1
			orge	500	2.1
			millet	500	2.1
			lentilles et pois	1350	5.1
			avoine	-	-
			moût	400	1.5
2.	Gjakovë	1591	blé	8000	30.3
			orge	180	3.4
			seigle	100	1.8
			moût	80	1.5
3.	Vuçitern	1566-1577	blé	1030	20.3
			orge	840	4.4
			seigle	205	1
			millet	100	0.5
			moût	50	0.2

Le tableau mène à constater que dans ces nouvelles villes une place non sans importance revenait à la culture des champs, c'est à dire ces villes elles-mêmes produisaient la plus grande partie des céréales dont elles avaient besoin de consommer durant un an. A Delvinë l'on produisait 7.8 charges de céréales par unité d'impôt, à Gjakovë 6 et à Vuçitern 6.1. Ces moyennes sont moindres à celles des villages environnants, mais dans ces mêmes villes il y avait des artisans, des marchands, des clercs, des administrateurs civils et militaires etc. qui ne s'occupaient pas d'activité agricole ou s'en occupaient très peu. Surtout la population cultivait la viticulture, notamment là où il y avait des conditions terriennes et climatiques favorables. Ainsi à Delvinë l'on produisait 30.3 *medre* de moût (de vin) par unité d'impôt (ou 242, 4 litres); à Gjakovë 20.3 *çubur* de moût (ou 649,6 litres).

Un groupe à part est constitué par les villes d'ancienne tradition urbaine datant d'avant l'occupation ottomane. Il est vrai qu'une bonne partie d'elles a subi des coups destructifs durant la première phase de l'occupation, mais elles auraient pu entrer dans la voie du développement avant les villes récemment créées. Durant le premier siècle de l'occupation il n'y a pas eu de distinctions substantielles entre les deux groupes de villes, car, tout comme les villages, elles ont été incluses dans le système du *timar* et donnaient à son possesseur la dixième des produits de la terre. Mais, avec le temps, la différenciation entre elles devient plus aiguë. Après l'impétuosité du début de l'occupation, la population qui s'était éloignée vers des zones plus sûres ou vers la campagne, a commencé petit à petit à revenir dans son pays natal et

s'occuper d'activité économique, de différents métiers, de commerce, tout comme avant l'occupation. Même la population qui s'y établissait de temps à autre pour peupler la ville était plus qualitative. D'habitude, ces villes absorbaient de la campagne une population non simplement agricole mais en quelque sorte spécialisée en maçonnerie, surtout des maçons ambulants, convertis en musulmans. L'adoption de la religion musulmane de la part des artisans paysans aurait dû être une circonstance atténuante pour accéder aux villes et s'assurer une meilleure position économique et sociale, parce que les artisans ambulants étaient traités comme les hommes de métiers musulmans⁶⁷.

Dans ces villes les revenus des champs agricoles, calculés toujours selon le fisc de la dixième, étaient plus maigres. Pour voir le phénomène nous donnons ci-dessous un tableau concernant certaines villes.

Tableau Nr. 2⁶⁸

Les revenus agricoles dans des villes principales

N	Nom de la ville	Année de l'enregistrement	Produits agricoles	Produit total (par charge)	Nombre des unités d'impôt	Moyenne par unité d'impôts
1	Berat	1582	blé	4000	1094	3.6
			orge	1000		0.9
			seigle	500		0.4
			moût	4300		3.9
2	Pejë	1582	blé	200	158	1.2
			orge	220		1.3
			seigle	100		0.6
			millet	100		0.6
			moût	2560		16.2
3	Prizren	1591	blé	1000	657	1.2
			orge	700		1
			seigle	200		0.3
			millet	100		0.1
			moût	2760		4.2
4	Prishtinë	1566-1574	blé	3000	506	5.9
			orge	100		0.2
			seigle	500		0.9
			moût	1775		3.5

Comme ce tableau fait voir, la production des céréales dans ces

⁶⁷ S. Pulaha, *Pronësia feudale në tokat shqiptare*, p. 408.

⁶⁸ Les données pour dresser les tableaux ont été tirées de S. Pulaha, *Popullsia shqiptare e Kosovës*, p. 475-503; S. Pulaha, *Qyteti shqiptar nën regjimin feudal ushtarak osman gjatë shekujve XV-XVI*, "Monumentet", 1984.

ville était limitée non pas parce que les terres manquaient mais parce que d'autres activités économiques, non liées à l'agriculture comme l'artisanat, le commerce etc., s'étaient développées. Ainsi Berat produisait 4,9 charges de céréales par unité d'impôt; Pejë 3,1, Prizren 2,6 et Prishtinë 7. Si nous comparons ces données avec celles des villes récentes, nous voyons que les différences ne sont pas insignifiantes, mais 2 à 3 fois moindres. Seulement Prishtinë, une ville relativement nouvelle qui possédait des terres favorables à l'agriculture, pouvait être comparée à ces villes sur le plan du produit général par unité d'impôt. Leur viticulture aussi, considérée sur le plan du nombre total des unités d'impôt, était moins développée. Ainsi à Berat on produisait 31,2 litres de moût par unité d'impôt, à Pejë 518 litres, à Prizren 134,4 litres et à Prishtinë 112 litres. La production du moût aussi dans ces villes à l'exception de Peja était moindre à celle dans les nouvelles villes.

Dans les deux groupes des villes, une bonne partie de la population, membres des familles des artisans d'ailleurs, s'occupait d'agriculture, une activité importante dans leur vie économique. Les confins de la ville n'étaient pas là où se trouvaient les dernières maisons, mais ils englobaient bien de terres cultivables, des vignes, des vergers, des oliviers etc., qui se trouvaient quelque peu loin de la ville, mais étaient propriété de ses habitants. Les quartiers de Varosh, qui se trouvaient en dehors du château, étaient, semble-t-il, spécialisés en des branches particulières de la culture des champs. Un quartier dans la ville de Berat se nommait "Mëhalla e mbjellësve të orizit"⁶⁹ (Le quartier des cultivateurs du riz)⁶⁹ (aujourd'hui Orizaj), ce qui montre que la principale orientation de leur agriculture c'était la culture du riz, d'où le nom actuel du village Orizaj. L'agriculture était l'occupation aussi bien des chrétiens que des musulmans, mais avec le temps ces derniers y ont renoncé pour laisser son exercice entre les mains des chrétiens de la ville. Les musulmans, comme croyants de la religion officielle impériale, ont commencé à s'occuper de plus en plus d'artisanats, de commerce, de services délicats pour les villes, d'administration, de service militaire etc., laissant le travail dur du laboureur aux chrétiens. Cela semble bien évident dans les registres cadastraux ottomans où les membres des deux confessions vivaient dans des quartiers à part et par conséquent, donnaient la dixième séparément. Ainsi, à Prizren, en 1591, chaque famille musulmane devait avoir produit 3 charges de céréales, alors que la chrétienne 4,6⁷⁰. Toutefois, la population des deux croyances, en s'occupant d'agriculture, s'efforçaient d'augmenter la superficie des terres cultivables en défrichant des terres nouvelles, tout comme dans la campagne. Une note sur

⁶⁹ S. Pulaha, *Pronësia feudale në tokat shqiptare*, Tirana, 1988, p. 262.

⁷⁰ S. Pulaha, *Popullsia shqiptare e Kosovës*, Tirana, 1983, p. 510-520.

les biens-fonds de Peqin témoigne que ses habitants vivaient dans des terres défrichées et labourées récemment⁷¹. Dans la ville de Vuçitern, Ahmet Çelibi déclare avoir eu des territoires en titre de propriété ainsi que des champs défrichés à la hache. Ce même Ahmet Çelebi témoigne que "quelques champs lui avaient été transmis avec titre de propriété de son père, tandis que lui-même avait défriché à la hache d'autres terrains"⁷². La ville albanaise du moyen âge ne pouvait pas se détacher facilement de la culture des champs pour la production des céréales. Certes, par ses produits il ne pouvait pas satisfaire à ses besoins annuels en céréales et il devait nécessairement en couvrir une partie. Cela était dû d'abord au niveau relativement bas des forces productrices des villes. Le nombre des artisans par rapport aux nombres d'unités d'impôt était relativement peu important, cela même dans les villes développées. Ainsi, à Berat, où il y avait au moins 1094 familles, il n'y avait que 638 artisans dont 158 venus de la campagne⁷³. Le nombre des artisans autochtones occupait seulement 4,3% de toutes les familles habitants la ville, alors que celui des marchands (13 en tout) seulement 1,1% des familles. Ces pourcentages sont moindres dans les autres villes du pays.

La quantité de la terre cultivable dans les villes et leurs proches périphéries était restreinte, car les biens-fonds ne pouvaient pas s'étendre plus loin que deux milles à leur entourage. Ce défaut s'est fait davantage ressenti lors de l'augmentation de la population. Dans ces circonstances sont développées les branches particulières de l'agriculture comme: le jardinage, la viticulture et la culture des olives. Ces branches étaient développées même dans la ville albanaise pré-ottomane. Mais elles ont pris un essor également dans les villes créées plus tard comme: à Elbasan, à Peqin, à Delvinë, à Kaninë etc. A part le jardinage, dans des villes telles que Elbasan, Delvinë, Peqin Kavajë, Kaninë etc., a pris de l'essor la culture des olives aussi. Les citoyens en assuraient des légumes, des fruits, de l'huile, du vin etc. satisfaisant ainsi non seulement à leurs besoins mais fournissant aussi le marché.

Nous venons d'aborder seulement des problèmes qui concernent le rôle de l'agriculture dans la vie économique de nos villes après l'occupation ottomane. Nous ne sommes pas arrêtés sur toute la problématique que le sujet couvre, car cette période a été l'objet de recherches de notre historien connu Selami Pulaha, qui a profondément étudié la ville albanaise des XV^e-XVI^e siècles. Ce qui vient d'être dit et les études profondes des historiens mettent bien en évidence qu'en dépit de son développement, la ville

⁷¹ S. Pulaha, *Pronësia feudale në tokat shqiptare*, Tirana, 1988, p. 266.

⁷² S. Pulaha, *Popullsia shqiptare e Kosovës*, Tirana, 1983, p. 538.

⁷³ S. Pulaha, *art. cit.*, p. 27.

albanaise n'a pu jamais se détacher de son activité agricole. D'ailleurs nous dirions que le caractère semi-agraire l'a accompagnée jusqu'à la première moitié du XX^e siècle.

Eno KOÇO

ALBANIAN URBAN LYRIC SONG TRADITION

The Mediterranean is a vast area with a variety of cultures. Albania, belonging to a South-East European, Mediterranean and Balkan identity, has also a distinct and considerable cultural diversity. A Mediterranean musical identity would not be complete without the people who have originated and inhabited in the Adriatic zone, the Albanians. This identity shares many common features with the other peoples of the Mediterranean area, such as Greeks, Turks, Arabs, Croats, South Italians and beyond.

This article discusses the origins and development of a unique branch of music, the Albanian urban lyric song (*AULS*), which began to appear in the early years of the 19th century, had its Golden Age in the 1930s, and is still a part of Albanian musical culture today.

Music has always played an important role in Albanian everyday life, in both the country and the towns. The songs which grew up and flourished in the different regions were passed down orally through the generations and this tradition, to some extent, persists today.

The *AULS* represented a great step forward in music making, because they were the first Albanian songs to be written down and so could reach wider audiences than the existing repertoires, which until then had been performed by regional singers for regional audiences.

Urban Songs

To understand the nature of Albanian urban song before the advent of the *AULS*, it is necessary to consider the historical background which influenced it. The Ottoman occupation of Albania, which lasted nearly five centuries, inevitably left its mark. One type was introduced by the élite *yeniçeri* ('new troops') from the 15th century onwards and celebrated festive occasions, such as holidays and weddings. Later came secular and sacred art music introduced by Middle and Near Eastern professional musicians. However, some areas, for instance the regions of southern Albania and the wedding songs or *dances* and the *shtregulla* songs of Shkodra, in the north, were particularly resistant to the new Middle Eastern influences.

Later urban songs were a product of the local, Albanian, urban singer-composer. Most of these urban songs were improvised at indoor venues or street gatherings. The 'new' urban songs with an Middle Eastern flavour and local inspiration had a clear formal structure and the musicians were expected to be able both to sing and to compose. In some towns like

Shkodra, Elbasan or Berat the style was highly individual and the love songs of, for instance, Palokë Kurti (1860-1920) or Isuf Myzyri (1881-1956), were easy to recognise.

These songs were created by local composers, and were intended for local people, so that, before the lyric singers of the 1930s started to popularize them, it was almost impossible for an urban traditional or amateur singer from Shkodra (North Albania), for instance, to know or be able to sing a Korçare urban song (from South Albania), or vice-versa. The art singers of the 1930s were the first missionaries to break the regional barriers and sing urban songs beyond their native place.

The first transcriptions of the Albanian urban songs and the first notated songs by individual composers (with some rare but important exceptions) appeared as recently as the first half of the twentieth century, in the form of arrangements for piano, instrumental or orchestral accompaniment. Art singers initially introduced these songs to the Western musical world and as a result, the first compilation of Albanian urban songs, the *Lyra Shqiptare* (Albanian Lyre), transcribed by Pjetër Dingu for Radio Tirana, appeared in 1940. An Italian critic, i.e. a Westerner commented:

Each one breathes an air of exoticism which is in sharp contrast to the gifts, beauties and treasures of the countryside. I would say that what is presented is a 'bunch of flowers', as they call it in Hungary... There resides in them and is reflected in their songs a profound atavistic feeling for their race which demands the continuation of the species;¹²

The Albanian urban songs fall into three main groups differentiated by mode of transmission.

(1) Those of largely unknown authorship, which have been subjected to changes over time in the course of oral tradition.

(2) Songs existing in unwritten form, which have been elaborated and transformed into urban lyric songs through notation by a composer arrangers.

(3) Those which are entirely the work of art composers.

The first type of urban song came from *aheng*³ music and only rarely existed in notated form in the first half of the 20th century. Palokë Kurti was the first Albanian composer to write down songs, most of them

¹ Gino Massano, *Passions (palpitations) and rural expressions - The songs of the people of Albania*, "Il Giornale d'Italia agricolo", 2 June 1940 - XVIII - p. 3.

³In *Alb.* it is an instrumental ensemble or the music played in the *aheng* ensembles.

based on *sharkis*⁴ and *peshrefs*.⁵ In fact, before and during his time the *aheng* urban music of his native Shkodra, which was an unwritten music, was heavily under the influence of Turkish music. The urban songs composed by Kurti are clear illustrations of, on the one hand, his association with the *aheng* songs and, on the other, of his strong individuality as a composer aspiring to create a new type of song. Because of the enormous popularity of Kurti's songs they were re-adopted by the *aheng* ensembles, but of course in a more refined form than that of the instrumental tunes which had inspired them.

The second type of urban song, elaborated and transformed into lyric song by means of notated accompaniment, emerged seriously in the 1930s and has been enormously developed since then. Albanian composer-arrangers such as Gjoka, Dingu, Kongoli, Kono and others collected urban tunes and songs from the traditional singers, provided piano or orchestral arrangements, and performed them in collaboration with art singers.

In the third type, composers wrote completely new songs. However, these were not claimed as a new and original genre. Rather, the artist-composers were at pains to promote the songs as part of the conventional tradition of the (anonymous) urban, popular song. Through perpetual oral modification and alteration, the original versions of Kurti's songs have almost been lost, but this does not obscure their authorship. They still play a dual role: (1) as urban traditional music, because as is widely recognised, it 'has originated with an individual composer and has subsequently been absorbed into the unwritten living tradition of a community';⁶ (2) as popular music, because it was originally taken from *aheng* music, and the consciously devised elements have remained unchanged.

In Elbasan, the oral tradition of urban song was transmitted in a different way than that of Kurti. Situated just north of the river Shkumbini, the population of Elbasan belongs to the northern *Geg* ethnic and linguistic group⁷. The urban songs of this region are also affected by its geographical position, and their expression tends to show the melodic freedom which is characteristic of, for instance, the urban songs of Shkodra.

Although the urban songs of Korça, in southern Albania, have a character all of their own, their origin is still somewhat mysterious. It is assumed that some of these elegant songs probably came from Janina in

⁴ Urban art songs.

⁵ A type of instrumental prelude.

⁶ *The document of the Sao Paulo Folk Music Council Congress*, JIFMC, ii, 1955, p.23.

⁷ *Geg*, the northern ethnic group of Albania (*Gegëria*).

Epirus but, whatever their exact origin, they faithfully reflect some of the most typical characteristics of the Korça district⁸ such as: (a) a sort of gravity and earnestness in its songs; (b) the dialect of the town of Korça, characterized by its clear articulation; (c) the 'musical language' and the spirit of place. The last factor is almost certainly the closest point of contact between the urban and rural song in Albania. Thus the urban songs of the Korça district represent the heart of that modal idiom which I have called the south-western Balkan mode.

Love songs

Love songs are the predominant category of urban songs throughout Albania. The spoken dialect or 'musical dialect' plays an enormous role in defining the different musical temperaments in the south, central and northern regions. Thus, love songs represent regional musical idioms which are highly distinctive and fiercely guarded by the local people.

The strong question which emerges when analysing the urban song is why the love song occupies such a predominant place. Was it because Albanians, being Mediterranean people, considered love as one of the most inspiring or exciting themes of their everyday lives? Or was it because love was a forbidden subject due to the social pressures of the provincial mentality? The second factor was probably the reason for their popularity.

In the second half of the eighteenth century and the beginning of the nineteenth Albania was dominated, within the Ottoman Empire, by two powerful feudal *pashalliks*⁹, those of Bushati in the north and of Ali Tepelena in the south.¹⁰ The feudal mentality persisted down to the twentieth century, and regional musical idioms were preserved along with it.

The traditional cultivators of love songs willingly collaborated with the art musicians of the 1930s by giving them information and practical support. The composer-arrangers were the mediators between the urban

⁸The enthusiasm of the people reached its climax when Miss Tefta sang the moving and very well-known Albanian song of the poor Muço, *The nightingale, o you poor nightingale...* It would have been nice if she could have sung some more songs of the immortal Muço, the cantor of Ali Pasha of Tepelena, but it would have needed preparation to do that. There are five or six more very popular songs (particularly in Korça and around it) of the same type, which, I am quite assure, that they suggest Albanian tune. These songs have made immortal Muço-Korçari'. (Kristo Floqi, 'The recital of the Korçare light soprano, Miss Tefta Tashko', *Diana*, 24 December, 1935, p.11)

⁹*pashallik* (*pashallëk*) Turk. *pasalik*, area governed by a pasha.

¹⁰Bushati Dynasty of Shkodra (1750-1831) and Ali, Pasha of Tepelenë (1803-1821).

professional, semi-professional, traditional or amateur musicians and the art singers. The creation of a new genre, of a more homogeneous nature, began. It is important to stress that the newly developing genre gave no sign of attempting to overshadow the traditional urban song. On the contrary, the latter and its musicians were the ideal foundation on which to build the new edifice. The gradual homogenization of the urban lyric song was helped by the advent of the radio and gramophone, and commercial music had also started to appear in Albania by this time. Middle Eastern devices, such as excessively free movement and rhythm, gradually became more regulated.

In the nineteenth century and at the beginning of the twentieth, a composer could not openly dedicate a song to the woman who had inspired it because, in the unenlightened moral climate, a woman's beauty was a taboo subject. However, the love songs became a part of cultural life, and the focus of nationalistic feeling, ironically by allowing the people to 'forget' the political situation in the pleasure of listening to Albanian urban song as it began its transformation into *art-song*. In fact, the urban lyric songs of the 1930s brought Western influence to a country which had been more influenced in the previous five hundred years by Turkey and other Eastern cultures.

The texts of the majority of urban songs are love poems. In spite of the dominance of minor keys or anguished words, their tunes convey, in the most thoughtful and inspired examples, a pleasant atmosphere. Their principal theme is the disappointment of love which often resulted from the rigidity of Albanian society. Women did not appear in public either as creators or as singers but sang mainly indoors; hence the allusions to 'the partridge in the cage' and 'the poor nightingale'. Men, however, could sing at general gatherings, in the traditional coffee houses or, even more importantly, at urban festivities, among which the *dasma* (wedding) was the most significant. The male composer-singers generally sang in falsetto, a range later adopted by trained female sopranos.

Usually the composer-singer also wrote the verses, like minstrels or *canta-autori*. Thus, the song was born from one single inspiration, so that the text was appropriate to the melody. This is the way that the folk singers (bards) and *bejtexhis*¹¹ create, and they played an essential role, particularly in the development of urban songs. The best models of these types of songs show a genuine local inspiration and sentiment. However, in the Central and North Albanian love songs of the *aheng* type, the Middle Eastern influence is obvious.

Of a different local inspiration and sentiment are the love songs

¹¹*bejtexhi*, Albanian word of Turkish extraction, meaning, urban singer, bard.

from the area between the lower Shkumbin and Vjosa rivers, and there are even closer similarities between those from Janina and Korça. These songs differ from those which have a direct Turkish influence and most of them have many things in common with the *Eastern* element in south-western Balkan music.

However, A. L. Lloyd writes of them:

As elsewhere in the Balkans, in Albania a large number of lyric pieces originating in the towns have spread out into rural areas, where they go on flourishing long after they have disappeared from the urban milieu. In both text and tune, these town folk songs tend to have more Oriental colouring than the songs the peasants have composed for themselves. It is a notable phenomenon... that where one finds music - vocal or instrumental - of markedly Oriental character, it is nearly always a sign of urban origin.

He assumes that:

Doubtless the reason is that most music of this kind was produced by popular professionals whose patrons were either the Turkish bureaucracy or those better-off Albanian citizens who, for the sake of peace and profit, wholeheartedly adopted Turkish habits and tastes...¹²

These remarks require qualification:

(a) These songs expressed the spirit of their communities through individual local composers and they have survived in the urban repertory because they are ageless and their roots go back into local urban traditions.

(b) Albanian urban songs, whatever the origin of the mode on which they are based, are still sincere, truthful and loved by the people because they evolved, most of the time, unconsciously or through the spontaneous inspiration of urban-song composers.

(c) Among the love-songs, those of Shkodra take a special place. Palokë Kurti, a Roman Catholic, dedicated a great deal of his efforts to bringing new ideas to the musical life of his native town. It cannot really be said of him that he wanted to please anybody 'for the sake of peace and profit'.¹³ His actions should be seen rather as a means of survival, particularly when his intellectual career was in jeopardy; this is a well-known phenomenon under authoritarian regimes.

¹²A. L. Lloyd, *Albanian Folk Song*, "Folk Music Journal", Volume I, 1968, p. 216.

¹³Swire writes: 'If the 'unbelievers' embraced Islam, their lives, property, and families were secure... If on the other hand they elected to remain 'unbelievers', the payment or poll-tax ensured religious liberty and personal safety up to a point, but they assumed the inferior status of subjects without technical citizenship or privileges'; Swire, J. *Albania, the Rise of a Kingdom*, London, Williams & Norgate Ltd, 1929, p.32.

(d) The islamisation of more than the half of the country might explain Lloyd's conclusion, but Ottoman influence was noticeable from the later nineteenth century onwards in many other countries, not just in the Balkans. When a particular Middle Eastern element was used to convey, for instance, a sensual message, this message certainly created an erotic atmosphere; these sorts of song occur in many urban parts of Albania. I have encountered some of them in the town of Berat; they do not represent the best emotional and ethical qualities of the Albanian love-song. In urban love songs of real quality, Middle Eastern features do not convey a sensual or a perverse message. There are urban songs from all over Albania, especially from Berat, where Levantine expression clearly enriches the value and the quality of the song.

(e) In Kurti's town of Shkodra, the different religious climate and more advanced political thinking brought about real understanding of the nationalistic objectives. Palokë Kurti was interned by the Turks because of his Albanian nationalistic activity. He and his colleagues created excellent models of urban songs and, particularly, love songs, admittedly often with an Middle Eastern flavour, but with a genuine and very personal inspiration, based on Balkan tradition and particularly on the Shkodrane urban tradition.

Musical Performers

Despite the absence of recordings of urban songs (AUS) of the 1930s and earlier, we may safely infer that the art singers adopted some of the devices which they embodied, since the oral tradition survives practically unaltered down to the present day. These songs, though not written down, have evolved their own laws, governing structure, phrasing and rhythm. Spiro Kalemi states of Marie Kraja, one of the great exponents of the AUS:

The artiste [Kraja] sang as the defenders of tradition wanted and used themselves to sing, i.e. by remaining faithful to the melody and the style of singing, such as breaking words in the middle or interrupting the breathing in mid-phrase.¹⁴

It should be said that, in Central and North Albania in particular, the traditional urban singing still reflects the Levantine mentality of the majority of the people. Whatever their religious background, whether Muslim or Christian, and their way of singing, and whatever the mode on which the songs were built, whether on south-western Balkan or *makam* practices¹⁵, a

¹⁴Spiro Kalemi, *The interpretation of the urban song by Marie Kraja*, in "Kultura Popullore" (The Folk Culture), No.2, Tiranë, 1986, p.117.

¹⁵A modal system as 'a set of compositional rules by which the melodic component of a piece of music is realised' (Signell)

strong Oriental influence is evident. Even in the present day it is not difficult to detect signs of this tendency. This was, and still is, closely connected with the singer's education and background, but also his regional inheritance. The Albanian linguist, Çabej, considering the foreign influences in traditional Albanian culture, wrote:

*The Turco-Oriental influence in the Balkan peninsula was concentrated from the beginning mainly in the towns and from there it gradually expanded to encompass the countryside as well... To listen, during the summer, to the songs which are sung in any town of Central Albania, is sufficient to experience all their Oriental enchantment.*¹⁶

The interpretation of urban songs from north Albania, particularly those of *aheng*, has a distinctly Oriental origin. The traditional delivery of Central Albanian urban songs distinguishes them from their northern or southern neighbours by a sort of nasal and guttural intonation and also by the use of their own distinctive, local and idiomatic, sonority. However, the urban songs of North and Central Albania share many features, since they have a common 'ethos'. The traditional rudimentary and amateur interpretation of the *regional* songs of southern Albania, which partly influenced the southern urban songs, differs notably from that of the northern regions. In addition, the ornamental embellishments of the melodic line can be heard to be quite distinct from those of their northern counterparts.

The traditional urban songs of the first half of the twentieth century were not intended for concert performance, but for weddings and other kinds of festivities. The only exceptions to this rule are some of the Korçare urban songs which, although they were probably not created for this purpose should be classified as concert or drawing-room songs.

The emergence of the Albanian Urban Lyric Song (AULS)

When urban songs began to enter the classical repertoires in Albania, the pioneers of the vocal art skilfully tried to develop them into *lyric* songs, by bringing to them new forms and shapes. Using the urban singer's repertoire which belonged to his/her personal world, enriching it and elaborating it into a public declamation by soprano, tenor and baritone voices, these professionally-trained singers tried to avoid the sort of modification which could mar the process of recreation. The song's range was enlarged and the articulation of the 'instrumental' ornamental passages benefited from the trained voices of art singers.

As the urban lyric song evolved, not only did physical participation

¹⁶E. Çabej, *Studime Gjuhësore* (Linguistic studies), Prishtinë, Rilindja, vol.5, 1975, p.128.

increase, but the creative side and the quality of interpretation improved greatly. If at the beginning of the 1930s only the first steps had been made towards establishing the character of the urban lyric song, by the end of the same decade remarkable events had taken place in Italy, such as the invitations to *Fiera del Levante* (Manifestazione Albanese in Bari) in 1937, and the *Maggio Fiorentino* (in Florence) in 1939.¹⁷

The Artistes

Almost all the artistes were born or brought up abroad in environments entirely different from those of their native country, with different norms of behaviour and, of course, speaking different foreign languages. They had also encountered different singing methods and styles in the conservatories of Rome, Graz, Paris, Milan and elsewhere, and sometimes had different conceptions of singing skill. Most of them only met each other for the first time in their lives in Albania.

The dedication and effort to keep alive the musical activity of the towns and also maintain their own artistic standards leads one to ask why these graduates returned to Albania, where in the 1930s there was no opera and no tradition of listening to classical music or attending recitals, where, in other words, no real audience of classical music lovers existed. Some of them were even offered good opportunities to develop their careers in the countries where they had studied, or elsewhere. However, they decided to work together in a country where little expectation of developing their art was counted upon.

The styles of singing of the AULS in the 1930s

There are many details of phrasing and technique common to both art songs and urban lyric songs; these may be seen, for instance, in the way Pavarotti sings a Neapolitan song, and in the use made of the same principles by an Albanian art singer in an Albanian lyric song. The preferred vocal tone of most Albanian urban lyric songs requires smooth and refined voice-production.

As was noted earlier, traditional urban songs were not written down. The essential features that made them recognizable as regional or as typical of individual traditional singers' styles had to be learnt by the art singers of the 1930s and incorporated into their individual musical styles with care and accuracy. Whatever the origin of the urban song, whether Ottoman or south-

¹⁷To the *Maggio Fiorentino*, this massive festivity in which a wide range of performers, folklore groups and prestigious orchestras of different countries took part, maximum attention was paid by the Albanian regime. In Florence, also, a separate session (day) was reserved for the Albanian group in the Festival.

west Balkan, as sung by the lyric singers of the 1930s it emerged on the whole, as a Westernised product. As an art performance, it was the interpreter's presentation which came to be regarded as the work itself. It is possible to identify three marked interpretative approaches:

(a) The *traditionalist* approach: *chamber music* style, demonstrating the song's rudimentary origins; (b) The *operatic* approach: *arioso* style, closely following the understanding of the score; (c) The *melodramatic* approach: *declamatory* style, conveying a thespian image to the song.

The creation of these new types and models of urban lyric songs was based on a fairly good level of professionalism on the part of both arrangers and singers. They took care to avoid crossing the line between art and kitsch by retaining the basic Albanian nature of the song. Every move to liberate the song from its excesses, either from heavy Orientalisms or other influences from Albania's surrounding neighbours, was accomplished with professional responsibility and knowledge.

The traditionalist approach

It is purely by coincidence that the interpretation of the Albanian urban lyric song (*AULS*) is represented by just one singer from the north of Albania, Marie Kraja, but by five from the south, Antoniu, Truja, Tashko-Koço, Ciko, and Kristo Koço. Significantly, only Kraja was inclined to the traditional approach, using embellishment and modal elements of both traditional and art music. These elements, plus her natural vocal timbre and a style of delivery adorned with a 'mosaic of tones' (as her voice was described by contemporary music critics), are the essential ways in which she differed from her colleagues of the south. Dozens of trained singers of younger generations followed Kraja's route. The essence of this style was the imitation of the unsophisticated urban folk singers' delivery; *broken words*, for instance, were a typical feature of the Albanian urban songs. This manner of expression was remarkably well assimilated by regional singers and was transmitted as their own creation, producing an emphatic and passionate communication with the listener. Kraja is said to have shown a great interest in the instruments that made up the ensemble which accompanied the urban song and particularly in the violin. Since the embellishments used by this instrument are associated with those of the soprano voice (the *vibrato*, trill etc.), Kraja observed that the violin's (*qemane's*) importance in the ensemble lay not merely in leading the melody or the whole instrumental group, but also in the expressiveness of its playing and its ability to imitate the human voice. Conversely, the violin itself was a point of reference or a model to imitate for the art singers, because of its traditional patterns of playing.

The operatic approach

Other singers, such as Tashko-Koço and Antoniu, were also inclined to make the song sound Albanian and, to a certain degree, local. However, they also aimed to bring out the flavour of the song as a whole, according to the structural principles of art song. The essence of musical expression for them was the *cantabile* utterance. 'Thus it is the musical line, above all, that the singer must serve and respect. There can be no question of sacrificing it for the benefit of the words'.¹⁸

Judging by the recordings of Albanian urban lyric songs (*AULS*) made in Italy before and during World War Two, Tefta Tashko-Koço can be said to have been an exponent of the operatic approach. In her interpretation it was the continuity of the vocal line with a measured value of sound and colour which was of particular importance. The traditional breaks in words or breaths taken mid-phrase or emphatic gaps were treated (in the operatic approach) according to the demands of art singing, and the literary text was sometimes sacrificed to the demands of the length of the vocal line. However, the image of the poem or the word was reflected in the musical phrase, and the musical expression was generated by the internal impulse of the singer's feelings. This class of singer brings his or her own concept of the song into line with the urban composer's, while preserving his own aesthetic principles and his own personality. The operatic approach has often been viewed, by traditionalists, as a deviation from the urban composer's intentions. However, in the opinion of the art singers, the true beauty and value of the singing lies in a blend of traditional urban interpretation and trained vocal performance by trained singers.

The melodramatic approach

Kristaq Antoniu is a fine example of this style. The essence of his approach consists in creating an atmosphere and suggesting a drama. The articulation of the poetic text and the contrasting impressions of the narrative modulate from one musical mood to another, from a recitative to a bel-canto line. The song thus represents, on the one hand, the quality of *legato* singing and, on the other, the preservation of modulations and stresses in the sung text, with rhythmic subtleties that are found in a good spoken monologue. Antoniu, being an experienced film actor, created his own patterns of declamatory singing, his own verbal melody, his own prototypes of *ad lib.* introductions to the songs and his own lineament of sound and rhythm, revealing his sensitivity to the music and words.

Of course, there are no absolute distinctions between these three

¹⁸Pierre Bernac, *The Interpretation of French Song*, London, Victor Gollancz, 1976.

approaches, particularly between the last two, and some overlap is inevitable. What counted in the end, was not just the Albanian art singer's own conception of the song, but, above all, his musicianship and personal interpretation.

The *AULS* performances in context

The recording companies played an important role in the dissemination of *AULS*. In spite of the poor technical quality of the 78 rpm recordings of the 1930s and 40s which is typical of that period, and of some tape recordings which were made in the 1940s and 50s, the songs are a priceless document of the singers' interpretations. It should however be pointed out that all these recordings were made in haste and not always when the singers' voices were at their best.

A valuable set of about 300 urban lyric songs was recorded by Kraja in Albania. The majority of these songs are accompanied by piano, chiefly by Lola Gjoka, but others are accompanied by an *orkestrina* (instrumental ensemble), or even a symphony orchestra.

The first recordings of urban lyric songs were actually made in the 1930s. In 1937 and 1942 Tefta Tashko-Koço recorded for Columbia in Italy forty-five with orchestral accompaniment, as well as classical arias. Her husband, Kristo Koço, recorded two songs. Twelve songs are now missing from the set. In 1942, Kristaq Antoniu recorded for Columbia sixteen urban lyric songs, eight accompanied on the piano by Pjetër Dingu and seven by an orchestra conducted by him; in one song the piano accompanist is Casé. The recordings made by Mihal Ciko belong to the period 1942-1944, but his main singing career belonged to the 1930s. His piano accompanists were the Italian Mario Ettore and the Albanians Guraziu and Gjoka. Truja's recordings of the urban songs (probably five in all) extended over a longer period of time and were accompanied by piano, always with the same accompanist, the devoted Gjoka. Other performers of *AULS*, in the early 1940s, at the start of their careers or still studying, attracted favorable critical notices in the local newspapers. Unfortunately some of them never received their due acclaim after the war because of the new political climate in Albania.

A view on patrons, performance venues and the musical status of the artistes

Princess Ruhije, the sister of King Zogu, was recognised as the *High Patron of Arts* at court, the major concerts given by the artistes of the 1930s being under her patronage. However, an even greater 'patron' was Italy which, towards the end of the 1930s, showed increasing interest in the skills of the Albanian artistes, culminating in the two major tours during the 1930s, to the *Fiera del Levante* in Bari, in 1937 and the *Maggio Fiorentino*, in

1939; it was again under Italy's patronage that the recordings of Albanian urban songs were organised in Milan, in 1937 and 1942.

Many vocal concerts were held at court under the patronage of Princess Ruhije, but in the major towns, the concert venues of the 1930s were mainly cinema and theatre halls. In spite of the unsuitable acoustics of these venues, which were often objects of strong criticism in the press, it was accepted by both the artistes and audience that they were, in the absence of purpose-built concert halls, the best places in which to put over the message of art music. The singers were naturally also anxious to exercise their talents before their countrymen.

*The artistes are attended by crowds of art-lovers, who, when they cannot find a seat in the concert hall, queue up in the cafés in order to hear on the radio, with rapt attention, a concert given by Albanians...*¹⁹

The major deficiency of these cinema-theatre halls was the absence of a piano, so that every time a concert was to be held, a search for a decent instrument had to be made; usually the accompaniment had to be played on an upright piano of poor quality.

The small band of artistes of the 1930s was highly educated, but had a serious struggle to earn a living. On their return to Albania after graduation the only job they were offered was, a 30-hour week of general teaching (often gymnastics or calligraphy); in other words, interruption of their professional careers was almost inevitable.

Despite increasing public interest, the 'concert season' had to be arranged informally by the artistes themselves. The appearance of Kozmo as the singers' manager in the early thirties, a job which he happily undertook purely for the sake of art music, made their activities, towards the end of the 1930s, much smoother to run. However, when it came to remuneration the art singers continued to be regarded as amateurs and their activities as informal.

The setting of the AULS for concert performance

The process of notating the urban song, particularly in its initial phase, had its advantages and disadvantages. One of the advantages of a notated AULS was that it could be interpreted by a much greater number of trained singers and so could spread throughout Albania and even beyond. Through notation the song would gradually create its own, written tradition and also would pave the way towards future harmonization and instrumental accompaniment.

The Albanian journalists, who wrote the critical notices in the

¹⁹ S.S., *The Albanian art in action*, "Drita", 2 February, 1938.

1930s, deliberately emphasized the potential of these concerts not only to let the public hear its own melodies in a new stylized form but also to attract crowds of people to attempt programmes which also included items from the classical operatic repertoire.

The programmes of the concerts

Although the concerts of the early 1930 consisted almost entirely of carefully chosen classical pieces, three or four years later the *AULS* were receiving almost the same critical attention. Looking at some concert-programmes of those years, one might be surprised at the diversity of the repertoire and the careful combination of vocal and instrumental pieces.

The song recital... included eight Albanian songs and eight accomplished compositions by the great composers of the Occidental world. Not only were the Albanian songs encored, but the foreign songs, too, a fact which admits that although our people clearly love their native songs, they have started to taste and admire international art...

*What was particularly notable was that the young people and the school girls were the most interested.*²⁰

The climax was reached on the 1st of March 1939 (only a month before the Italian military intervention in Albania), when Paluca (Kraja) and Aleks (Gjoka) gave a concert consisting entirely of *AULS*.

*Think, for a while, what progress has been made in such a short time! The Albanian song, which used to be located in a corner of a programme filled with foreign pieces, now occupies an entire evening. If, yesterday, it was presented as a poor cousin, today it is an item put in an honoured place. And, this place was not given, but earned.*²¹

The singers of the later 1930s tried to combine *AULS* in their programmes in different ways; either to intersperse them between classical pieces in different parts of the programme, or to put them in a special section of their own. In the early 1940s, when the 'veteran' group of artistes was increased by new members, more complex programmes were given, some of them in combination with Italian singers and instrumentalists, accompanied by the piano or orchestra.

Concert audiences

Before the stylized forms of urban music began to emerge around

²⁰Anon., *Tefta Tashko gave a series of concerts around the towns of the regions, "Donika", Tiranë, 1 March, 1939.*

²¹T. Zavalani, *Impressions of the concert PALUCA - ALEKSI, from an unidentified journal, Tiranë, March, 1939.*

the 1930s, the majority of the Albanian people had enjoyed only folk, traditional urban or popular music, for voice or instruments. Even those living in the towns could not easily digest the so-called *urban lyric songs*, which were often sung in unusual and unfamiliar styles. Unfortunately, there were also some educated people who, returning from Western countries during their university vacations or on graduation, were loath to praise any national virtues, or to attend the cinemas or theatres where the vocal concerts were held. Zavalani's review 'Impressions of the concert PALUCA-ALEKSI', written in 1939, is the appeal of an Albanian intellectual to other educated Albanians to support the best values of the national culture:

Many of us despise Albanian entities in comparison with Occidental culture, whilst foreigners, exponents of that culture, come here and marvel at the monuments of the ancient civilization of this old nation, forgotten in a corner of the Balkans... We also did not know how to appreciate the generous spirit and refined taste expressed in our national costumes. It is thanks to a foreign ethnographer who spent several weeks in our mountains that we were made to appreciate those treasures of art and craftsmanship which could be ruined by our negligence.²²

However, a few graduates of Western universities, in subjects other than music were really hungry to see their own artists interpreting in their own country not only the classical repertoire but also some of their national music. There was also a party consisting of various merchant classes, who were interested in any new event, whatever it was. An effort was required from the artistes to fulfill this genuine public demand. A new era was imminent, that of the urban song interpreted by the art singer.

The concerts became not only one of the most evident demonstrations of art music in Albania, but also of cultural and national affirmation. It was not just the singing that attracted the audience, it was the whole ambiance and the opportunity which the occasion gave them to see and to be seen. The performers not only sang in Italian, French or German, but were expensively turned out in the current Western European fashion. The halls began to be packed, and in programmes where they were included along with classical pieces, *AULS* received a particularly encouraging response from the audiences.

Critical notices

It was probably around the 1920s when amateur music criticism could be said to have begun in Albania. Open-minded intellectuals saw this task not so much as a career as a moral duty to elucidate the achievements of

²²Zavalani, *Impressions of the concert PALUCA - ALEKSI*, loc. cit.

the art musicians. In one review of the 1930s, Zavalani recounts:

*A friend of mine sitting next to me asked what I was writing in such a hurry. I told him that they were some notes for a review. 'Hm' - my friend grumbled ironically, 'since when have you become a music critic?' 'It's true', I said, 'that this is not my job, but since we do not have any Artist to produce critical notices, I fear that this beautiful concert, which is a great event in our poor musical life, may pass without comment. However, I am not devising the review from the standpoint of a musical expert, but simply as an amateur.'*²³

Most of the time the critics tried to encourage the development of musical life with favorable notices, although there were moments when these capable commentators 'dared' to make a point in their reviews.

The idealistic and visionary manner of thinking in the critical notices of the 1930s was gradually replaced by a sort of utilitarian-pragmatic mode of thought during the Second World War. In the early 1940s, in particular, criticism appeared to be more personal and judgmental. The ethical code of the press did not always protect the artistes from biased opinions. In the review 'A concert of popular song', it is not just the continual sniping at the young female singers or the discouraging words, not quoted in the following translation, but also the verdict on the concert that would make even a professional music critic pause, before writing:

Would it not have been better if Merita Sokoli had sung only the southern and not the northern urban songs? Her artificial and often inappropriate attempts at a northern accent with nasal and guttural nuances, clearly showed that the singer naturally speaks and sings in Tosk... all the care and effort... would be better spent on her interpretation of the pieces, rather than on the pronunciation of the tonic accents on the Geg words!..

*The atmosphere became tedious because our songs are all much the same and the melodies are largely monotonous, with very little variety.*²⁴

The young soprano, Merita Sokoli, had every right to sing the northern Shkodrane songs although she came from Korçë, in south Albania. She had an indisputably beautiful voice and even if she had problems with the northern dialect, she could have improved by practice rather than abandoning this repertoire. If her more experienced colleagues of the 1930s were already performing urban songs from different parts of Albania, Sokoli should not also been prevented from doing the same.

²³ T. Zavalani, *The Tashko-Winkler concert*, in "Përplekja Shqiptare" (Albanian Struggle), Tiranë, No. 3, December, 1936.

²⁴ LIVO, *A concert of popular (urban) song* in "Revista Letrare", 1942.

Concert tours abroad

The climax in the development of Albanian urban lyric song may be considered to have occurred in 1937, with the tour by Albanian artists to Italy. One of the concert reviews reports:

*These songs are an inestimable patrimony which should be guarded, and we hope that Mr. Kono himself will agree to transcribe and harmonize them, because they preserve the beauty and melody of the Albanian musical soul.*²⁵

They were immediately offered for recording in Italy and in 1942 Antoniu recorded sixteen *AULS*. Dungu, arranged, orchestrated, accompanied on the piano and conducted the orchestra in Antoniu's set of recordings. Tashko-Koço, accompanied by Italian orchestras, recorded several *AULS* on the same discs as Italian and French classical arias. Three Italian conductors, Segurini, Rizza and Consiglio, were involved in her recordings.

These recordings today have a special historical value. In spite of the Italian official political ambitions on Albania, the presence of Italian musicians and impresarios there was a considerable stimulus to Albanian art musicians. The *Fiera del Levante* of 1937 with the participation of Albanian art singers and pianists was a platform for displaying the virtues of Albanian urban lyric songs. In these manifestations nearly all trained artists took part, exquisitely dressed in resplendent folk costumes, and proved that this new stylized type of song was now fully fledged. It was one of the rare occasions on which Albanian artists had crossed the borders as a group to demonstrate their individual and collective talents in the field of urban song. The Italian critics realized what a significant moment this was in the history of Albanian culture.

Conclusion

Although urban song is the most prominent of Albanian musical genres, it has continuously been overlooked by both Albanian and foreign musicologists.

Foreign musicologists and ethnomusicologists such as Arbatsky, the Stockmanns, Lloyd, Sugarman and others, have conducted research into the rural folk-music of Albania, mainly into its epic and lyric aspects, its rhythms and its polyphony, but have touched only tangentially on the urban songs. This is because of a belief still held to varying degrees by many people, and often expressed in print, that all Albanian urban music is part of the Ottoman legacy. It seemed to be fashionable among some Albanian

²⁵Anon., *Un Grande Concerto*, "Gazeta Shqiptare", Bari, Italy, 14 September, 1937.

experts to depict the country and its people as an exotic phenomenon or a Muslim 'oasis' in the middle of Christian Europe. Some foreign scholars who believe only in the Ottoman influence (reflected in music, religion and some Middle Eastern codes of conduct adopted by the Albanians), have put forward their views in a philosophical and methodical form. Their intellectual defence of their version of the Albanian Muslim phenomenon is expressed in print, at seminars and elsewhere. There are other foreigners who clearly love Albania, but would like to preserve it, and its rural areas in particular, as a kind of museum.

Focusing on the Prespa community,²⁶ Sugarman in her *Engendering Song*²⁷ makes an elaborate examination of Islamic doctrine and the role of the Qur'ān, and of the customs and identity of Muslim Albanians around Prespa and some parts of southern Albania, which, in my view, goes far beyond their customary practice and understanding of everyday life. However, where I differ from Sugarman is when she tries to associate the music and singing of the Prespians with their Muslim religion. I feel strongly that she has missed the essence of what I would define as the Prespa phenomenon, which is that during the Ottoman suzerainty when the Prespa community gradually changed its former religion to Islam, its music remained the same as it was in the pre-Ottoman period (allowing for the natural process of transformation) and did not adopt substantial features of Ottoman styles; it has continued up to the present day to be practised as pentatonic and drone-based polyphonic singing.

As this article focuses mainly on the 1930s, the period when the Albanian urban lyric song was born, there is no scope for covering the many developments of more recent years, or the considerable progress which has been made in this field. However, as Arbatsky stressed, 'Albanian traditional music survives on its own'²⁸ and the chronic political, social and geographical isolation from which Albania has suffered during its recent history, has not particularly affected the development of the urban song. Not only did the Albanian urban song (*AUS*), seen as a wholesome and necessary diversion for the urban people, continue to be performed throughout Albania after the 1930s, but the Albanian urban lyric song (*AULS*), which was first introduced in the thirties, also went on developing in the post-second World

²⁶The Prespa people are an Albanian-speaking minority living in the districts around Lake Prespa, in the north-east of Slav Macedonia.

²⁷Jane C. Sugarman, *Engendering Song, singing and subjectivity at Prespa Albanian weddings*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1997, p.166.

²⁸Arbatsky, Yury. *Beating the Tupan in the Central Balkans*, Chicago: The Newberry Library, 1953.

War period on a professional level, and new arrangements continued to appear.

Bibliography

Books

ARBATSKY, Yury. *Beating the Tupan in the Central Balkans*, Chicago: The Newberry Library, 1953.

ÇABEJ, Eqrem. *Studime Gjuhësore* (Linguistic studies), Prishtinë, Rilindja, vol.5, 1975.

KALEMI, Spiro, *The interpretation of the urban song by Marie Kraja*, in "Kultura Popullore" (The Folk Culture), No. 2, Tiranë, 1986.

LLOYD, A. L., *Albanian Folk Song*, in "Folk Music Journal", Volume I, 1968.

SUGARMAN, Jane C., *Engendering Song, singing and subjectivity at Prespa Albanian weddings*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1997.

SWIRE, J., *Albania, the Rise of a Kingdom*, London, Williams & Norgate Ltd, 1929.

Articles

ANON., *Tefta Tashko gave a series of concerts around the towns of the regions*, "Donika", Tiranë, 1 March, 1939.

ANON., *Un Grande Concerto*, "Gazeta Shqiptare" (The Albanian Gazette), Bari, Italy, 14 September, 1937.

FLOQI, Kristo, *The recital of the Korçare light soprano, Miss Tefta Tashko*, "Diana", 24 December, 1935, p.11.

LIVO, *A concert of popular (urban) song* in "Rivista Letrare", 1942.

MASSANO, Gino, *Passions (palpitations) and rural expressions - The songs of the people of Albania*, "Il Giornale d'Italia agricolo", 2 June 1940 - XVIII - Page 3.

S.S., *The Albanian art in action*, "Drita", 2 February, 1938.

ZAVALANI, T. *Impressions of the concert PALUCA - ALEKSI*, "Donika", Tiranë, 1939, No1.

ZAVALANI, T. *The Tashko-Winkler concert*, in "Përpjekja Shqiptare" (The Albanian Struggle), Tiranë, No. 3, December, 1936.

Marshallia bukuris sate

Jare

SHKODRANE

Transkriptuar nga E. Kopa,
nga interpretimi i M. Krasje

Fjalët dhe muzika nga Palokë Kurti

Allegro

Andante molto rubato et ad. lib. *gruppato melismatico*

Mar - sha - lla bu - ku - ris sa - te, hi - je - rand' të pes - kn

nu - ri. Mar - sha

nu - ri. Ba - lli yt rre - ze po të ban - te,

tuj të shndri - tun pa ja da - pa ja da, Ja

Jar pa ja da.

Allegro vivace

Un' o me gisht... moj të kam da - mun por - si hyll qi del n'sa - bah,

me sy kna - qom tuj të tha mun, tuj të than moj

mar - sha - lla o mar - sha - lla nu - ri. **D.C.**

33 Përcjellësi instrumental. Pjesë e parë (A) dhe repriza (A') e linjës vokale Pjesë e mesit (B), modulacioni në RAST-USSAK

Makam RAST

35 Transpozuar në Re

Dola në penxhere

ELBASANASE

Transkriptuar nga E. Kogo
nga interpretimi i T. Tasiko-Koços

Allegro

D.S. *Andante a piacere*

Do - la n'pen - xhe - re që - ro - va mo - llë e né
 Më shpë - toj sa - ja ku pre - va gish - tin - ë e

ad lib

Do - la n'pen - xhe
 Më shpë - toj sa -

re
 ja - ku që - ro - va mo - llën e
 oh pre - va gish - shtin e

Allegro

Më shpë - toj sa ja - ku la - lo pre - va do - rën - e
 Më do - gjë më për - vë - lo - ve shpir - tin - ë

As a - man më duej, e më hiç mos më duej, o

jam një ja - ban - xhi moj go - ce haj - de n'dhe të huej huej.

D.S. *3.*

D.S.

Modi kromatik i Ballkanit jug-perëndimor, tipi i dytë

48 Pentakordi 'NIKRIZ' Transpozuar në Re

50 tetraçordi 'USSAK' Transpozuar në Re

52 formula melodike formula kadence

Bilbil o i mjeri bilbil

KORÇARE

Transkriptuar nga E. Koco,
nga interpretimi i K. Antonit

Allegro con brio $\text{♩} = 200$ formula nëntonike

Fine

Andante $\text{♩} = 80$ a piacere formula tonike

Bil - bil O i mje - ri bil -
Va - shë e shkro - ta va -

Allegro con brio

bil a
shë a

Andante O i mje - ri bil -

Bil - bil

Allegro con brio

bil a

Andante ma a piacere

As ma nep o një de - gë trën - da - fil

Ta bëj mel - em e ta shkoj fi -

til Të shë - roj pla - gët e mi -

Allegro

ja bil - bil. E ju - bu - bu e ja së - man, e ju - bu - bu e jas - a -

mun - c daç më - du - aj daç më bëj der - man

1. D.S. 2.

tipi i parë i modit diatonik La dhe Re (në Sol) të
Ballkanit jug-perëndimor transpozuar në Re

51

formula këndimore e tonalitetit të tonikës formula iniciale melodike e tonalitetit të nëntonikës

54

Eso Koco, Leeds 1996

Andromaqi GJERGJI, Alfred UÇI

**PROF. P. H. STAHL SUR L'ETHNOLOGIE DES PEUPLES DE
L'EUROPE DU SUD-EST. (A l'occasion de son 75^e anniversaire)**

Prof. Paul H. Stahl est sans doute une personnalité éminente de l'ethnologie européenne actuelle et surtout de celle des pays de l'Europe du Sud-Est. Il développe depuis beaucoup d'années une intense activité si bien dans le domaine des recherches scientifiques, que dans celui de l'enseignement. C'est ce qui est au mieux témoigné par sa longue série de publications, en une courbe temporelle de plus de quarante ans, soit comme des ouvrages à part, soit comme des études publiées dans la presse scientifique de plusieurs pays de l'Europe (Roumanie, France, Espagne, Portugal, Hollande, Allemagne, Slovaquie, Pologne, Bulgarie, Albanie, Grèce etc., É.-U. d'Amérique), mais aussi par sa participation active dans la vie scientifique par des communiqués dans des congrès, des symposiums, des rendez-vous et dans conférences internationales et régionales.

Au début de sa carrière, durant plus de dix ans, il a travaillé systématiquement sur la typologie de l'habitation paysanne roumaine, ses accessoires et son ameublement intérieur (en collaboration avec son collègue et ami Paul Petrescu) dans plusieurs zones de la Roumanie (Hunedoara, Ploești, Dobruha, Pitești, Bucarest, Marxhinea, Sibiulului, Kämpulung, Maramureș, Hateg etc.) en publiant des études utiles et très bien documentées. Un volume plus généralisant intitulé "*L'habitation du paysan roumain*", en 271 pages, préparé en collaboration avec P. Petrescu et publié en 1958, a eu la mauvaise chance d'être mis hors circulation.

En 1969 il s'établit à Paris et commence à donner des cours, en tant que Directeur de Recherches à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, sur l'ethnologie de l'Europe du Sud-Est et sur l'anthropologie juridique des sociétés européennes traditionnelles. Les années '70 se caractérisent par un élargissement sensible de la thématique scientifique qu'il traite, mais ce sont en même temps les années de son affirmation à l'échelle européenne, ce qui devient évident surtout dans les études publiées dans divers organes scientifiques bien connus de plusieurs pays européens et plus largement, comme: "Ethnologia Europea", "L'Homme", "Études rurales", "Anthropos", "Easteuropean Quarterly", "Deutches Jahrbuch für Volkskunde", "Zeitschrift für Balkanologie", "Revue des Études Sud-Est Européennes" etc.

Ces années-là sont en même temps les années d'un travail intensif

pour la préparation des cours qu'il tenait devant ses étudiants, qu'il élargissait et approfondissait d'une année à l'autre en sujets intéressants et peu traités avant lui (comme le village traditionnel et les structures sociales, l'habitat, la vie occulte et religieuse, les phénomènes de vengeance, les fêtes rurales et de la cour, les éléments païens et hérétiques dans le folklore balkanique, ainsi qu'une présentation spéciale sur l'ethnologie de la romanité orientale). Parallèlement aux traités, il a publié quatre anthologies où il a résumé des textes d'auteurs différents, à l'appui des sujets développés. Telle est par exemple, le recueil intitulé *Ethnologie de l'Europe du Sud-Est*, en 312 pages, publié à Paris, en 1975, ou bien les trois autres volumes publiés à Milan (en collaboration avec M. Guidetti).

Ajoutons ici qu'à l'Université "René Descartes" (Sorbonne), en 1970-1982 il a tenu le cours intitulé *Présentation de l'Ethnologie de l'Europe du Sud-Est* et e 1982-1993 le cours intitulé *Présentation de la sociologie et de l'ethnologie de l'Europe*.

Parallèlement aux ouvrages mentionnés ci-dessus, sous sa soigneuse rédaction (en 1979) se publie la collection de longue vie *Études et Documents Balkaniques et Méditerranéens* avec des études et des matériaux des chercheurs connus, mais des nouveaux chercheurs aussi, une collection qui est arrivé déjà à 23^e son volume. Une autre série de publications fondée en 1987 par Prof. P. Stahl et dont il est le rédacteur, est la série *Sociétés européennes*, à l'intérieur de laquelle l'on a inclus aussi cinq volumes de recherches sur les Roumains et les Aroumains.

Entre-temps, il faut mentionner quelques-unes de ses études importante publiées comme ouvrages à part, comme *Sociétés traditionnelles balkaniques. Contribution à l'étude des structures sociales*, 258 p., Paris 1979; *Histoire de la décapitation*, 243 p., Paris, Presses Universitaires, 1986; *Household, village and village Confederation in Southeastern Europe*, 259 p., New York, Columbia University, Press 1986; *Terra, Società, Miti nei Balcani*, 271 p., Messina 1993; *La Méditerranée", Propriété et structure sociale XIX - XX siècles*, 88 p. Edisud 1997 (publié aussi en italien et en arabe); *Name and social structure. Examples from Southeast Europe*, 214 p., New York, Columbia University, Press 1998; *Triburi si sate din Sudestul Europei. Structuri sociale. Structuri magici si religioase*, 263p., Bucaresti 2000.

Lui, il a eu l'occasion de collaborer avec des personnalités éminentes de l'ethnologie contemporaine, comme: Claude Levi-Strauss (durant le séminaire intitulé *L'identité*, Paris 1977), Jean Cuisenier (dans l'ouvrage *L'Europe en tant qu'aire culturelle*, Haye - Paris 1979), ensuite T. Cresswell, A. Rapaport, J. Peristiany, D. Beneti etc.

Pour compléter le profile du Prof. P. Stahl il faut mentionner aussi certains écrits de caractère théorique et méthodologique. Ainsi, en réponse à une enquête ouverte par la revue polonaise "Problemy metodologiczne

etnografii" en 1989, il publie dans cette revue l'écrit intitulé *La définition des sciences sociales. Contribution*", tandis que dès 1974 il a publié l'exposé intéressant *Frontières politiques et civilisations traditionnelles* dans le cadre d'un volume sur les frontières et les régions (Boundaries and Regions), préparé par l'Institut de Sociologie Internationale à Trieste. Il a exprimé bien des fois ses points de vue aussi sur les valeurs des musées en plein air en Roumanie et en d'autres pays (voir: *Ethnographica* nr. 5-6, Brno 1966, dans "Schweizerisches Archiv für Volkskunde", à Berne 1967 etc.)

A part les ouvrages qui viennent d'être mentionnés ci-dessus, Prof. Stahl est l'auteur de plus de 120 articles et études, publiées dans les périodiques scientifiques de beaucoup de pays, et des dizaines d'exposés, présentés dans des sommets scientifiques à thématique diversifiée, organisés dans des pays différents. Il a été participant actif dans presque tous les congrès de l'AISEE. Dans ces sommets il a traité de préférence des aspects de la vie des communautés familiales et rurales, comme: le groupe familial dans les sociétés traditionnelles balkaniques, la propriété de la famille et la communauté rurale, croyances communes entre chrétiens et musulmans dans les Balkans, les enfants et la continuité de la maison, comment partageait-on la terre, la place des croyants à l'église selon l'origine sociale, la naissance et le baptême des enfants, comment choisissait-on le nom par rapport aux prédécesseurs dans les pays des Balkans et de la Méditerranée, exemples des liens fictifs de sang dans les Balkans, les communautés rurales européens, les liens de sang et la solidarité, la fonction des "sages" à l'Europe de l'Est, l'évolution historique des communautés rurales par rapport à la propriété collective, les structures sociales, religieuses et occultes dans la campagne, les bases sociales du rapport entre l'homme et l'environnement dans les villages montagneux etc. Donc ces communautés, il les a examinées non seulement comme es unités territoriales et économiques, mais aussi comme des unités sociales avec leur propre vie spirituelle, où souvent les anciennes croyances païennes et occultes ont laissé leurs traces dans tout leur habitat respectif.

Les problèmes qu'il se met à étudier, il les observe généralement parmi les différents peuples de l'aire balkanique et plus largement. Ce traitement comparatif englobe aussi des données sur les Albanais et l'on voit clair que parmi les chercheurs contemporains, il est le mieux informé sur les publications scientifiques albanaises. Il mentionne régulièrement non seulement les contributions des chercheurs de Tirana, mais des chercheurs de la Kosovë aussi.

Il y a des années que Prof. Stahl suit attentivement nos publications scientifiques, voire il a fait de temps à autre le compte-rendu du recueil "Etnografia shqiptare" (Ethnographie albanaise), de la revue "Kultura Popullore" (Culture Populaire), mais aussi des ouvrages particuliers comme des auteurs: E. Riza, P. Thompo, A. Gjergji, A. Muka etc. D'autre part, il

faut mentionner aussi ses écrits à part sur les Albanais, comme c'est, premièrement, le chapitre en plus de 50 pages (Albanians) de l'ouvrage important *Household, village and ...*. Beaucoup d'autres données sur les Albanais sont incluses dans les autres chapitres de cet ouvrage, tout comme dans le chapitre de clôture aussi "Krahasime dhe hipoteza" (Comparaisons et hypothèses).

En 1982, dans "Kultura Popullore" l'on a publié son article intitulé *Les anciennes structures sociales albanaises dans le cadre des sociétés balkaniques et européennes du XIX^e siècle*. C'est une contribution de grande valeur, surtout en ce qui concerne les comparaisons par rapport aux structures des autres peuples. L'auteur analyse quelques indices, comme "la maison" en tant qu'unité sociale et sa structure d'organisation, mettant l'accent sur le fait que les frères mariés continuent la vie en commun même après la mort de leur père et ils ont du mal à se séparer, parce que la propriété n'appartient encore pas à un seul individu, soit-il le chef de la famille, mais à tous les mâles du groupe familial, donc elle ne peut encore pas être vendue.

Parmi les pays où il a fait des enquêtes sur le terrain se font remarquer ses fréquentes visites en Italie et en Grèce. Dans ce cadre il a eu l'occasion de travailler même dans des villages *arbëresh*, auxquels il se réfère souvent dans ces articles. Un écrit intitulé *Les rubans des saints à San Demetrio Corone* a été publié en 1990 dans la revue "Zjarri" alors qu'en 1989, dans "Incontri Meridionali" à Messina il a publié deux autres écrits.

Prof. P. Stahl a une vision européenne contemporaine dans l'examen et dans l'appréciation des cultures traditionnelles de l'Europe du Sud-Est, il a de l'objectivité et de l'impartialité. Dans sa totalité son œuvre contribue entre autres à ce que les ethnologues et les chercheurs de cette aire connaissent mutuellement les cultures respectives, ce qui sert l'affinité et la bonne entente en général. Ses publications ont porté avantage à l'ethnologie albanaise sur un autre plan aussi, parce que, grâce à leur plus large circulation scientifique, elles faisaient connaître à un plus large public les succès des recherches scientifiques albanaises.

A l'occasion de cet anniversaire, qui nous a donné l'occasion de faire cette brève présentation de l'activité scientifique très large de Prof. Paul H. Stahl, membre d'honneur dès 1993 de l'Académie Roumaine et directeur de l'Institut des Recherches de l'Europe du Sud-Est de cette Académie dès 1999, nous le remercions de sa contribution précieuse dans le domaine des recherches ethnologiques, nous lui souhaitons une bonne santé et de nouvelles contributions en faveur de l'ethnologie en général, et en faveur de celle balkanique en particulier.

Asti PAPA

L'ŒUVRE DE JACQUES BOURCART SUR L'ALBANIE

Parmi les étudiants qui ont consacré une partie de leur œuvre à la connaissance de l'Albanie et des Albanais et qu'on appelle à juste titre "albanologues" une place importante revient aux savants français. Différemment des albanologues d'autre nationalité, qui, de formation étaient historiens, linguistes, archéologues etc. comme F. von Hahn, G. Mayer, J. Thunmann, H. Pedersen, K. Patsch, K. Presnicher, N. Jokl etc.), les albanologues français qui ont écrit sur l'Albanie pendant le XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, étaient surtout des naturalistes, des explorateurs, des géologues, tout comme un autre albanologue des plus renommés, l'Hongrois Franz Nopcsa.

En traversant l'Albanie par leurs itinéraires, ils ont montré une grande attention pour faire connaître sa nature, la géographie et la géologie de ses territoires, tout en n'oubliant pas de mettre en évidence les aspects strictement albanologiques de la vie albanaise.

Ainsi, le premier français qui a parlé de l'Albanie et des Albanais au XIX^e siècle a été François Pouqueville (1770-1838), le consul français après de Ali Pacha de Tepelena, à Ioannina, de 1806 à 1817, de formation naturaliste et médecin. En réalité François de Pouqueville a été le premier albanologue connu, le pionnier de l'albanologie. Dans son ouvrage remarquable "Voyage dans la Grèce" (1820) il donne beaucoup de renseignements sur la vie économique, sociale et politique dans les territoires albanais. Il parle ainsi de la culture albanaise et met en évidence l'importance archéologique de l'Apollonie antique. En tant que naturaliste il donne les premières connaissances géologiques sur l'Albanie, notamment en mentionnant le gisement de bitume naturel de Selenica, près de Vlora, connu depuis l'antiquité.

Après la signalisation de F. de Pouqueville, le gisement de Selenica fut visité par Théodore Virlet d'Auost (1800-1894) qui a donné une description géologique assez détaillée (1834) et dans laquelle il mentionne pour la première fois les couches tertiaires en Albanie.

Mais les premières descriptions de la nature albanaise, qu'on peut considérer comme vraiment scientifiques, surtout les premières observations géologiques régionales sur l'Albanie furent celles d'Ami Boué (1794-1881). Avec ces observations on peut dire que la géologie de l'Albanie était née désormais et était née très tôt en comparaison avec la géologie d'autres pays.

Ainsi cette géologie, par une heureuse coïncidence, a eu comme père fondateur, en 1838, Ami Boué, l'une des figures les plus brillantes des Sciences de la Terre du XIX^e siècle, le premier président (1830) de la Société géologique de France, l'une des sociétés savantes plus anciennes et plus renommées en Europe.

Dans son troisième voyage dans la "*Turquie d'Europe*", en 1838, Ami Boué, accompagné d'Auguste Viquesnel (1800-1867), parcourut l'Albanie de Shkodër à Kruja, Tirana, Elbasan, Berat, Permet jusqu'à Janina. Dans son œuvre, paru en 1840, Ami Boué signalait pour la première fois la présence des dépôts marins néogènes dans la partie occidentale de l'Albanie. D'une grande importance est le signalement par Ami Boué du grand développement des serpentinites en Albanie, surtout dans la région de Mirdita, et de l'association des serpentinites avec les gabbros ("*euphotides*"). On peut justement dire aujourd'hui que Ami Boué avait ainsi entrevu la notion d'ophiolites.

La connaissance de la nature albanaise et surtout la connaissance de la géologie de l'Albanie accomplit un autre pas en avant avec les observations, publiées en 1842, d'un géologue français renommé, le compagnon d'Ami Boué, Auguste Viquesnel, ainsi qu'avec l'étude par Henri Coquand, en 1867, un autre naturaliste renommé du gisement de bitume naturel de Selenitza, attribué justement au Pliocène (1868).

Une grande contribution regardant la connaissance de l'Albanie Septentrionale a été donnée pendant cette période par un autre albanologue français, Hyacinthe Hecquard qui était de même formation naturaliste. H. Hecquard a été pendant quelques années consul de France à Shkodra (*Scutari*), membre de la Société Française de Géographie et explorateur connu pour son voyage dans l'intérieur de l'Afrique Occidentale en 1853.

Dans son œuvre remarquable (1859), H. Hecquard a donné une description géographique et historique de l'Albanie du Nord ou de la "*Guèguerie*". Il a décrit les limites naturelles de cette région, ses montagnes et ses plaines, ses fleuves, ses rivières et ses lacs, surtout le Lac de Shkodra. Il a fait la description de maintes villes albanaises, telles Shkodra (*Scutari*), Lezha (*Alessio*), Kruja, Tirana, Durrës (*Durrazzo*), Kavaja, Elbasan etc. Il a dressé le cadre complet de la vie albanaise au milieu du XIX^e siècle, en parlant des mœurs et coutumes, de l'organisation politique, surtout des montagnards albans, des religions du peuple albans. Il a donné aussi un bref aperçu historique de l'Albanie.

Il est évident ainsi que tous les premiers naturalistes – "albanologues" français du XIX^e siècle, tout en parlant de l'Albanie et des Albans dans une optique très large, se sont concentrés sur la nature physique de l'Albanie, sur la géographie et surtout sur la géologie de l'Albanie. On peut dire ainsi que la connaissance géologique de l'Albanie est née sous une bonne étoile, sous le signe de l'école géologique

française et a été connu par le monde scientifique européen depuis son stade primordial, bien avant que ce monde ait eu d'autres connaissances sur l'Albanie.

La même voie de ces naturalistes français, qui en étudiant l'Albanie, pendant le XIX^e siècle, ont débordé dans des domaines plus strictement "albanologiques" a été suivie par Jacques Bourcart.

Tout en appréciant la contribution de ces naturalistes-albanologues il faut souligner que c'est essentiellement avec les travaux de Jacques Bourcart que cette géologie s'est approchée des conceptions modernes et a pris la forme d'une véritable géologie alpine.

Jacques Bourcart (1891-1965), chef de la Chaire de Géologie à la Sorbone, membre de l'Académie des Sciences, ancien président de l'Association Géologique de France, conseiller scientifique de la Marine Militaire Française, est un savant renommé français. Géologue et géographe, il a été connu d'abord pour ses travaux sur l'Albanie et le Maroc, avant de se consacrer à un nouveau domaine, la géologie des profondeurs marines. Ainsi J. Bourcart est considéré aujourd'hui comme un des créateurs de l'océanographie moderne en tant que nouvelle discipline des Sciences de la Terre et comme créateur de l'école océanographique française.

Mais dans les pages suivantes je voudrais parler de l'œuvre "juvénile" de J. Bourcart, comme naturaliste et en premier lieu comme l'un des fondateurs de la géologie alpine de l'Albanie qui en même temps comme géographe éminent a jeté aussi les fondements de la géographie physique de l'Albanie du Sud-Est. Je voudrais parler aussi de l'œuvre plus strictement "albanologique" de J. Bourcart qui s'est intéressé et a écrit avec autorité scientifique sur maints problèmes liés à la vie économique, sociale et culturelle des Albanais.

En parlant en premier lieu de l'œuvre de J. Bourcart comme naturaliste et principalement comme géologue pour l'étude de l'Albanie je voudrais souligner un trait fondamental de cette œuvre. A la différence de maints autres auteurs, qui ont écrit sur la géologie de l'Albanie (notamment Franz Kossmat, Léopold Kober etc.) avant ou après Jacques Bourcart, de façon générale et en se basant, parfois, sur des données fragmentaires, les travaux de Jacques Bourcart en Albanie Méridionale, tout comme celles de Franz Nopcsa en Albanie septentrionale, sont fondés sur un travail cartographique assidu, qui s'élève jusqu'à la synthèse représentée par les cartes géologiques à 1:200.000 dressées respectivement par Franz Nopcsa (Albanie septentrionale) et Jacques Bourcart (Sud-Est de l'Albanie). Ces travaux sont basés sur des itinéraires géologiques détaillés et sur des observations pertinentes. Et c'est là la raison qu'encore aujourd'hui beaucoup des données de Franz Nopcsa (1905, 1908, 1911, 1929) et de Jacques Bourcart sont valides et ont été confirmés par les études ultérieures. C'est une raison de plus pour considérer Franz Nopcsa et Jacques Bourcart

comme les deux véritables pères fondateurs de la géologie alpine de l'Albanie.

La géologie de l'Albanie fut en fait "*le premier amour*" de Jacques Bourcart. A l'étude de cette géologie il s'était attaché avec toute sa passion de naturaliste et avec l'ardeur de son jeune âge, à partir de 1917, alors qu'il n'avait que 25 ans.

A partir de sa première publication, paru en 1919 et jusqu'à 1926, Jacques Bourcart a publié plus de 20 articles et mémoires sur divers problèmes de la géologie de l'Albanie, en se montrant éminent stratigraphe et tectonicien de premier ordre.

Pendant la Première Guerre Mondiale, le régiment de Jacques Bourcart avait été affecté à l'armée d'Orient, commandée par le Général Franchet d'Esperey et disloqué en 1917 en Albanie. Il y fut d'abord médecin auxiliaire, puis aide major et enfin, après la fin des hostilités, attaché à l'administration militaire française de l'Albanie méridionale. Mais il n'avait jamais oublié sa vocation de géologue et ainsi il accumula les observations géologiques et géographiques, qui lui permirent de rédiger ses œuvres sur la géologie (et pas seulement sur la géologie) de l'Albanie. Et en examinant ces œuvres on peut remarquer que Jacques Bourcart fut tout de suite séduit par l'Albanie et les Albanais.

Dans ses premières publications (1919a) Jacques Bourcart avait signalé pour la première fois la présence des calcaires nummulitiques de l'Eocène inférieur et moyen dans le Sud-Est de l'Albanie, dans les montagnes de l'Ostrovica et Guri i Topit, ainsi que la présence des dépôts molassiques du Miocène de la Morava, près de Korça et de Golik dans la région de Mokra. Dans ses études ultérieures il avait décrit les dépôts crétacés (1919b), notamment les calcaires à Rudistes du Crétacé supérieur (1920b), qui recouvrent en transgression les ophiolites, en les divisant en plusieurs unités. Il mit aussi l'accent sur les formes caractéristiques des terrains crétacés en Albanie, notamment sur les "*murailles*" et les formes karstiques. Il décrivit aussi en détail le flysch et les calcaires éocènes (1920c) de l'Albanie méridionale.

En ce qui concerne les ophiolites (les "*roches vertes*", comme il les appelait), Jacques Bourcart souligne que ces roches sont très développées en Albanie et forment la nappe de la Mirdita, qui surmonte le flysch de l'Albanie centrale et occidentale. Il souligne aussi que les roches vertes sont constituées principalement de serpentinites, qui proviennent de la transformation des gabbros et des péridotites. Il pensait, donc, que "*les roches vertes se sont formées à l'état de péridotites et de gabbros dans le fond du géosynclinal albanais, ce qui prouve ainsi leur association avec les radiolarites*".

Jacques Bourcart poursuivit ses études sur la géologie du Sud-Est de l'Albanie afin de dresser la première Carte géologique à 1:200.000 de cette

région, après la fin de la Première Guerre Mondiale. Les résultats de ces études sont synthétisés dans sa thèse désormais classique (1922) sur la géologie et la géographie de l'Albanie moyenne et méridionale.

Dans cet ouvrage une partie essentielle est constituée par la description détaillée de la stratigraphie de la molasse tertiaire, laquelle remplit le bassin sédimentaire que Jacques Bourcart avait dénommé "*le sillon albano-théssalien*". Il reconnut les différents étages classiques de l'Eocène (Lutétien, Auversien et Priabonien), de l'Oligocène (Lattorfien, Rupélien et Chattien) et du Miocène (Aquitaniens et Burdigaliens), qui furent datés à l'aide de riches collections de fossiles de mollusques, qu'il ramassa et sur la base des corrélations qu'il établit avec les couches classiques du Tertiaire vicentin.

La majorité des données stratigraphiques de Jacques Bourcart sur la molasse tertiaire de l'Albanie méridionale a résisté au temps et j'ai eu l'occasion de les confirmer par une analyse biostratigraphique, basée sur les foraminifères planctoniques, dans une étude détaillée, que j'ai réalisée avec mon collègue Pandeli Pashko, au début des années 1970.

Jacques Bourcart n'avait pas considéré la molasse dans l'aspect qu'on est habitué à la considérer actuellement. Il avait pourtant souligné la différence entre les dépôts fossilifères qui recouvrent en transgression le soubassement de la Dépression de Korça, partie intégrante du sillon albano-théssalien, et le flysch, qui est très répandu dans les régions plus occidentales de l'Albanie, qui recouvre en concordance les calcaires éocènes et dans lequel on ne trouve pas de macrofossiles.

En parlant du Néogène, Jacques Bourcart, outre les couches néogènes de la Morava, donc de la molasse du sillon albano-théssalien (Aquitaniens et Burdigaliens), donne une description succincte du Néogène de l'Albanie occidentale, notamment des Calcaires à Lithothamnium de l'Helvétien dans la région de Tirana, du Tortonien de la région de Valona, du Miocène supérieur du synclinal de Tirana. Il réserve une attention particulière au Pliocène albanais, notamment au Pliocène des alentours du Lac de Shkodra, qu'il avait découvert et où il ramassa une riche collection de fossiles étudiés par Gustave F. Dollfus, qui lui permirent d'établir des corrélations avec le Plaisancien et l'Astien de l'Italie.

Jacques Bourcart fit aussi des observations sur les effets des glaciations quaternaires (1920a) en Albanie méridionale. Il étudia ainsi les traces glaciaires de Guri i Topit (ou Massif de Lenia), qui firent l'objet d'un lever régulier à 1:50.000 et d'une description détaillée de 14 lacs glaciaires.

En ce qui concerne la tectonique Jacques Bourcart a montré que la nappe de la Mirdita, qui avait été observée et nommée "*Mirdita Decke*" auparavant par Franz Nopcsa en Albanie septentrionale se prolonge en Albanie méridionale et qu'elle s'est mise en place après l'Eocène et avant le Burdigalien. En se basant sur la propagation de cette nappe dans tout le

territoire albanais, Jacques Bourcart la nomma "*Nappe albanaise*", mais dans l'usage courant a subsisté la dénomination originelle de Zone (ou nappe) de Mirdita. En analysant cette structure grandiose Jacques Bourcart arriva à la conclusion que tout le territoire albanais est un domaine typique de nappes tectoniques, charriées l'une sur l'autre.

D'autre part, en 1925, il donnait une synthèse plus complète de la tectonique de l'Albanie dans son article désormais classique "*Observations nouvelles sur la tectonique de l'Albanie Moyenne*", qui complétait sur des points essentiels les vues de Franz Nopcsa et de Franz Kossmat sur les Dinarides (*s.l.*) et annonçait clairement la structure des ces chaînes telle que nous la connaissons encore de nos jours. De ce fait Jacques Bourcart fut le premier à donner un schéma tectonique complet, englobant tout le territoire albanais, en mettant l'accent sur son style tectonique en grandes nappes de charriage. Le schéma tectonique compris dans cet article de Jacques Bourcart (fig. 1) constitue la première carte structurale de l'Albanie. Il y avait représenté la vaste nappe ophiolitique ("*Nappe albanaise*") très connue actuellement et que l'on dénomme Zone de Mirdita en Albanie, Zone subpélagonienne en Grèce et Zone serbe en Serbie. Les écaillés de Cukali en avant de cette nappe furent rattachées à la nappe (ou à la Zone) du Pinde en Grèce et à la zone de Budva au Monténégro. Et l'autochtone, sur lequel reposent les écaillés en question, fut attribué à la Zone adriatico-ionienne définie par Franz Nopcsa. Jacques Bourcart mit en évidence aussi que la nappe ophiolitique supporte la molasse d'un bassin, qui de la région de Korça en Albanie se poursuit en Thessalie. Ce bassin fut nommé "*Sillon albano-thessalien*", et avec cette dénomination il est connu encore aujourd'hui.

Jacques Bourcart a aussi la mérite d'avoir introduit dans l'usage courant de la géologie de l'Arc dinaro-albano-hellénique (Dinarides *s.l.*), grâce à la priorité scientifique, la dénomination "*albanaise*" (pour ainsi dire) de maintes zones, telle la Zone des Alpes albanaises.

Jacques Bourcart fut le premier à mettre en évidence le plissement continu dans les régions de collines occidentales et dans la plaine côtière adriatique de l'Albanie, donc dans ces qu'on appelle aujourd'hui Zone ionienne et Dépression préadriatique, en analysant les séries continues du flysch paléogène et de la molasse néogène dans les synclinaux subsidents et les séries avec lacunes stratigraphiques et transgressions dans les anticlinaux en soulèvement progressif. Ces conclusions de Jacques Bourcart (1924a) ont été confirmées par les études ultérieures et notamment par les centaines de forages pour la recherche et l'exploitation d'hydrocarbures dans les structures anticlinales miocènes de la Dépression préadriatique et dans les structures anticlinales des calcaires éocènes, recouvertes par le flysch dans la Zone ionienne de l'Albanie. Il souligna que ces mouvements se sont poursuivis jusqu'à nos jours, comme le montrent la néotectonique et

l'évolution géomorphologique du réseau hydrographique albanais. Les notes de Jacques Bourcart sur l'évolution du réseau hydrographique albanais, sont intéressantes, originales et perspicaces. Toutes les études géomorphologiques consacrées récemment à ce réseau par les géographes albanais ont confirmé grosso modo les conclusions de Jacques Bourcart.

En étudiant l'histoire récente, post-pliocène de la côte et de la mer Adriatique actuelle, Jacques Bourcart donna, dès les années 1920, une interprétation, toujours valable de la structure géologique de la région côtière de l'Albanie aux environs de Durrës (Durazzo), c'est-à-dire de la structure de la partie la plus occidentale de la Dépression préadriatique. Jacques Bourcart (1924b) souligna l'existence, dans cette région, d'anticlinaux allongés, aujourd'hui partiellement submergés et qui, par conséquent, ont l'apparence de brachyanticlinaux isolés. Par ignorance de cette idée perspicace de Jacques Bourcart, ces structures furent précisément interprétées, dans les études postérieures, comme des brachyanticlinaux. Mais les travaux que j'ai dirigés à la fin des années 1980 et que nous avons accompli, avec d'autres collègues (Alfred Frashëri, Vasillaq Leci, etc.), pour l'étude géologique et géophysique (y compris la sismique réflexion) de la zone côtière de la plate-forme continentale albanaise de l'Adriatique, ont confirmé que les anticlinaux du Cap Pali (Cap de Saint Paul) et de Kryevidh, parfois considérés à tort comme étant séparés, forment en réalité une structure anticlinale unique et linéaire, comme l'admettait Jacques Bourcart.

Une autre observation pertinente de Jacques Bourcart, et qui fut certainement une des premières observations de ce qu'on appelle de nos jours la néotectonique, est celle concernant la déformation historique du synclinal plio-quadernaire de Durrës (l'antique Dyrrachium), qu'il mit en évidence en soulignant que les sols en mosaïque des villas, découvertes par la mission archéologique française de Léon Rey, ont été retrouvés sous la mer et en suivant lui-même une antique chaussée romaine plongeant dans la mer Adriatique. Jacques Bourcart souligna que ce synclinal avait subi un abaissement relatif de 7 mètres, alors que les deux anticlinaux qui le bordent avaient été affectés par un mouvement de surrection.

Jacques Bourcart est revenu plusieurs années plus tard, en 1949, sur certains de ces problèmes fondamentaux de la géologie de l'Albanie dans sa "*Géographie du fond des mers*", témoignant ainsi qu'il n'avait pas oublié son "*premier amour*". Et cet amour, ainsi que l'intérêt pour la géologie de l'Albanie et des pays limitrophes, il le manifestait alors qu'il était désormais devenu l'une des figures les plus éminentes des sciences de la Terre en France. Au surplus il sut les transmettre à cette pléiade de géologues français, qui travaillant sur le pourtour de la Méditerranée orientale (notamment Jean Aubouin, Jan H. Brunn, Paul Celet, Jean Dercourt, Jacques Mercier en Grèce et René Blanchet, Jean-Paul Cadet, Jacques Charvet, Jean-Paul Rampnoux en ex-Yougoslavie) se réclamèrent de lui et des son

exemple et qui, au cours des dernières décennies ont apporté une contribution remarquable à la connaissance géologique des chaînes alpines méditerranéennes, notamment de l'Arc dinaro-albano-hellénique (Dinarides *s.l.*).

J'ai parlé de la remarquable contribution de Jacques Bourcart concernant la connaissance géologique de l'Albanie qui a été l'objet de sa principale attention, mais je voudrais également mettre en évidence la grande contribution de Jacques Bourcart à l'étude de la géographie physique et humaine, ainsi qu'à la connaissance des mœurs et coutumes, de l'ethnographie et de la culture, et même de l'avenir économique de l'Albanie. Dans ses études, parfois de pionnier, il traita plusieurs aspects, quelquefois des plus inattendus, de la vie albanaise. Il parla du climat, de la végétation, du type anthropologique et des religions des albanais, des agglomérations humaines, des habitats et de l'organisation communale. Il traita aussi du mode de vie, de l'agriculture et de l'élevage, de l'industrie locale et du commerce. Il fut le premier à recueillir de nombreux termes géographiques et géologiques ainsi que des toponymes albanais, en les utilisant dans ses œuvres parallèlement aux termes français correspondants.

Toutes ces dernières études de Jacques Bourcart, qu'on peut à raison considérer comme plus strictement "albanologiques" de même que ses études géologiques et géographiques, ont une caractéristique particulière. Ayant parcouru pendant quelques années la majorité du territoire de l'Albanie du Sud-Est, ayant également visité par maints itinéraires la partie restante de l'Albanie, ayant connu non pas seulement ce qui était écrit avant lui sur l'Albanie, les conclusions des études de Jacques Bourcart ont une marque particulière. Elles ont la marque d'études faites directement sur place, a' études "de terrain", la marque d'une connaissance "de visu" de tous les arguments traités dans ses ouvrages, même quand il parle de problèmes éloignés de son domaine principal de naturaliste, comme le sont les problèmes de la vie matérielle et spirituelle des Albanais.

Jacques Bourcart a donné aussi une esquisse historique de l'Albanie, dès origines illyriennes des Albanais à la fin de la Première Guerre Mondiale, en soulignant les époques illustres, comme celle de Georges Castriota – Scanderbeg.

Dans toute son œuvre Jacques Bourcart a mis l'accent sur le fait que l'Albanie garde toujours une grande unité, qui lui a souvent été contesté par les voisins. Il parle ainsi de l'*unité géographique* de l'Albanie, qui s'est expliquée par l'histoire de l'évolution géologique du territoire albanais. Il souligne l'*unité ethnique*, qui dépasse de beaucoup les limites politiques actuelles de l'Albanie, parce que "*la frontière fixée en 1913 laisse en dehors de l'Albanie une grande partie des pays habités par les Albanais*". (1921a, p. 13). Il met en évidence aussi l'*unité linguistique*, en soulignant que la langue albanaise est parlée dans tous les territoires où vivent les Albanais, ainsi que

dans les colonies albanaises de l'Italie du Sud et de l'Attique. Il souligne aussi que "*la distinction entre les dialectes tosqe et guegue est simpliste et artificielle* (1921a, p. 18). Comme Jacques Bourcart a eu la possibilité de l'accorder personnellement, ayant appris l'albanais et traversant même l'Albanie du Nord, ou la Gueguerie, ou il a pu "*à l'aide du tosqe, me faire comprendre parfaitement dans toute l'Albanie*" (1922, p. 9.)

Jacques Bourcart met aussi l'accent sur *l'unité culturelle* des Albanais, laquelle se manifeste par la richesse unique en Europe et la particularité du folklore albanais.

De grand intérêt est l'interprétation donnée par Jacques Bourcart sur les religions du peuple albanais. Il souligne que, en apparence, à l'unité géographique, historique, ethnique, linguistique et culturelle, s'oppose la variété des religions. Mais il la considère comme une divergence non fondamentale, que ne touche pas la grande unité albanaise. Il pense que "*Malgré tout, ces diverges religieuses et les influences étrangères, qui n'ont cessé de l'utiliser, jamais au cours de l'histoire, elles n'ont empêché l'Albanais, aux heures de crise, de sentir les liens qui le lient à ses compatriotes* (1921a, p. 64). Il souligne encore que "*l'Albanie est le seul pays d'Europe où, depuis longtemps, la religion ne signifie pas entièrement la nationalité* (1921a, p. 111) Et comme corollaire de son interprétation peut servir la sentence, que comme maints autres albanologues, la donne aussi Jacques Bourcart: "*La véritable religion de l'Albanais est la bessa, c'est-à-dire la fidélité à la parole jurée, et la religion de l'hospitalité* (1922, p. 287). En parlant de cette hospitalité caractéristique albanaise, donc de "*la religion de l'hospitalité*". Jacques Bourcart (1921a, p. 200) souligne que "*Plus que la légendaire hospitalité écossaise, que celle des nomades arabes, des paysans turcs ou des pomeshtchiki russes, l'hospitalité albanaise revêt l'étranger d'un caractère sacré*".

En ce qui concerne les Albanais, pour lesquels Jacques Bourcart a dit que "*ils n'ont jamais été des rayas*" (1921a, p. 70), il souligne qu'il est parfaitement d'accord avec l'illustre anthropologue suisse Eugène Pittard, quand il dit que "*jamais peuple n'a peut-être autant mérité son indépendance*" (1921a, p. 70), si l'on tient compte des résultats des études anthropologiques et ethnologiques.

Il fait de la polémique avec les "arguments soi-disant anthropologiques", qui ont été adoptés par des étudiants balkaniques "pour séparer les populations des Balkans et pourtant pour légitimer par des considérations soi-disant scientifiques le partage de peuples, auxquels pour des raisons d'infériorité anthropologique" ou "culturelle", comme pour les Albanais, l'on a refusé d'accorder une indépendance" (1921c, p. 341.)

Dans ses œuvres Jacques Bourcart insiste sur le fait que l'Albanie est habitée par une population anthropologiquement et ethniquement albanaise. Son point de vue il l'appuie aussi sur les données du recensement fait en

1918 par l'administration Française de l'Albanie du Sud-Est, qui comprenait les régions de Pogradec, Korça, Devolli, Kolonja et Skrapari. Ainsi dans cette partie de l'Albanie, qui à l'époque comptait 122321 habitants (1922, p. 274), plus de 96% de la population était albanaise (66,4% de religion musulmane Bektashi et 29,7% de religion orthodoxe). Seulement 4600 personnes étaient non albanais (Macédoniens, Aroumains, Tsiganes nomades).

Dans ses œuvres J. Bourcart a démontré continuellement son attitude bienveillante envers l'Albanie et les Albanais, toujours restant un homme de culture sans préjugés radicaux et ethniques. Il a mis l'accent sur le fait que bien qu'à majorité musulmane les Albanais ne sont jamais orientés vers l'Orient, en soulignant que "l'esprit des Albanais est de caractère tout occidental, très vif et très curieux. Ils sont de caractère ouvert et jovial" (1921a, p. 172). En démontrant cette attitude bienveillante et son amour vers l'Albanie, on peut dire même que dans son œuvre Jacques Bourcart a chanté une ode aux vertus des Albanais, tout en ne répudiant pas les autres peuples balkaniques. Il est vraiment difficile de dire autre chose en lisant cette caractéristique que Jacques Bourcart (1921a, p. 172) donne des Albanais : "On peut aimer la vaillance et le ténacité des Bulgares, l'honnêteté du paysan turc, le courage, l'endurance et la bonté du paysan serbe, vu même cette humble soumission du raya macédonien, mais l'on ne rencontre chez aucune population des Balkans d'aussi viriles qualités que chez les Albanais. Le paysan, le montagnard ou le soldat albanais, au côté duquel j'ai vécu pendant quelques années, fait figure du grand seigneur auprès de ses voisins balkaniques".

Pour exprimer la gratitude et le respect des Albanais envers Jacques Bourcart des cérémonies commémoratives ont eu lieu en Albanie pendant la dernière décennie. Ainsi en 1995, à l'occasion du 30^e anniversaire de sa mort, la Société géologique albanaise, la Faculté de Géologie et des Mines de l'Université de Tirana et l'Institut de Culture Populaire, ont organisé une séance pour faire le point sur la contribution de Jacques Bourcart à l'étude géologique et géographique de l'Albanie, et sur ses études de l'ethnographie et de la culture albanaise. En même temps la Mairie de Korça, la ville principale de l'Albanie méridionale, dans laquelle Jacques Bourcart vécut pendant ses années albanaises et où subsiste encore une francophonie active, a décerné le nom de Jacques Bourcart à une rue du quartier historique de la ville.

Moi-même j'eus l'honneur de commémorer et de rendre un hommage à la figure de Jacques Bourcart de la part des géologues albanais, aussi à Paris en décembre 1993, pendant la séance inaugurale, consacrée à Jacques Bourcart, des Journées spécialisées de la Société géologique de

France et de l'Institut océanographique sur les géosciences marines.

J'eus aussi l'occasion de présenter une communication (Papa A, 1997) sur l'œuvre de Jacques Bourcart en Albanie au Colloque "Auteurs et chercheurs français sur l'Albanie et les Albanais", organisé à Tirana en octobre 1997 par la Bibliothèque Nationale d'Albanie et l'Ambassade de France en Albanie.

En conclusion de cet exposé, je veux formuler l'espoir d'avoir atteint mon but, mettre en évidence l'œuvre et de rendre hommage à la figure de Jacques Bourcart qui, bien que venu en Albanie pendant les années troubles de la Première Guerre Mondiale, et malgré les exigences de la vie militaire, s'était inspiré des plus hauts sentiments de l'humanisme français, et qui, parcourant à cheval ou même à pied les sentiers des rudes montagnes albanaises, n'hésitant pas à apprendre la langue albanaise, a pu ainsi connaître et apprécier les vraies vertus des Albanais. Sa noble intention, comme il le disait, était de "*contribuer à mieux faire connaître ce beau pays et son peuple si intéressant*", avec lequel il avait noué les liens d'une amitié profonde.

C'est justement en vertu de ces liens que le grand Français, Jacques Bourcart demeure et demeurera toujours un des grands amis des Albanais.

REFERENCES

- AUBOUIN, J. (1993).- *L'œuvre de Jacques Bourcart dans les Dinarides : l'Albanie et la Yougoslavie*. In: "Géosciences Marines", Journées spéc. Soc. géol. France, Paris 16-17 décembre 1993, pp. 23-26.
- BOUE, A. (1838).- *Description du deuxième itinéraire dans les Balkans, la Moesie, l'Albanie et la Bosnie*. "Bull. Soc. géol. France", Paris, 1e sér., Vol. IX, pp. 126-145.
- BOUE, A. (1840a).- *La Turquie d'Europe. Observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet Empire*. – Editions Arthus Bertrand, Paris, 4 tomes, 2247 p.
- BOUE, A. (1840b).- *Esquisse géologique de la Turquie d'Europe*.- Imprimerie De Bourgogne et Martinet, Paris, 190 p.
- BOURCART, J. (1919a).- *Sur les terrains tertiaires de l'Albanie moyenne*.- "C. R. Somm. Soc. géol. France", Paris, Nr. 9, pp. 83-84.
- BOURCART, J. (1919b).- *Sur la découverte du Crétacé et de l'Eocène inférieur et leur extension en Albanie moyenne et méridionale*.- "C. R. Acad. Sciences", Paris, Vol. 169, pp. 1409-1410.
- BOURCART, J. (1920a).- *Sur la glaciation quaternaire de l'Albanie moyenne*.- "C. R. Acad. Sciences", Paris, Vol. 170, pp. 1409-1410.
- BOURCART, J. (1920b).- *Remarques sur l'extension du Crétacé en Albanie et en Macédoine*. – "C. R. Somm. Soc. géol. France", Paris, Nr. 16, pp. 195-196.
- BOURCART, J. (1920c).- *Remarques sur l'extension de l'Eocène en Albanie*. "C. R. Somm. Soc. géol. France", Paris, Nr. 17, pp.205-207.
- BOURCART, J. (1921a).- *L'Albanie et les Albanais*. – Editions Bossard, Paris, 264p. + annexes.
- BOURCART, J. (1921b).- *Les peuples des Balkans*. – *La Géographie*, Paris, Vol. 35, N°4, pp. 329-342.
- BOURCART, J. (1921c).- *La population de l'Albanie*. – *La Géographie*, Paris, Vol. 35, N°6, pp. 510-511.
- BOURCART, J. (1922).- *Les confins albanais administrés par la France (1916-1920). Contribution à la géologie et à la géographie de l'Albanie moyenne*.- Editions Delagrave, Paris, 380 p. + annexes.
- BOURCART, J. (1924a).- *Sur des mouvements récents en Albanie occidentale*. – "C. R. Acad. Sciences", Paris, Vol. 178, pp. 953-956.
- BOURCART, J. (1924b).- *Observations sur la nature des mouvements récents de l'Albanie occidentale*. – "C. R. Acad. Sciences", Paris, Vol. 178, pp. 1086-1088.
- BOURCART, J. (1925).- *Observations nouvelles sur la tectonique de l'Albanie moyenne*.- "Bull. Soc. géol. France", Paris, 4e Sér., Vol. XXV, pp.

391-429

BOURCART, J. (1949).- *Géographie des fonds des mers*. Editions Payot, Paris, 307 p.

BRUNN, J. H. (1966). - *Jacques Bourcart (1891-1965). Un portrait*. - "Bull. Soc géol. France", Paris, 7^e Sér., Vol. VIII, pp. 471-483.

COQUAND, H. (1868)- *Description géologique des gisements bituminifères et pétrolifères de Sélénitza dans l'Albanie et de Chieri dans l'île de Zante*. - "Bull. Soc. géol. France", Paris, 2e Sér., Vol. XXV, pp. 20-74.

DOLLFUS, G. F. (1926). - *Descriptions des mollusques du Pliocène, intérieur de Kopliku, près de Scutari d'Albanie*. - "Journ. Conchyliologie", Paris, Vol. LXX, pp. 81-107

HECQUARD, H. (1859).- *Histoire et description de la Haute Albanie ou Gueguerie*. - Editions Arthus Bertrand, Paris, 516p. + annexes.

NOPCSA, F. (1905). - *Zur Geologie von Nordalbanien*. - "Jahrb. k.k. Geol. Reichsanstalt", Wien, Vol. LV, N°1, pp. 85-152+annexes.

NOPCSA, F. (1908). - *Weitere Beitrage zur Geologie Nord-Albaniens*. - "Mittel. geol. Gessellsch.", Wien, Vol. XV, N° 1-2, pp. 103-111.

NOPCSA, F. (1911). - *Zur Stratigraphie und Tektonik der Vilajet Skutari*. - "Jahrb. k. k. Ged. Reichsanstalt", Wien, Vol. LXI, N° 2, pp. 229-284+annexes

NOPCSA, F. (1929). - *Geologie und Geographie Nordalbaniens*. - "Geol. Hungar." Budapest, Vol. III, 704p. + annexes.

PAPA, A. (1993). - *Jacques Bourcart et l'Albanie*. In: "Géosciences Marines, Journées spéc. Soc. géol. France", Paris 16-17 décembre 1993, p. 27-28.

PAPA, A. (1997).- *L'œuvre du grand géologue français Jacques Bourcart sur l'Albanie*. In: "Auteurs et chercheurs français sur l'Albanie et les Albanais"-Editions de la Bibliothèque Nationale d'Albanie, Tirana, p. 41-43.

PAPA, A. (2000). - *Jacques Bourcart et les fondements de la géologie alpine de l'Albanie*. - Trav. Com. Franç., Histoire de la Géol., Paris, 3^{ème} Sér., Vol. XIX, N°12, pp. 135-143.

POUQUEVILLE, F. C. H. L. (1820).- *Voyage dans la Grèce*. - Librairie. F. Didot et Fils, Paris, 5 Tomes, 2806 p.

VIQUESNEL, A. (1842).- *Mémoire sur la Macédoine et l'Albanie*. - "Bull. Soc. géol. France", Paris, 1e Sér., Vol. XIV, pp. 287-292.

VIQUESNEL, A. (1842).- *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe. Première partie*. - "Mém. Soc. géol. France", Paris, 1e Sér., Vol. V, pp. 35-138.

VIRLET, T.(1834).- *Notes sur les sources et mines d'asphalte ou bitume de la Grèce et d'Albanie*. - "Bull. Soc. géol. France", Paris, 1e sér., Vol. IV, pp. 203-211.

CARTE TECTONIQUE DE L'ALBANIE

par Jacques BOURCART 1924



Figure 1 - Carte tectonique de l'Albanie par Jacques Bourcart (1924).

Zones tectoniques : 1.- Zone adriatico-ioniennne (Zone de Kruja + Zone ionienne+ Zone de Sazani). 2.- Zone de Cukali-Pindos (Zone de Krasta-Cukali). 3.- Zone des Alpes albanaises. 4.- Zone du Shar (Zone du Korabi). 5.- Nappe albanaise (Zone de Mirdita).

CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE

G. EJNTREJ, "FAN NOLI DHE REALIZMI NË LETËRSINË SHQIPTARE TË SHEKULLIT XX (1900-1939)", une publication de l'Université de Saint Péterbourg, 1999, 276p.

G. Ejntrej s'occupe depuis plus de 40 ans des recherches sur la littérature albanaise. Elle a publié une série d'articles sur les auteurs et les phénomènes littéraires de la fin du XIX^e siècle et des années '20 et '30 du XX^e siècle. En 1976 elle a publié l'ouvrage "Vepra e Migjenit", un bilan d'observations et d'analyses sur la créativité de l'écrivain éminent, qu'elle avait fait connaître au lecteur par une série de publications particulières. Aux années '80 l'attention de la chercheuse est attirée par la figure de Noli. Avant d'entreprendre l'élaboration de la monographie dont nous sommes en train de faire la critique, elle a publié certains articles dont l'objet d'études attentives ont été des aspects particuliers de la créativité de l'éminent militant culturel et littéraire tels que : l' "Histoire de Scanderbeg" (1921), les "Introductions" pour les tragédies de Shakespeare et les drames d'Ibsen, sous la lumière du rôle qu'elles ont joué pour l'affirmation du réalisme dans la littérature albanaise etc.

Dernièrement a paru la monographie de G. Ejntrej "Fan Noli et le réalisme dans la littérature albanaise du XX^e siècle" que l'on doit considérer comme un acquis important de l'auteur. On y vise à éclairer le développement de la littérature albanaise du début du XIX^e siècle jusqu'à la fin de ses années '30 et les traits novateurs qui y ont été manifestés sous l'influence des nouvelles circonstances historiques et sociales. L'élaboration des ouvrages de ce genre a de l'importance pour une connaissance plus profonde du processus littéraire albanais. Cette tâche, qui demeure à l'ordre du jour, n'est pas facile; à part la connaissance approfondie des faits et des données de l'histoire de la littérature, elle exige une idée nette sur les lois du remplacement des courants littéraires, sur le développement de la littérature en tant que domaine de l'activité spirituelle étroitement liée aux événements fondamentaux de la vie sociale et intellectuelle d'un pays, et sur l'utilisation des notions théoriques et littéraires claires.

L'ouvrage de G. Ejntrej a une introduction et deux grandes parties : "Personaliteti dhe epoka " (La personnalité et l'époque) et "Në zenitin e lavdisë " (Au zénith de la gloire), ainsi qu'un épilogue. Dans la première partie, la voie du développement de l'histoire de la littérature albanaise aux années 1900-1912 est donnée étroitement enchevêtrée avec la tâche à accomplir que l'époque historique imposait. Il y est exposé la nouvelle phase

dans laquelle est entré à ce temps-là le mouvement national, les circonstances externes et internes dans lesquelles elle a été développée au début du XX^e siècle; sont présentées les difficultés que ce mouvement a dû surmonter en raison des intrigues des Jeunes Turcs et des éléments albanais qui se sont ralliés à ceux-là, de l'attitude non pas hostile des Grandes Puissances et des visées envahissantes des cercles chauvins de Belgrade et d'Athènes. En même temps il y est affiché la détermination du peuple albanais pour gagner l'indépendance nationale et pour vivre en liberté, nettement manifestée durant les insurrections de 1909-1912. Le cadre historique est complété par la description de la situation chaotique dans laquelle s'est trouvée l'Albanie durant les années de la Première Guerre Mondiale, lorsqu'elle est devenue un champ de bataille entre les puissances étrangères ennemies.

L'auteur montre que, conformément aux exigences de l'époque historique, le rôle de la littérature s'est rehaussé davantage. Les tâches que le temps posait devant elle, elle a visé à les accomplir en s'adressant comme auparavant aux thèmes historiques et en traitant toujours plus les événements que suggérait la réalité politique et sociale du temps. Cela a mené à l'enrichissement du diapasone thématique de la littérature, la manifestation en elle des tendances nouvelles du développement créateur. Au centre de l'attention de la chercheuse est le problème des courants littéraires à cette période, en particulier des relations entre le romantisme illuministe et le réalisme. Partant de ce fait, dans l'ouvrage on fait une caractérisation rapide à la créativité de L. Gurakuqi, N. Mjeda, Gj. Fishta, A. Z. Çajupi, S. Frashëri, M. Grameno etc. du point de vue des motifs, des particularités et des genres, des relations avec le folklore, de l'influence qu'ils ont eue de la littérature étrangère etc. On a mis en évidence à juste titre que, dans l'œuvre littéraire de ces auteurs, le romantisme cohabitait avec des éléments du classicisme et du sentimentalisme, comme dans les œuvres réalistes l'on rencontre souvent des motifs sentimentaux et mélodramatiques. Cela est illustré par la créativité de M. Grameno, considéré comme l'initiateur du réalisme dans la littérature albanaise. Cette qualification s'appuie sur le concept de l'auteur sur le réalisme. "Le sens contemporain du réalisme, - écrit G. Ejntrej, - comprend un tel comportement de la conscience esthétique vis-à-vis de la réalité, qui suppose la synthèse des moyens des différents arts, la mise à profit de la symbolique figurative, de la mythologie populaire, antique et biblique, et de toutes sortes de formes conventionnelles de la présentation de la réalité". Quelque part dans l'ouvrage, l'auteur affirme que le réalisme est le principe de la représentation du caractère du personnage étroitement lié aux conditions objectives de la vie. Ce sens du réalisme nous apparaît plus exacte du point de vue scientifique et nous sommes de l'avis qu'il rendrait possible une interprétation plus exacte de l'histoire du réalisme dans la littérature albanaise, lequel s'est annoncé bien avant de s'afficher

dans l'œuvre littéraire de M. Grameno. Nous ne nous arrêtons pas sur le fait que nous rencontrons des éléments du réalisme dans certaines poésies de H. Z. Kamberi, mais nous voudrions souligner que le réalisme comme principe artistique de la représentation de la vie a trouvé sa pleine expression chez Çajupi et chez Asdreni. Nous le rencontrons dans la lyrique poétique, dans la comédie "Katërmbëdhjetë vjeç dhëndër" (Gendre à quatorze ans) et "Pas vdekjes" (Posthume) de Çajupi, où sont représentés les traits essentiels de la vie albanaise du temps. Beaucoup de poésies d'Asdreni sont traversées du pathos romantique, qui émanait de l'enthousiasme que suscitait chez le poète l'idéal de la prompte libération de la patrie, mais en ce qui concerne la créativité de la deuxième période du poète démocrate l'esprit réaliste est devenu dominant. Dans ces poésies les méditations du sujet lyrique sont caractéristiques pour les activistes civilisés du mouvement patriotique du temps. Dans "Zëri i kryengritësve" (La voie des insurgés), "Krerëve tradhëtore" (Aux dirigeants traîtres) "Çpërblimi" (La récompense) etc., a fait écho la colère des patriotes contre les notables du pays, qui avaient mis leurs petits intérêts au-dessus la question nationale.

Durant l'analyse du processus historico-littéraire des années 1900-1912, l'auteur mentionne le terme "parallélisme". A propos, je pense qu'il serait opportun de découvrir le contenu que ce terme renferme, de montrer en quoi se distingue le "parallélisme" du réalisme, dans quelles circonstances et pourquoi la représentation réaliste de la vie a remplacé le parallélisme. Cela éclaircirait de manière plus intégrale la question de l'apparition du réalisme.

G. Ejntrej s'en tient à la thèse que le réalisme dans la littérature albanaise est né du romantisme illuministe. Le point de vue, selon lequel les courants littéraires engendrent l'un l'autre, sans aucun lien avec les facteurs sociaux et idéologiques, c'est-à-dire que le romantisme est né du classicisme, le réalisme du romantisme, ne convient pas à expliquer correctement du point de vue scientifique la genèse des courants littéraires, qui sont nés comme une expression des changements survenus dans la vie spirituelle de la société dans des circonstances précises.

Le problème de la contribution qu'a donnée Noli à l'affirmation du réalisme commence à être traité dans le chapitre "Në kërkim të absolute" (A la recherche de l'absolu), où nous avons un tableau plus ou moins complet de la vie et de l'activité culturelle et littéraire de l'écrivain éminent. La chercheuse a arrangé beaucoup de données, qui contribuent à éclairer le problème de la formation intellectuelle de Noli, les questions politiques et idéologiques qui ont attiré son attention lorsqu'il faisait ses premiers pas dans le domaine politique, à démontrer sa vive activité déployée parmi les Albanais émigrés aux États-Unis d'Amérique, le grand travail qu'il a fait en tant qu'organisateur et publiciste, ce qui l'a affirmé comme l'une des figures les plus remarquables du mouvement national albanais.

On comprend, au centre de l'attention de G. Ejntrej est la créativité littéraire de Noli. Ayant généralisé ses observations concernant les écrits publicistiques et la conception du monde de l'écrivain aux années 1900-1912, la chercheuse passe à l'analyse du drame "Izraelitë e Filistinë" (Israéliens et Philistins), qu'elle considère une œuvre réaliste. Vers les "nouvelles formes réalistes" Noli a été poussé, selon elle, par le désir de détacher la littérature du "terrain romantique" et de "moderniser le drame national", en profitant des moyens qui se trouvent dans les autres genres de l'art et en s'adressant aux légendes de l'Ancien et Nouveau Testament. Le réalisme dans cet ouvrage, la chercheuse le voit dans le fait que "Samson n'est pas simplement un symbole philosophique-éthique, une incarnation philosophique du débat sur les formes de la lutte pour la vérité. Il est, à part cela, le destin d'un homme avec toutes les difficultés et les péripéties de la vie". L'ouvrage est demeuré inachevé, ce qui se remarque dans la figure de Samson, dont l'échec n'est pas motivé par des épisodes qui font preuve de ses efforts concrets pour convertir les Philistins en monothéisme; il a perdu parce qu'il ne n'a pas fait tous les efforts qu'il fallait pour s'acquitter de la tâche qu'il avait assumée, il s'est adonné aux plaisirs de la vie, l'a abandonnée, ou, comme dit la chercheuse, "il a trahi ses idéaux". Le fait qu'entre l'essentiel chez Samson, tel qu'il est présenté au premier acte, et son comportement à la fin il y a une contradiction, nous pousse à penser que le drame n'est pas une œuvre réaliste.

La deuxième partie du livre nous mène à l'atmosphère de la vie sociale et littéraire des années 1912 et 1939; ici l'on donne le processus du développement de la littérature en rapport étroit avec les principaux événements historiques du temps, avec les changements qui se produisent au sein de la société albanaise; on met en relief que, conformément à ces phénomènes nouveaux manifestés dans la vie sociale, les écrivains ont évité l'opposition du héros contre la société, une opposition qui était la caractéristique du romantisme de la littérature de la Renaissance Nationale, et ils ont essayé de représenter l'individu étroitement lié aux circonstances du milieu, ce qui ne manquerait pas de conduire à la consolidation des positions du réalisme. Parallèlement à ceci, la chercheuse souligne comme une tendance du développement littéraire l'affinité entre la prose et la poésie. Ces conclusions sont argumentées à travers un examen rapide de la créativité de E. Koliqi, M. Kuteli, B. Palaj, Z. Harapi, N. Nikaj, F. Postoli, K. Floqi, H. Mosi etc. et des nouveaux talents qui sont apparus dans le domaine de la littérature vers la moitié des années '30. Mais les investigations concernant le problème de l'affirmation du réalisme dans la littérature albanaise n'ont pas été faites avec la consistance requise. L'analyse du problème en question est remplacée par l'examen des œuvres des auteurs ci-dessus pris à part, c'est-à-dire du point de vue de la thématique, de la problématique et des genres littéraires, tandis qu'il aurait fallu que la créativité littéraire de cette

période fût considérée du point de vue comment avait été affirmé le principe réaliste de la représentation de la vie.

Dans le chapitre "L'affirmation de l'esthétique du réalisme" l'on parle de la créativité de Noli, Asdreni, L. Poradeci et de Migjeni. Après avoir fait un exposé intégral de l'activité de Noli dans les différents domaines de la culture, la chercheuse s'arrête sur la question de l'évolution et de la conception du monde de l'écrivain, souligne comme un élément nouveau le dépassement des limites, qui caractérisaient son activité antérieure, et sa consolidation dans les positions du réalisme. Pour vérifier sa thèse, G. Ejntrej s'adresse à l'"Histoire de Scanderbeg" (George Kastrioti), le roi de l'Albanie (1412-1468), publiée en 1921. Mais à ce propos il se pose des questions. La difficulté de la considérer comme l'exemple d'une œuvre réaliste se manifeste quand il s'agit du genre littéraire dans lequel il faut la classer. Noli, lui-même, dit : "... je me suis efforcé autant que j'ai pu de lire tous les documents relatifs et d'écrire une histoire plus ou moins critique basée sur des faits vérifiés et non pas sur des légendes romantiques non examinées en détail". En s'appuyant sur des sources et des données bibliographiques, Noli raconte la vie de Scanderbeg dès qu'il fut remis comme otage à Sultan et jusqu'à son retour en Albanie quand il s'est emparé de Kruja, s'arrête et précise de différentes questions de la biographie de l'héros national, comme celle de l'année de sa naissance et de l'année de la décision d'abandonner l'armée turque, parle de ses efforts pour réunir tous les princes albanais dans la lutte contre les invasions des Turcs, des qualités de Scanderbeg comme un dirigeant militaire exercé, comme un rare stratège des guerres populaires et comme un homme d'Etat et diplomate clairvoyant. Dans le récit sur la vie du héros sont enchevêtrés divers épisodes vifs, qui illustrent ses traits physiques et moraux particuliers, comme le combat triomphant avec les Tartares etc., mais ces détails et le récit vif et élastique ne peuvent pas servir d'arguments pour considérer cette œuvre comme une "biographie littéraire", comme le fait l'auteur. L'"Histoire de Scanderbeg" de 1921 peut être à juste titre nommée une biographie scientifique-populaire. Dans l'Autobiographie qu'il a incluse dans le "Livre du 50^{ème} anniversaire de l'Église Orthodoxe Albanaise en Amérique", Boston, 1960, il l'appelle "une version populaire de l'histoire de l'héros national de l'Albanie". Par conséquent, il est difficile qu'en partant de cette œuvre l'on parle de contribution de Noli à la consolidation du réalisme dans la littérature albanaise.

Pour éclairer le problème de l'affirmation du réalisme dans la littérature albanaise, G. Ejntrej s'adresse aussi à l'œuvre "Bethoveni dhe Revolucioni Frëng" (Bethoven et la Révolution Française), dans laquelle Noli, en s'appuyant sur une vaste littérature bibliographique ainsi que sur les notes et l'épistolaire, s'est assumé la tâche de donner la biographie du grand compositeur allemand, de faire voir les sources de sa créativité et

l'importance des œuvres remarquables comme la 5^{ème} Symphonie et la 9^{ème} Symphonie etc., lesquelles invitaient à la lutte pour la liberté contre le despotisme féodal, pour la démocratie et pour les droits de l'homme. A part les sympathies républicaines, Noli a apprécié chez Beethoven l'esprit populaire aussi. Le fait que Noli a présenté Beethoven dans sa vie privée avec des défauts humains, en contradiction ouverte avec les notes idolâtriques panégyriques que l'on rencontre dans beaucoup de biographies dédiées au compositeur génial, ne veut pas dire que "Beethoven et la Révolution Française" est une œuvre littéraire. Elle est au sens pur du mot une monographie scientifique et, notamment en tant que telle, elle a été beaucoup appréciée par les personnalités éminentes de la culture européenne comme B. Shaw, T. Mann, J. Sibelius etc., qui ont été impressionnées par le sérieux et la rigueur scientifique, par l'interprétation originale d'une série de faits de la vie de Beethoven etc.

G. Ejntrej s'arrête beaucoup sur les lyriques poétiques de la moitié des années '20 et '30, qui marquent le point culminant de l'activité de Noli en tant que poète. Sont analysées les lyriques "Moisiu në mal", "Shën Pjetri në mangall", "Krishti me kamçikun", "Thomsoni dhe kuçedra", "Jepni për nënën" et "Anë lumenjëve". Je pense qu'il serait opportun d'englober dans l'examen du problème du réalisme de Noli aussi les poésies "Marshi i kryqëzimit", "Marshi i Krishtit", "Marshi i Barabajt", "rent o Marathonomak", "Syrgjun vdekur", et "Shpell' e Dragobisë", où ont trouvé reflet les principales préoccupations qui avaient formé la vie intellectuelle de Noli après l'échec de la Révolution Démocratique-Bourgeoise de 1924. Suivant ce chemin la chercheuse aurait obtenu des résultats plus considérables dans l'éclaircissement du problème de l'affirmation du réalisme dans la littérature albanaise des années '20-'30. Comme on le constate, à cette période Noli était intéressé au problème des voies du salut du peuple du joug pesant de la clique de Zogu et, étroitement lié à cela, au problème des relations entre la violence et la conviction, des relations entre le leader et les masses populaires, de la force morale qui doit marquer l'homme, qui s'est voué à un grand idéal, comme c'est l'affranchissement du menu peuple de l'oppression économique et de la violence politique. Dans les méditations du poète concernant ces problèmes philosophico-sociaux ont trouvé expression les pensées, les soucis et les aspirations des forces progressistes albanaises éprises du développement démocratique et du progrès intégral du pays. En tant que telles, la plupart des lyriques de cette période sont de vraies créations réalistes et justement là consiste la contribution de Noli à la consolidation du réalisme dans la littérature albanaise. Pour jeter de la lumière sur cette question il faudrait tenir compte des problèmes idéologiques et politiques qui ont formé à cette période-là le pivot de la vie spirituelle et de l'activité pratique de Noli en tant que démocrate à la suite du 24 décembre 1924.

Dans la lyrique "Krishti me kamçikun" Noli, affirme à juste titre l'auteur, a condamné l'attitude passive vis-à-vis du mal et a accepté comme indispensable le recours à la violence comme un moyen pour faire disparaître tout ce qui foule aux pieds et outrage l'homme. Mais juste après, elle ajoute que dans cet ouvrage s'exprime sur un plan lyrique l'admiration du poète pour le Christ, demeuré pour lui "l'idéal de l'humanisme, de l'incarnation de la pitié". Une telle pensée qui va à l'encontre de ce qui vient d'être dit ci-dessus, ne nous semble pas convaincante. Des réserves nous sont provoquées aussi par l'interprétation de la poésie "Moisiu në mal", à laquelle la chercheuse a attaché une importance particulière. Nous sommes d'avis que cette poésie n'est pas une satire contre le dirigeant, qui jouissait de la pleine confiance du peuple, mais qui, par la suite a fait peu de cas à l'idéal qu'il avait poursuivi jusqu'alors et il en subit la condamnation méritée: on lui interdit le retour à la patrie des ancêtres. De la légende biblique Noli a reçu seulement le motif du mal de la patrie, ce qui faisait écho à son état spirituel à la fin des années '20 en terre étrangère, où le désir de revoir l'Albanie le torturait. C'est un motif qui a eu une tonalité particulière aussi dans la poésie "Anës së lumenjëve", à laquelle on aurait pu attacher plus d'attention non seulement comme le chef-d'œuvre de Noli, mais aussi comme une œuvre où, à notre avis, le réalisme de Noli a trouvé sa pleine expression.

Si nous partons du titre, nous pensons que la monographie aurait dû terminer sur l'analyse de la créativité de Noli. L'examen de l'œuvre de Migjeni nous semble superflu, car il appartient à la génération des hommes de lettres postérieure, celle des années '30, quand Noli avait terminé son œuvre majeure en tant que représentant de la littérature démocratique à sa première phase. Il nous semble que l'analyse des lyriques de Poradeci aurait dû précéder l'examen de la créativité de Noli; cela aurait créé la possibilité d'esquisser plus clairement la place de Noli dans la littérature albanaise.

Dans la présentation de Nolic en tant qu'activiste de la culture, est inclus aussi la traduction de sa part de quelques créations des poètes étrangers, comme "Korbi" de E. A. Poe, "Dashuria e funtme" de Tioutchev, "Jetimi" de Verlaine, "Asaj që shkoi" de Baudelaire, "Në muç" de Kipling, ce qui, à notre avis, n'est pas motivé par le devoir que la chercheur s'est assigné: analyser la contribution de Noli à l'affirmation du réalisme dans la créativité littéraire des années '20 et du début des années '30.

Ces défauts partiels ne nuisent pas à la valeur de la monographie de G. Ejntrej, qui est une œuvre scientifique sérieuse, écrite avec compétence, avec culture et un goût artistique fin.

Koço BIHIKU

K. NASAKA "DOKUMENTE PËR ÇAMËRINË (1912-1939)" Maison
d'édition "Dituria", Tirana, 1999, 800 p.

Les derniers temps, dans nos librairies est mis en circulation le volume: *Dokumente për Çamërinë* (Documents sur Çamëria), qui englobe les années 1912-1939. Cet ouvrage est publié par la Direction Générale des Archives de l'État. On y a recueilli 391 documents, fouillés dans les divers fonds de ces archives et sélectionnés attentivement par dr. Kaliopi Naska. C'est la première fois que dans notre pays est publié un tel volume de documents concernant le passé historique récent de Çamëria, depuis la proclamation de l'Indépendance de l'Albanie jusqu'à l'occupation fasciste au seuil de la Deuxième Guerre Mondiale. La publication de ces documents a éveillé un intérêt particulier premièrement parmi les chercheurs qui étudient le passé historique de notre peuple, en particulier de la population albanaise de Çamëria. Les historiens et les écrivains trouvent dans cette publication un matériel original de première main sur le traitement des sujets de cette période. L'intérêt de connaître le contenu de ces matériaux documentaires ne va pas seulement à un cercle restreint de chercheurs, mais à d'autres lecteurs aussi.

En raison des circonstances-mêmes, historiques et tragiques à la fois que Çamëria et son peuple ont passées après 1912, en raison de l'influence qu'exerce aujourd'hui même la question des Çam sur les relations entre l'Albanie et la Grèce, la publication de ces documents a attiré l'attention des milieux diplomatiques des différents pays intéressés. On comprend qu'avec intérêt est accueillie cette publication également par le simple lecteur et d'autant plus par les familles d'origine çam dispersées dans le monde, surtout déportées par la violence en Albanie et en Turquie, où elles ont été logées à la suite de l'épuration massive ethnique de leurs territoires par leurs gouvernants grecs de manière permanente mais en particulier en 1923-1927 et ensuite en 1944-1945. C'est pourquoi nous apprécions le travail de la direction des Archives de notre pays pour la publication de ces documents avec un contenu autant historique qu'actuelle.

L'ouvrage est d'un grand volume, environ 700 pages, d'un format grand aussi, 24 x 17 cm. En feuilletant les documents il résulte que le volume présente avec véricité les événements d'une période de 27 ans (1912-1939), remplis de péripéties pour la population albanaise de croyance musulmane de Çamëria. Les documents présentent le cours des événements dans phases différentes. Concernant les 7-8 premières années après la proclamation de l'Indépendance, sont rangés les documents qui témoignent des efforts des forces politiques albanaises, d'un côté et de l'autre de la frontière de l'Etat pour la solution de deux questions: Regagner

l'indépendance perdue pendant la Première Guerre Mondiale (1914-1918) et préserver l'intégrité territoriale de l'État albanais violée par les guerriers durant ce conflit mondial. Ensuite faire la révision de ces frontières dans l'intérêt de cet État par la Conférence de Paix de Paris (1919-1920).

Du moment que la Conférence de Paris n'a pas pris en considération les revendications territoriales albanaises, ont commencé les péripéties de la population albanaise, laissée à l'intérieur de l'État grec, pour survivre. Parallèlement ont commencé les efforts de cette population pour préserver l'identité nationale de l'assimilation, les biens et richesses de l'appropriation étrangère. C'est pourquoi dans ce volume une place importante occupent les documents de l'après 1920, dans lesquels sont représentées les réactions des Albanais de Çamëria contre les multiples stratagèmes d'Athènes pour éloigner les Albanais de foi musulmane de leurs territoires maternels et les échanger contre la population grecque d'Anatolie. Les gouvernants grecs ont fait tous leurs efforts pour cacher l'épuration ethnique, mais dans les documents de ce volume il devient bien clair qu'ils n'ont pas réussi tout à fait à faire cela, exclu les cas où ils ont pu manipuler les hommes des différents pays de l'Europe, chargés de veiller à cet échange.

Dans un grand nombre de documents sont reflétés les nombreux efforts du gouvernement de Tirana et de sa diplomatie auprès des pays de l'Europe pour défendre dans les cercles internationaux les droits de la population çame concernant beaucoup d'aspects de la vie de cette population. On y trouve les efforts continus de Tirana pour exclure la population albanaise de croyance musulmane de l'échange des populations grecque et turques, prévu dans l'accord signé à Lausanne en Suisse en janvier 1923, entre la Turquie et la Grèce à la fin de la guerre gréco-turque des années 1919-1922, dans laquelle les forces grecques ont subi une grande défaite.

Ces documents font présents beaucoup d'autres problèmes importants de l'histoire des relations entre les deux pays voisins, mais ce qui tire particulièrement l'attention c'est le traitement inégal à certains égards des minorités dans les deux pays. Vis-à-vis de la minorité grecque en Albanie non seulement on n'a pas appliqué la politique de l'épuration ethnique (ce que la partie grecque a fait vis-à-vis de la minorité albanaise) et la population de nationalité grecque continue d'être toujours présente dans notre pays, mais à cette minorité l'on n'a pas nié le droit de la préservation de son identité nationale en langue, en culture etc. Dans la période entre les deux guerres mondiales presque tout village des minorités en Albanie a eu son école en langue maternelle. Tout autrement l'on s'est comporté vis-à-vis de cette partie de la population albanaise (çame) qui après la déportation massive des années '20 est demeurée dans les territoires autochtones. A cette population l'on n'a pas donné la possibilité d'être enseignée en langue maternelle, indépendamment de ce que selon les dispositions internationales sur les minorités, elle jouissait de ce droit. Des documents de l'ouvrage il résulte

que la partie grecque a usé de tous les moyens pour laisser la population albanaise dans l'obscurité. Elle a mis à profit même l'absence de l'organisation et la lutte insuffisante de cette population, si bien que l'impuissance de l'État albanais sur le plan international par rapport à l'État grec.

Les documents publiés dans ce volume s'occupent surtout de l'histoire contemporaine de Çamëria. Mais on a inclus aussi des documents concernant les Albanais de Follorina et Costuri et des villages aux alentours aussi, ayant eu la chance de la population çame, sinon pis. Ils ont été expulsés de leurs foyers avant que ne le fût la population albanaise de Çamëria.

K. Naska, qui a préparé le volume, est consciente que la publication des documents sur Çamëria jusqu'au premier mois de 1939 est une limite liée simplement à l'occupation de l'Albanie par l'Italie fasciste et elle n'est pas liée au destin suivant de Çamëria et de sa population. Ainsi ce volume, écrit-elle, "laisse ouverte l'étude et la publication ultérieures concernant les documents de l'histoire de cette contrée durant et après la Deuxième Guerre Mondiale".

Dans l'ouvrage les documents sont groupés selon le critère connu et utilisé même pour d'autres publications de ce genre. Les documents sont rangés selon le critère chronologique. Leur publication est intégrale, donc sans suppression ou coupure de fragments des documents, comme l'on a fait dans le passé. La plus grande partie des documents est publiée pour la première fois et en langue albanaise. Pour préserver le sérieux de l'ouvrage l'on n'a fait aucune intervention sur les documents, même pas quand la lecture de certains d'eux se présente difficile ou quand ils sont écrits avec beaucoup de fautes du point de vue de l'orthographe etc. Nous pensons que l'ouvrage ne perdrait rien du point de vue du contenu, sinon la lecture et la compréhension de ses documents deviendraient plus faciles, si le rédacteur linguistique intervenait davantage pour unifier les formes morphologiques et l'orthographe.

Dans quelques-uns des documents de l'ouvrage rédigés en albanais il y a aussi des mots incompréhensibles pour le lecteur, cultivé soit-il. Dans ces cas l'on a été attentif en donnant des notes explicatives, seulement que l'auteur a été toutefois avare là-dessus. Les explications dans ce livre sont incluses dans le texte, en les mettant entre crochets, tandis que dans d'autres publications documentaires, publiées dans le pays ou à l'étranger, de telles explications sont mises à la fin des documents, c'est-à-dire en dehors du texte.

Parallèlement aux documents en albanais, dans le livre sont inclus aussi beaucoup de documents en langue étrangère, surtout en français, rédigés par les milieux diplomatiques ou les bureaux de la Ligue des Nations. Dans ces cas, pour préserver toujours le sérieux de la publication,

parallèlement à la traduction en albanais, les documents sont tous publiés dans la langue de l'original, en dépit de ce que quelqu'un d'eux a été publié auparavant dans cette langue. La traduction du français en albanais a été faite soigneusement. M. Stefan Koçi a fait un travail soigné restant fidèle à l'original.

Concernant les titres des documents et leur rédaction l'on suit l'exemple des publications documentaires des autres pays. Le titre, si nous pouvions l'appeler ainsi, est formulé en une forme simple. On a mis le nom de l'expéditeur ou du rédacteur du document et de son destinataire. On a renoncé aux longs titres et souvent tendancieux, pratiqués avant dans les publications documentaires,

Dans ce volume le titre est mis dans le registre qui précède les documents.

A part les notes explicatives et le registre, le livre est accompagné aussi d'un appareil scientifique complet. Cela augmente davantage ses valeurs en la rendant plus facile et plus pratique pour s'en servir. Elle est accompagnée non seulement de l'index des noms de personnes et des noms géographiques, mais aussi d'un index thématique du contenu des documents.

Muin ÇAMI

A. LALAJ, "KOSOVA, RRUGA E GJATË DREJT VETËVENDOSJES (1948-1981)", Maison d'Édition "Mësonjëtorja", Tirana, 2001, 434 p.

Cette monographie est bienvenue pour le public albanais et étranger. Historiquement, la Kosovë a été et demeure une dimension inévitable dans le profile de la question nationale albanaise. L'étude de l'histoire de la Kosovë est à toute période aussi importante que délicate. En tant que problème politique trop compliqué et chargé d'émotions il a son arrière-plan historique aussi, sans la connaissance duquel on ne peut pas comprendre ni résoudre les problèmes politiques actuels. Le droit de l'autodétermination des Albanais de la Kosovë, leurs revendications, les oscillations de la politique yougoslave à leur égard et enfin l'épuration ethnique entreprise par S. Milosévitch en Kosova, une épuration qui a été arrêtée par l'attaque des forces de l'OTAN et par le soutien de UÇK, ont donné lieu à de nombreuses polémiques politiques, diplomatiques et scientifiques.

La monographie "*Kosova, rruga e gjatë drejt vetëvendosjes (1948-1981)*" (Kosova – le long chemin vers l'autodétermination) arrive après un travail de certaines années de la part de l'auteur et constitue sans équivoque une contribution importante pour les recherches albanaises. L'auteur a fouillé et sélectionné un riche matériel, résultat d'un travail volumineux sur les actes constitutionnels juridiques, sur la presse et la littérature scientifique et mémorialistique à l'intérieur et en dehors du pays. De la sorte l'auteur indirectement a surmonté la carence des sources archivistiques qui continuent encore d'être maintenues closes à Belgrade.

L'ouvrage s'ouvre sur un avant-propos, se développe en quatre chapitres et termine sur un épilogue en albanais traduit en anglais, où l'on tire des conclusions sur le cheminement de la question nationale de la Kosovë à la suite les démonstrations de 1981 et jusqu'à la fin de la guerre en Kosovë en 1999. Pour la première fois la question de la Kosovë est traitée sur quatre plans: politique, juridique, économique et culturel, respectivement en quatre chapitres. Les chapitres s'harmonisent organiquement; les pensées scientifiques sont structurées sur un fil conducteur créant une étude complète concernant la question nationale des Albanais de la Kosovë. La thématique entière de la monographie comprend une courbe temporelle de 33 ans qui commence de 1948 lorsque le statut constitutionnel juridique de la Kosovë a été définitivement sanctionné, et va jusqu'à 1981 quand déclenchèrent les démonstrations des Albanais pour la République de la Kosovë et l'État serbe a promulgué une série de lois qui ont racorni beaucoup l'autonomie de la Kosovë.

La monographie reflète la vision large d'un chercheur formé, qui dépasse les traitements schématiques et tout faits, l'apologie et les

politisations. Avec la responsabilité et le dévouement que requiert un sujet sérieux comme celui-ci, l'auteur ne reste pas à la surface des événements et des phénomènes, mais elle s'efforce de pénétrer dans leur essence, en découvrant les motifs, les intérêts et les tendances des forces sociales et politiques, les facteurs internes et externes qui ont déterminé leurs mouvements et leurs attitudes nationales. Elle tire d'ailleurs des conclusions qui préparent à ce qui va arriver dans le futur. Dans toutes ses analyses, l'auteur ne perd pas dans le tourbillon des événements, mais elle demeure au-dessus en s'assurant l'équilibre et l'impartialité scientifique nécessaire.

Comme spécialiste des sciences juridiques je voudrais m'arrêter et mettre en évidence la contribution qu'apporte l'ouvrage *Kosova- rruga e gjatë drejt vetëvendosjejs* dans le domaine de l'histoire politique et en particulier dans celui de l'histoire constitutionnelle de la Kosovë. Cet aspect occupe une place très importante dans l'ouvrage et augmente sensiblement ses valeurs. Il est reflété dès le premier chapitre intitulé: "Vështirim në dy dekadat e para të pasluftës (1945-1966) (Un coup d'œil sur les deux premières décennies de l'après-guerre), mais il s'approfondit et s'élargit dans le deuxième chapitre de l'ouvrage: "1966-1974; "Evoluime në statusin kushtetues të Kosovës", (Evolutions dans le statut constitutionnel de la Kosovë) qui constitue une étude de la période la plus névralgique du droit constitutionnel de la Kosovë. L'attention que l'auteur a attachée à cet aspect est tout à fait justifiée, car le statut juridico-constitutionnel de la Kosovë et son évolution due aux efforts du facteur albanais et à ses zigzags qu'il a du subir en raison de la politique de Belgrade, ont constitué sans doute l'axe de toute l'histoire du peuple albanais de la Kosovë, surtout dans la période après la Deuxième Guerre Mondiale. C'est ce qui est arrivé souvent dans l'histoire des peuples divers. Tous les efforts et les grands mouvements sociaux pour la liberté ou pour la création des Etats indépendants, ainsi que les mouvements pour des changements sociaux ont été couronnés par l'avancement des idées nouvelles sur papier et par l'élaboration d'importants actes légaux, des déclarations ou même des constitutions. L'histoire et l'évolution des institutions politiques et du droit constitutionnel de la Kosovë a clairement témoigné comment sont venus rehaussant les aspirations du peuple albanais pour la liberté, pour l'autodétermination et pour la coexistence pacifique en commun avec les autres communautés ethniques.

Les aspects de l'histoire politique et constitutionnelle qui sont traités et analysés dans l'ouvrage sont multiples. Dans l'impossibilité de les mentionner tous je vais exposer de manière sommaire certains d'eux.

Premièrement, la description historique de la position juridique-constitutionnelle de la Kosovë après la Deuxième Guerre Mondiale présente un grand intérêt. Les deux premiers chapitres de l'ouvrage nous fournissent, par une analyse des données et des événements politiques, de larges connaissances sur les résultats qu'a acquis et sur les changements qu'a subi la

position juridique-constitutionnelle de la Kosovë. Si nous faisons une périodisation de la matière il résulterait que toutes les phases délimitées par le droit constitutionnel en Kosovë et en Yougoslavie sont claires et bien traitées dans l'ouvrage. On a mis en évidence non seulement de nombreux événements historico-politiques de la scène et des coulisses, mais aussi les principaux traits des développements constitutionnels durant ces phases.

Deuxièmement, une attention particulière est attachée à la période de 1946 à 1953, lors de la réglementation constitutionnelle de la Kosovë par trois actes: par la Constitution de RFPY du 31 janvier 1946, par la Constitution de la Serbie du janvier 1947 et par le Statut de la Région Autonome de Kosovë-Metohi du 23 mai 1948. A cette phase l'assujettissement politique de la Kosovë en tant qu'unité autonome se présente ambiguë: comme élément constitutif du fédéralisme et comme élément autonome dans le cadre de la structure constitutionnelle de la Serbie. L'auteur présente cette situation comme une double dépendance. Kosova comme sujet politique à part était représenté dans le Conseil Populaire de la Fédération, dans la Chambre des Nations, par une délégation composée de 15 députés.

L'organisation et les fonctions des organes régionaux ont été définitivement sanctionnés dans le Statut de la Région Autonome de Kosovë-Metohia en 1948. Ce statut a eu de l'importance parce qu'il constituait le premier acte général normatif de la Kosovë, qui en dépit des restrictions exprimait même un niveau précis d'indépendance dans la sphère organisationnelle. Cette autonomie a été très réduite en raison du principe puissant de la centralisation et en raison du reniement de l'autodétermination pour les Albanais, considérés comme "minorité nationale".

Troisièmement, les changements constitutionnels arrivés durant la période de dix ans, 1953-1963, l'auteur non pas par hasard les a fait l'objet d'une étude détaillée. Par des arguments l'auteur prouve que la Loi Constitutionnelle de RFP de la Yougoslavie de 1953 marque un grand tournant en arrière dans le statut constitutionnel de la Kosovë. Dans le I^{er} chapitre de l'ouvrage est présenté tout le cours des événements et des motifs politiques qui ont mené à l'autonomie de la Kosovë, selon l'auteur, à la "guillotine fédérative". Les droits et les devoirs de la Kosovë étaient définis exclusivement par la Loi Constitutionnel de la Serbie. Cela a sensiblement affaibli l'autonomie de la Kosovë qu'elle avait acquise au prix de ses sacrifices et de la contribution qu'elle avait apportée durant la Deuxième Guerre Mondiale et jusqu'à ce temps-là. Kosova a perdu la position d'élément fédératif et s'est transformée en une catégorie républicaine. Maintenant, c'était la loi de la Serbie qui prenait à tâche de créer les fonctions et de définir la position juridique - constitutionnelle de la Kosovë. Pendant ce temps, Kosova a approuvé son deuxième statut, dans lequel sont élaborées toutes les dispositions de la loi constitutionnelle serbe ayant trait à

l'organisation et au domaine de l'activité des organes régionaux.

La constitution de la République Socialiste Fédérative de la Yougoslavie de 1963 n'a apporté rien de neuf, voire, elle a davantage renforcé la tendance à la transformation de la Région Autonome de la Kosovë en un sujet exclusif de la République serbe. C'est à cette même année que La Kosovë approuvait son troisième et dernier statut, qui copiait les droits autonomes que la République serbe par sa propre constitution se transmettait dans la Région Autonome de la Kosovë. Ainsi, du point de vue juridique il s'était produit le processus de la transformation de l'unité autonome sous la dépendance de la fédération et de la république, en une autre catégorie, seulement sous la dépendance de la république. Cela voulait dire que l'unité de la Kosovë avait perdu son autorité en tant qu'élément constitutif du fédéralisme, une position que lui avait reconnue auparavant la constitution de 1946. Dans ce sens les droits et les obligations de la Région de la Kosovë ne sont traitées plus comme des autorisations directes, garanties par la constitution fédérative mais comme un ensemble d'autorisations transportées de la Serbie en Kosovë. De cette manière la Kosovë a joui de l'autonomie d'une circonscription administrative – territoriale quelconque de la République de la Serbie.

Quatrièmement, la période de 1966 à 1974 est traitée comme une période à part dans l'ouvrage en raison des évolutions importantes qu'elle apporte dans le statut constitutif de la Kosovë. L'auteur a décrit en détail tous les événements importants ayant nécessité les grands changements constitutionnels dans toute la Yougoslavie en général et dans la position constitutive de la Kosovë en particulier. Ces changements étaient liés directement aux développements économiques généraux dans la fédération, aux conséquences de la politique de l'autogestion yougoslave, aux formes des différents nationalismes etc. La fédération au nom de la survivance cherchait de nouveaux équilibres dictés par les développements de l'époque. Pourtant les processus de la compréhension et de la réalisation des relations démocratiques entre les institutions de la Fédération et les sujets étatiques particuliers, si bien qu'entre ces derniers, n'ont pas donné les résultats attendus. Comme l'auteur s'exprime, "les compétences que lâche la fédération sont englouties par les républiques". Pourtant l'on ne peut pas nier que les changements constitutionnels des années 1968-1972, faits par des amendements de la Constitution de la Fédération de l'année 1963, constituaient un pas important dans l'amélioration du statut politique et constitutionnel de la Kosovë. Ils étaient dus aussi à la nouvelle plate-forme politique présentée par LNY et Tito, surtout à la suite du conflit avec Rankoviç. Le principal changement consistait dans la restitution du statut de la Kosovë en tant que partie constitutive de la structure de la République Socialiste Fédérale de la Yougoslavie. A ce temps-là l'on commençait à attaquer gravement la centralisation de l'Etat et la décentralisation était en

train de créer aux républiques et aux régions de plus grandes possibilités pour consolider l'identité nationale et l'individualité politique, économique et sociale de leurs communautés. Pourtant il y a eu également des tendances contraires qui ont mis la plus haute direction de la RSFY devant des alternatives différentes. Ainsi dans chaque république étaient présentes et commençaient à se manifester les tendances des forces national-extrémistes non seulement dans la République de la Serbie mais aussi dans toutes les autres républiques de la Fédération. Les amendements constitutionnels des années 1966-1972 ont précédé la constitution de 1974 en contribuant beaucoup à la définition de l'individualité politique du peuple albanais et de la Kosovë comme partie constitutive de la structure de la RSF de la Yougoslavie.

Cinquièmement, à la Constitution de 1974 de RSFY l'auteur dédie un sous - chapitre particulier. Cette constitution, tout comme celle de la Région Socialiste Autonome de la Kosovë approuvée la même année, définit la Kosovë comme une unité politico-territoriale autonome dans le cadre de la structure constitutionnelle compliquée de la Serbie, comme un élément constitutionnel du fédéralisme yougoslave. Par l'analyse faite aux actes constitutionnels de 1974, l'auteur apprécie mais n'exalte pas les résultats obtenus dans le statut politique et juridique de la Kosovë. Cela pour la raison aussi que l'application dans la pratique de l'autonomie s'est heurtée à de grandes difficultés en raison des pressions de la fédération ou du bras national - chauvin serbe. L'analyse faite aux élections constitutionnelles de 1974 prouve au mieux que la Kosovë, en tant qu'élément constitutif fédératif, avait acquis un statut pareil à celui des autres républiques yougoslaves fédérées.

La constitution de la RSFY de 1974 n'avait vraiment pas de chapitre spécial pour les régions autonomes, mais celles-ci se retrouvaient dans le cadre de tout le système économique et social de la Fédération, qui se réalisait par le principe de l'accord de la participation égale dans les organes de la Fédération, si bien que dans la responsabilité pour leur propre développement et pour le développement de toute la Fédération. Dans le nouveau système constitutionnel de 1974 a été élargi sensiblement la fonction législative de la Région. L'autonomie a été nettement affirmée dans tous les aspects. La Kosovë est devenue porteuse souveraine et directe de la réglementation législative des toutes les relations sociales dans l'intérêt de ses ressortissants. L'autonomie dans la sphère de l'organisation s'exprimait dans le fait que l'organisation politico-administrative de la Kosovë, laquelle était pareille à celle des autres unités fédérées de la Yougoslavie, était réglée par la Constitution de la Kosovë de 1974. Selon la Constitution de 1974, la Kosovë avait eu ses frontières territoriales qui ne pouvaient pas être changées sans l'approbation du Conseil de la Kosovë, mais non plus avec son approbation seulement. Il fallait prendre le consentement du Conseil de

la Serbie aussi. Dans cette constitution était sanctionnée l'autonomie de la Kosovë dans la sphère financière et économique aussi. L'autonomie de son pouvoir judiciaire était pleine, car toutes les instances judiciaires en commençant par les tribunaux communaux et jusqu'au tribunal de la plus haute instance, étaient dans les compétences de la région de la Kosovë. Cela est exprimé même dans l'existence du Tribunal Constitutionnel de la Kosovë en tant qu'organe de la préservation de la constitutionnalité et de la législation. La Kosovë jouait d'une autonomie presque égale à celle des autres sujets de la Fédération dans le domaine des relations internationales. Ces compétences étaient limitées par les compétences fédérales, mais au même degré que les limitations dans les autres républiques.

De même, dans l'ouvrage il devient bien évident que la Kosovë n'a jamais été simplement une partie de la Serbie. Elle était représentée dans tous les organes et toutes les institutions fédératives, elle remplissait des fonctions législatives au niveau de la fédération, mais jamais dans toute l'histoire de sa vie politique et juridique elle n'a été partie constituante seulement de la Serbie. Même la position hybride de la dépendance républicaine et fédérative est reflétée dans l'ouvrage, en confirmant la conclusion du membre de l'Académie de la Kosovë, Gazmend Zajmi, qui la qualifie comme "un balancement qui était dû aux tendances conflictuelles pour un statut tout à fait égal de la Kosovë dans la Fédération ... et les tendances pour le maintien de la Kosovë dans le cadre constitutionnel de la Serbie..."

Je pense que l'analyse juridique constitutionnelle du statut de la Kosovë est un concentré de l'analyse historico-politique présenté dans l'ouvrage et, comme je viens de le souligner dès le début, elle constitue l'une des valeurs les plus importantes de cet ouvrage.

Les analyses, les comparaisons et les convergences des données et des conclusions sur le statut politique, économique et culturel de la Kosovë ont donné la possibilité à l'auteur de réaliser avec succès son entreprise aussi importante qu'indispensable pour le présent et pour l'avenir. De sa part sont faites les interprétations nécessaires, sont tirées des conclusions concernant une série de problèmes et sont avancées des hypothèses nouvelles, lesquelles, comme il se passe tout naturellement durant les travaux de recherches, seront davantage approfondies et argumentées à l'avenir. Dans la monographie sont données aussi des considérations et sont faites des observations critiques concernant des auteurs autochtones et étrangers qui ont eu pour objet d'étude l'histoire de la Kosovë l'objet de leur étude. Les opinions équilibrées et indépendantes de l'auteur concernant bien de questions délicates et discutables, témoignent de sa formation et de son bagage culturel consolidé. La monographie de Prof. A. Lalaj vient après un long chemin de sa part pour faire preuve et mettre en évidence ses capacités par une série de communiqués, d'articles et de rapports sur des événements et

des figures historiques diverses, publiés à l'intérieur et en dehors du pays. La largeur et la profondeur des analyses et des conclusions, l'esprit des conceptions contemporaines qu'on ressent dans tout l'ouvrage, le langage pur, clair, élaboré et de haut niveau scientifique rendent la monographie attrayante au lire et anticipante à la compréhension des événements politiques ultérieurs de la Kosovë.

Aurela ANASTASI

J. THOMAI "FJALOR FRAZEOLOGJIK I GJUHËS SHQIPE"

Tirana, 1999, 1 166 p.

Fjalori frazeologjik i gjuhës shqipe élaboré par prof. dr. Jani Thomai est le premier de ce genre dans l'histoire de la lexicographie albanaise, si bien concernant le type, le volume et la matière qu'il englobe, que concernant la conception, les principes et les critères appliqués pour le traitement et la présentation de la phraséologie dans le dictionnaire. Le dictionnaire s'ouvre sur un bref "avant-propos" qui est suivi d'une introduction divisée en deux parties. Dans la première partie intitulée *Frazeologjia e gjuhës shqipe* (pages 5-46) sont traités des questions théoriques concernant l'identité des unités phraséologiques, leur forme ou leur structure, les membres organisateurs des unités phraséologiques, la synonymie en phraséologie et leur modélisation; tandis que dans la deuxième partie intitulée *Trajtimi leksikografik i frazeologjisë* (pages 47-63) on donne les principes et les critères de la rédaction du dictionnaire concernant son contenu et sa construction, les critères de la définition de la forme représentative etc. Ce dictionnaire est le résultat d'un long travail, de plusieurs années de la part de l'auteur comme chercheur et auteur d'une série d'articles et d'une monographie spéciale¹, qui ont servi de base théorique pour le traitement lexicographique de la phraséologie albanaise dans ce dictionnaire. En mettant à profit les succès contemporains, l'auteur a donné au lecteur un ouvrage de valeurs importantes théoriques et pratiques, dont je vais essayer de mettre en évidence quelques-unes (les plus importantes) ci-dessous:

1. La valeur la plus importante de ce dictionnaire est qu'il est rédigé en s'appuyant sur une conception scientifique juste en ce qui concerne les limites et l'identité des unités phraséologiques, la paradigmatique et la syntagmatique, les liens sémantiques entre elles, leur modélisation etc.

a) L'adoption déjà (de la majorité des linguistes) du concept du système même en phraséologie a aidé l'auteur à faire un traitement et une représentation aussi systématique que possible des unités phraséologiques, "comme un genre particulier de lexèmes", en se basant sur les traits principaux: l'unité sémantique, la fixation ou la solidité de la structure du groupe de mots, l'idiomatisme et les figures, la neutralisation des rapports syntaxiques internes, l'équivalence au mot du point de vue catégoriel etc. En se tenant avec conséquence à un concept théorique très large sur ce genre de

¹ Voir : J. Thomai. *Çështje të frazeologjisë në gjuhën shqipe*, Tiranë, 1981 (330 p.)

l'unité linguistique et en le reflétant avec fidélité dans le dictionnaire, l'auteur se lève sur la compréhension stricte de ces linguistes-là qui considèrent phraséologie seulement les unités de structures idiomatiques (non motivées).

Sur la base de cette conception, la phraséologie est représentée dans le dictionnaire comme une structure ouverte à deux ou plusieurs lexèmes, où les membres figés, les nuances émotionnelles et le parler limité ont un caractère relatif. Cela veut dire que, bien que l'idiomatique soit un trait important de la phraséologie et que la fonction expressive soit le principal élément de cette idiomatique, il résulte qu'elle a des fonctions nominatives aussi. C'est la raison pour laquelle dans le dictionnaire, parallèlement aux unités phraséologiques ayant un idiomatisme et une figuration puissantes du type *bëj pallë* "1. rester sans rien faire... 2. faire comme on veut", *teneqe e shpuar* "quelqu'un qui ne sait pas garder le secret" etc., sont représentées aussi des unités de valeur nominative du type *buka e verës* "l'arc-en-ciel", *vë veshin* "écouter", *ha bukë* "prendre son petit déjeuner, son déjeuner ou son dîner" etc.

b) L'auteur a fait des efforts et avec succès pour présenter la structure diversifiée de la phraséologie albanaise sous une forme représentative aussi générale que possible, ce qui n'a pas été facile, bien qu'il ait eu pour guide sa présentation dans *Fjalori i gjuhës së sotme shqipe* (Dictionnaire de la langue albanaise contemporaine) (1980) et dans *Fjalori i shqipes së sotme* (Dictionnaire de l'albanais contemporain) (1984). Ainsi entre les deux formes paradigmatiques *i hipën kacabunjtë* (à quelqu'un) "il s'est énervé" et *i kanë hipur kacabunjtë* ou, entre *(e kapi) me presh në dorë* "il l'a pris au moment où il volait" et *(e kapi) me duar në presh*, l'auteur a choisi à juste titre comme primaire la première forme, comme plus fréquente. Mais il y a eu des cas où il a été très difficile de définir la forme représentative, ainsi l'auteur a-t-il appliqué le critère technique dont on est servi même lors de la rédaction du DLAC (1980) ou du DAC (1984) tout en groupant en une la deuxième et la première forme et en mettant certains membres entre parenthèses, comme, par exemple, *të mbetet (nqelet) në dorë (në duar)* "il est très maigre" ou *më doli nga hundët (për hundësh)* "j'ai payé cher quelque chose que j'ai reçue ou gagnée". Dans ces cas – selon l'auteur – nous avons à faire à des "variantes formelles"² des unités phraséologiques, en les distinguant des unités du type *nxjerr kokë* "il commence à apparaître, à se manifester" et *nxjerr krye* (dans le même sens), qui sont représentées séparément, bien que ce traitement, comme on va le constater plus bas, demeure encore un problème discutable.

c) Correctement sont présentées dans le dictionnaire les unités

² J. Thomai, *Fjalor frazeologjik i gjuhës shqipe*, Tiranë, 1999, (dans *Hyrje*, p. 19)

phraséologiques qui sont synonymes, mais la solution technique du problème présente bien de difficultés que l'auteur a réussi à surmonter en appliquant certains des paramètres qui déterminent la synonymie lexicale, bien que ces paramètres ne soient pas les mêmes. Plus difficile s'est aéré la résolution de ce problème dans le cas des séries d'unités phraséologiques synonymes, lesquelles constituent une majorité considérable dans ce dictionnaire. Le problème est que dans ces cas il faut définir juste non seulement la dominante (l'unité synonymique la plus fréquente et la plus représentative), mais aussi la structure la plus représentative, qui détermine son identité comme unité phraséologique indépendante. On se pose la question: Est-ce une solution plus juste la présentation dans ce dictionnaire comme synonymes à part des unités phraséologiques *i dridhet toka nën këmbë* "il trouve résistance" et "il a peine à tenir" et *i dridhet trualli nën këmbë*, et non comme telles des unités *i dridhet toka nën këmbë* et *i rrëshqet (i luan, i lëviz) toka nën këmbë*? Il paraît que l'auteur a résolu ce problème en considérant comme synonymes phraséologiques ceux-là où il y a une apparenté sémantique des membres nominatifs *tokë-truall* "terre – terrain" (en les présentant comme deux structures représentatives particulières) et non ceux-là où il y a une apparenté sémantiques des verbes, parce qu'il s'est basé sur le principe que le membre nominatif ou le nom, en tant que partie du discours, est celui qui marque le concept principal, qui dirige l'hyponymie des concepts interdépendants. Pour la même raison sont groupés sous une seule forme représentative *nxjerr kokë (krye)*, mais elles sont traitées et présentées séparément, en tant que synonymes, *nxjerr kokë* et *nxjerr krye* ayant le même sens. Certes, c'est un critère qui peut servir de base pour la représentation lexicographique de la phraséologie, mais je pense qu'il ne faut pas le considérer comme absolu. De même, sont représentés (à part) dans le dictionnaire les unités *e hodhi në udhë* "on la jeté à la rue" et *e hodhi në rrugë*; entre les deux formes la première est définie comme dominante, mais il n'y a pas de critère ni de paramètre précis indiscutable qui justifie sans hésitation cette définition, ce qui montre que certaines parmi ces solutions ont un caractère conventionnel que l'auteur aussi accepte quand il affirme que quelques unités phraséologiques "pour des raisons pratiques et de manière conventionnelle peuvent être groupées en une variante composée"³. Et plus loin: "la solution la plus scientifique serait que selon le principe de l'identité de l'unité lexicale (phraséologique) de tels groupements ne soient point faits, ni pour des raisons pratiques non plus conventionnelles, car ce groupement n'est suggéré ni par l'identité de l'unité phraséologique, ni par

³ *Ibid.*, p. 45.

l'exactitude scientifique de l'explication des sens phraséologiques"⁴. Pourtant ce caractère conventionnel peut être considéré comme une manière originale de la solution du problème.

d) Il est positif aussi la présentation dans le dictionnaire des unités phraséologiques de valeur antonymique. Je pense que l'auteur s'est servi à juste titre de l'antonymie dans le domaine de la phraséologie en tant que moyen explicatif complémentaire. Ainsi, par exemple, c'est bien d'avoir mis après l'explication de l'unité *i ndezi (i nxehu) gjakrat* "cela a échauffé les esprits", accompagnée de la note *kund.*, (= le contraire) l'unité antonymique *i ftohu (i uli, i shoi, i shroi, i zbuti) gjakrat*, tanids qu'après *më ngriu gjakun* (quelqu'un, quelque chose) "il, elle m'a fait très peur..." l'on a mis *contr. më shkriu gjakun* et après *më shkriu gjakun* l'on a mis *contr. më ngriu gjakun*. Mais, si après *më ngriu (m'u pre) gjaku* "j'ai eu peur, j'ai été bouleversé"; *m'u prish (m'u turbullua) gjaku ...* l'on a mis *contr. më shkriu gjaku*, l'on n'a pas mis cette unité antonymique chez *m'u prish (m'u turbullua) gjaku*, qui a le même sens et l'on l'a mis comme synonyme explicatif chez *më ngriu (m'u pre) gjaku*. Il serait souhaitable que l'unité antonymique accompagnée de la note *contr.* serait mise dans tous les cas de ce genre.

2. Ce dictionnaire englobe un grand corpus de phraséologies avec environ 11000 unités.

a) Jamais jusqu'à présent on n'a rédigé un dictionnaire phraséologique aussi volumineux. Son volume a augmenté parce qu'on y a inclus même certaines structures proches des unités phraséologiques propres ou ayant tendance à devenir telles, comme, par exemple, certains souhaits ou malédictions, certaines syntagmes ayant un membre figuré, certains groupes de mots à sens unifié (mais dont la fixation n'est pas encore complète), certaines expressions à lien syntaxique, en tant que groupes de mots construits sur la base d'une comparaison de caractère littéraire etc. Concernant la présentation de ces unités phraséologiques non propres il peut y avoir aussi des opinions contraires (s'opposant à cette présentation), pourtant je pense que leur présence dans le dictionnaire ne diminue pas, au contraire, elle augmente ses valeurs de caractère linguistique pratique, en lui donnant une plus large envergure d'action et d'utilisation, non seulement pour des linguistes, des chercheurs de phraséologie, mais aussi pour des écrivains, des journalistes, des étudiants et des écoliers. Ainsi, le lecteur peut s'en servir pour connaître les liens grammaticaux et sémantiques compliqués entre les mots, afin de découvrir leur polysémie, ainsi que les particularités de la phraséologie albanaise.

b) Conformément à la conception qui ne présente pas la

⁴ *Ibid.*

phraséologie sur la base des membres séparés, chaque unité phraséologique est donnée et expliquée dans le dictionnaire une seule fois, suivant le classement du premier membre nominatif. Le même principe est appliqué aussi pour la présentation et l'explication des unités phraséologiques données comme deuxième partie de l'entrée dans le DAC (1984), mais à la différence du dictionnaire explicatif de 1980 et 1984 dans lequel la phraséologie est donnée comme un complément de la structure sémantique et syntagmatique du mot (à l'intérieur donc de ses sens), dans le Dictionnaire phraséologique elle est donnée comme une matière autonome, alphabétisée selon un critère très facile pour le lecteur, en traitant toute phrasème comme unité à part.

c) Dans les paragraphes ou dans les entrées du dictionnaire, pour chaque phrasème l'on donne régulièrement des exemples d'illustrations pour montrer sa vie active dans le discours, ainsi que pour expliquer et compléter la définition de son sens; l'illustration par des exemples de chaque sens complète les éléments sémantiques et de superstrat, syntagmatiques; elle rend l'unité phraséologique plus accessible et plus compréhensible. Naturellement l'auteur a essayé de choisir des exemples réussis de la littérature artistique et des écrits sur la politique et la vie sociale mais en général on remarque le besoin d'une sélection meilleure; le défaut de meilleures illustrations dans le dictionnaire peut être la conséquence de leur défaut dans la Cartothèque du lexique auprès de l'Institut de Linguistique et de Littérature. Bien que l'auteur ait fait même des recueils personnels afin d'atteindre le but de choisir les illustrations les plus réussies.

3. En tant que tel, ce Dictionnaire possède des valeurs pratiques importantes. Il sera utile non seulement aux chercheurs pour faire de nouvelles investigations en phraséologie, mais aussi aux écrivains, aux traducteurs et à tous les albanophones pour connaître mieux et plus à fond la grande richesse de la phraséologie albanaise afin d'en faire un usage adéquat et exact dans le discours parlé et écrit.

4. Etant le premier dictionnaire de ce genre en albanais, l'on peut faire quelque remarque ou suggestion à son égard afin de l'améliorer davantage, en particulier du côté technique, lors de sa réédition dans le futur. De telles suggestions pourraient être:

a) Quelqu'une parmi les unités phraséologiques non propres ou de fonction simplement nominative (du type *bëj durim* "prendre patience"), d'autres à sens simplement négatif (comme *nuk ka besë* "il ne tient pas à sa parole" ou *nuk e lë të qetë* "je le dérange"), quelque expression (telle que (*nuk është për t'u çuditur* "il n'y a rien d'étonnant" etc.) pourraient ne pas être présentées, parce que, entre autres, leur présentation élargirait davantage le concept sur la phraséologie auquel l'auteur se tient dans ce dictionnaire.

b) Dans l'"Introduction" du dictionnaire de plus de 60 pages, l'auteur quelques fois a mis des chiffres référants dont les références ou les notes en bas des pages respectifs ou à la fin de l'"Introduction" manquent.

c) La définition de quelque unité phraséologique, qui, comme on vient de le dire plus haut, est illustrée par des exemples non tellement réussis, peut être améliorée, précisée et complétée.

d) Il serait souhaitable que dans cette édition soit présentée une bibliographie des dictionnaires phraséologiques, soient-ils des dictionnaires régionaux, publiés jusqu'à présent dans la langue albanaise. De même il serait préférable que le dictionnaire soit accompagné aussi de la table de matière.

Pourtant, indépendamment de ces suggestions et de quelque opinion exprimée ici en forme de discussion concernant quelque problème théorique et pratique, je pense que la publication de ce dictionnaire constitue un événement qui fait honneur non seulement à l'auteur, mais aussi à la linguistique albanaise, car c'est un ouvrage qui crée une tradition phraséologique nouvelle, élaborée sur des principes et des critères larges et absolus, laquelle pousse avec compétence en avant et approfondit le concept sur la phraséologie en tant qu'unité linguistique autonome à part.

Miço SAMARA

L. NEWMARK (ED.) **OXFORD ALBANIAN - ENGLISH
DICTIONARY**. OXFORD, Oxford University Press, 1998. LXXVIII +
978 pp. ISBN 0-19-864340-3. £50.000

This dictionary (which I shall refer to as OAED) is not the first Albanian-English dictionary¹. However, it is claimed that it is the most comprehensive to date. It differs radically from any of its predecessors in its aim, clearly stated by the author² in the preface: "[This] dictionary [is] designed for those who expect to use a dictionary to help them read and understand existing Albanian text: it is not designed for those who expect to use a dictionary to tell them how to express themselves in speaking or writing Albanian".

The vocabulary of bilingual dictionaries usually repeats that of the explanatory monolingual dictionaries and quite rightly, OAED relies heavily on two authoritative monolingual dictionaries³. Newmark has also consulted other (non English) Albanian bilingual dictionaries, specialist technical dictionaries, and the lexical files of the Institute of Linguistics and Literature, Tirana. He has also been careful to take in sources from outside Albania - especially from the Albanian Diaspora (making OAED a potential source of positive values for the lexicon of the standard Albanian literary

¹ See: Chekrezi, C.A., *English-Albanian Dictionary*, Boston 1923; Man, S.E.; *An Historical Albanian-English Dictionary*, London 1938 (republished 1948); Man, S.E. *An English-Albanian Dictionary*, Cambridge, 1957; Drizari, N., *Albanian-English and English-Albanian Dictionary*, New-York, 1957; Këçi, G. *Albanian-English Dictionary*, London, 1969; Stefanllari, I. and Dheri, V., *Fjalor frazeologjik anglisht-shqip* (Phraseological English-Albanian Dictionary), Tiranë, 1980; Duro, I. and Hysa, R. *Fjalor shqip-anglisht* (Albanian-English Dictionary), Tiranë 1981 (republished 1996); Stefanllari, I. *Fjalor anglisht-shqip* (English-Albanian Dictionary), Tiranë 1986 (republished 1996); Nuhju V., *Fjalor shprehjesh frazeologjike anglisht-shqip* (English-Albanian Dictionary of Phraseological Expressions), Prishtinë 1990; Hysa, R. *Fjalor anglisht-shqip* (English-Albanian Dictionary), Tiranë 1998; Qesku, P. *Fjalor shqip e anglisht* (Albanian-English Dictionary) Tiranë 1999. A series of terminological Albanian-English dictionaries have been published in Albania by the University of Tirana, the Institute of Linguistics and Literature, the Institute of Agriculture, the Military Academy, etc.

² Leonard Newmark is Professor Emeritus of Linguistics at the University of California, San Diego, USA.

³ *Fjalor i gjuhës së sotme shqipe* (Dictionary of the Present-day Albanian Language), *Fjalor i shqipes së sotme* (Dictionary of Present-day Albanian), Tiranë 1984.

language).

In the preface, the author says: "This dictionary is intended as a tool for readers, not an historical archive of the language to be preserved and explored for its own sake". Nevertheless, the passive stratum of the Albanian lexicon is widely represented: historicisms, obsolete lexical units, obsolete formations, etc. (e.g. *hobetar* "catapult artilleryman", *përhyrje* "foreword", *përkrejçë* "index", *grushtar* "boxer", *kryefitues* "champion", *pritar* "ambusher", *bukëtore* "bakery", etc.), for OED is aimed at the intellectual reader, especially one who reads folklore, ethnography, historical literature, educational literature, religious literature, etc. And indeed, items from this lexicon, not known in current Albanian, might well be revived in the standard Albanian literary language⁴. But by including dialectal and regional phonetic variants and turkicisms quite peripheral to the language, OED does begin to resemble a passive dictionary and an historical archive of the language to be preserved and explored for its own sake⁵.

⁴ Dialectalisms or regionalisms of potential literary value (but not the ones which are mere phonetic variants of literary units) may come to gain acceptance in the standard literary language, enriching it in the process and becoming common national property, i.e. from being lexical units of potential literary value, they may turn into units of real literary value. See further Kostallari, A. *Parimet themelore për hartimin e Fjalorit të gjuhës së sotme shqipe* (Fundamental principles for the compilation of the present-day Albanian language dictionary), "Studime filologjike", Tiranë 1968, 2; Shehu, H. *Rreth vlerave letrare potenciale të leksikut popullor për gjuhën e sotme letrare shqipe* (On the potential literary values of the popular lexicon for the present-day Albanian literary language), "Studime filologjike", Tiranë 1987, 2; Thomai, J., *Leksiku dialektor e krahinor në shqipen e sotme*, Tiranë 2001 (Dialectical and regional lexicon in present-day Albanian); Thomai, J., *Çështje të leksikut potencial në gjuhën shqipe* (Questions on the potential lexicon in the Albanian language) "Gjuha jonë" Tiranë 1989, 3.

⁵ We are of the opinion that dialectical and regional phonetical variants should not have been included in the Dictionary. Let us present some of our arguments.

a) The lexicographer might claim that he or she has a right to include non-standard lexicon, thinking that a dictionary is a referring book and it has also informative intentions. But we think that non-standard lexical units for a dictionary of a unified national language as Albanian is, are to be considered lexical, semantic, word-building, lexico-phonetical (the root or the inner morpheme of the stem has a different phonematic composition from that of the literary language), lexico-accentologic dialectisms or regionalism as a stylistic means of the language of a fiction work, etc., units of socio-cultural stratum, specific for a certain geographical and linguistic region, be they even phonematically different (type *bahe* = *hobe*), lexical and grammatical diata, accumulated for a long time as a kind of popular

linguistic knowledge (*fillrojtës* for *fillruajtës*; *duaje adhenë* (not *adheun*) *si shqipja folenë*, etc.), vulgarisms, selected dialectal and regional phonetical and grammatical variants (better-in brackets, at the literary entry), which have a long written tradition or lead us to the etymology or to any word-building peculiarity of the word (e.g. *përvetshëm* (*i*): *për/vet/shëm* for the literary *i përveçëm*, but not dialectal and regional phonetical variants, peripheric even in a certain dialect or regional speech.

b) The phonetical and morphological isoglosses, which limit the dialects, are known; lexical and to some extent, wordbuilding ones are less known. So, it would be sufficient just to say something about these isoglosses in the User's Guide of the dictionary.

c) Phonetical dialectisms and regionalisms do not distinguish structurally and functionally from literary equivalents. Dialectical Atlas of Albanian certifies that not a single dialect or regional speech is alienated from the system of the national language. It is scientifically certified that no destandardizing, regionalizing, archaizing tendencies exist in present-day Albanian. On the contrary, the history of the literary Albanian language itself has known only converging tendencies. "Because of the linguistic convergence, - says Prof. A.Kostallari, - an indivisible wholeness, a sole basis, the same for the literary language of all the Albanian people is formed" (See: A. Kostallari, *Diaspora e sotme shqiptare dhe gjuha letrare kombëtare e njësuar* (The present-day Albanian Diaspora and the unified national literary language), "Studime filologjike", Tiranë 1986, 3, p. 86). It has also been certified that there is a close interdialectal interaction among the dialects of Albanian. This interdialectal interaction is closely linked, among others, with the kinship of dialects of Albanian. Geographical extension of this kinship is very wide. It goes from Northern Gheg up to Southern Tosk, including the Diaspora (See again: A. Kostallari, *Diaspora...* "Studime filologjike", Tiranë, 1986, 3.).

d) Non-standard lexicon is characteristic for colloquial speech. In comparison to literary speech, colloquial speech is non-official communication; it depends on its social function. Norms of colloquial speech are near to dialectal ones. Being such, they are not supported by radio, television, school, etc. On the contrary, literary speech is encoded. Dictionaries, including the bilingual ones, take, first and foremost into their consideration that which is supported by radio, television, school, etc. This means, truly the speakers own a certain diglossia - in dependence of the social communication, they use various communicative undersystems (style, dialects, etc.) and there are interferences and loans from one undersystem to the other, let us say, dialectisms and regionalisms from the colloquial speech to the literary one. But a language is not equally to dictionaries. Dictionaries select according to strict lexicographic demands. Even when they include units of colloquial undersystem, which, anyhow are not only dialectisms and regionalisms and even less, not phonetic dialectisms and regionalisms, they (dictionaries) use stylistic marking for their lexical features.

e) As it is known, a bilingual dictionary does not aim at being a translation means of only written texts, as it does not also aim at being a translation means of

only spoken texts. Of course, one can make out a distinction between spoken speech and colloquial one. The spoken Albanian (the language of radio, television, conferences, etc.) is not less authoritative than the written language is. As it is known, the literary pronunciation, grammatical, lexical norm is also observed in the texts of spoken language. Then, if wanted that an Albanian - foreign dictionary be a means of "reading Albanian texts", it (the dictionary) should not include phonetic dialectisms and regionalisms. The listener would not turn his ears towards us, if we used such dialectisms and regionalisms, like *opangë* (*opingë*/moccassins), *mbohës* (*mohues*/denying), *lëvis/lëviz* (*lëvi*/move), *qandër* (*qendër*/center), *shelqi* (*shalqi*/water melon), etc.

f) As it known, there is no monolingual dictionary in a nonstandard language, but there are bilingual dictionaries, compiled for the sake of another language. Monolingual dictionaries organize, codify and prescribe the lexicon of the language, they reveal the word and its history, in the broader sense. Albanian has such a monolingual dictionary - "Fjalor i gjuhës së sotme shqipe" (Dictionary of the present-day Albanian Language) 1980, to mention just one such. This means that the compiler of an Albanian - foreign language dictionary has just to complete its vocabulary with units of a wider section, if his or her dictionary has bigger dimensions than the national Albanian monolingual Dictionary.

g) The role of a dictionary is to lead the language towards literary norm heightening and not towards its degrading, to lead it towards its wide cultural basis and not towards its narrowing. A dictionary of a national standard language should prescribe the language not only as it is used when it is compiled and published, but as L.Zgusta says, "up to a certain measure, as it is expected to be used for a certain period of time after its publication" (See: L. Zgusta, *Manual of Lexicography*, The Hague, Mouton, 1971, p.210). Neither a bilingual dictionary can be exempted from this task and this perspective. Dialectical and regional phonetic variants are in the opposition of this role and further on, in the opposition of the development of the present-day literary Albanian language.

h) It is true that dictionaries are compiled for every user. So, there is reason, dictionaries could give information for non-literary words, expressions, forms, etc., too. But this does not mean that they should accept phonetical, grammatical, etc. irregularities, which are characteristic for non-standard use of the literary language. On the contrary, their task is to protect the user from possible phonetic, graphic, pronunciation, grammatical, etc. irregularities.

i) The user addresses a dictionary also as a means of language economy, as a wide road where with as less as possible effort to profit from its help to perfect the form of the language. With a big number of non-standard glosses, a dictionary cannot be a means of the economy of language.

Phraseological units and compounds are very widely represented (e.g. at *bar* "herb", *gur* "stone", *grurë* "wheat", etc.). There are many proverbs and sayings. The listing of derivatives is comprehensive (e.g. *doktrinë* "doctrine", *doktrinar* "doctrinaire", *doktrinarizëm* "ideology of the doctrinaire", *përbuz* "to sneer", *përbuzës* "scornful", *përbuzje* "scorn", *përbuzshëm (i)* "contemptible", *përbuztar* "mock", *përbuzur (i)* "hateful", etc.).

Many ethnonyms are included, pertaining both to modern and to old Albanian (e.g. Kosovar, Shkupjan, Dibran, Tiranas, etc.). There are also toponyms and personal names (e.g. Shkodër, Frashër, Drini, Vjosa, Shkupi, etc.). While it's true that such names connect the foreign user directly with the anthroponymy, toponymy, and history of the country OAED, is not intended to be encyclopedic, but lexematic and it would have been better to put all proper nouns in a separate sequence in an appendix, where they might have been usefully supplemented by the inclusion of Albanian family names. Abbreviations would also have been better in an appendix.

The formative first elements of compounds (e.g. *bashkë-* "co-", *vetë-* "self-", etc.) are included as vocabules (separate entries), which is very useful in helping the foreign user to understand word-formation in Albanian. The inclusion of formative second elements of compounds would likewise have been useful (e.g. *-fish* "-fold", *-dashës* "-loving", *-matës*, "-meter", *-bërës* "-maker, -doer", *-fob* "-phobe", *-fil* "-phile", etc.)

All derivatives, compound and agglutinative entries are written morphemically (e.g. *përpunon* is written *për/pun/o-n*). This greatly helps the English-speaking user to analyze words from the word-building point of view.

The grammatical information is generally exact. However, it would be more complete if full complementary grammatical forms were given (e.g. definite for and number for nouns, past tense and participle for verbs). Stylistic annotations and labels help the user to grasp clearly and properly the sense of the word. But this has not always been done or been done well (e.g. *rrobë resmi* "formal attire" is not labeled Old, but should be, while the obsolete *resumë* "military man", which would have helped the reader to

understand the collocation, has been omitted altogether; *kryeplak* "headman" is wrongly labeled Old, whereas it has gained a new lease of life since the political and economic changes in Albania after 1991).

Among several innovations claimed in the preface, first place is given to the inclusion of a great number of non-standard entries. Nearly half the entries in OAED are non-standard, the great majority being phonetic dialectalisms and regionalisms (e.g. *bllaçit* (for *mbllaçit*) "chew", *urmë* (for *hurme*) "date", *gjar* (for *gjahtar*) "hunter", *opangë* (for *opingë*) "moccasin", *levis* (for *lëviz*) "move" and very many others). These are in general shown by an asterisk, although in some instances this seems to have been omitted (e.g. *ke* for *te/tek* "at", *i hirët* for *i hirtë* "light grey", etc.). There are also morphological dialectalisms and regionalism (e.g. *shtëpia e oficerave* "officers' quarters", *bena* (for *betë*), plural of *be* "oath") and even plain misuses (e.g. *zyshë* for *zonjushë* "schoolmistress", *bashkijak* for *bashkiak* "municipal", *minjer* for *minierë* "mine", etc.).

OAED strives to represent comprehensively all fields of human activity. To take a random example: scrutiny of the entry for *luaj* "to play" will acquaint the reader with almost every popular game played in Albania including expressions that are bookish as well as colloquial, archaic as well as neologistic. The coverage of scientific and technical vocabulary is rather variable. Some fields fare better than others: botany, zoology, agriculture, and medicine are very well covered (although there are inevitably occasional lapses - the very common *kultivar*, a borrowing from English *cultivar* is not included), whereas sport and commerce come off less well (none of the following common expressions appears: *kontratë afatshkurtër* "short-term contract", *kontratë afatgjatë* "long-term contract", *kontroll doganor* "customs checkpoint", *mall eksporti* "export goods", *mall kontrabandë* "contraband", *markë e fabrikës* "factory trademark", *tregti e brendshme* "home trade", *tregti e lirë* "free trade", etc., *formacion i skuadrës* "team order", *vijë fundorelanësorele mesit të fushës* "back/wing/midfield position", *goditje e lirë* "free kick", *goditje dënimi* "penalty", etc.). Many religious terms are included, but, curiously, *Kuran* and *Bibël* are missing.

Sometimes common compound derivatives have been omitted (e.g. *besëpakë* "distrustful" and *besëshkalë* "faithless" are included, but *besëmadh* "trusting" and *besërremë* "dishonorable" are not; *kryeplak* "official headman in a rural community" and *kryepriift* "chief priest" are included, but *kryebashkiak* "head municipal official" is not; *dygjuhësh* "bilingual" is included, but *njëgjuhësh* "monolingual" is not). Sometimes units, which form parts of collocations, are not included as separate entries (e.g. *vit visek* "leap year" is included, but *visek* is not explained).

In theory, all the grammatical forms of an inflected word could be given in a dictionary. In practice, one form of the word is chosen. As to the selection of this form, there are various criteria. Usually, the form which is

more or less extra-contextual is chosen, i.e., the form which is most readily identifiable out of context. In Albanian, this form has traditionally been: nominative indefinite for nouns; positive degree for adjectives; first person singular present indicative for verbs. OAED, rather perversely, departs from these traditions in the citation of verbs, where the third person singular present indicative is chosen.

Grammatical forms of words with root changes are included as vocabules (e.g. *qeshë* "was", *njerëz* "people" (plural of *njeri*), *ke* "you have", *janë* "they are", *kishte* "he/she/it had", *përcoll(a)* past tense of *përcjell* "to accompany", *pleq* plural of *plak* "old man", etc.). These forms are indispensable for a foreign user. As are forms of reflexive verbs, also given as separate entries, however, homonyms are not separated (e.g. *butë*_I adv. "softly", *butë*_{II} adj. "soft", *butë*_{III} noun "softness"), which makes it the entire stranger to see separate entries for verbs in *-is* and *-it* that are merely phonetico-morphological variants of the same (treated together in FGSS).

OAED does not include feminine nouns denoting profession, nationality, place of habitation, etc., formed with the suffix *-e* (e.g. *mësues/mësuese* "male teacher/female teacher"). A serious omission, as such forms are widespread and the suffix very productive, neither the feminine form of adjectives nor the definite form of nouns is given both of which would surely have been immeasurably helpful to the foreign user.

It is a pity that more space could not have been found in OAED to use word-combinations to exemplify meanings. Word-combinations denote without ambiguity the precise meaning of polysemous words (compare *dhomë e errët* "dark room" and *mendim i errët* "dark thought", or *dyshek i butë* "soft mattress", *zë i butë* "soft voice", *mot i butë* "mild weather" *tokë e butë* "soft soil"); they show how a certain lexical unit is to be used in a certain situation. It would be useful to have such word-combinations as *i hipi kalit* "to mount a horse", *zbres nga kali* "to get down from a horse", *i vë shalën kalit* "to saddle a horse", etc., at the entry *kalë* "horse" for in an inflected language like Albanian word-combinations illustrate the grammatical behavior of the word (compare the type of object in *shkroi letër* "he wrote a letter" and *i shkroi vëllait* "he wrote to his brother"). OAED recognizes the importance of word-combinations in Albanian, and includes many (see for example the entry *mish* "meat"), but there are many more, which have been omitted. The user will search in vain for *sapun fytirel/sapun rrobash* "toilet soap/clothes soap", *pjatë e cekët/le thellë* "shallow/deep plate", *raki rrushi* "grape raki", *këpucë burrash/grash* "men's/women's shoes", *ujë i pijshëmli papijshëm* "drinkable/undrinkable water", *punë jashtë orarit* "overtime work" and hundreds of others. Had some of the ballast of (especially phonetic) dialectalisms and regionalisms and other non-standard entries been jettisoned, there would have been more space for word-combinations.

When word-combinations are included, they are, to my mind unhelpfully, arranged alphabetically after all the senses of the simplex, together with phrases and sayings, concrete word-combinations mixed with figurative ones (e.g. at the entry *farë* "seed" one can find *farë buke* "yeast", *farë e fis* "kinfolk", *farë e kalbur* "corrupt person" (literally "rotten seed"), *farë kosi* "starter for yogurt", etc. The user has to think to connect a certain word-combination with a certain sense of the simplex.

As for phrases, OAED follows a strict policy of putting them under the first word. Unfortunately, this strategy, presumably designed to make things easier for the user, actually makes things more difficult as most users will surely expect to find phrases at one of the designative words. And it is even more serious when one has to deal with prepositions, pronouns, and particles, which in Albanian are often extra-contextual (e.g. the phrase *të ha dheun nën këmbë* "he/she eats the ground under your feet" might be encountered as *ia hëngri dheun nën këmbë* "he/she ate the ground under his/her feet"; it should not have been put at *të*, the second person singular pronominal proclitic).

This review has made several criticisms of OAED, but only out of a desire to improve what is already a valuable work. It is a work aimed primarily at English speakers, but which nonetheless will prove extremely useful to the Albanian user (especially the Albanian translator). If, in its second edition, the publishers of OAED see fit to introduce revisions along the lines suggested above, it will undoubtedly take its place as one of the best bilingual Albanian foreign language dictionaries available.

Hajri SHEHU

TABLE DE MATIÈRE

Edi SHUKRIU	
Le royaume dardan	1
Neritan CEKA	
"Dark age" et les principaux facteurs de la formation des anciens Albanais	25
Kristaq PRIFTI	
La publication et la diffusion en Europe de l'œuvre de Pashko Vasa " <i>La vérité sur l'Albanie et les Albanais</i> "	37
Xhelal GJEÇOVI	
Les forces politiques durant les années de l'occupation fasciste et leur attitude vis-à-vis de la lutte de la libération nationale	45
Paskal MILO	
L'incident du Canal de Corfou (1945-1946)	63
Rolf KÖDDERITZSCH	
Albanisch und Thrakisch	79
Jani THOMAI	
La phraséologie et la phraséographie (<i>Système des concepts et des termes</i>)	89
Aleksandre ZOTOS	
Formes et normes de la préciosité dans la poésie de Lasgush Poradeci (<i>En hommage à Philippe Sellier</i>)	105
Spiro SHKURTI	
Recherches dans la vie économique de la ville albanaise du moyen âge ...	119
Eno KOÇO	
Albanian Urban Lyric Song Tradition	147
Andromaqi GJERGJI, Alfred UÇI	
Prof. P. H. Stahl sur l'ethnologie des peuples de l'Europe du Sud-Est (<i>A l'occasion de son 75^e anniversaire</i>)	167
Asti PAPA	
L'œuvre de Jacques Bourcart sur l'Albanie	171
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIE	
G. Ejntrej, " Fan Noli dhe realizmi në letërsinë shqiptare të shekullit XX (1900-1939) ", une publication de l'Université de Saint Péterbourg, 1999, 276p. (K. BIHIKU)	185
K.Naska " Dokumente për Çamërinë (1912-1939) " Maison d'édition "Dituria", Tirana, 1999, 800 p. (M. ÇAMI)	193
A. Lalaj, " Kosova, Rruga e gjatë drejt vetëvendosjes (1948-1981) ", Maison d'Édition " <i>Mësonjëtorja</i> ", Tirana, 2001, 434 p.(A. ANASTASI) ..	197
J.Thomai " Fjalor frazeologjik i gjuhës shqipe " Tirana, 1999, 1 166 p. (M. SAMARA)	205
L. Newmark (ed.) " Oxford Albanian - English Dictionary ". Oxford, Oxford University Press, 1998. LXXVIII + 978 pp. ISBN 0-19-864340-3. £50.000 (H. SHEHU)	211